



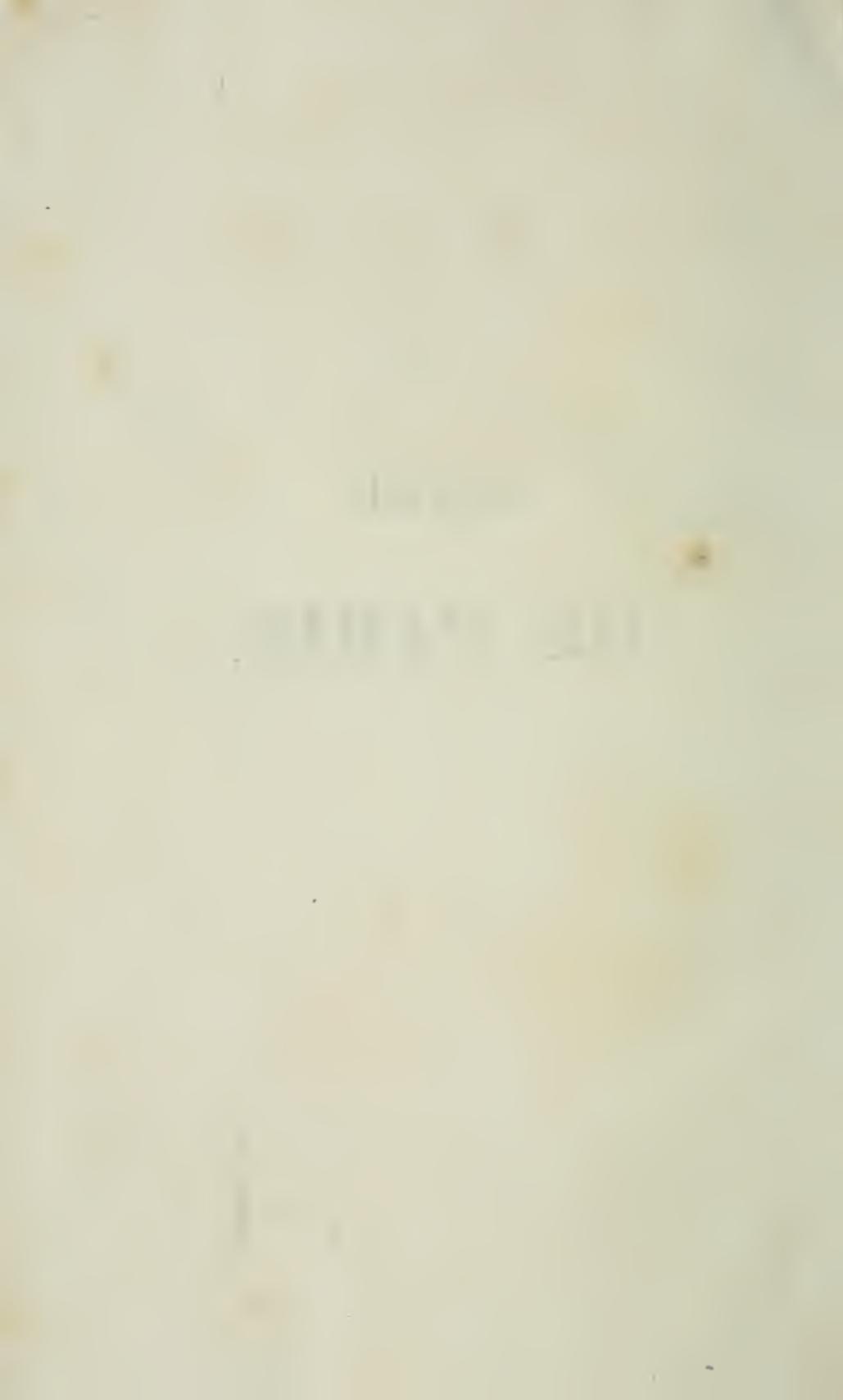






Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa

REVUE  
DE PARIS.



**REVUE**  
**DE PARIS.**

SECONDE ÉDITION.

—

TOME SEPTIÈME.

---

JUILLET 1834.

---

**BRUXELLES,**  
H. DUMONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

—

1834.



---

## CLAUDE GUEUX.

---

Il y a sept ou huit ans , un homme nommé Claude Gueux ; pauvre ouvrier , vivait à Paris. Il avait avec lui une fille qui était sa maîtresse , et un enfant de cette fille. Je dis les choses comme elles sont , laissant le lecteur ramasser les moralités à mesure que les faits les sèment sur leur chemin. L'ouvrier était capable , habile , intelligent , fort mal traité par l'éducation , fort bien traité par la nature , ne sachant pas lire et sachant penser. Un hiver , l'ouvrage manqua. Pas de feu ni de pain dans le galetas. L'homme , la fille et l'enfant eurent froid et faim. L'homme vola. Je ne sais ce qu'il vola , je ne sais où il vola. Ce que je sais , c'est que de ce vol il résulta trois jours de pain et de feu pour la femme et pour l'enfant , et cinq ans de prison pour l'homme.

L'homme fut envoyé faire son temps à la maison centrale de Clairvaux. Clairvaux , abbaye dont on a fait une bastille , cellule dont on a fait un cabanon , autel dont on a fait un pilori. Quand nous parlons de progrès , c'est ainsi que certaines gens le comprennent et l'exécutent. Voilà la chose qu'ils mettent sous notre mot.

Poursuivons.

Arrivé là , on le mit dans un cachot pour la nuit , et dans un atelier pour le jour. Ce n'est pas l'atelier que je blâme.

Claude Gueux , honnête ouvrier naguère , voleur désormais , était une figure digne et grave. Il avait le front haut , déjà ridé , quoique jeune encore , quelques cheveux gris perdus dans les touffes noires , l'œil doux et fort puissamment enfoncé sous une arcade sourcilière bien modelée , les narines ouvertes , le menton avancé , la lèvre dédai-

gneuse. C'était une belle tête. On va voir ce que la société en a fait.

Il avait la parole rare, le geste plus fréquent, quelque chose d'impérieux dans toute sa personne et qui se faisait obéir, l'air pensif, sérieux plutôt que souffrant. Il avait pourtant bien souffert.

Dans le dépôt où Claude Gueux était enfermé, il y avait un directeur des ateliers, espèce de fonctionnaire propre aux prisons, qui tient tout ensemble du guichetier et du marchand, qui fait en même temps une commande à l'ouvrier et une menace au prisonnier, qui vous met l'outil aux mains et les fers aux pieds. Celui-là était lui-même une variété dans l'espèce, un homme bref, tyrannique, obéissant à ses idées, toujours à courte bride sur son autorité; d'ailleurs, dans l'occasion, bon compagnon, bon prince, jovial même et raillant avec grâce; dur plutôt que ferme; ne raisonnant avec personne, pas même avec lui; bon père, bon mari sans doute, ce qui est devoir et non vertu; en un mot, pas méchant, mauvais. C'était un de ces hommes qui n'ont rien de vibrant ni d'élastique, qui sont composés de molécules inertes, qui ne résonnent au choc d'aucune idée, au contact d'aucun sentiment, qui ont des colères glacées, des haines mornes, des emportemens sans émotion, qui prennent feu sans s'échauffer, dont la capacité de calorique est nulle, et qu'on dirait souvent faits de bois: ils flambent par un bout et sont froids par l'autre. La ligne principale, la ligne diagonale du caractère de cet homme, c'était la ténacité. Il était fier d'être tenace, et se comparait à Napoléon. Ceci n'est qu'une illusion d'optique. Il y a nombre de gens qui en sont dupes et qui, à certaine distance, prennent la ténacité pour de la volonté et une chandelle pour une étoile. Quand cet homme donc avait une fois ajusté ce qu'il appelait *sa volonté* à une chose absurde, il allait tête haute et à travers toute broussaille jusqu'au bout de la chose absurde. L'entêtement sans l'intelligence, c'est la sottise soudée au bout de la bêtise et lui servant de rallonge. Cela va loin. En général, quand une catastrophe privée ou publique s'est écroulée sur nous, si nous examinons, d'après les décombres qui en gisent à terre, de quelle façon elle s'est échafaudée, nous trou-

vons presque toujours qu'elle a été aveuglément construite par un homme médiocre et obstiné qui avait foi en lui et qui s'admirait. Il y a par le monde beaucoup de ces petites fatalités têtues qui se croient des providences.

Voilà donc ce que c'était que le directeur des ateliers de la prison centrale de Clairvaux. Voilà de quoi était fait le briquet avec lequel la société frappait chaque jour sur les prisonniers pour en tirer des étincelles.

L'étincelle que de pareils briquets arrachent à de pareils cailloux allume souvent des incendies.

Nous avons dit qu'une fois arrivé à Clairvaux, Claude Gueux fut numéroté dans un atelier et rivé à une besogne. Le directeur de l'atelier fit connaissance avec lui, le reconnut bon ouvrier, et le traita bien. Il paraît même qu'un jour, étant de bonne humeur, et voyant Claude Gueux fort triste, car cet homme pensait toujours à celle qu'il appelait *sa femme*, il lui conta, par manière de jovialité et de passe-temps, et aussi pour le consoler, que cette malheureuse s'était faite fille publique. Claude demanda froidement ce qu'était devenu l'enfant. On ne savait.

Au bout de quelques mois, Claude s'acclimata à l'air de la prison et parut ne plus songer à rien. Une certaine sérénité sévère, propre à son caractère, avait repris le dessus.

Au bout du même espace de temps à peu près, Claude avait acquis un ascendant singulier sur tous ses compagnons. Comme par une sorte de convention tacite, et sans que personne sût pourquoi, pas même lui, tous ces hommes le consultaient, l'écoutaient, l'admiraient et l'imitaient, ce qui est le dernier degré ascendant de l'admiration. Ce n'était pas une médiocre gloire d'être obéi par toutes ces natures désobéissantes. Cet empire lui était venu sans qu'il y songeât. Cela tenait au regard qu'il avait dans les yeux. L'œil d'un homme est une fenêtre par laquelle on voit les pensées qui vont et viennent dans sa tête.

Mettez un homme qui contient des idées parmi des hommes qui n'en contiennent pas, au bout d'un temps donné, et par une loi d'attraction irrésistible, tous les cerveaux ténébreux graviteront humblement et avec adoration autour du

cerveau rayonnant. Il y a des hommes qui sont fer et des hommes qui sont aimant. Claude était aimant.

En moins de trois mois donc Claude était devenu l'ame, la loi et l'ordre de l'atelier. Toutes ces aiguilles tournaient sur son cadran. Il devait douter lui-même par momens s'il était roi ou prisonnier. C'était une sorte de pape captif avec ses cardinaux.

Et, par une réaction toute naturelle dont l'effet s'accomplit sur toutes les échelles, aimé des prisonniers, il était détesté des geôliers. Cela est toujours ainsi. La popularité ne va jamais sans la défaveur. L'amour des esclaves est toujours doublé de la haine des maîtres.

Claude Gueux était grand mangeur. C'était une particularité de son organisation. Il avait l'estomac fait de telle sorte que la nourriture de deux hommes ordinaires suffisait à peine à sa journée. M. de Cotadilla avait un de ces appétits-là, et en riait; mais ce qui est une occasion de gaieté pour un duc grand d'Espagne qui a cinq cent mille moutons, est une charge pour un ouvrier et un malheur pour un prisonnier.

Claude Gueux, libre dans son grenier, travaillait tout le jour, gagnait son pain de quatre livres et le mangeait. Claude Gueux, en prison, travaillait tout le jour et recevait invariablement pour sa peine une livre et demie de pain et quatre onces de viande. La ration est inexorable. Claude avait donc habituellement faim dans la prison de Clairvaux.

Il avait faim, et c'était tout. Il n'en parlait pas. C'était sa nature ainsi.

Un jour, Claude venait de dévorer sa maigre pitance, et s'était remis à son métier, croyant tromper la faim par le travail. Les autres prisonniers mangeaient joyeusement. Un jeune homme, pâle, blond, faible, vint se placer près de lui. Il tenait à la main sa ration, à laquelle il n'avait pas encore touché, et un couteau. Il restait là debout près de Claude, ayant l'air de vouloir parler et de ne pas oser. Cet homme, et son pain, et sa viande, importunaient Claude. — Que veux-tu? dit-il enfin brusquement. — Que tu me rendes un service, dit timidement le jeune-homme. — Quoi? reprit Claude. — Que tu m'aides à manger cela. J'en ai trop. Une

larme roula dans l'œil hautain de Claude. Il prit le couteau , partagea la ration du jeune homme en deux parts égales , en prit une , et se mit à manger. — Merci, dit le jeune homme. Si tu veux, nous partagerons comme cela tous les jours. — Comment t'appelles-tu ? dit Claude Gueux. — Albin. — Pourquoi es-tu ici ? reprit Claude. — J'ai volé. — Et moi aussi, dit Claude.

Ils partagèrent en effet de la sorte tous les jours. Claude Gueux avait trente-six ans , et par momens il en paraissait cinquante , tant sa pensée habituelle était sévère. Albin avait vingtans , on lui en eût donné dix-sept , tant il y avait encore d'innocence dans le regard de ce voleur. Une étroite amitié se noua entre ces deux hommes , amitié de père à fils plutôt que de frère à frère. Albin était encore presque un enfant ; Claude était déjà presque un vieillard.

Ils travaillaient dans le même atelier , ils couchaient sous la même clef de voûte , ils se promenaient dans le même préau , ils mordaient au même pain. Chacun des deux amis était l'univers pour l'autre. Il paraît qu'ils étaient heureux.

Nous avons déjà parlé du directeur des ateliers. Cet homme, haï des prisonniers, était souvent obligé, pour se faire obéir d'eux, d'avoir recours à Claude Gueux qui en était aimé. Dans plus d'une occasion , lorsqu'il s'était agi d'empêcher une rébellion ou un tumulte , l'autorité sans titre de Claude Gueux avait prêté main-forte à l'autorité officielle du directeur. En effet , pour contenir les prisonniers , dix paroles de Claude valaient dix gendarmes. Claude avait maintes fois rendu ce service au directeur. Aussi le directeur le désestait-il cordialement. Il était jaloux de ce voleur. Il avait au fond du cœur une haine secrète , envieuse , implacable , contre Claude , une haine de souverain de droit à souverain de fait, de pouvoir temporel à pouvoir spirituel.

Ces haines-là sont les pires.

Claude aimait beaucoup Albin , et ne songeait pas au directeur.

Un jour , un matin , au moment où les porte-clefs transvasaient les prisonniers deux à deux du dortoir dans l'atelier , un guichetier appela Albin qui était à côté de Claude , et le prévint que le directeur le demandait. — Que te veut-on ?

dit Claude. — Je ne sais pas, dit Albin. Le guichetier emmena Albin.

Le matinée se passa, Albin ne revint pas à l'atelier. Quand arriva l'heure du repas, Claude pensa qu'il retrouverait Albin au préau. Albin n'était pas au préau. On rentra dans l'atelier, Albin ne reparut pas dans l'atelier. La journée s'écoula ainsi. Le soir quand on ramena les prisonniers dans leur dortoir, Claude y chercha des yeux Albin, et ne le vit pas. Il paraît qu'il souffrit beaucoup dans ce moment-là, car il adressa la parole à un guichetier, ce qu'il ne faisait jamais : — Est-ce qu'Albin est malade ? dit-il. — Non, répondit le guichetier. — D'où vient donc, reprit Claude, qu'il n'a pas reparu aujourd'hui ? — Ah ! dit négligemment le porte-clefs, c'est qu'on l'a changé le quartier. Les témoins qui ont déposé de ces faits plus tard remarquèrent qu'à cette réponse du guichetier la main de Claude qui portait une chandelle allumée trembla légèrement. Il reprit avec calme : Qui a donné cet ordre-là ? Le guichetier répondit : Monsieur D.

Le directeur des ateliers s'appelait M. D.

La journée du lendemain se passa comme la journée précédente, sans Albin.

Le soir, à l'heure de la clôture des travaux, le directeur, M. D., vint faire sa ronde habituelle dans l'atelier. Du plus loin que Claude le vit, il ôta son bonnet de grosse laine, il boutonna sa veste grise, triste livrée de Clairvaux, car il est de principe dans les prisons qu'une veste respectueusement boutonnée prévient favorablement les supérieurs, et il se tint debout et son bonnet à la main à l'entrée de son banc, attendant le passage du directeur. Le directeur passa. — Monsieur ! dit Claude. Le directeur s'arrêta et se détourna à demi. Monsieur, reprit Claude, est-ce que c'est vrai qu'on a changé Albin de quartier ? — Oui, répondit le directeur. — Monsieur, poursuivit Claude, j'ai besoin d'Albin pour vivre. Il ajouta : Vous savez que je n'ai pas assez de quoi manger avec la ration de la maison, et qu'Albin partageait son pain avec moi. — C'était son affaire, dit le directeur. — Monsieur, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de faire remettre Albin dans le même quartier que moi ? —

Impossible. Il y a décision prise. — Par qui ? — Par moi. — Monsieur D., reprit Claude, c'est la vie ou la mort pour moi, et cela dépend de vous. — Je ne reviens jamais sur mes décisions. — Monsieur, est-ce que je vous ai fait quelque chose ? — Rien. — En ce cas, dit Claude, pourquoi me séparez-vous d'Albin ? — Parce que, dit le directeur.

Cette explication donnée, le directeur passa outre.

Claude baissa la tête et ne répliqua pas. Pauvre lion en cage à qui l'on ôtait son chien !

Nous sommes forcé de dire que le chagrin de cette séparation n'altéra en rien la voracité en quelque sorte malade du prisonnier. Rien d'ailleurs ne parut sensiblement changé en lui. Il ne parlait d'Albin à aucun des camarades. Il se promenait seul dans le préau aux heures de récréation, et il avait faim. Rien de plus.

Pendant ceux qui le connaissaient bien remarquaient quelque chose de sinistre et de sombre qui s'épaississait chaque jour de plus en plus sur son visage. Du reste, il était plus doux que jamais.

Plusieurs voulurent partager leur ration avec lui, il refusa en souriant.

Tous les soirs, depuis l'explication que lui avait donnée le directeur, il faisait une espèce de chose folle qui étonnait de la part d'un homme aussi sérieux. Au moment où le directeur, ramené à heure fixe par sa tournée habituelle, passait devant le métier de Claude, Claude levait les yeux et le regardait fixement, puis il lui adressait d'un ton plein d'angoisse et de colère qui tenait à la fois de la prière et de la menace ces deux mots seulement : *Et Albin ?* Le directeur faisait semblant de ne pas entendre ou s'éloignait en haussant les épaules.

Cet homme avait tort de hausser les épaules, car il était évident pour tous les spectateurs de ces scènes étranges que Claude Gueux était intérieurement déterminé à quelque chose. Toute la prison attendait avec anxiété quel serait le résultat de cette lutte entre une ténacité et une résolution.

Il a été constaté qu'une fois entre autres Claude dit au directeur : — Écoutez, monsieur, rendez-moi mon camarade.

Vous ferez bien , je vous assure. Remarquez que je vous dis cela.

Une autre fois , un dimanche , comme il se tenait dans le préau , assis sur une pierre , les coudes sur les genoux et son front dans ses mains , immobile depuis plusieurs heures dans la même attitude , le condamné Faillette s'approcha de lui , et lui cria en riant : Que diable fais-tu donc là , Claude ? Claude leva lentement sa tête sévère et dit : *Je juge quelqu'un.*

Un soir enfin , le 25 octobre 1831 , au moment où le directeur faisait sa ronde , Claude brisa sous son pied avec bruit un verre de montre qu'il avait trouvé le matin dans un corridor. Le directeur demanda d'où venait ce bruit. — Ce n'est rien , dit Claude , c'est moi. Monsieur le directeur , rendez-moi mon camarade. — Impossible , dit le maître. — Il le faut pourtant , dit Claude d'une voix basse et ferme , et , regardant le directeur en face , il ajouta : Réfléchissez. Nous sommes aujourd'hui le 25 octobre. Je vous donne jusqu'au 4 novembre.

Un guichetier fit remarquer à M. D. que Claude le menaçait et que c'était un cas de cachot. — Non , point de cachot , dit le directeur avec un sourire dédaigneux , il faut être bon avec ces gens-là.

Le lendemain , le condamné Pernot aborda Claude qui se promenait seul et pensif , laissant les autres prisonniers s'ébattre dans un petit carré de soleil à l'autre bout de la Cour. — Eh bien ! Claude ! A quoi songes-tu ? tu parais triste. — *Je crains* , dit Claude , *qu'il n'arrive bientôt quelque malheur à ce bon monsieur D.*

Il y a neuf jours pleins du 25 octobre au 4 novembre. Claude n'en laissa pas passer un sans avertir gravement le directeur de l'état de plus en plus douloureux où le mettait la disparition d'Albin. Le directeur fatigué lui infligea une fois vingt-quatre heures de cachot parce que la prière ressemblait trop à une sommation. Voilà tout ce que Claude obtint.

Le 4 novembre arriva. Ce jour-là , Claude s'éveilla avec un visage serein qu'on ne lui avait pas encore vu depuis le jour où la *décision* de M. D. l'avait séparé de son ami. En se levant , il fouilla dans une espèce de caisse de bois blanc

qui était au pied de son lit et qui contenait ses quelques guenilles. Il en tira une paire de ciseaux de couturière. C'était, avec un volume dépareillé de l'*Émile*, la seule chose qui lui restât de la femme qu'il avait aimée, de la mère de son enfant, de son heureux petit ménage d'autrefois. Deux meubles bien inutiles pour Claude : les ciseaux ne pouvaient servir qu'à une femme, le livre qu'à un lettré. Claude ne savait ni coudre ni lire.

Au moment où il traversait le vieux cloître déshonoré et blanchi à la chaux qui sert de promenoir d'hiver, il s'approcha du condamné Ferrari qui regardait avec attention les énormes barreaux d'une croisée. Claude tenait à la main la petite paire de ciseaux, il la montra à Ferrari en disant : Ce soir je couperai ces barreaux-ci avec ces ciseaux-là.

Ferrari incrédule se mit à rire, et Claude aussi.

Ce matin-là, il travailla avec plus d'ardeur qu'à l'ordinaire ; jamais il n'avait fait si vite et si bien. Il parut attacher un certain prix à terminer dans la matinée un chapeau de paille que lui avait payé d'avance un honnête bourgeois de Troyes, M. Bressier.

Un peu avant midi, il descendit sous un prétexte à l'atelier des menuisiers, situé au rez-de-chaussée, au-dessous de l'étage où il travaillait. Claude était aimé là comme ailleurs, mais il y entraît rarement. Aussi : — Tiens ! voilà Claude ! — on l'entoura. Ce fut une fête. Claude jeta un coup d'œil rapide dans la salle. Pas un des surveillans n'y était. — Qui est-ce qui a une hache à me prêter, dit-il ? — Pourquoi faire ? lui demanda-t-on. Il répondit : — C'est pour tuer ce soir le directeur des ateliers. On lui présenta plusieurs haches à choisir. Il prit la plus petite qui était fort tranchante, la cacha dans son pantalon, et sortit. Il y avait là vingt-sept prisonniers. Il ne leur avait pas recommandé le secret. Tous le gardèrent.

Ils ne causèrent même pas de la chose entre eux.

Chacun attendit de son côté ce qui arriverait. L'affaire était terrible, droite et simple. Pas de complication possible. Claude ne pouvait être ni conseillé, ni dénoncé.

Une heure après, il aborda un jeune condamné de seize ans qui bâillait dans le promenoir, et lui conseilla d'appren-

dre à lire. En ce moment, le détenu Faillette accosta Claude, et lui demanda ce que diable il cachait là dans son pantalon. Claude dit : C'est une hache pour tuer monsieur D. ce soir. Il ajouta : Est-ce que cela se voit ? — Un peu, dit Faillette.

Le reste de la journée fut à l'ordinaire. A sept heures du soir, on renferma les prisonniers, chaque section dans l'atelier qui lui était assigné, et les surveillans sortirent des salles de travail, comme il paraît que c'est l'habitude, pour ne rentrer qu'après la ronde du directeur.

Claude Gueux fut donc verrouillé comme les autres dans son atelier avec ses compagnons de métier.

Alors il se passa dans cet atelier une scène extraordinaire, une scène qui n'est ni sans majesté ni sans terreur, la seule de ce genre qu'aucune histoire puisse raconter.

Il y avait là, ainsi que l'a constaté l'instruction judiciaire qui a eu lieu depuis, quatre-vingt-deux voleurs, y compris Claude.

Une fois que les surveillans les eurent laissés seuls, Claude se leva debout sur son banc, et annonça à toute la chambrée qu'il avait quelque chose à dire. On fit silence.

Alors Claude haussa la voix et dit : Vous savez tous qu'Albin était mon frère. Je n'ai pas assez de ce qu'on me donne ici pour manger. Même en n'achetant que du pain avec le peu que je gagne, cela ne suffirait pas. Albin partageait sa ration avec moi ; je l'ai aimé d'abord parce qu'il m'a nourri, ensuite parce qu'il m'a aimé. Le directeur, monsieur D., nous a séparés, cela ne lui faisait rien que nous fussions ensemble ; mais c'est un méchant homme qui jouit de tourmenter. Je lui ai redemandé Albin. Vous avez vu ? Il n'a pas voulu. Je lui ai donné jusqu'au 4 novembre pour me rendre Albin. Il m'a fait mettre au cachot pour avoir dit cela. Moi, pendant ce temps-là, je l'ai jugé et je l'ai condamné à mort (1), nous sommes le 4 novembre. Il viendra dans deux heures faire sa tournée. Je vous préviens que je vais le tuer. Avez-vous quelque chose à dire à cela ?

Tous gardèrent le silence.

Claude reprit. Il parla, à ce qu'il paraît, avec une élo-

(1) Textuel.

quence singulière qui d'ailleurs lui était naturelle. Il déclara qu'il savait bien qu'il allait faire une action violente, mais qu'il ne croyait pas avoir tort. Il attesta la conscience des quatre-vingt-un voleurs qui l'écoutaient. Qu'il était dans une rude extrémité. Que la nécessité de se faire justice soi-même était un cul-de-sac où l'on se trouvait engagé quelquefois. Qu'à la vérité il ne pouvait prendre la vie du directeur sans donner la sienne propre, mais qu'il trouvait bon de donner sa vie pour une chose juste. Qu'il avait mûrement réfléchi, et à cela seulement, depuis deux mois. Qu'il croyait bien ne pas se laisser entraîner par le ressentiment, mais que, dans le cas que cela serait, il suppliait qu'on l'en avertisse. Qu'il soumettait honnêtement ses raisons aux hommes justes qui l'écoutaient. Qu'il allait donc tuer monsieur D., mais que si quelqu'un avait une objection à lui faire, il était prêt à l'écouter.

Une voix seulement s'éleva et dit qu'avant de tuer le directeur, Claude devait essayer une dernière fois de lui parler et de le fléchir.

— C'est juste ! dit Claude, et je le ferai.

Huit heures sonnèrent à la grande horloge. Le directeur devait venir à neuf heures.

Une fois que cette étrange cour de cassation eut en quelque sorte ratifié la sentence qu'il avait portée, Claude reprit toute sa sérénité. Il mit sur une table tout ce qu'il possédait en linge et en vêtemens, la pauvre dépouille du prisonnier, et, appelant l'un après l'autre ceux de ses compagnons qu'il aimait le plus après Albin, il leur distribua tout. Il ne garda que la petite paire de ciseaux.

Puis il les embrassa tous. Quelques-uns pleuraient, il souriait à ceux-là.

Il y eut dans cette heure dernière des instans où il causa avec tant de tranquillité et même de gaieté que plusieurs de ses camarades espéraient intérieurement, comme ils l'ont déclaré depuis, qu'il abandonnerait peut-être sa résolution. Il s'amusa même une fois à éteindre une des rares chandelles qui éclairaient l'atelier avec le souffle de sa narine, car il avait de mauvaises habitudes d'éducation qui dérangaient sa dignité naturelle plus souvent qu'il n'aurait fallu. Rien ne

pouvait faire que cet ancien gamin des rues n'eût point par momens l'odeur du ruisseau de Paris.

Il aperçut un jeune condamné qui était pâle, qui le regardait avec des yeux fixes, et qui tremblait, sans doute de l'attente de ce qu'il allait voir. — Allons, du courage, jeune homme ! lui dit Claude doucement, ce ne sera que l'affaire d'un instant.

Quand il eut distribué toutes ses hardes, fait tous ses adieux, serré toutes les mains, il interrompit quelques causeries inquiètes qui se faisaient çà et là dans les coins obscurs de l'atelier, et il commanda qu'on se remit au travail. Tous obéirent en silence.

L'atelier où ceci se passait était une salle oblongue, un long parallélogramme percé de fenêtres sur ses deux grands côtés, et de deux portes qui se regardaient à ses deux extrémités. Les métiers étaient rangés de chaque côté près des fenêtres, les bancs touchant le mur à angle droit, et l'espace resté libre entre les deux rangées de métiers formait une sorte de longue voie qui allait en ligne droite de l'une des deux portes à l'autre, et traversait ainsi toute la salle. C'était cette longue voie, assez étroite, que le directeur avait à parcourir en faisant son inspection ; il devait entrer par la porte sud et ressortir par la porte nord, après avoir regardé les travailleurs à droite et à gauche. D'ordinaire il faisait ce trajet assez rapidement et sans s'arrêter.

Claude s'était replacé lui-même à son banc et il s'était remis au travail, comme Jacques Clément se fût remis à la prière.

Tous attendaient. Le moment approchait. Tout-à-coup on entendit un coup de cloche. Claude dit : C'est l'avant-quart. Alors il se leva, traversa gravement une partie de la salle, et alla s'accouder sur l'angle du premier métier à gauche, tout à côté de la porte d'entrée. Son visage était parfaitement calme et bienveillant.

Neuf heures sonnèrent. La porte s'ouvrit. Le directeur entra.

En ce moment-là, il se fit dans l'atelier un silence de statues.

Le directeur était seul comme d'habitude.

Il entra avec sa figure joviale , satisfaite et inexorable , ne vit pas Claude qui était debout à gauche de la porte, la main droite cachée dans son pantalon , et passa rapidement devant les premiers métiers , hochant la tête , mâchant ses paroles , et jetant cà et là son regard banal , sans s'apercevoir que tous les yeux qui l'entouraient étaient fixés sur une idée terrible.

Tout-à-coup il se détourna brusquement , surpris d'entendre un pas derrière lui .

C'était Claude qui le suivait en silence depuis quelques instans .

— Que fais-tu là, toi , dit le directeur ? pourquoi n'es-tu pas à ta place ?

Car un homme n'est plus un homme là , c'est un chien , on le tutoie .

Claude Gueux répondit respectueusement : — C'est que j'ai à vous parler , monsieur le directeur .

— De quoi !

— D'Albin .

— Encore ! dit le directeur .

— Toujours ! dit Claude .

— Ah ça , reprit le directeur continuant de marcher , tu n'as donc pas eu assez de vingt-quatre heures de cachot ?

Claude répondit , en continuant de le suivre : — Monsieur le directeur , rendez-moi mon camarade .

— Impossible !

— Monsieur le directeur , dit Claude avec une voix qui eût attendri le démon , je vous en supplie , remettez Albin avec moi ; vous verrez comme je travaillerai bien . Vous qui êtes libre , cela vous est égal , vous ne savez pas ce que c'est qu'un ami ; mais moi , je n'ai que les quatre murs de la prison . Vous pouvez aller et venir , vous , moi , je n'ai qu'Albin . Rendez-le-moi . Albin me nourrissait , vous le savez bien . Cela ne vous coûterait que la peine de dire oui . Qu'est-ce que cela vous fait qu'il y ait dans la même salle un homme qui s'appelle Claude Gueux et un autre qui s'appelle Albin ? Car ce n'est pas plus compliqué que cela . Monsieur le directeur , mon bon monsieur D. , je vous supplie vraiment , au nom du ciel !

Claude n'en avait peut-être jamais tant dit à la fois à un

geôlier. Après cet effort, épuisé, il attendit. Le directeur répliqua avec un geste d'impatience : Impossible. C'est dit-Voyons, ne m'en reparle plus. Tu m'ennuies.

Et comme il était pressé, il doubla le pas. Claude aussi. En parlant ainsi, ils étaient arrivés tous deux près de la porte de sortie; les quatre-vingts voleurs regardaient et écoutaient, haletans.

Claude toucha doucement le bras du directeur. — Mais au moins que je sache pourquoi je suis condamné à mort. Dites-moi pourquoi vous l'avez séparé de moi.

— Je te l'ai déjà dit, répondit le directeur. Parce que.

Et tournant le dos à Claude, il avança la main vers le loquet de la porte de sortie.

A la réponse du directeur, Claude avait reculé d'un pas. Les quatre-vingts statues qui étaient là virent sortir de son pantalon sa main droite avec la hache. Cette main se leva, et avant que le directeur eût pu pousser un cri, trois coups de hache, chose affreuse à dire, assénés tous les trois dans la même entaille, lui avaient ouvert le crâne. Au moment où il tombait à la renverse, un quatrième coup lui balafra le visage; puis, comme une fureur lancée ne s'arrête pas court, Claude Gueux lui fendit la cuisse droite d'un cinquième coup inutile. Le directeur était mort.

Alors Claude jeta la hache et cria : *A l'autre maintenant !* L'autre, c'était lui. On le vit tirer de sa veste les petits ciseaux de « sa femme » ; et, sans que personne songeât à l'en empêcher, il se les enfonça dans la poitrine. La lame était courte, la poitrine était profonde. Il y fouilla long-temps et à plus de vingt reprises, en criant : « Cœur de damné, je ne te trouverai donc pas ! » et enfin il tomba baigné dans son sang, évanoui sur le mort.

Lequel des deux était la victime de l'autre ?

Quand Claude reprit connaissance, il était dans un lit, couvert de linges et de bandages, entouré de soins. Il avait auprès de son chevet de bonnes sœurs de charité, et de plus un juge d'instruction qui instrumentait et qui lui demanda avec beaucoup d'intérêt : *Comment vous trouvez-vous ?*

Il avait perdu une grande quantité de sang ; mais les ciseaux avec lesquels il avait eu la superstition touchante de se frapper avaient mal fait leur devoir , aucun des coups qu'il s'était portés n'était dangereux. Il n'y avait de mortelles pour lui que les blessures qu'il avait faites à M. D.

Les interrogatoires commencèrent. On lui demanda si c'était lui qui avait tué le directeur des ateliers de la prison de Clairvaux. Il répondit : *Oui*. On lui demanda pourquoi. Il répondit : *Parce que*.

Cependant , à un certain moment , ses plaies s'envenimèrent ; il fut pris d'une fièvre mauvaise dont il faillit mourir.

Novembre , décembre , janvier et février se passèrent en soins et en préparatifs ; médecins et juges s'empresaient autour de Claude ; les uns guérissaient ses blessures , les autres dressaient son échafaud.

Abrégeons. Le 16 mars 1832 , il parut , étant parfaitement guéri , devant la cour d'assises de Troyes. Tout ce que la ville peut donner de foule était là.

Claude eut une bonne attitude devant la cour ; il s'était fait raser avec soin , il avait la tête nue , il portait ce morne habit des prisonniers de Clairvaux , mi-parti de deux espèces de gris.

Le procureur du roi avait encombré la salle de toutes les baïonnettes de l'arrondissement , « afin , dit-il à l'audience , de contenir tous les scélérats qui devaient figurer comme témoins dans cette affaire. »

Lorsqu'il fallut entamer le débat , il se présenta une difficulté singulière. Aucun des témoins des événemens du 4 novembre ne voulait déposer contre Claude. Le président les menaça de son pouvoir discrétionnaire. Ce fut en vain. Claude alors leur commanda de déposer. Toutes ces langues se délièrent. Ils dirent ce qu'ils avaient vu.

Claude les écoutait tous avec une profonde attention. Quand l'un d'eux , par oubli ou par affection pour Claude omettait des faits à la charge de l'accusé , Claude les rétablissait.

De témoignage en témoignage , la série des faits que nous venons de développer se déroula devant la cour.

Il y eut un moment où les femmes qui étaient là pleurèrent. L'huissier appela le condamné Albin. C'était son tour de déposer. Il entra en chancelant ; il sanglottait. Les gendarmes ne purent empêcher qu'il n'allât tomber dans les bras de Claude. Claude le soutint et dit en souriant au procureur du roi : « Voilà un scélérat qui partage son pain avec ceux qui ont faim. » Puis il baisa la main d'Albin.

La liste des témoins épuisée , M. le procureur du roi se leva et prit la parole en ces termes : « Messieurs les jurés, « la société serait ébranlée jusque dans ses fondemens , si « la vindicte publique n'atteignait pas les grands coupables comme celui qui, etc. »

Après ce discours mémorable , l'avocat de Claude parla. La plaidoirie contre et la plaidoirie pour firent , chacune à leur tour , les évolutions qu'elles ont coutume de faire dans cette espèce d'hippodrome qu'on appelle un procès criminel.

Claude jugea que tout n'était pas dit. Il se leva à son tour. Il parla de telle sorte qu'une personne intelligente qui assistait à cette audience s'en revint frappée d'étonnement. Il paraît que ce pauvre ouvrier contenait bien plutôt un orateur qu'un assassin. Il parla debout , avec une voix pénétrante et bien ménagée , avec un œil clair , honnête et résolu , avec un geste presque toujours le même , mais plein d'empire. Il dit les choses comme elles étaient , simplement , sérieusement , sans charger ni amoindrir , convint de tout , regarda l'article 296 en face , et posa sa tête dessous. Il eut des momens de véritable haute éloquence qui faisaient remuer la foule , et où l'on se répétait à l'oreille dans l'auditoire ce qu'il venait de dire. Cela faisait un murmure pendant lequel Claude reprenait haleine en jetant un regard fier sur les assistans. Dans d'autres instans , cet homme , qui ne savait pas lire , était doux , poli , choisi comme un lettré ; puis , par momens encore , modeste , mesuré , attentif , marchant pas à pas dans la partie irritante de la discussion , bienveillant pour les juges. Une fois seulement , il se laissa aller à une secousse de colère. Le procureur du roi avait établi dans le discours que nous avons cité en entier , que Claude Gueux avait assas-

siné le directeur des ateliers sans voie de fait ni violence de la part du directeur , par conséquent *sans provocation*.

— Quoi! s'écria Claude , je n'ai pas été provoqué! Ah! oui , vraiment , c'est juste , je vous comprends. Un homme ivre me donne un coup de poing , je le tue , j'ai été provoqué , vous me faites grâce , vous m'envoyez aux galères. Mais un homme qui n'est pas ivre et qui a toute sa raison me comprime le cœur pendant quatre ans , m'humilie pendant quatre ans , me pique tous les jours , toutes les heures , toutes les minutes , d'un coup d'épingle à quelque place inattendue pendant quatre ans! J'avais une femme pour qui j'ai volé , il me torture avec cette femme ; j'avais un enfant pour qui j'ai volé , il me torture avec cet enfant ; je n'ai pas assez de pain , un ami m'en donne , il m'ôte mon ami et mon pain. Je redemande mon ami , il me met au cachot. Je lui dis *vous* , à lui mouchard , il me dit *tu*. Je lui dis que je souffre , il me dit que je l'ennuie. Alors que voulez-vous que je fasse? Je le tue. C'est bien, je suis un monstre , j'ai tué cet homme , je n'ai pas été provoqué , vous me coupez la tête. Faites! — Mouvement sublime , selon nous , qui faisait tout-à-coup surgir , au-dessus du système de la provocation matérielle , sur lequel s'appuie l'échelle mal proportionnée des circonstances atténuantes , toute une théorie de la provocation morale oubliée par la loi.

Les débats fermés , le président fit son résumé impartial et lumineux. Il en résulta ceci : une vilaine vie ; un monstre en effet ; Claude Gueux avait commencé par vivre en concubinage avec une fille publique ; puis il avait volé ; puis il avait tué. Tout cela était vrai.

Au moment d'envoyer les jurés dans leur chambre , le président demanda à l'accusé s'il avait quelque chose à dire sur la position des questions. — Peu de chose , dit Claude. Voici pourtant. Je suis un voleur et un assassin ; j'ai volé et j'ai tué. Mais pourquoi ai-je volé? Pourquoi ai-je tué? Posez-vous ces deux questions à côté des autres , messieurs les jurés.

Après un quart d'heure de délibération , sur la déclara-

tion des douze champenois qu'on appelait *messieurs les jurés*, Claude Gueux fut condamné à mort.

Il est certain que dès l'ouverture des débats, plusieurs d'entre eux avaient remarqué que l'accusé s'appelait *Gueux*, ce qui leur avait fait une impression profonde.

On lut son arrêt à Claude, qui se contenta de dire : *C'est bien. Mais pourquoi cet homme a-t-il volé ? Pourquoi cet homme a-t-il tué ? Voilà deux questions auxquelles ils ne répondent pas.*

Rentré dans la prison, il soupa presque gaiement et dit : Trente-six ans de faits !

Il ne voulait pas se pourvoir en cassation. Une des sœurs qui l'avaient soigné vint l'en prier avec larmes. Il se pourvut par complaisance pour elle. Il paraît qu'il résista jusqu'au dernier instant, car au moment où il signa son pourvoi sur le registre du greffe, le délai légal des trois jours était expiré depuis quelques minutes. La pauvre fille reconnaissante lui donna cinq francs. Il prit l'argent et la remercia.

Pendant que son pourvoi pendait, des offres d'évasion lui furent faites par les prisonniers de Troyes qui s'y dévouaient tous. Il refusa. Les détenus jetèrent successivement dans son cachot par le soupirail un clou, un morceau de fil de fer et une anse de seau. Chacun de ces trois outils eût suffi à un homme aussi intelligent que l'était Claude pour limer ses fers. Il remit l'anse, le fil de fer et le clou au guichetier.

Le 8 juin 1832, sept mois et quatre jours après le fait, l'expiation arriva, *pede claudo*, comme on voit. Ce jour-là, à sept heures du matin, le greffier du tribunal entra dans le cachot de Claude, et lui annonça qu'il n'avait plus qu'une heure à vivre. Son pourvoi était rejeté.

— Allons, dit Claude froidement, j'ai bien dormi cette nuit sans me douter que je dormirais encore mieux la prochaine.

Il paraît que les paroles des hommes forts doivent toujours recevoir de l'approche de la mort une certaine grandeur.

Le prêtre arriva, puis le bourreau. Il fut humble avec le prêtre, doux avec l'autre. Il ne refusa ni son âme, ni son corps.

Il conserva une liberté d'esprit parfaite. Pendant qu'on lui coupait les cheveux, quelqu'un parla, dans un coin du cachot, du choléra qui menaçait Troyes en ce moment. — Quant à moi, dit Claude avec un sourire, je n'ai pas peur du choléra.

Il écoutait d'ailleurs le prêtre avec une attention extrême, en s'accusant beaucoup et en regrettant de n'avoir pas été instruit dans la religion.

Sur sa demande on lui avait rendu les ciseaux avec lesquels il s'était frappé. Il y manquait une lame qui s'était brisée dans sa poitrine. Il pria le geôlier de faire porter de sa part ces ciseaux à Albin. Il dit aussi qu'il désirait qu'on ajoutât à ce legs la ration de pain qu'il aurait dû manger ce jour-là.

Il pria ceux qui lui lièrent les mains de mettre dans sa main droite la pièce de cinq francs que lui avait donnée la sœur, la seule chose qui lui restât désormais.

A huit heures moins un quart, il sortit de la prison, avec tout le lugubre cortège ordinaire des condamnés. Il était à pied, pâle, l'œil fixé sur le crucifix du prêtre, mais marchant d'un pas ferme.

On avait choisi ce jour-là pour l'exécution, parce que c'était jour de marché, afin qu'il y eût le plus de regards possible sur son passage, car il paraît qu'il y a encore en France des bourgades à demi sauvages où, quand la société tue un homme, elle s'en vante.

Il monta sur l'échafaud gravement, l'œil toujours fixé sur le gibet du Christ. Il voulut embrasser le prêtre, puis le bourreau, remerciant l'un, pardonnant à l'autre. Le bourreau *le repoussa doucement*, dit une relation. Au moment où l'aide le liait sur la hideuse mécanique, il fit signe au prêtre de prendre la pièce de cinq francs qu'il avait dans sa main droite, et lui dit : *Pour les pauvres*. Comme huit heures sonnaient en ce moment, le bruit du beffroi de l'horloge couvrit sa voix, et le confesseur lui répondit qu'il n'entendait pas. Claude attendit l'intervalle de deux coups et répéta avec douceur : *Pour les pauvres*.

Le huitième coup n'était pas encore sonné que cette noble et intelligente tête était tombée.

Admirable effet des exécutions publiques! ce jour-là même, la machine étant encore debout au milieu d'eux et pas lavée, les gens du marché s'ameutèrent pour une question de tarif et faillirent massacrer un employé de l'octroi. Le doux peuple que vous font ces lois-là!

Nous avons cru devoir raconter en détail l'histoire de Claude Gueux, parce que, selon nous, tous les paragraphes de cette histoire pourraient servir de têtes de chapitre au livre où serait résolu le grand problème du peuple au dix-neuvième siècle. Dans cette vie importante il y a deux phases principales, avant la chute, après la chute; et sous ces deux phases, deux questions, question de l'éducation, question de la pénalité; et entre ces deux questions, la société tout entière.

Cet homme, certes, était bien né, bien organisé, bien doué. Que lui a-t-il donc manqué? Réfléchissez.

C'est là le grand problème de proportion dont la solution, encore à trouver, donnera l'équilibre universel: *Que la société fasse toujours pour l'individu autant que la nature.*

Voyez Claude Gueux. Cerveau bien fait, cœur bien fait, sans nul doute. Mais le sort le met dans une société si mal faite qu'il finit par voler. La société le met dans une prison si mal faite qu'il finit par tuer.

Qui est réellement coupable? Est-ce lui? Est-ce nous?

Questions sévères, questions poignantes, qui sollicitent à cette heure toutes les intelligences, qui nous tirent tous tant que nous sommes par le pan de notre habit, et qui nous barrent un jour si complètement le chemin qu'il faudra bien les regarder en face et savoir ce qu'elles nous veulent.

Celui qui écrit ces lignes essaiera de dire bientôt peut-être de quelle façon il les comprend.

Quand on est en présence de pareils faits, quand on songe à la manière dont ces questions nous pressent, on se demande à quoi pensent ceux qui gouvernent, s'ils ne pensent pas à cela?

Les chambres, tous les ans, sont gravement occupées. Il est sans doute très-important de désentfer les sinécures et d'écheniller le budget; il est très-important de faire des lois pour que j'aille, déguisé en soldat, monter patrioti-

quement la garde à la porte de M. le comte de Lobau, que je ne connais pas et que je ne veux pas connaître, ou pour me contraindre à parader au carré Marigny, sous le bon plaisir de mon épicier, dont on a fait mon officier (1) !

Il est important, députés ou ministres, de fatiguer et de tirailler toutes les choses et toutes les idées de ce pays dans des discussions pleines d'avortemens; il est essentiel, par exemple, de mettre sur la sellette et d'interroger et de questionner à grands cris, et sans savoir ce qu'on dit, l'art du dix-neuvième siècle, ce grand et sévère accusé qui ne daigne pas répondre et qui fait bien; il est expédient de passer son temps, gouvernans et législateurs, en conférences classiques qui font hausser les épaules aux maîtres d'école de la banlieue; il est utile de déclarer que c'est le drame moderne qui a inventé l'inceste, l'adultère, le parricide, l'infanticide et l'empoisonnement, et de prouver par-là qu'on ne connaît ni Phèdre, ni Jocaste, ni OEdipe, ni Médée, ni Rodogune; il est indispensable que les orateurs politiques de ce pays ferraillent, trois grands jours durant, à propos du budget, pour Corneille et Racine, contre on ne sait qui, et profitent de cette occasion littéraire pour s'enfoncer les uns les autres à qui mieux mieux dans la gorge de grandes fautes de français jusqu'à la garde.

Tout cela est important; nous croyons cependant qu'il pourrait y avoir des choses plus importantes encore.

Que dirait la chambre, au milieu des futiles démêlés qui font si souvent colleter le ministère par l'opposition et l'opposition par le ministère, si, tout-à-coup, des bancs de la chambre ou de la tribune publique, qu'importe? quelqu'un se levait et disait ces sérieuses paroles:

« Taisez-vous, monsieur Mauguin! taisez-vous, monsieur Thiers! vous croyez être dans la question, vous n'y êtes

(1) Il va sans dire que nous n'entendons pas attaquer ici la patrouille urbaine, chose utile, qui garde la rue, le seuil et le foyer, mais seulement la parade, le pompon, la gloriole et le tapage militaire, choses ridicules, qui ne servent qu'à faire du bourgeois une parodie du soldat.

pas. La question, la voici : La justice vient, il y a un an à peine, de déchiqúeter un homme à Pamiers avec un eustache ; à Dijon, elle vient d'arracher la tête à une femme ; à Paris, elle fait, barrière Saint-Jacques, des exécutions inédites. Ceci est la question. Occupez-vous de ceci. Vous vous querellerez après pour savoir si les boutons de la garde nationale doivent être blancs ou jaunes, et si *l'assurance* est une plus belle chose que *la certitude*.

» Messieurs des centres, messieurs des extrémités, le gros du peuple souffre. Que vous l'appeliez république ou que vous l'appeliez monarchie, le peuple souffre. Ceci est un fait.

» Le peuple a faim, le peuple a froid. La misère le pousse au crime ou au vice, selon le sexe. Ayez pitié du peuple, à qui le bague prend ses fils, et le lupanar ses filles. Vous avez trop de forçats, vous avez trop de prostituées. Que prouvent ces deux ulcères ? Que le corps social a un vice dans le sang. Vous voilà réunis en consultation au chevet du malade ; occupez-vous de la maladie.

» Cette maladie, vous la traitez mal. Étudiez-la mieux. Les lois que vous faites, quand vous en faites, ne sont que des palliatifs et des expédients. Une moitié de vos codes est routine, l'autre moitié empirisme. La flétrissure était une cautérisation qui gangrénait la plaie ; peine insensée que celle qui pour la vie scellait et rivait le crime sur le criminel ! qui en faisait deux amis, deux compagnons, deux inséparables ! Le bague est un vésicatoire absurde qui laisse résorber, non sans l'avoir rendu pire encore, presque tout le mauvais sang qu'il extrait. La peine de mort est une amputation barbare.

» Or flétrissure, bague, peine de mort, trois choses qui se tiennent. Vous avez supprimé la flétrissure ; si vous êtes logiques, supprimez le reste. Le fer rouge, le boulet et le couperet, c'étaient les trois parties d'un syllogisme. Vous avez ôté le fer rouge ; le boulet et le couperet n'ont plus de sens. Farinace était atroce ; mais il n'était pas absurde.

» Démontez-moi cette vieille échelle boiteuse des crimes et des peines, et refaites-la. Refaites votre pénalité, refaites vos codes, refaites vos prisons, refaites vos juges. Remettez les lois au pas des mœurs.

» Messieurs, il se coupe trop de têtes par an en France. Puisque vous êtes en train de faire des économies, faites-en là-dessus. Puisque vous êtes en verve de suppressions, supprimez le bourreau. Avec la solde de vos quatre-vingts bourreaux, pour paierez six cents maîtres d'école.

» Songez au gros du peuple. Des écoles pour les enfans, des ateliers pour les hommes. Savez-vous que la France est un des pays de l'Europe où il y a le moins de natifs qui sachent lire ? Quoi ! la Suisse sait lire, la Belgique sait lire, le Danemarck sait lire, la Grèce sait lire, l'Irlande sait lire, et la France ne sait pas lire ! c'est une honte.

» Allez dans les bagnes. Appelez autour de vous toute la chiourme. Examinez un à un tous ces damnés de la loi humaine. Calculez l'inclinaison de tous ces profils, tâtez tous ces crânes. Chacun de ces hommes tombés a au-dessous de lui son type bestial ; il semble que chacun d'eux soit le point d'intersection de telle ou telle espèce animale avec l'humanité. Voici le loup-cervier, voici le chat, voici le singe, voici le vautour, voici l'hyène. Or, de ces pauvres têtes mal conformées, le premier tor. est à la nature sans doute, le second à l'éducation. La nature a mal ébauché, l'éducation a mal retouché l'ébauche. Tournez vos soins de ce côté. Une bonne éducation au peuple. Développez de votre mieux ces malheureuses têtes afin que l'intelligence qui est dedans puisse grandir. Les nations ont le crâne bien ou mal fait, selon leurs institutions. Rome et la Grèce avaient le front haut. Ouvrez le plus que vous pourrez l'angle facial du peuple.

» Quand la France saura lire, ne laissez pas sans direction cette intelligence que vous aurez développée. Ce serait un autre désordre. L'ignorance vaut encore mieux que la mauvaise science. Non. Souvenez-vous qu'il y a un livre plus philosophique que *le Compère Mathieu*, plus populaire que le *Constitutionnel*, plus éternel que la Charte de 1830. C'est l'Écriture sainte. Et ici un mot d'explication. Quoi que vous fassiez, le sort de la grande foule, de la multitude, de la *majorité*, sera toujours relativement pauvre, et malheureux, et triste. A elle le dur travail, les fardeaux à pousser, les fardeaux à trainer, les fardeaux à porter. Examinez cette balance : toutes les

jouissances dans le plateau du riche , toutes les misères dans le plateau du pauvre. Les deux parts ne sont-elles pas inégales? La balance ne doit-elle pas nécessairement pencher, et l'état avec elle? Et maintenant dans le lot du pauvre, dans le plateau des misères, jetez la certitude d'un avenir céleste, jetez l'aspiration au bonheur éternel, jetez le paradis, contrepoids magnifique! Vous rétablissez l'équilibre. La part du pauvre est aussi riche que la part du riche. C'est ce que savait Jésus, qui en savait plus long que Voltaire.

» Donnez au peuple qui travaille et qui souffre, donnez au peuple pour qui ce monde-ci est mauvais, la croyance à un meilleur monde fait pour lui. Il sera tranquille, il sera patient. La patience est faite d'espérance.

» Doncensemencez les villages d'évangiles. Une Bible par cabane. Que chaque livre et chaque champ produisent à eux deux un travailleur moral.

» La tête de l'homme du peuple, voilà la question. Cette tête est pleine de germes utiles. Employez pour la faire mûrir et venir à bien ce qu'il y a de plus lumineux et de mieux tempéré dans la vertu. Tel a assassiné sur les grandes routes qui, mieux dirigé, eût été le plus excellent serviteur de la cité. Cette tête de l'homme du peuple, cultivez-la, défrichez-la, arrosez-la, fécondez-la, éclairez-la, moralisez-la, utilisez-la; vous n'aurez pas besoin de la couper. »

VICTOR HUGO.

---

## LE DICT

DE

# ROBERT-LE-DIABLE.

---

On a peine à s'expliquer l'oubli où est si long-temps restée notre vieille littérature nationale. Les douzième et treizième siècles sont surtout remarquables par le nombre des chefs-d'œuvre qu'ils ont vu produire en France. La littérature sembla prendre alors un nouvel essor et briller d'un plus vif éclat ; les seigneurs, les princes, se firent une gloire de protéger les poètes et de se les attacher par des bienfaits. Au treizième siècle, on vit Henri III attirer à sa cour le trouvère Adenès, comme Richard Cœur-de-Lion, le roi de Navarre et Charles d'Anjou avaient retenu auprès d'eux, le premier, Blondel ; le second, Gaces Brulés ; le troisième, le Bossu d'Arras. L'Italie et l'Espagne, cherchant à s'élever à notre niveau, traduisaient nos meilleures chansons de Geste, tandis que l'Allemagne s'efforçait de ne point rester en arrière du progrès universel. Ce fut en effet vers cette époque que parurent en Espagne les romans de *Giglan de Galles*, de *Don Belianis de Grèce*, et *Caballero tiran blan* et l'*Admirable Histoire du chevalier du Soleil* ; en Italie, la traduction des romans français, *le Noble Roy Perceforest* et *Gyron le Courtois*, sous le titre de *Giron il Cortese* ; enfin *Tirante*

*il Bianco*, qui n'est, à proprement parler, que la paraphrase du *Coballero tiran blan*. En Allemagne, on translatait de rime en prose les compositions germaniques les plus estimées, telles, par exemple, que le fameux roman de Pfintzing, *Tewrdanncths*, ou les Aventures périlleuses du célèbre héros et chevalier *Tewrdanncths*, écrit en vers teutoniques.

Dans un fabliau intitulé *la Gengle et la Contre-Gengle*, composé, je crois, vers la fin du treizième siècle, on trouve le passage suivant qui donne une idée assez exacte de l'état de la littérature française d'alors. Un jongleur accuse son rival d'ignorance; celui-ci se défend en ces termes :

Moy ge sais aussi bien conter	}	Ge sai de Guion d'Aleschans
Et en roumans et en latin...		Et de Vivien de Bourgoigne;
Et si ge sai bien fere plus		Ge sai de Bernart de Sassoigne
Quant ge suis a cour ou a feste		[ (Saxe)
Car ge sai des chaçons de Geste,		Et de Guiteclin de Bréban;
Conter or sai, el mont n'a tel.		Ge sai d'Ogier de Montauban
Ge sai de Guillaume au tinel,		Si com il conquist Ardenois ;
[ (massue)		Ge sai de Renaut le Danois
Si com il arriva ès nes		Mès de chanter ores n'ay cure,
Et de Rainoart au cort nez,		Ge sai de romans d'aventure,
Sai ge bien chanter quant ge veuil,		De ceulx de la Réonde-Table
Et sai-ge d'Aï de Nanteuil		Qui sont à oïr délitables ;
Si com e'e fust en prison ;		. . . Sai-ge plus de quarente
Ge sai de Garnier d'Auvignon	[laisses ;	
Qui moult est ores bons romans,	. . . Ge sai encore bien conter	
	De Blancheflor com de Floir, etc.	

Dans un autre fabliau, on lit ces vers, qui démontrent que la musique florissait alors à peu près autant que la poésie :

Ge sui juglere de viele (violon),	}	Et de harpe et de chiffonie (²)
Si sai de muse (cornemuse) et		De la gigue de l'armonie
[de fretete (¹)]		

(¹) Le fretete, nommé aussi *fresteaulex* et *frestiaux*, était une flûte à sept tuyaux.

(²) Instrument à vent.

Et el saltere (1) et en la rote (2) . . . Sai-ge bien chanter une  
[note (un air).

Je pourrais multiplier les citations; mais l'existence de romans tels que ceux du *Brut*, de *Tristan*, de *Cléomadès*, de *Berte aus grans piés*, de *Garin le Loherain*, de *Dolopatos*, d'*Aspremont*, d'*Aïol*, de *Clariss*, de *Lancelot du Lac*, des *Enfances d'Ogier*, de *Challemaine* (Charlemagne), de *Raoul de Cambrai*, de *Buevon de Comarchis*, du *Renart*, de *Melusine*, de *Mertin l'Enchanteur*, de *Gerars de Roussillon*, de la *Violette*, de *Guillaume au court nez*, du *Saint Gréal*, de *Valentin et Orson*, d'*Arthur*, de la *Rose*, etc., suffit pour prouver d'une manière irrécusable que nous possédions, à cette époque, une littérature aussi belle que riche.

Le manuscrit qui contient le poème de *Robert* fait partie de la Bibliothèque du roi, où il est coté sous le n° 21-3, fonds de l'église de Paris. Ce poème, dont on ne connaît point l'auteur, mais que je suppose avoir été écrit vers le commencement du quatorzième siècle et chanté comme une foule d'autres ditiés, est composé de deux mille vingt-quatre vers, tantôt de six, tantôt de sept syllabes, et divisés par couplets de huit lignes. Le texte n'en a point encore été imprimé, et jamais aucune traduction n'en a été publiée. Voici le titre qu'il porte dans le manuscrit que je viens de citer(3) :

(1) Instrument à cordes. C'est le même que le *psaltérion* (du grec ψαλτήριον). Les Hébreux le connaissaient, car David dit, dans son psaume CL, v. 3 : *Hallouhou bthqá schofar; hallouhou bnébél vchinor!* «Louez-le au son de la trompette, louez-le avec le psaltérion (nébél) et la harpe!»

(2) Legrand d'Aussy, dans le tome I<sup>er</sup> de ses œuvres, affirme que la *rote* ou la *route* était une espèce de guitare. Je crois qu'il s'est trompé, et que c'était plutôt une vielle, attendu que cet instrument possède une roue (*rota*).

(3) Je me suis permis de faire en plusieurs endroits diverses corrections et restitutions qui m'ont paru indispensables : c'est ainsi qu'au vers 22 j'ai ajouté un *s* au mot *de*; au vers 136 un *E* à la place d'un *O*, au vers 167 retranché l'*s* de *dist*, qui est au prétérit et non au présent; retranché également au vers 2,002 l'*e*

## CI COMMENCE

## LE DIT DE ROBERT-LE-DIABLE.

- |                                      |                                   |
|--------------------------------------|-----------------------------------|
| » El nom de Jhesù-Crist,             | » C'est ou solaz des ciex (cieux) |
| » Qui est nostre douz pere,          | » Oû touz porrons venir,          |
| » Veul commencier ung Dit ;          | » Se du cuer nous meton           |
| » Mès por la grant misère            | » A Jhesù-Crist servir ,          |
| » Que je sent dedenz moy ,           | » Si comme fist celui             |
| » Pri à sa douce Mere                | » De qui porrons oïr.             |
| » Que je puisse conclurre            | » Il fut né à Rouen ,             |
| » Par tel point ma matère ,          | » Mès moult ot à souffrir         |
| » Qu'à tuit ceulz qui l'orront       | » Avant que fut absous            |
| » Puist estre profitable.            | » Des maus qu'avoit brascés ;     |
| » Bone gent il n'est Roy ,           | » Fu Robert le Déable             |
| » Prince né Connestable ,            | » De toutes genz nommés ;         |
| » S'il se sent en pechié             | » Vous orrez par quel cause       |
| » Et ne se rent coupable ,           | » S'entendre me voulez :          |
| » Qu'il ne faille qu'il chié (tombe) | » Il ot en Normendie ,            |
| » En la main du Déable.              | » Au temps que vous oëz ,         |
| » Bon se feroit garder               | » Un Duc bon justicier            |
| » De chéoir en teulz roys (filets)   | » Et hardi et appert ;            |
| » Car qui chiet n'en ist (sort)      | » Les Croniques tesmoingnent      |
| » En .ij. mois né en .iij.           | » Qu'il avoit non Aubert (1) ,    |
| » Et faut quil y demeure             | » A servir Jhesù-Crist            |
| » Tant que li Roy des Roys           | » Avoit le cuer ouvert.           |
| » Demourra en la joie                | » Bien emploie son temps          |
| » Oû il n'a nus destrois,            | » Qui a tel Seigneur sert. »      |

Il existait jadis en Normandie un duc bon justicier, vaillant et débonnaire, et qui aimait et craignait Dieu. Il était chéri de ses vassaux, qui voyaient moins en lui un souverain qu'un père; il consacrait, en effet, tous ses momens à adoucir leur sort, à augmenter leurs privilèges; semblable à l'empereur Titus, il regardait comme perdus les jours où il n'avait pas fait d'heureux. En s'occupant ainsi des autres,

du mot *sourte*, ce qui complète la mesure; mis ailleurs *l'acors* au lieu de *la cort*, etc. Enfin j'ai expliqué entre parenthèses les mots qui pouvaient présenter quelque difficulté.

(1) *Il se nommait Aubert*. Le premier duc de Neustrie dont l'histoire fasse mention portait en effet ce nom; il fut enterré à Fécamp. Ainsi l'auteur du poème de *Robert* a commis une erreur en affirmant que son fils fut le fondateur de cette abbaye. Cette erreur n'est pas, au reste, la seule qu'on ait à lui reprocher.

il s'oubliait lui-même ; en contemplant avec délices la félicité domestique de ceux qui l'entouraient, il ne pensait point à goûter à son tour les douceurs de l'hymen. Ses barons le pressaient souvent de se marier ; mais il leur répondait ordinairement que, s'il hésitait pour prendre femme, c'était parce qu'il craignait de n'en trouver aucune à son gré. Une fois cependant ils parvinrent, à force de représentations et d'humbles prières, à ébranler le projet qu'il semblait avoir formé de mourir sans postérité.

« Vous me pressez, leur dit-il, à demi vaincu par leurs instances, vous me pressez de quitter le célibat : ne savez-vous donc point que la plupart des femmes sont fières, orgueilleuses et vaines, et qu'en général elles ont trop de hauteur ou n'en ont pas assez ; que la coquetterie est leur moindre défaut, et qu'il est plus aisé de percer la lune à coups de lance que de connaître le fond de leurs pensées? »

L'un des seigneurs présens lui répliqua que, de même qu'il n'existait point de règle sans exception, il connaissait une dame, la fille du duc de Bourgogne, à laquelle certainement les reproches qu'il adressait au beau sexe ne pouvaient s'appliquer.

« L'un deux dist sanz espasse :	» Fille au duc de Bourgoigne(1);	
» Chier Sire, je sai tele		» Sé vous la demandez
» Dont jà n'arez vergoigne,		» Vous l'aurez sans essoigne( dif-
» Moult ert plaisant et bele		[ ficulté ). »

Aubert, pour céder au vœu de ses fidèles vassaux, envoya des messagers demander la main de la demoiselle ; elle lui fut accordée, et la cérémonie nuptiale eut lieu à Rouen, dans la grande chapelle.

(1)... *Fille au duc de Bourgoigne*. C'était une princesse qui possédait d'excellentes qualités. Elle s'appelait Gertrude (fidèle amie), du teuton *gër*, arme, et *trud*, fidèle, sincère. *Gewher* et *treu* sont encore en allemand synonymes de *gër* et de *trud*. Gertrude ne signifie donc pas, ainsi que l'a prétendu un écrivain du dernier siècle, *druidesse de la guerre*. Les Teutons, qui se faisaient souvent accompagner dans leurs excursions par leurs enfans et leurs femmes, ont pu vraisemblablement donner à ces dernières le nom

Au bout de dix-huit ans de mariage, ils n'avaient point encore d'enfans, et ils s'en désespéraient tous deux. Le duc surtout disait souvent à sa *ducesse* : « Hélas! que nous sommes à plaindre de ne pouvoir serrer dans nos bras un enfant! Le dernier des manans est plus heureux que nous. » Un jour, entre autres, il s'exprima en ces termes : « Je crois vraiment que l'on commit un péché en nous unissant; car je suis persuadé que si un autre homme que moi s'appelait votre époux, vous concevriez aussi facilement que j'engendrerais des enfans si j'avais une autre femme.... Cependant je ne désire point votre mort. » En achevant ces mots il partit pour la chasse.

La duchesse s'assit rêveuse et déplora son malheur :

« En supirant a dit :		» A poi que ne renoi
» Diex! me het bien le Roy.		» Dieu et tout son pooir ,
» J'encontre moult de sammes ,		» Je suis en grant anoi
» Qui n'ont né ce né quoi		» Puis qu'il ne me veult
» Sont .iiij. enfans ou .iiij. (1)		» Nus enfanz envoier.

Le duc, de son côté, se livrait aussi à ses méditations. Vou-  
lant tenter un dernière épreuve, il

« S'en retourna du bois		» Ne vous parlerai mie point
» Et vint en sa maison		» Mès sachiez que le duc
» La ducesse trova		» Dit : Douz Diex, je vous prie
» Moult forment courouciee ,		» Qu'il vous plaist que j'engendre
» En l'eure l'acola ,		» Enfant en ceste Dame ,
» Tendrement la baisie...		» Veilliez que il vous serve
» Du surplus quil li fist		» Au sauvement des'ame (de son [ame] !

La duchesse, qui était loin d'être dans d'aussi pieuses dispositions, dit : « Puisque le ciel ne veut point m'accorder d'enfant, si je peux en avoir un, je le donne au diable<sup>(2)</sup>! »

de fidèles guerrières pour celui d'amies, d'épouses fidèles, surtout lorsqu'elles combattaient à leurs côtés, ce qui arrivait quelquefois.

(1) Le manuscrit porte par erreur « S'ont .iiij. enfans ou .iiij. »

(2) . . . Je le voue au diable. Les *Vraies Chroniques*

Quelques mois après, elle accoucha d'un garçon qui fut cruel, volontaire, et qui n'eut même pas son pareil pour la méchanceté.

« Il fu de sa nature  
» Si tres cruel tirant

{ » Qu'en (qu'on) ne trovast pas  
{ » En cest sicle vivant ». [pire

Il fut baptisé : on l'appela *Robert* (1); il pleurait, il criait toujours et était si méchant qu'aucune femme ne voulait lui donner le sein; il mordait les mamelles à toutes ses nourrices. — Il devint, plus tard, grand et beau. Dès qu'il put marcher dans les appartemens et tenir un bâton, il courut après les enfans et les battit sans miséricorde; il crevait un œil à l'un et brisait les reins à un autre. Les seigneurs, enchantés de ces dispositions belliqueuses, riaient de ce qu'ils appelaient ses premières prouesses. Le duc et la duchesse l'aimaient passionnément. — Lorsqu'il fut devenu plus fort il éprouva le besoin d'agrandir le cercle de ses exploits; il courut par les rues et rossa tous les bambins qu'il rencontrait sur son passage. Aussi, quand ils l'apercevaient de loin, ceux-ci

« A haulte voir disoient :  
» Fuions ent en maison,

{ » Vescy Robert le Déable  
{ » En sa main .j. baston »!

Bientôt il ne fut plus connu que sous le nom de *Robert-le-Diable*. Lorsqu'il eut atteint sa septième année, son père le manda en sa présence : « Biax filz, lui dit-il, il est temps que vous vous instruisiez. »

*de Normandie* (manuscrit n° 9,857) ne s'accordent pas entièrement sur ce point avec notre texte. « Le duc Aubert vint par ung sa-  
» medy de chacier des forests et voust gésir (coucher) oy de sa  
» moullier. La dame refusa à gésir o son mary... (le reste ne peut  
» s'écrire); et com la dame ne osa deneer la compaignie de son  
» Seignour, par courouz ele dist que jà n'eust Dieu part en chose  
qu'ilz feissent. Aussi le dit le Duc. »

(1) . . . On l'appela *Robert*. Robert vient, je crois, du latin *roboratus*, fortifié, ou de *robur*, la force. *Bert* en teuton correspond au mot enfant; d'où l'écoissais *bairn* (child), *Sigebert*, l'enfant de la victoire, *Adalbert* et *Albert*, le noble enfant, etc.

« On li bailla .j. maistre

» Qui estoit bian vallez».

Mais le damoiseau était si *felonnez* que pour peu que son instituteur le blâmât, il jetait, de dépit, son livre par terre. Un jour il le frappa d'un coup de couteau dans le bas-ventre. Dit Robert :

« Je vous ay mon coutel  
» Fait sentir en apert!  
» Le Clerc ne vesqui gaires (1)  
» Ainz morut sanz tesert (2),

» Ainz puis il n'i ot maistre  
» Tant fust hardi n'apert  
» Qui se vantast d'apandre  
» A Clergie Robert ».

Il haïssait la sainte Église ; car s'il entrait dans un mou-tier ce n'était que dans une méchante intention. Lorsque le prêtre ouvrait la bouche pour commencer l'office divin, il le couvrait de cendres et d'immondices. Quand il voyait des gens pieusement agenouillés, il les « boutoit » par derrière, toutes les fois que, débonnairement, il ne les je-tait pas la face sur le pavé. — Le duc, qui était un homme sage et expérimenté, gémissait de ses écarts et souffrait en silence. — Un jour, la duchesse lui dit : Ne voulez-vous point, seigneur, adouber votre fils chevalier ? Il me sem-ble qu'il est en âge.... — Je ne sais, répondit-il, ce qu'il en adviendra ; mais mon cœur est vivement peiné. »

Robert, averti que son père désirait lui parler, parut de-vant lui.

« Biaux filz, ce dit le Duc,  
» Chevalyer vous faut estre  
» Mès muër vous faudra  
» Et changier vostre afaire.  
» Tout Chevalyer doit estre  
» Courtoiz et debonnaire  
» Aus bons, mès grever doit  
» Les felons de put aire.

» Bien l'acors, dist Robert,  
» Mès, par fy, ne me chant (3)  
» En quel état je soie  
» Chevalyer ou Ribaut ;  
» Pour tant que mes bons (4) face  
» Par Dieu qui sus touz vaut,  
» Je ne me deporterai  
» Aus armes né bas né haut.

(1) . . . *Le Clerc ne vesqui guères.* « Son maistre le re-  
» prinst une fois et s'en voust corrigier Robert. Quant Robert eust  
» été corrigiez com son maistre se dormoit il l'occist d'ung cous-  
» tel trenchant. (*Vraies Croniques de Normendie.*)

(2) Sans jeter un cri, sans proférer un mot. De *tacere*, se taire.

(3) Peu m'importe.

(4) Ma volonté.

(5) . . . *Il alla à l'église.* Ce fut en l'abbaye Saint-Pierre,

De grand matin, la veille d'un jour de Penthecouste (Pentecôte) notre héros fut baigné; il alla ensuite à l'église, écouta la messe d'un air distrait et ne pria point Dieu : il fut fait chevalier. Le lendemain, il reçut la colée et dit en bon français : « Jamais je ne me fierai ni aux elercs ni aux prêtres, maistoujours les molesterai. » Un tournoi fut crié pour célébrer sa réception ; il y parut et renversa sur la poussière tous ceux qui s'étaient présentés pour lutter contre lui. Il rompit les membres à celui-ci, cassa la cuisse à celui-là, fendit le crâne à un troisième. Bref, on fut obligé d'aller chercher le duc pour qu'il suspendit la joute ; mais, sourd à ses ordres comme à ses prières, Robert ne déposa pas les armes qu'il n'eût encore tué plusieurs autres chevaliers. A partir de cette époque, il fut universellement abhorré, et il suffit qu'il parût dans un bahour (espèce de carrousel) pour que personne n'y voulût jouter.

« Les Chevaliers disoient	} » Priez que Diex li enwit	
» Touz bas à leur mesnie :		» Courte vie (1)
» Quant ce Dyable vient,		» Car s'il vit longuement
» Nous n'assamblérons mie,		» Normendie est honnie. »

Peu sensible au mépris dont il était l'objet, le fils d'Aubert s'abandonna sans contrainte à ses mauvais penchans; il se plon-

la même qui a été appelée plus tard Saint-Ouen, que le fils d'Aubert fut adoubé chevalier. A la Saint-Jean-Baptiste, et non à la Pentecôte, comme dit le poème, au lieu d'aller à l'église, où il était attendu, il pénétra de vive force dans un couvent de femmes situé à une lieue de Rouen, viola une nonne qui lui plut, lui coupa ensuite les mamelles, revint à la ville couvert de sang et de poussière, et se coucha tranquillement. Sa mère lui ayant envoyé un député, il se décida avec peine à se rendre au moutier. Quand il y arriva, la messe était terminée; cependant le duc lui donna l'accolade. Depuis cette époque il se sépara de ses parens et habita le château de Torinde avec trente mauvais sujets.

(<sup>1</sup>) Il est évident que le copiste a sauté ici un membre de phrase; je propose de rétablir ce vers ainsi :

« Priez que Diex poixant  
» Li enwit courte vie ».

gea dans les plus honteuses débauches, s'entoura d'hommes que la société avait depuis long-temps rejetés de son sein, et parcourut avec eux les villes et les campagnes, pillant sur son passage les couvens de moines et les couvens de nonnes, la chaumière du vilain et la maison du bourgeois, l'habitation du riche et le château du noble. Aussi de tous côtés des plaintes multipliées parvenaient à son père.

« L'uns li disoit : Sire chier,	» Je croi c'est un Déable,
» Par fy, c'est un lait gieu,	» Il ne croit pas en Dieu,
» Robert a violees	» Ne prise homme né femme
» Les Nonnains de tel lieu.	» Une goutte de sieu ».

Les barons, à leur tour, vinrent lui conter leurs griefs :  
« Robert, lui dirent-ils,

» Prent à force nos femmes,	» N'en poons plus souffrir
» Nos filles et nos nièpces;	» Se Diex nous saut les ames <sup>(1)</sup> ».
» Trop est grant li difames,	

Un bon vieillard prit la parole en ces termes :

« Se dist : Sire je lo (conseille)	» Le malli deffendez
» Que Robert soit mandez,	» Et s'il vous contralie
» Pardevant touz vos hommes,	» En prison le metez ».

Pour suivre ce conseil, le duc envoya des messagers à son

(1) Fatigué des plaintes qui lui parvenaient de tous côtés sur son fils, Aubert dit publiquement qu'il pardonnerait de tout son cœur à celui qui le tuerait. Aussitôt que le vicomte de Contance eut connaissance de ces paroles, il poursuivit sans relâche Robert, sous les coups duquel était tombé l'unique rejeton de sa race. Robert néanmoins lui échappa après un combat opiniâtre, et se réfugia chez un ermite. Comme il se sentait dangereusement blessé, il résolut de se convertir s'il guérissait. Lorsqu'il fut rétabli, il fit vœu en effet de ne manger que ce qu'il pourrait ravir aux chiens, et alla se confesser au pape, qui lui imposa pour pénitence de garder pendant sept années consécutives un silence absolu. L'auteur du *Dit de Robert*, en dénaturant quelque peu ces faits, les a présentés, ainsi qu'il le devait, sous un jour plus poétique.

filz, qui, pour première marque d'obéissance, leur fit arracher les yeux.

« Chacun des Messagés		» Vous en dormirez miex
» Que le duc y tramist (lui en-		» Demain en vostre lit
[voya)		» Mès dites à mon pere
» Fist traire les deuz yex		» Que c'est en son despit ».
» Et puis il leur a dist :		

Il ne fut plus occupé désormais que du soin de renforcer sa bande de tous les malfaiteurs qu'il rencontrait. En peu de temps il devint la terreur de ses compatriotes, et je ne doute point que si Cartouche ou Mandrin eussent vécu de son siècle, ils ne lui eussent envié sa gloire. Un matin,

« . . . Il issi tout seul		» Qu'il ne doutoit homme
» Hors de son herbergement		» Né privé né sauvage »

Il trouva sur sa route un ermitage habité par trois vieux anachorètes qu'il massacra sans pitié. Exténué de fatigue après cet exploit, il laissa à son coursier le soin de le conduire, et au bout de quelques heures, il fut en vue du château d'Arques. Ayant appris d'un berger que sa mère devait y dîner seule en ce jour, il résolut d'avoir un entretien avec elle. Il entra donc dans la cour et s'approcha de plusieurs individus qui y étaient rassemblés ; mais ceux-ci ne l'eurent pas plus tôt reconnu qu'ils s'enfuirent en poussant des cris aigus. Pour la première fois Robert se sentit attristé de ce que sa présence causait un si grand effroi ; pour la première fois aussi la haine des hommes, qui jusqu'alors lui avait été indifférente, l'affecta profondément ; ses yeux se mouillèrent de larmes, sa tête se pencha sur sa poitrine, et durant quelques minutes il demeura absorbé dans l'amertume de ses réflexions. « Quelle triste destinée est la mienne ! pensa-t-il ; moi, le fils d'un duc, je n'ai pas un ami ; moi, né pour commander à des milliers d'hommes, je ne puis même obtenir d'un varlet qu'il me tienne l'étrier. Dès que je parais, tout le monde s'éloigne et me fuit ; à ma vue, chacun se cache et se signe..... La peste est moins abhorrée que Robert : »

« Voir, je puis bien véir		» Que le pueple me het ».

A ce qu'il croyait être une faiblesse succéda un des violens emportemens auxquels il se livrait souvent ; tirant son épée, il monta à pas précipités les degrés de l'escalier qui conduisait à la grand'salle. Sa mère s'y trouvait ; mais à peine l'eut-elle aperçu, qu'elle se sauva tout éperdue. Robert, se plaçant au-devant d'elle, lui barra le passage, et l'arrêta. Elle se jeta alors à ses pieds en s'écriant :

» Filz la teste me trenchiez » !

« Pourquoi vous tuerais-je, madame ? répliqua-t-il froidement ; croyez-vous que les occasions de pécher me manquent ? Non, non, si vous l'avez cru, vous vous êtes étrangement abusée, car si jusqu'à présent j'ai fait mal, je ferai pis désormais ». La duchesse, qui désirait, depuis plusieurs mois, lui parler sans témoin, saisit ce moment pour lui conter l'histoire de sa vie, savoir comment elle avait prié le ciel avec ardeur de lui accorder un enfant ; comment, s'irritant de n'être point exaucée promptement au gré de ses souhaits, elle avait voué au diable le fruit de ses entrailles, et comment Dieu, pour la punir, ne lui avait rien laissé à demander. A l'ouïe de cette terrible révélation, Robert se pâma. Quand il revint à lui, il était oppressé, haletant, il ne voyait ni n'entendait plus, ses lèvres s'agitaient et n'articulaient aucun son, un nuage était sur ses yeux, un voile sur sa bouche. Enfin, il recouvra l'usage de ses sens, et dit avec difficulté :

« Dyables ont envie	» Devant que g'i serai
» D'avoir l'ame de moi,	» Ne dormirai bon somme.
» Mès ils ne l'auront mie ;	» . . . Robert, tout en plourant,
» Prendre me faut conseil	» Sus son cheval monta
» Coment el soit garie.	» Vers la forest retourne
» Lors a dist à sa mere :	» Ou les larrons laissa ;
» Madame, je vous prie,	» La Duchoise sa mere
» Que vous me saluez	» Moul't grant duel démena ( se
» Mon pere le preudomme ;	[désespéra)
» Passer outre les mons,	» Pour l'amour de Robert
» Me faut à la grant Romme,	» Qui ainssi s'en ala,
» Confesser mes pechiez	» A hante voiz crioit :
» Dont j'ai fait trop grant somme ;	» Lasse ! quelle aventure,

» J'ay mon enfant perdu.	» Ce fu grant desmesure,
» Diex si n'a de moi cure (1)!	» Jamès ne m'amera
» Au Mauvès (2) le donnaï,	» Car bon y a droiture... »

Le jeune duc, dont l'ame était illuminée d'un céleste rayon, la conscience plus tranquille et le corps plus léger, alla trouver ses compagnons, leur annonça le changement subit qui s'était opéré en lui, la résolution qu'il avait prise de se confesser de ses péchés au saint-père, et les engagea à s'amender comme lui, et, comme lui, à implorer la merci de Dieu. Mais

« L'un des Larrons parla	» Robert qui estoit yer	
» Et dit sanz alentir :		» Le pire de nous touz,
» Je croi que Renart veut		» Est devenu peschierres (repen-
» Hermite devenir ;		» Il se moque de nous. » [tant) :

Les voyant ainsi endurcis, notre héros s'empara d'une grosse barre et les tua tous, jusqu'au dernier. Il ferma ensuite la porte de la maison, en mit la clef dans son sein, fit dévotement le signe de la croix et remonta sur son destrier. Après avoir chevauché sans prendre aucun repos, il arriva, vers l'heure de vèpres, devant une abbaye qu'il avait autrefois saccagée. Dès que les moines l'aperçurent, ils s'enfuirent épouvantés. « Ne vous sauvez pas! s'écria-t-il; ne vous sauvez pas! je vous en supplie; je ne suis plus ce Robert qui vous

(1) Si Dieu ne me protège.

(2) . . . *Au Mauvès*. Mauvès ou Mauffez était le nom que l'on donnait au diable dans les vieux romans (voyez celui de *la Rose*, vers 6,465), soit parce que les peintres représentent les diables horribles et contrefaits, soit à cause de la méchanceté ou *maulvaistié* que les démons ont en partage. « Les pères de l'Église, dit Du Cange dans ses observations sur l'histoire de saint Louis, avaient, à l'exemple des premiers chrétiens, une telle horreur pour le diable qu'ils se faisaient un scrupule de le nommer, ne lui donnant point d'autre nom que celui de *malus*, malin. De là vient que plusieurs personnes prétendent que le *libera nos a malo* de l'oraison dominicale ne peut se traduire autrement que par : Délivrez-nous du Malin ou Mauvais. »

a tant molestés. Non , je ne veux plus l'être ; vous voyez en moi un homme nouveau , un homme dont le ciel a daigné toucher le cœur , un homme enfin qui ne désire vivre que pour expier ses torts , et pour lequel vous ne pouvez , assurément , vous montrer moins miséricordieux que l'Éternel lui-même. »

L'abbé (1) s'avança ; il se prosterna devant lui , lui demanda pardon au nom de tous les saints , et lui remit la clef , en le priant de la délivrer à son père , qui lui ferait rendre , par ce moyen , ce qu'il lui avait enlevé. Le lendemain , de grand matin , il poursuivit son voyage , et arriva à Rome couvert de poussière et plus crotté qu'un ribaud. Dans son impatience de voir le pape , il ne prit point le temps de changer d'habits , mais entra dans une église où il apprit qu'il se trouvait , et se jeta à ses pieds. Comme il interrompait l'office divin , les gens du pontife le frappèrent rudement : insensible à leurs coups , Robert ne bougeait point , il aurait aimé mourir ainsi en face des autels , et offrir à Dieu , qu'il avait si grièvement offensé , ses derniers soupirs en expiation de ses fautes. L'apostole en eut pitié , il le fit lever. Alors

<p>« Robert li dist : Saint Pere ,          » Pour Dieu , confessez moi          » Sé de vous n'ay conseil          » Je pis c'un chien mort          » Car je ne garde l'eure          » Que Déable m'enport.          » On dit que vous donnez          » De touz peschiez confort          » A Dieu ai fait despit          » Et aus siens à grant tort ,          » . . . Pour Diex , soiez certains          » Que de contriction          » Est mon cuer si atains</p>	<p>» Que ne feroie mal          » Né pour plus né pour mains.          » . . . Le Pape le seigna          » Puis li a dit : Biau frere ,          » Demain , au point du jour ,          » Quant l'aube sera clere ,          » A trois heures deci          » Dévotement iras          » Chiés .j. mien Confesseur ,          » De par moi li diras          » Qu'il te doinst ( donne ) péni-          » [ tance          » Des pechiez que fais as ».</p>
--	--

(1). . . L'abbé. De *dominus* on fit *dom* , qui en langue romane signifie seigneur , et les religieux , probablement à cause de son étymologie sainte , s'emparèrent par la suite de ce titre , qui fut porté long-temps par eux. Selon la règle de saint Benoît , l'abbé , comme vicaire de Jésus-Christ , doit être appelé *dom* ( en espagnol

Robert, pour se conformer à cet ordre, se confessa au vénérable cénobite qui lui avait été désigné, et dont l'ermitage était situé à quelque distance de Rome (1). Il ne voulait ni boire ni manger; mais le digne homme, jugeant qu'il avait besoin de se remettre des fatigues qu'il avait éprouvées, le fit coucher dans sa cellule et le veilla. Je me trompe cependant en disant qu'il le veilla; car, bien que son intention fût de passer la nuit en prières, il s'endormit profondément et eut un songe pendant lequel un ange lui apparut, et lui indiqua la voie que son pénitent devait suivre s'il voulait réellement être sauvé.

« Quant le jour esclaira,	} Se descoucha (leva) Robert	
» Un poi après la guete,		} Qu'ot (qui avait la) conscience
		[nete,

*don*; en celto-breton *dam*; en vieux provençal *dons*). Plus tard le terme d'abbé, dérivé de l'hébreu *ab* (père), et non, ainsi que l'a dit Lenglet Dufresnoy, du syriaque *aba*, puisque ce mot, de même que l'arabe *abou* et le persan *abbas*, n'a d'autre origine que la racine sémitique *ab*, fut assez généralement usité en France vers le cinquième siècle.

(1) Il existe à la Bibliothèque du roi (manuscrit n° 7883) un petit conte dont notre poème me semble avoir fourni l'idée. Comme il est encore inédit, j'ose espérer qu'on me pardonnera de le transcrire ici en entier.

DE L'ENFÈS QUE SA MÈRE DONA AU DÉABLE QUANT SON PERE L'ENGENDROIT.

« En une ville eust un preudome et une preude femme qui me-  
 » noient moult bone vie et estoient moult notables gens et puis-  
 » sans. Et pour ce qu'ils eussent du moins qu'il porroient des de-  
 » liz de la char, ils s'accorderent ensamble que ils vivoient  
 » chastement et que plus n'abiteroient chernellement ensamble et  
 » ce garderent (observèrent) longuement. Longtemps apres il  
 » avint que le mari fut moult temptez d'abiter à sa femme, elle ne  
 » si vouloit accorder et fût si temptez qu'il abita a elle contre sa  
 » volenté laquelle en eust si grant duel qu'elle dona au Déable  
 » l'enfant se point en engendroit laquelle content et eust un

» L'Ermite l'apela	» Pour vostre pénitance
» Et li dist : Ça venez ,	» Est ainsi ordenee
» Sé voulez estre quite	» Que vous ne ferez mal
» Des maus que fait avez,	» A gent crestiennee ,
» Desormais enavant	» Né que ne parlerez
» Le Fol contreferez,	» A creature nee
» Né ne mengerez riens	» Se je nel vous commande
» S'aus chiens ne le tolez :	» Qu'a Dieu plaist et agreee ».

Robert , décidément revenu à de meilleurs sentimens , déchira sa robe afin qu'on ne pût douter qu'il avait perdu l'esprit. — Ici l'auteur me semble s'identifier un peu trop avec son sujet; on croirait, en l'entendant raconter sérieusement, que le fils du noble Aubert revint à Rome portant son bâton à son *col*, comme une âne un *licol*; qu'il mit ses vêtemens en pièces pour mieux paraître *fol*; qu'il entra dans la ville pontificale par la porte *Saint-Pol*, et vit, sur une fenêtre, maint fromage *mol*, etc.; qu'il a voulu prendre part à la pénitence imposée à son héros. En revanche, les vers suivans témoignent d'un amour de justice rétributive si louable, que je ne puis m'empêcher de les citer; ils rachètent d'ailleurs complètement l'incorrection de leurs devanciers. Le lecteur,

» moult bel enfès male pour lequel elle pluroit souvent pour ce  
 » que doné l'avoit au Déable. Quant li enfès fût grans il demanda  
 » a sa mere pour quoy elle pluroit si souvent. La mere ne lui vou-  
 » loit dire. Finablement il la pressa tant qu'elle lui dist toute la  
 » vérité. Li Enfès qui grant envie eust de sauver s'ame et garder  
 » son corps de la main de l'ennemy d'Enfer s'en ala au pape et lui  
 » dist la vérité et li Papes l'envoia à l'evesque de J.-C. Quant l'e-  
 » vesque oït ce fait il l'envoia a un seint ermite liques quant il  
 » scent le fait eust grant pitié de l'enfant et mist lui et l'enfant en  
 » grant penitance afin que N. S. vousist visiter et sauver l'enfant.  
 » Une fois com l'ermite chantoit messe, le Déable vint qui enporta  
 » l'enfès de costé l'autel et le porta en enfer; mais la benoite  
 » vierge Marie le ravist d'entre ses mains et lui dist que plus ne  
 » le prinist. Et le raporta la douce Dame de costé le Prebstre ou il  
 » l'avoit pris. Adonques l'ermite et l'enfès qui virent que Dieu  
 » avoit oï leurs prières en rendirent graces a Dieu. Et revint li  
 » Enfès a son pere et a sa mere et mena seinte vie. »

qui aura , j'espère , apprécié mon impartialité , ne trouvera peut-être point cet éloge suspect : Robert , Robert-le-Diable , Robert , l'excroquemitaine des enfans , est , à son tour , honni et maltraité par eux.

« Robert aloit par Romme	» Adonques s'asamblèrent
» Son baston paumoiant ;	» Entour lui li enfant ,
» Semblant fait de plourer	» Savates et ordures
» Et puis aloit riant ,	» Li aloient getant ».

Un jour il pénétra jusque dans le palais de l'empereur.

« Robert parmi la sale	» Vez biau Bachelier ,
» Commença à aler ,	» Onques mais miex taillie
» Une foiz pas pour pas ,	» A mon talent ne vi
» Puis prenoit a troter.	» Mais il me samble fol
» L'Emperere le vit	» C'est dommage de li ;
» Qui séoit au souper	» Donez li a mengier
» A ses Chevalyers dist :	» Je veul quil soit servi ».

On l'appela , il ne répondit rien ; cependant il s'assit à table , mais ne mangea point. Il attendit que le monarque jetât à son chien un os garni de viande ; alors il se précipita sur l'animal , lui ravit sa proie et la dévora , au grand étonnement des assistans qui riaient aux éclats. L'empereur , le croyant véritablement fou , jeta de nouveau un pain à son chien ; Robert le lui arracha de la même manière : néanmoins , après l'avoir rompu en deux , il lui en donna la plus grosse part et garda pour lui la plus petite. Depuis ce jour , il coucha dans le palais et y demeura long-temps ne buvant que de l'eau , ne parlant jamais , et n'ayant d'autre nourriture que celle qu'il dérobaît à la gent canine.

« L'Emperere de Romme	» De tout son cuer l'amoit ,
» Qui a ce temps regnoit ,	» Pour li et par les siens (2)
» Ot une jone fille	» Moultr requise l'avoit ,
» Qui parler ne pooit (qui était	» Mès onques l'Emperere
[muette] ;	» Ne li vout (voulut) otroier.
» Le Seneschal de Romme (1)	» Lors fist le Seneschal

(1) *Le seneschal de Romme*. François de Conan, Turnede, Borel et Ménage dérivent ce mot de *senex*, vieux, et de *chal*, chevalier.

» Ses chastians enforcier,  
 » Bien cuida l'Emperere  
 » Grever et essillier,  
 » Mès ne demoura pas,  
 » Je cuït .j. an entier

» Que .vj. Roys sarrazins  
 » Et toute leur maisnie (suite)  
 » Vindrent assaillir Romme  
 » Et l'ont toute essillie (ravagée).

Un jour que Robert était allé se désaltérer à un ruisseau dont l'onde claire coulait au milieu d'un verger, il entendit une voix enchanteresse qui lui dit : « Monte sur ce destrier, revêts ces armes, et vole au combat ! » Il se retourna et aperçut derrière lui un coursier d'une blancheur éblouissante, ainsi qu'une armure complète qui étincelait de mille feux divers sous les rayons du soleil levant. Aussi rapide que l'aigle auquel on vient de rendre la liberté, le jeune Neustrien se précipita impétueusement au plus fort de la mêlée. Pour décrire dignement les prouesses qu'il fit dans cette mémorable journée, il faudrait être inspiré comme les bardes du Nord ; il faudrait être, comme eux, animé d'un feu divin ; il faudrait avoir enfin pour marbre l'écu de Charlemagne, pour burin le glaive de Roland. Dépourvu d'aussi nobles moyens graphiques, je me bornerai à dire simplement qu'il se couvrit de gloire, et occit plus de Sarrazins (1) que six-vingts hommes ensemble n'en auraient pu exterminer.

Pasquier est de la même opinion. Barbazan me paraît moins heureux dans ses conjectures lorsqu'il le tire de *sensus* et de *caput*. Le sénéchal était un des personnages favoris de nos anciens poètes ; sans lui un roman n'était point complet. Il représentait tout à la fois le niais et le traître des mélodrames du boulevard du Temple. On le retrouve effectivement dans toutes les grandes compositions des douzième, treizième et quatorzième siècles, et presque toujours il périt de la main du héros dont il a plus ou moins long-temps excité le courroux. Quelquefois, mais rarement, le sénéchal est vaillant et courageux, comme par exemple dans le roman de *Geoffroi et Brunissende*. En général, il est fanfaron, lâche et perfide, comme celui que Robert vainquit.

(2) D'après la coupe de certains passages, il semblerait que ce poème, composé originairement dans un système métrique conforme à celui du roman d'*Alixandre*, a été réduit par quelque copiste en vers de six et de sept syllabes.

(1) *Sarrazins*. Le nom de ce peuple ne vient point, ainsi que

Après la victoire, l'empereur rentra dans son palais et s'entretint avec ses généraux des événemens qui avaient marqué la bataille. « Pourriez-vous, demanda-t-il, m'apprendre quel est le chevalier qui est venu nous aider si utilement ? » Sa fille, qui était présente, lui montra le fou, car depuis sa fenêtre elle l'avait vu s'armer. « C'est impossible ! s'écria-t-il, ce ne peut être lui ! »

Il ne se passa pas long-temps cependant avant que les barbares revinssent à la charge. Robert fit, comme la précédente fois, des prodiges de valeur, et décida encore de la victoire. Trois ans après, ces infatigables ennemis reparurent plus nombreux que jamais. L'empereur assembla quelques fidèles partisans et leur dit : « Mettez-vous en embuscade, et dès que vous apercevrez le chevalier blanc, fondez sur lui avant qu'il disparaisse comme de coutume, et me l'amenez. Je tiens à le remercier des services qu'il m'a rendus. » Quinze des meilleurs chevaliers romains sortirent de la ville; ils ne tardèrent point à découvrir celui qu'ils cherchaient; il s'escrimait d'estoc et de taille; il coupait la tête à un infidèle, perçait le flanc à un autre et pourfendait un troisième avec une merveilleuse agilité : c'était plaisir vraiment que de le voir expédier ainsi les ennemis de l'Église. Les émissaires de l'empereur saisirent ce moment pour se précipiter sur lui, mais il tourna bride et leur échappa; cependant le fer de la lance de l'un d'entre eux qui le serrait de très-près lui entra dans la cuisse, et il ne put l'arracher que lorsqu'il fut en sûreté sous les ombrages de son verger. Dans cette opération secrète, il eut, sans s'en douter, pour unique témoin, la fille du monarque, qu'il avait, sans s'en douter davantage, vivement intéressée.

Le chevalier qui l'avait blessé involontairement dans l'ar-

l'a affirmé Robert Desrain, moine français qui vivait avant le douzième siècle, et auquel on attribue la composition du premier livre du *Saint-Gréaál*, de Sarraz, ville qu'il dit avoir été située près de l'Euphrate, mais bien encore de l'hébreu *ha schèmèsch zarach* (où le soleil luit), parce qu'il semblait aux Israélites que le soleil se levait d'abord sur le pays des Sarrasins avant d'éclairer la Palestine.

deur de sa poursuite, s'en vint au roi et lui conta son aventure; il lui conseilla de faire crier dans toutes les villes de sa domination, « que celui qui se présenterait devant lui armé d'armes blanches, monté sur un cheval blanc, et qui porterait le fer de sa lance, aurait le gouvernement d'une des provinces de l'empire et la main de l'héritière de la couronne. » L'empereur goûta ce conseil. — Quand l'édit fut publié, le sénéchal se fit une plaie à la cuisse, et arriva à Rome monté sur un palefroi *d'une entière blancheur*. — « C'est moi, dit-il fièrement au souverain, c'est moi qui, par trois fois, ai fondu sur les Sarrazins, et qui, trois fois, ai contribué par ma vaillance à leur déroute complète! »

Robert, fidèle au serment qu'il avait fait, se laissa enlever, sans y mettre opposition, la gloire qui lui appartenait de droit; il écouta, le calme sur le front, le sourire sur les lèvres, les propos mensongers du traître, et il ne lui vint pas même à la pensée de le démasquer, tant le souvenir des fautes qu'il avait commises parlait fortement à sa conscience, tant l'espérance du pardon céleste étouffait en lui la voix de l'amour-propre. — Sur ces entrefaites, le pieux anachorète, auquel il s'était confessé, eut un nouveau songe dans lequel un ange lui conseilla d'aller à Rome, d'y chercher Robert, et de le délier de ses vœux.

« Le Seneschal au Roy	} « Qui détordoit ses poins	
» Sa fille demanda		» Et gratoit sa maisselle ( son
» Et il li respondi		[ menton )
» Que volentiers l'ara ( l'aura ).		» Que bien savoit du fait
» On fist mander le Pape		» La certaine querele
» Et puis vint la pucelle		» Son pere l'amena
	» A l'uis de la capele(chapelle)».	

Dieu opéra un miracle; la jeune fille, qui était muette, recouvra tout-à-coup la parole, et raconta à l'empereur ce dont le hasard l'avait rendue témoin.

« Yluec le Seneschal	} « Si vint a son cheval,	
» Qui vit que sa besoingne		» Sanz femme s'enfuy
» Aloit du tout a mal,		» Tout le pendant du val.»
» Descendit de la sale,		

On devine le reste ; la vérité ne tarda pas à paraître au grand jour , et Robert , reconnu pour le vainqueur des barbares , le libérateur de la cité de Romulus , le sauveur de l'empire , épousa la pucelette dont il avait si loyalement gagné la main. — Après quelques mois d'une union fortunée , « il ot (eut) moult grant fain d'aler en Normendie » ; ce désir devint avec le temps tellement violent , que , ne pouvant plus y résister , il prit congé de son beau-père , de sa femme , et partit pour son pays natal. Quand il arriva à Rouen , les habitans étaient plongés dans la douleur ; le bon Aubert était mort , et un vassal félon persécutait sa veuve , qui pensa expirer de joie en revoyant le fils qu'elle croyait à jamais perdu pour elle. Robert jura de ne point fermer l'œil qu'il ne l'eût remise en possession de ses domaines. Ce vœu accompli et le félon pendu , il commençait seulement à goûter le bonheur d'être réuni à sa mère , lorsque des messagers , envoyés par l'empereur , demandèrent à lui parler ; ils lui annoncèrent que le sénéchal , ne désespérant pas encore de s'emparer de sa bien-aimée , assiégeait Rome , et était sur le point de l'emporter d'assaut. Il vola aussitôt , à la tête d'une nombreuse armée , au secours du monarque qui réclamait son appui ; mais il ne mit le pied en Italie que pour le venger , car son perfide ennemi l'avait déjà fait mourir (1).

(1) Ces événemens sont racontés tout autrement dans les *Vraies Croniques de Normendie* ; fo 4 , ro. « Le bonne dame trespassa » pour le couroux de son enfant. Le duc Ausbert la fist richement » enfouir et par ung espace de temps fu le duc sanz avoir moult » lier puis il prinst à fame une des niepces Doon de Nanteul Girart Rouchellom ( Roussillon ) moult estoit de haut lignage et » avoit non la pucele Berte , moult estoit plaine de grant beaulté. » De ceste Dame eust le Duc Ausbert ung filz et une fille : le filz , » ki fu appelé Richart , fut merveilleusement hardy et bon chevalyer et fu des douze pers de France et ot les terres de son pere » apres sa mort tout quittement car Robert son filz aisé , dont » nous avons raconté apres ce qu'il ot esté sept ans à Romme sanz » parler , il ala a Jherusalem ou il fust hermite toute sa vie et » vesqui et mourut tres saintement. »

« La fille pour son pere	» Et puis on le sala.
» Fist duel ( se lamenta ) si n'ot	» La fille l'emperere
[ pas tort	» Mal pour li convoita ;
» Et Robert fist ses hommes	» Mais le sage tesmoingne
» Touz armer d'un acort ,	» Et on le dit pieça ( depuis long-
» Puis s'en vint devant Romme	[ temps )
» Ou le Seneschal sist	» C'on convoite tel chose
» Dedenz l'ost s'embati (1)	» Dont il sourt grant hontage.
» Et sa gent sanz respit ,	» Robert qui , en s'enfance ,
» Tantost comme Robert	» Ot été moult sauvage
» Le faus traitre vit ,	» Vers Dieu et vers son prieme
» Il s'approcha de li	» Fu de si bon corage
» Et fierement li dist :	» Que je croi qu'il conquist
» Pas ne m'eschaperez ,	» Des sainz Ciex l'éritage.
» A cel coup que je puisse	» La fille l'Emperere
» Ne boutas tu le fer	» Ot de li un enfant
» D'une lance en ta cuisse ,	» C'on appella en France
» Je ne croi que jamais	» Dant Richard le Normand
» Plus mauvais de toi truisse	» Qui fist moult de pronesce
[ ( trouve )	» Tant com il fu vivant ,
» Mais ton loier auras	» De Fesquan ( Fécamp ) l'A-
» Ainçois que le jour ysse (2).	[ baie
» Robert moult courouciez	» Fonda je vous creant
» S'en vint au Seneschal ,	» Avecques Karleman ( Charle-
» Du hiaume li rompi	[ magne )
» Le cercle ( cimier ) et le na-	» Passa outre la mer ,
[ zal (3) ,	» Les parens Guenelon ( Gane-
» Le nez et la banlevre (menton)	[ lon )
» Li abati aval ;	» Ne le porrent amer
» Tout envers pour l'angoisse	» Car il ne vousist onques
» Chay de son cheval.	» A mauvaistie penser.
» Robert en la cité	» Diex nous veille s'amour
» De Romme le mena ,	» Et sa grace doner. — Amen ».
» On le fist escorchier	

## EXPLICIT LE DIT DE ROBERT LE DYABLE

Au moment de terminer cet article, j'apprends que la

(1) « Il se précipita au milieu de l'armée. » *S'embâti* ne se trouve expliqué de cette manière ni dans Roquefort ni dans du Cange.

(2) Avant la fin du jour.

(3) Partie du casque qui couvre le nez.

Société des Antiquaires de Normandie est sur le point de publier réunis le roman de *Robert-le-Diable*, le mystère qui porte le même nom, et le poème dont on vient de lire l'analyse; le lecteur pourra donc bientôt suppléer à tout ce que mon travail a de défectueux.

AUGUSTE PICHARD.



---

---

## SOUVENIRS DE SICILE.

---

### § III<sup>e</sup> ET DERNIER.

La révolution française venait d'abattre sur un échafaud la vieille royauté de quinze siècles ; elle marchait à la tête d'un peuple en guenilles , soumettant le monde par les armes , par l'admiration , par la sympathie , par la peur , et les rois tremblaient ! Cependant quelques nations restaient encore à l'abri de ce torrent impétueux. La Sicile , séparée par la mer de la grande arène où se débattaient les destinées du monde , vivait calme et paisible dans son isolement. Elle gardait , sans désirer mieux , ses lois , ses traditions , ses mœurs , ses anciennes habitudes ; elle avait son organisation à demi féodale , où l'aristocratie donne l'impulsion au reste de la société. C'était encore le vieux gouvernement politique des Normands et des rois aragonais. L'industrie agricole était la seule connue et exercée , et la grande propriété , ne pouvant tirer par elle-même un produit suffisant de la culture des terres , affermais une partie de ses biens-fonds aux spéculateurs qui formaient la bourgeoisie de l'île. Le peuple était heureux ; il était bon. Il reposait au sein d'une autorité paternelle , sans jamais se plaindre de son sort , parce que le pouvoir ne pesait jamais sur lui. L'impôt était facile pour le peuple , car il ne le touchait pas directement ; et comme la masse vivait à l'ombre des riches , les riches fournissaient à ses besoins. Un peuple heureux est bien près d'être tranquille ; un peuple aimé des grands est bien près de les aimer. Ainsi faisait l'honnête et paisible nation sicilienne ; et qui l'eût vue de loin sous son ciel d'azur , à l'ombre de ses

bois d'orangers, enveloppée dans son repos et dans sa poésie, se serait demandé si ce n'était pas là quelque peuple nouveau sorti des villes ensevelies sous le Vésuve. La Sicile, dépendante de la cour de Naples, avait même très-peu de rapports avec ce pays. Les voyages étaient fort rares. Lorsque par hasard un gentilhomme de haute maison se rendait à la cour, il en revenait comme un homme qui avait fait une grande excursion, et il racontait comme des merveilles tout ce qu'il avait vu. Il faut dire aussi que la Sicile était en quelque sorte un pays indépendant qui trouvait en lui-même la plupart de ses moyens d'existence. Elle n'avait pas de populations affamées à vomir sur des terres plus fécondes; elle renfermait dans son sein fort peu de ces ambitions inquiètes, de ces industries oisives qui fermentent d'une façon si dangereuse dans les cités trop riches et trop pauvres. Elle avait toutes les ressources nécessaires pour administrer ses habitants aussi bien que pour les nourrir. La loi sicilienne, quoique favorisant le privilège par son origine féodale, ne pesait pas sur les classes inférieures. Le premier venu qui avait à se faire justice n'était pas forcé d'en référer à une juridiction lointaine, à un tribunal absent; il avait sa législation particulière, son parlement, son organisation, ses franchises locales, et tous les avantages de l'état politique joints à ceux de la condition naturelle. La grande beauté du ciel toujours bleu, la fertilité du sol toujours neuf, l'amour de la patrie, tout s'unissait dans le cœur de ces braves insulaires pour leur donner le goût des habitudes casanières, et pour les rendre indifférens à toutes les secousses qui agitaient l'Europe.

Par un contraste bizarre, si l'on veut, mais cependant facile à expliquer par les souvenirs de la féodalité, tandis qu'il y avait de l'honneur et de la morale publique dans les villes, les campagnes étaient moins réglées. Les grands chemins étaient infestés de voleurs, le plus souvent inoffensifs pour la haute aristocratie qui les protégeait. Ces bandes de voleurs étaient presque maitresses de toutes les campagnes: il est vrai que le gouvernement les poursuivait sans relâche; mais leur puissance dans l'intérieur de l'île les rendait redoutables, et pouvait défier pendant quelque temps la vigilance de l'autorité.

Si cette famille de brigands , qui a sa physionomie à part , est partout la même quant à ses moyens d'industrie , elle présente de grandes variétés dans les individus qui la composent. Aussi faudrait-il bien se garder de la voir tout entière dans ces types si banals que nous ont laissés les romans et la poésie. Il y a bien des catégories à établir entre les criminels de ce monde , les brigands de Schiller , les assassins de Lewis , et les élégans bandits italiens dont tous les poètes contemporains , depuis M. Casimir Delavigne jusqu'au plus petit vaudevilliste des boulevarts , nous ont chanté les forfaits et célébré l'agonie , et dont les peintres , depuis le directeur de l'école française à Rome jusqu'à l'artiste des salons de Curtius , nous ont donné les signalements , encore inconnus à la police papale. De tous ces industriels de grands chemins , je ne crains pas de le dire , ceux de la Sicile étaient les plus remarquables sous le rapport de l'aménité des formes , des procédés et des allures guerrières. Ce n'étaient pas de ces meurtriers de nuit , de ces hommes fauves qui s'enveloppent dans l'ombre des vieilles forêts de la Germanie , et ne sortent la tête des entrailles de la terre que pour guetter une proie humaine. Le brigand sicilien n'est pas morose de sa nature ; c'est un jovial ami des belles poésies , des beaux sites , des bons vins et des belles femmes. Un pareil homme a des momens de bonheur dans la vie , et parfois il est poète et amoureux ; il aime la terre et le ciel. C'est plutôt un héros de grand chemin qu'un simple voleur. Ainsi étaient faits les brigands siciliens , doux , humains , polis , et vous disant : *Dieu vous garde !* avant de vous tuer , et *Bon voyage !* après vous avoir volé.

Je venais de sortir du collège. Mon père , selon l'usage des seigneurs propriétaires qui géraient eux-mêmes leurs biens , voulut me mettre au fait de l'administration des campagnes ; et , pour commencer , il m'envoya diriger une grande ferme au pied d'une montagne appelée *la Souvarita*. Moi , tout jeune , j'obéis à mon père , et je partis pour ma ferme-modèle. Mais j'étais alors , comme aujourd'hui , beaucoup moins sensible aux avantages de l'économie rurale qu'aux beaux spectacles de la nature. J'avais là de quoi satisfaire mes goûts. Il y avait tout autour de la ferme un paysage des plus admirables , et je serais tenté , pour le reproduire , d'évoquer

ma mémoire et mes impressions, et mes brillantes couleurs de dix-huit ans, le bel âge de la description ! Qu'on se figure, à droite de la maison que j'habitais, un champ tout parsemé de collines, qui allait se perdre dans un immense horizon ; à gauche, une montagne aride, mais d'un effet imposant et solennel, qui montrait de loin ses pics tout noirs entourés d'un manteau de neige. Le bâtiment de la ferme était isolé de toute habitation à la distance de trois ou quatre lieues, où se trouvaient les premières maisons de deux petits villages. Aussi quel calme et quelle profonde solitude dans cette humble retraite que je n'aurais pas échangée contre les châteaux de Palerme ! Oh ! là je ne voyais pas se heurter sous mes yeux des valets en grande livrée, je n'entendais pas la voix des huissiers glapir dans les antichambres ; là, point d'équipage roulant avec fracas dans une cour retentissante, point de granit sculpté, point de marbre sonore sous les trépignemens des chevaux, sous les pas des hommes ; mais en revanche, la terre qui verdit, l'herbe touffue aux mille couleurs, et qui sert de litière aux paisibles troupeaux ; là, je n'entendais d'autre bruit que le murmure d'une fontaine qui m'invitait à la rêverie ; et si, par hasard, je voyais descendre de temps en temps, le long de la montagne, des mulets chargés de neige qui cheminaient vers la ville ; si, dès l'aurore, je pouvais suivre des yeux les paysans qui se rendaient à leurs champs de blé, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfans, c'étaient des tableaux silencieux et charmans, où je voyais s'agiter la vie, mais où je ne l'entendais pas. C'était quelque chose pour un observateur novice, c'était beaucoup pour une imagination de dix-huit ans !

J'avais avec moi un cuisinier, un cocher, et les gardiens de la ferme. La résistance de ces braves gens, dans le cas où la ferme aurait été attaquée par une bande de voleurs qui se tenait à Ciminna, aurait été inutile, pour ne pas dire folle ; mais leur secours devenait efficace contre de petites tentatives nocturnes auxquelles nous pouvions servir de but. Ainsi nous étions en nombre suffisant pour repousser de vive force de soi-disans pauvres honteux qui viennent vous demander l'aumône ou l'hospitalité à la faveur des ténèbres, et qui, la première porte une fois ouverte, ne sont pas embar-

rassés pour ouvrir les autres, et pour vous dévaliser le plus honnêtement du monde.

Mon arrivée à cette ferme solitaire fut une espèce d'événement pour les paysans d'alentour et pour les habitans de Vintimille et de Baucina. Quoique le régime, ou, pour mieux dire, les habitudes de la féodalité eussent beaucoup changé en Sicile après la guerre que le marquis de Caracciolo avait faite à l'aristocratie, les idées d'affranchissement empruntées à la France avaient de la peine à se naturaliser dans un pays où l'influence de la classe noble et aisée était non-seulement un prisme qui dominait l'imagination, mais encore un fait qui se trouvait constaté par tous les actes de la vie politique. Le peuple sicilien a été le dernier à courir au-devant des réformes, et chez lui le pouvoir seigneurial était d'autant plus difficile à extirper, qu'il avait pris naissance dans les mœurs et dans l'organisation politique du pays. La fierté insulaire qui se fait un scrupule d'honneur de respecter tout ce que les aïeux ont respecté, le culte de la noblesse, le souvenir de ces hidalgos laissé comme un monument ineffaçable de la domination espagnole, puis les grands privilèges de la propriété, cette dernière gardienne de l'Europe, telles étaient les bases principales sur lesquelles reposait l'arbre de la féodalité en Sicile.

Il faudrait connaître la douce existence, à cette époque, des familles dépendantes d'un fief pour se faire une idée de l'empressement que chacun mit à rendre ses devoirs à celui qu'il appelait son jeune maître. Pendant plusieurs jours, ce ne fut qu'une procession de visiteurs, depuis les villages voisins jusqu'à la ferme, où je tenais, pour ainsi dire, cour plénière. Croirait-on que les bandits de Ciminna me firent aussi complimenter par l'un de mes gens, et m'assurèrent, par son entremise, que pendant toute la durée de mon séjour à la ferme, non-seulement ils veilleraient sur ma personne, mais encore *qu'ils se priveraient du plaisir de me rencontrer ?*

Pour se faire une idée de ces associations de voleurs (1)

(1) Ces compagnies de voleurs ont disparu en Sicile depuis que l'action du gouvernement a reçu l'unité par l'abolition des privilèges.

qu'on voyait en Sicile dans ce temps-là, il faut connaître l'organisation et la nature des domaines et des fiefs. L'aristocratie étant la seule grande propriété de l'île, une quarantaine de familles se partageaient toute la surface du sol ; et comme elles ne pouvaient l'administrer elles-mêmes, elles laissaient inculte une partie du terrain et donnaient l'autre, à titre de fermage, à une classe d'industriels agricoles, qui bien ou mal tiraient parti de cette espèce de bail passager, et payaient en partie les dettes des seigneurs. L'abandon dans lequel une bonne moitié du sol sicilien était laissée, la résidence continuelle de la noblesse dans la capitale, le peu d'influence que le gouvernement avait dans les villes intérieures, la dépendance féodale de tous les villages où l'action de la force publique était nulle, avaient, pour ainsi dire, imposé l'obligation de faire des voleurs de grand chemin une sorte d'industriels qui avaient, ainsi que les artisans et les marchands, leurs confréries ou leurs corporations.

En Sicile, les Testa Longa, les Spazza Montagne, les Grillo, etc., étaient aussi illustres que les héros spartiates, et les traits de générosité, d'humanité même, qu'on racontait de ces hommes, rendaient leurs noms populaires. Une chose remarquable, c'est que ces voleurs en voulaient au gouvernement et rarement aux seigneurs ; ils en voulaient aux petits propriétaires et bien peu aux riches châtelains, et leurs négociations étaient des traités qu'ils signaient avec les fermiers et les propriétaires. A la tête de la compagnie des voleurs de Ciminna était un certain Fragali, dont la chronique faisait presque un héros des Vies de Plutarque. Bravoure, grandeur d'âme, talent, beauté, jeunesse, rien ne manquait à ce personnage. Aucun meurtre, aucun acte de cruauté n'avait signalé sa présence aux environs de Ciminna. Si par hasard une femme tombait entre ses mains, elle était traitée avec tous les égards qu'elle aurait pu atten-

ges féodaux. Le parlement de 1810, purgea entièrement le pays de ces bandes vagabondes en créant une sorte de gendarmerie de campagne sous le nom de *capitan d'armi*, dont le commandement fut remis aux principaux propriétaires, qui devinrent alors responsables de tous les vols commis dans leurs départemens.

dre d'un gentilhomme ; elle pouvait même regretter que des formes aussi pleines d'aménité, qu'une galanterie aussi délicate, ne se rencontrassent pas ailleurs que chez un brigand ; mais, qui peut dire si l'intérêt eût survécu à l'antithèse ? Je n'ai jamais vu ce Fragali. Un jour que j'étais à Ciminna, le curé de cette petite ville m'apprit que ce digne chef n'avait pu voir sans admiration et peut-être sans convoitise le sabre que je portais à mon côté. Je ne voulais pas être en reste avec ce redoutable voisin, qui m'avait fait assurer de son respect et de ses bonnes intentions, quand il lui eût été facile de trancher du seigneur avec moi. Je détachai donc mon sabre du ceinturon, et je priai l'ecclésiastique de le remettre à Fragali en lui faisant jurer de ne jamais s'en servir que dans le cas d'une légitime défense.

La vie que je passais à la ferme était ravissante. Qu'on s'imagine un châtelain de dix-huit ans, entouré de jeunes paysannes et de ces courtisanes de village qui vous flattent de si bon cœur, qu'on ne peut leur en savoir mauvais gré. Du reste, leur bonhomie pleine de finesse trouvait parfois le moyen de glisser un peu de critique à travers les éloges, surtout lorsqu'on parlait du faste de la ville. J'invitais tour à tour à diner chacun de mes visiteurs, et je me plaisais tellement dans ces relations, que je pris bientôt les mœurs et les habitudes campagnardes. Je faisais à travers les montagnes des excursions qui pourraient fournir des épisodes à dix romans et inspirer mille faiseurs d'idylles. Oh ! que de fois je me suis trouvé tout au bord du précipice de la Souvarita ; tête à tête avec la fille du pâtre Jérôme, qui me la donnait pour me conduire dans les chemins les plus difficiles ! et il arrivait bien souvent que mon guide s'appuyait sur moi, que sa jolie tête s'inclinait involontairement sur mon épaule, que sa main serrait la mienne quand nous trouvions un danger ou un obstacle à franchir. Oh ! que cette vie agreste avait de charmes pour moi ! Comme, dans ces journées de calme, de bonheur, j'oubliais le faste de la cour et les plaisirs de la ville ! Lorsqu'on a éprouvé ces émotions champêtres, il n'y a pas de poésie qui puisse les rendre. Que de beautés mystérieuses, que d'harmonies secrètes la nature ne divulgue pas au poète qui voudrait les chanter

dans le fracas des villes ! Virgile , Tasse et Guarini , vous êtes des oracles de poésie ; mais les champs , les bois , le ciel de mon pays et les deux beaux yeux d'une autre Amaryllis étaient bien plus éloquens que vous !

Marianna , la belle fille de Jérôme , était celle qui venait le plus souvent à la ferme . Je crois que je l'aimais . Elle m'avait plusieurs fois demandé d'aller voir la fête de sainte Rosalie , à Palerme , avec sa sœur Julia , qui devait épouser Francesco Novello , l'un de mes gardiens , et elle m'avait prié de vouloir bien être le parrain de la fiancée , dont les charmes et la grâce étaient célèbres dans tous les environs de Baucina . Ce mariage devait avoir lieu dans une chapelle située auprès de la ferme . Je promis de me rendre aux deux invitations , et toute la famille fut au comble de la joie . Je puis dire que là on m'aimait d'une manière qui , pour ne ressembler en rien à celle des personnes soi-disant civilisées , ne m'en était pas moins douce , et j'étais heureux à la Souvarita comme je ne l'ai plus été de ma vie ; je goûtais ce bonheur qu'on oublie dans la vie agitée des villes , mais qui se retrace ensuite au milieu du tumulte social , comme un rêve enchanteur qu'on ne peut plus réaliser !

La date d'un événement heureux ou funeste s'écrit dans la mémoire plutôt que sur des tablettes : aussi je n'ai pas oublié le 3 juillet 1803 . C'était la veille des noces de Julia . Une des plus belles soirées venait de succéder à un jour brûlant ; la nuit , qui semble craindre d'obscurcir le beau ciel d'Italie , le parsemait de ses étoiles les plus éclatantes , qui brodent le firmament de ces millions de soleils : tout était calme dans la nature , et l'on n'entendait même pas les timides caresses de la brise à travers le feuillage . Ce silence nocturne , au milieu d'une vaste campagne dépeuplée , est plus que solennel : il est imposant , car il exerce le charme de l'oracle d'une nature muette . Le bourdonnement de la fontaine dans la cour , cadencé sans interruption , commençait à bercer mon sommeil , lorsque tout-à-coup ce silence fut troublé par un assez grand bruit de chevaux qui s'avançaient , bride abattue , vers la ferme . Nous n'étions pas au temps où d'aventureux paladins venaient , au galop de leurs destriers , à toute heure de la nuit , demander au seigneur

châtelain une hospitalité souvent fort incommode. Que nous annonçait une visite aussi bruyante? Était-ce Fragali qui venait nous donner l'étrenne de mon sabre? En un instant mes gardiens furent debout, armés, et l'alerte était dans toute la maison. Bientôt un coup de fusil tiré du dehors me fit sauter en bas de mon lit; mais j'étais à peine au milieu de l'appartement que mon cocher vint m'apprendre le motif de la cavalcade nocturne et me dire qu'un jeune homme nommé Ortolani demandait à me parler. Ce nom me rappelait un de mes compagnons de collège. Je fis entrer le visiteur, malgré l'heure insolite à laquelle il se présentait. Ortolani me parut dans une vive agitation; il était accompagné d'une personne vêtue en amazone, dont le visage voilé, dont l'attitude pleine d'embarras et de mystère, m'expliquaient en quelque sorte la présence. Le jeune cavalier, se voyant entouré de témoins, me demanda un entretien particulier. C'était le moins que je pusse accorder à un ancien condisciple avec lequel je venais de faire une reconnaissance pleine d'effusion, et, sur un signe que j'adressai à mes gens, ils s'en retournèrent, hors d'inquiétude, achever leur sommeil interrompu. Ortolani, dont le trouble était toujours croissant, ferma la porte avec soin, puis il me dit en précipitant son débit: « Mon ami, je te demande un acte de dévouement; je viens d'enlever cette jeune personne... je te la confie... garde-la dans cette ferme jusqu'à mon retour... Nous sommes poursuivis... Le danger... la fatigue... la route... je crains tout pour elle... Ici on ne soupçonnera pas sa présence. Adieu... Dans trois jours je suis à toi, ma Rosalie. » En disant ces dernières paroles, Ortolani s'élança d'un bond hors de la chambre. A cette disparition inattendue, la jeune fille se releva et voulut suivre son amant; mais il était déjà loin, et l'on n'entendait même plus le galop de son cheval. Oh! comme les larmes de la pauvre enfant me navrèrent le cœur! Je la retenais avec peine sur le seuil de la porte, qu'elle voulait franchir; mais j'étais muet: les mots de consolation expiraient sur mes lèvres... Il y a tant d'éloquence dans le cri du désespoir qui déchire toute une âme pour en sortir, que la pitié la plus vraie, que la charité la plus ardente, en sont, comme attérees et n'osent pas répon-

dre... Enfin je hasardai de ces mots qui servent moins à calmer la douleur de l'affligé qu'ils n'aident le consolateur à sortir d'embarras. Cependant ma voix était si émue, ma compassion si respectueuse, que la jeune inconnue tourna enfin vers moi un douloureux regard; puis elle cacha bientôt dans ses deux mains son visage tout baigné de larmes. Si la douleur est la plus admirable expression de la beauté d'une femme, je puis dire que Rosalie n'aurait rien eu à envier, sous ce rapport, à la Madeleine de Canova. Oh! comme il y avait dans ses beaux yeux noirs, qui se cachaient sous leurs longues paupières, un mélange de pudeur et d'amour! comme on était ému en regardant son front pâle, ses lèvres tremblantes..... Sa douleur me déchirait le cœur. Durant tout le jour elle ne fit que sanglotter, et, à travers ses gémissemens, elle ne laissait échapper que des phrases entrecoupées, des exclamations sans suite. Puis elle semblait agitée d'un noir pressentiment..... Elle craignait que ses frères ne la rejoignissent partout..... Cette appréhension n'était pas de nature à me rassurer moi-même; car si l'on avait fait une visite domiciliaire dans la ferme, j'aurais bien pu passer pour le ravisseur. Cependant j'étais résolu à ne pas trahir la confiance de l'amitié et celle du malheur, et à protéger, à mes risques et périls, la pauvre jeune femme, qui n'avait d'autre défenseur que moi. Ce malencontreux événement venait déranger toute la fête que nous avions projetée pour le lendemain. Déjà, sous prétexte d'une indisposition subite, j'avais contremandé la cérémonie nuptiale, et tout ce que je pus faire fut de la mettre à deux jours de distance. Mais un plus long ajournement eût été de ma part un manque d'égards d'autant moins excusable aux yeux des villageois, qu'il n'y avait pas moyen de le justifier. Enfin le troisième jour arriva, et, dès le matin, les cloches de la chapelle annoncèrent la cérémonie religieuse qui devait unir Novello et la belle Julia. Bientôt arrivèrent de tous les environs des essaims de paysannes dans leurs vêtemens de fête. Rien de plus pittoresque et de plus animé que cette foule où reluisait partout ce piquant vernis de coquetterie campagnarde. J'admirais la joie si franche et si expansive de ces groupes où tous les âges se donnaient la main pour

venir chercher dans la cérémonie la plus sainte et la plus chère, les uns le souvenir du passé, les autres le rêve de l'avenir. Lorsque tout le monde fut entré dans la chapelle, le silence et le recueillement régnèrent bientôt dans l'assemblée. C'est ainsi que dans la majesté du temple l'homme prélude aux grands actes de sa vie. Il y avait dans un recoin bien sombre, formé par la porte de la chapelle, une personne voilée, qui mêlait au recueillement général des soupirs et des larmes : c'était l'amante d'Ortolani. Sur mon invitation, elle était venue pour assister à la bénédiction nuptiale, ou plutôt pour prier... car le temps de la prière est à déduire sur celui du malheur. Oh ! quand la pauvre jeune fille vit arriver les deux fiancés, quand elle les entendit prononcer ce mot que deux ames s'envoient et que deux bouches se révèlent, quand elle vit le prêtre bénir de sa main paternelle ceux qui venaient d'être unis en face de Dieu et des hommes, comme elle dut appeler de tous ses vœux cette consécration qui semble la couronne légitime du bonheur dont elle éternise l'éclat et la durée.

Quel contraste il y avait entre l'amante délaissée, dont la pâleur et les larmes accusaient les souffrances, et cette vierge bénie et saluée entre toutes les femmes, cette heureuse fiancée, dont le front était rose de pudeur et de plaisir ! Déjà l'échange de l'anneau s'était fait entre les deux époux qui s'étaient juré une foi éternelle. La foule attendrie avait mêlé tout haut ses bénédictions à celles du prêtre, et, la cérémonie étant achevée, chacun se pressait à la porte de la chapelle pour offrir à la mariée les complimens et l'accolade d'usage. De toutes parts c'étaient des exclamations de plaisir, des chants joyeux ; chacun se préparait à la fête, les flageolets des pâtres préludaient, quand tout-à-coup, à la suite d'un grand bruit, le son de la conque retentit trois fois sous les voûtes de la chapelle. Chacun se levait déjà avec anxiété pour se diriger vers le côté d'où venait ce signal d'alarme, lorsqu'au dehors on entendit une voix plaintive appeler Rosalie ! Au même instant un murmure d'effroi circula dans l'assemblée, et l'on vit avancer à pas lents deux hommes qui portaient un brancard, sur lequel était étendu un jeune cavalier, tout pâle et tout ensanglanté. L'altération de ses traits,

le désordre de ses vêtements, ne m'auraient pas permis de le reconnaître, si Rosalie ne se fût aussitôt jetée à son cou en poussant des cris lamentables, parmi lesquels elle laissait échapper le nom d'Ortolani. C'était en effet mon malheureux camarade de collège que je voyais dans un état aussi digne de compassion ! Quand il fut témoin du désespoir de son amante, le peu de forces qu'il avait conservées pour venir jusqu'à elle, semblèrent l'abandonner ; mais après un court évanouissement qui nous inspira les plus vives alarmes, il ouvrit ses yeux presque éteints, et, se tournant avec un effort pénible vers Rosalie : « Tu vois, lui dit-il, que je suis fidèle au rendez-vous ! Si le poignard de tes frères m'ôte la vie, il ne m'aura pas empêché du moins de te nommer mon épouse devant Dieu et devant les hommes... Un prêtre ! un prêtre !... pour unir deux fiancés... pour purifier l'âme d'un pécheur... Oh ! mon amie ! ne pleure pas... Dis-moi que tu m'aimes, et ta parole sera bénie dans les cieux et sur la terre, et elle me fera triompher de la mort... Pardonne à ceux qui m'ont frappé... Ils voulaient venger l'outrage fait à leur nom et à leur sœur... Ta main ! ta main !... Un prêtre !... » Et le prêtre était là pour réunir sur la même tête le sacrement qui couronne le milieu de la vie et celui qui consacre la mort : il hésitait entre la prière du mariage et celle de l'agonie ; mais après avoir consulté tour à tour son cœur et son âme, l'homme l'emporta sur le prêtre, et les deux fiancés reçurent la bénédiction nuptiale. Oh ! quel tableau ! C'était comme la mort et la douleur qui s'unissaient. Rien d'aussi déchirant, d'aussi affreux que ce débat de deux âmes qui semblaient vouloir s'arracher mutuellement à l'existence et au trépas. Au moins, dans une cérémonie funèbre, tout est silencieux et inanimé. Le deuil enveloppe dans ses ombres vivans et morts ; un froid de sépulcre passe dans votre âme, mais un spectacle horrible ne la brise pas. Il y a même dans le calme et la solennité de cette tristesse quelque chose qui reproche le désespoir et relève la prière. Mais voir la passion la plus sacrée, la plus chère à l'homme, lutter vainement contre le souffle impitoyable qui l'éteint ; mais voir deux créatures se consumer l'une dans la douleur et les larmes, l'autre dans une agonie sanglante, et cela devant le prêtre, aux pieds

de l'autel , sous l'œil de Dieu , c'était une scène de néant où le sceptique n'aurait pas manqué de reconnaître le triomphe de la fatalité sur la Providence. Les témoins de ce lugubre mariage n'étaient pas encore au bout de leurs émotions. Quand l'instant fut venu , pour les deux époux , de prononcer le serment conjugal , Rosalie sembla laisser dans ce mot toute son ame et toute sa raison ; Ortolani y laisser son dernier souffle. Lorsque le prêtre et moi nous le séparâmes des bras de son amante , ce n'était plus qu'un cadavre. Rosalie , sans voix et sans mouvement , froide comme la pierre sur laquelle elle gisait , fut emportée à la ferme.

Le lendemain la jeune femme se retira dans un couvent , près de Baucina. Quand je quittai la Sicile , elle vivait encore ; mais sa tête était égarée. La seule personne pour laquelle elle fût accessible était Julia. Encore la repoussait-elle quelquefois dans un accès de démence , en lui disant : « Comment ! votre mari vit encore , et le mien est mort le jour de votre noce !... »

MARQUIS DE SALVO.



---

---

# VAUX.

---

## I.

Nicolas Fouquet, dernier surintendant des finances, voulut donner dans son château de Vaux une fête à Louis XIV.

Le projet eut l'agrément du roi.

La fête fut fixée au 17 août 1661.

Six mille invitations furent envoyées. Il y en eut pour l'Italie, pour l'Espagne et pour l'Angleterre. On vit à Vaux des représentans de ces trois contrées, et les ambassadeurs de tous les peuples. Un roi et une reine s'y trouvèrent.

Au nombre des invités étaient Gourville et le maréchal de Clairembault. La route de Paris à Vaux était longue, chaude par le mois d'août où l'on était ; ils s'arrangèrent pour la faire de compagnie. Ils partirent de grand matin dans une calèche massive, qui rachetait ce défaut d'élégance par une solidité dont le premier avantage était d'asseoir le corps dans un repos parfait. Gourville n'était pas pressé d'arriver ; le maréchal, qui était un peu gros, n'avait garde de se plaindre de la lenteur de l'équipage. En ce temps-là, cette activité de feu qui nous fait aujourd'hui dévorer l'espace et le temps était inconnue. A quoi eût-elle servi ? On ne devenait pas noble en courant. D'ailleurs, bien empêché eût été celui qui aurait prétendu aller vite et sans accident sur les grands chemins, même sans exception de ceux qui ont encore conservé le nom de routes royales.

Arrivés à la barrière de Fontainebleau , les deux amis , malgré l'équilibre de leur ame , n'envisagèrent pas sans effroi le long ruban de chemin qu'ils avaient à parcourir , et qui s'étendait devant eux , blanc de soleil et de poussière , jusqu'à Villejuif.

— Où donc nous rafraîchirons-nous , Gourville ?

— J'allais vous le demander , maréchal.

— Parbleu , à Ris , Gourville , à votre ferme.

— Merci de la grâce , maréchal ; mais d'ici là ?

— D'ici là ?... Vous avez donc bien bon appétit ? Il est si matin !

— Ce n'est pas l'appétit.....

— Si c'est encore la soif , Gourville , nous boirons le coup de l'étrier à chaque relai , me proposant , mon hôte , de vous faire servir du meilleur à Beauvoir , à ma ferme aussi.

Gourville , qui n'avait pas été compris , se tut.

Une heure après , par le travers de Bicêtre , Clairembault abaissa les stores et conseilla à Gourville d'en faire autant de son côté. Un balancement très-doux , presque nul , le petit cri du sable broyé sous les roues , l'odeur de la campagne , le bourdonnement des moucheron d'été autour de la peinture encore neuve de la calèche , le jour vert et rose filtré par la soie des rideaux , invitaient les voyageurs au sommeil.

— Allez-vous dormir , Gourville ?

— Si vous ne causez pas , maréchal...

— Vous auriez tort. Plus tard vous trouveriez le vin amer. Par cette chaleur , le sommeil épaissit la langue : n'y aurait-il pas mieux ?

Et le maréchal fit le geste d'arrondir son bras vers les basques de son habit. A peine le ramenait-il avec une certaine circonspection à son attitude naturelle , que Gourville , par instinct plus que par imitation , achevait d'accomplir le même mouvement. Quatre mains se rencontrèrent , cachant par paire un objet de mince volume.

C'étaient deux jeux de cartes.

— Vive vous ! Gourville , vous êtes homme de fine prévoyance.

— A merveille, maréchal, et voyons si vous me battez comme vous avez battu les Allemands.

Enlevé à la banquette, un coussin de velours s'appuya sur nos voyageurs qui, rayonnant de cette joie discrète et communicative qu'auraient deux amans à se rencontrer dans un même aveu, et à se presser les genoux, joignirent les leurs et se regardèrent comme sauvés des ennuis de Paris à Vaux.

— Un instant, Gourville, pardon. Battez les cartes en attendant.

— Faites, maréchal.

Clairembault souleva le store et cria : — Cocher ! aussi lentement que vous pourrez.

— Monseigneur, plus lentement, c'est impossible. Les chevaux dorment, s'ils ne sont morts.

— C'est bien, La Brie, toujours ainsi.

Le chemin ne fut plus troublé par aucun bruit de roues, les voyageurs par aucune secousse. Le sifflement des cartes, qui effleuraient le velours du coussin, fut seul sensible. En entrant dans Villejuif, Gourville avait déjà perdu cinq cents belles pistoles.

Tandis qu'on relayait, lui et son adversaire eurent le temps d'aller saluer une dame d'Humières retirée dans un château des environs. Ils étaient de retour que les chevaux étaient à peine attelés.

De nouveau en route, le maréchal, trop homme du monde, ou plutôt de cour, pour profiter brutalement de la victoire proposa la revanche à Gourville. Gourville accepte. Les cartes sont étalées. Il est inutile de constater l'imperturbable lenteur des chevaux, bien qu'ils fussent tout frais sortis des écuries, et que la route de Villejuif à la Cour-de-France soit unie comme l'eau.

Gourville n'est pas en veine : il perd cinq cents autres pistoles, puis mille, puis deux mille, enfin tout ce que Gourville a sur lui en or et en billets. La perte passe cinq mille.

— Vous êtes un galant homme, Gourville, et qui valez mieux que le sort. Je vous joue sur parole ce qu'il vous plaira. Parlez.

— Non pas sur parole, maréchal ; le surintendant a toujours vent des enjeux, et il a la magnifique générosité de les tenir quand nous sommes décavés ; ce qui est d'une grande ame, je l'avoue. Mais je serais désolé cette fois d'avoir recours à lui pour garantir ma dette. Va, si vous le voulez, pour ma ferme de Ris, où j'ai déjà eu l'honneur de vous inviter à rafraîchir notre second relai. Je vous joue, maréchal, ma ferme de Ris.

— Gourville, ce sera contre vingt mille pistoles, qu'elle vaille plus ou moins. Mais en trois coups.

— Soit, maréchal. A vous les cartes.

Après quelques avantages insignifiants, Gourville vit sa jolie terre de Ris, moulins, eaux, pâturages, fours, métairies, passer à Clairembault. Ce revers de fortune écrasait Gourville au moment même où la calèche s'arrêtait à la grille de sa propriété perdue. Jamais elle ne lui avait paru si belle. Il fit pourtant bonne mine. Sans mauvaise humeur, sans colère, il sonna son intendant, ses garde-chasse et ses métayers, et leur dit à tous : « Désormais, monseigneur le » maréchal de Clairembault, que voilà, sera votre maître. » D'aujourd'hui il a tous droits sur vous et sur cette ferme ; » saluez-le et prêtez serment en ses mains ! » La cérémonie fut courte et arrosée d'une bouteille du plus vieux. Habités à ces émotions du jeu, à ces fortunes gagnées ou perdues en un instant sur une carte ou sur un dé, Gourville n'était pas plus affecté que Clairembault n'était orgueilleux.

Les voilà à la Cour-de-France et se dirigeant vers Ris, descendant cette montagne que Louis XIV n'eut pas le temps d'aplanir, gloire pacifique qu'il laissa à son arrière-petit-fils. Le voyageur fatigué boit dans le creux de la main une eau pure, et bénit Louis XV. Le précipice n'est plus qu'un berceau.

— Foin de ces cartes qui vous ont trahi, mon bon Gourville ! Imitez-moi, plongeons-les dans cet abîme.

Et tous deux, d'un commun enthousiasme, lancèrent les cartes du haut de la montagne dans les cavités béantes à leur côté ; héroïsme de joueur ! Il est probable qu'ils en avaient chacun un jeu de rechange dans la poche.

Pour ne pas trop attrister son ami, Clairembault, s'ef-

força de changer la conversation. Il lui parla de la fête que le surintendant allait donner à Louis XIV, de la grandeur de celui-ci, de la magnificence de celui-là, de la beauté des dames qui figureraient dans les quadrilles ; puis il le ramena, de peur de toucher au jeu, dans cette énumération de plaisirs, à ses souvenirs de famille, à son beau-père, gouverneur en province, à ses enfans.

— Par Dieu ! et votre femme, où est-elle en ce moment, Gourville ?

— En Beauce, maréchal, et avant l'hiver, si le surintendant me l'accorde, j'irai lui rendre mes hommages d'époux.

— Ah ! elle est en Beauce ! et chez qui, Gourville ?

— Mais chez moi, dans l'une de mes terres ; superbe propriété, maréchal ! Et que n'est-elle sur cette route, et je vous aurais montré que le malheur peut me terrasser, mais non me faire crier merci ! Oui, que cette propriété n'est-elle ici, je serais encore votre homme, Clairembault !

Adieu les précautions du maréchal, sa prudence à donner un autre cours aux idées ; et ces maudits chevaux qui n'arrivaient pas, qui auraient donné le temps de jouer toute la chrétienté sur le tapis ou sur le coussin !

— M'auriez-vous mal compris ? répliqua le maréchal. J'en serais désolé, mon ami. J'ai jeté les cartes dans les ravins, non parce que je n'avais pas l'intention de vous offrir la revanche, et que vous n'aviez plus d'argent sur vous ni de propriété sur la route ; seulement, Gourville, croyez-moi, parce que l'ingrate fortune vous assassinait sans pitié, et me faisait honte de mon bonheur ?

Un rayon de joie illumina le visage de Gourville. Joueur délicat, il savait bien que toute revanche a une fin ; mais, joueur acharné, il désirait l'éloigner le plus possible.

— Ça, Gourville ! marquez-moi votre désir ; voulez-vous que, d'ici à mon château de Beauvoir, je vous tiennne encore tête ? C'est une lieue de bon. Voyons, les cinq mille pistoles, la ferme de Ris que je vous ai gagnée, et en plus mon château de Beauvoir, contre votre propriété en Beauce !

Gourville embrassa le maréchal.

— Et oui, Clairembault ! s'écria-t-il, et nargue du malheur ! Mais des cartes ?

-- Mais des cartes ! répéta le maréchal.

Là-dessus ils renouvelèrent le geste qui avait si heureusement , la première fois , amené des cartes , et leurs poignets se rencontrant encore , heurtèrent deux cornets où sonnaient trois dés.

— Au passe-dix !

— Au passe-dix ! maréchal.

Et tandis que les chevaux arrivaient à peine devant les marronniers de Petit-Bourg , nos deux joueurs s'échauffant , lançaient les dés et leur ame à qui mieux mieux.

Après quelques minutes :

— Mille excuses, Gourville !

— Mais comment donc , maréchal.

— Cocher ! cocher !

— Monseigneur !

— On vous a recommandé , La Brie , d'aller le plus lentement possible.

— Monseigneur , depuis dix minutes nous sommes arrêtés.

— C'est très-bien ainsi.

On était à Beauvoir.

Gourville fut vainqueur : la chance avait tourné ; on eût dit les dés pipés , tant ils ramenaient invariablement les plus beaux points contre Clairembault , qui perdit et les cinq mille pistoles , et la ferme de Ris , et son château de Beauvoir , tout enfin , excepté son sangfroid.

— Je vous avais invité , Gourville , s'écria-t-il , à vous arrêter à mon château de Beauvoir. A vous , mon maître , d'en faire les honneurs ! Il vous appartient , comme au roi la couronne , et vous allez voir si je le résigne avec dignité.

Ils mirent pied à terre.

A Beauvoir se reproduisit la scène de donation de Ris ; mais Clairembault mit une gaieté , un faste , une solennité singulière à faire reconnaître par ses gens , qui cessaient d'être à lui , Gourville , devenu acquéreur de son château depuis une heure. Après le déjeuner , qui fut excellent , les vassaux et vavassaux le proclamèrent , sur le perron , selon la coutume de l'Île-de-France , seigneur de Beauvoir et terres y adjacentes. Il fut très-digne , quoique un peu chancelant du dessert. C'était excusable ; sa position l'entraî-

nait : il avait, pour les reconnaître, goûté tous les vins.

Quand lui et Clairembault remontèrent en calèche, les paysans et vassaux crièrent jusqu'à mi-côte : Vive monseigneur de Gourville, notre seigneur de Beauvoir !

— Coup du sort ! dit Gourville ; vous étiez, il y a une heure, seigneur de Ris, je le suis à présent ; à deux fois vous m'avez gagné et fourni la revanche ; je ne vous ai gagné qu'une : c'est une revanche qui vous revient, maréchal. Sur mon épée de gentilhomme et ma seigneurie nouvelle de Beauvoir, elle vous sera octroyée selon votre bon plaisir.

— Laissons cela, Gourville.

— Maréchal, je deviendrais plutôt votre vassal, si vous n'acceptiez.

— Bien ! — mais plus que celle-ci.

— Oui ! maréchal, mais décisive. Que jouons-nous ? Parlez.

— Beauvoir contre Mennecey, contre ma pêcherie de ce nom, dont Villeroi est suzerain. Vous avez le château de Beauvoir, ayez la pêcherie de Mennecey : c'est le médaillon au collier. Encore au passe-dix ; vous plaît-il ?

Malheureusement la route commençait à se couvrir d'équipages qui se rendaient à la fête de Vaux ; et lorsqu'ils s'approchaient de la portière de la calèche à Clairembault, le coussin était furtivement poussé sur la banquette, les dés tombaient dans les cornets, les cornets dans les poches, — interruptions qui prolongèrent la partie jusqu'à Melun.

Clairembault la gagna ; Beauvoir lui revint, et il ne perdit pas la pêcherie de Mennecey : il n'y eut rien de fait ; les seigneuries retournèrent à leurs seigneurs. On avait joué sur le velours pendant douze ou treize heures.

Sur le pont de Melun, la scène de la Cour-de-France eut son pendant : les deux amis, en s'embrassant, précipitèrent les cornets dans la rivière. Gourville, en les voyant flotter, leur adressa une allocution touchante. Sublime expiation ! Ils avaient jeté les cartes dans un précipice, les cornets dans la Seine !

Le soir, au château de Fouquet, ils firent la roulette à mille pistoles par tour.

## II.

Dans la première cour, appelée la cour des Bornes, vaste carré enchâssé entre la grille du château, les fossés et deux rangées latérales de bornes, avaient été dressées des tentes de couil, portant entrelacés les chiffres et les armes des gentilshommes invités à la fête. Elles longeaient sur un rang les corps-de-logis extérieurs parallèles à l'allée des Bornes; aux quatre extrémités s'élevaient la tente du roi et celles de la reine-mère, de Monsieur et de Madame Henriette d'Angleterre. Ces tentes étaient des boutiques pleines d'objets de luxe.

Il va sans dire qu'on n'achetait pas dans ces boutiques! Une vente eût été un spectacle peu digne; les objets qu'elles étalaient n'étaient pas non plus livrés sans autre forme aux passans: c'eût été une magnificence sans esprit. Fouquet était incapable de ces deux inconvenances. Ces boutiques étaient des loteries où l'on gagnait toujours; où la mise était la bonne grâce. Chaque coup du sort amenait un cadeau de goût différent; la fortune des joueurs n'avait à vaincre que le hasard des lots. Tel qui désirait un beau fusil n'emportait parfois qu'un peigne d'écaille ou une mule de douairière. On riait alors d'un bout de la cour des Bornes à l'autre: c'était le plus clair bénéfice du marchand.

Par une précieuse attention de Fouquet, les bijoux, bagues, colliers, nœuds d'épée, médaillons, boucles d'oreilles, reproduisaient à l'infini les traits du roi sous des emblèmes de la fable, flatterie inépuisable du temps. Louis XIV était représenté dans le chaton des bagues, en Vertumne, en Jupiter, en Apollon, en Hercule surtout; l'émail renfermait le portrait; des perles ou des rubis balais en formaient l'allégorie. Les camées portaient des devises imaginées par Benserade, resté sans rivaux en ces sortes de poésies mercantiles. Quel raffinement de délicatesse et de luxe! Un diamant de cinquante pistoles pour un sourire, pour un remerciement à fleur de lèvres. Fouquet, en enrichissant ainsi de ces frivolités, plus durables qu'on ne pense, la toilette des femmes, ses contemporaines, créait un ordre de galanterie destiné à perpétuer

le souvenir de cette soirée. On dirait dans des siècles, en montrant ces bagatelles brillantes serrées dans les archives de famille : « Mon aïeule était à la fête du surintendant , à Vaux-le-Vicomte ! »

On imaginera sans peine ce que coûtèrent à Fouquet ces loteries , pour peu qu'on songe à ces lingots d'or ciselés dans les meilleurs ateliers de Paris , à l'achat de costumes venus d'Orient entassés dans d'autres boutiques. On le sait , pendant plus de deux siècles , les tisserands d'Alep , ont vêtu nos marquis et nos duchesses. On eût cru voir à Vaux un marché d'Ispahan. La loterie des costumes était la plus courue. Un bon numéro décrochait un pourpoint de satin ou un gilet de brocard. Le Nord avait été mis aussi à contribution. M<sup>me</sup> de Sévigné gagna un manchon. Un manchon au mois d'août ! Elle l'envoya sur-le-champ à Ninon , qui était très-frileuse , et qui , pour plus d'une raison , n'était pas à la fête. Celle-ci le donna peut-être à la femme de Scarron.

Gourville , qui avait juré de ne plus jouer , gagna un cheval arabe , un des plus beaux lots , celui qui fut le plus envié.

— Qu'en feras-tu , lui demanda le surintendant en lui frappant sur l'épaule , toi qui montes à cheval comme tu danses ?

— Monseigneur , il sera pour vous , toute la soirée , sellé et bridé , au bout du parc , à la porte de Provins. On fait trente lieues en dix heures avec un tel cheval. Trente lieues ! c'est la mer ; la mer , c'est l'Angleterre ! — Silence , Gourville.

Les jeux continuaient lorsque les batteurs d'estrades , placés de distance en distance sur la route , annoncèrent les équipages de la cour.

A cette nouvelle , le château se remplit de bruit ; on reflua vers la grille : le roi arrivait.

Accompagné de sa femme , suivi de ses domestiques , Fouquet , revêtu d'un magnifique habit de velours rouge , et portant un plat d'argent dans lequel étaient les clefs du château , alla attendre le roi à la grille d'entrée.

Il arrivait de Fontainebleau. « Le roi , dit le lendemain

» la *Gazette de France* du 18 août, avait avec lui, dans sa  
 » calèche, Monsieur, la comtesse d'Armagnac, la duchesse  
 » de Valentinois et la comtesse de Guiche. Suivait la reine-  
 » mère, accompagnée dans son carrosse de plusieurs da-  
 » mes. Madame venait en litière. »

Fouquet plia le genou en exhaussant au-dessus de sa tête les clefs du château, que Louis XIV fit semblant de toucher, et lorsque le surintendant se fut relevé, il dit au roi, son maître, que tout, où il était, lui appartenait non-seulement par le droit de la couronne, mais encore par la grâce infinie qu'il mettait à visiter un de ses sujets fidèles.

Avec l'abondance de paroles heureuses dont il était doué, le roi répondit au compliment de son surintendant, tandis qu'à deux pas plus loin, la reine-mère donnait sa main à baiser à M<sup>me</sup> Fouquet.

Les cris de *vive le roi! vive la reine!* retentissaient.

Six chevaux bai-pâles, dociles et fougueux, coiffés de plumes blanches, harnachés en rose, liés l'un à l'autre par des rubans lâches de la même couleur, passèrent la grille, toute semée de visages de paysans émerveillés de ce spectacle. La calèche du roi était à panneaux à images, représentant d'un côté Persée et Andromède, de l'autre des scènes de bergerie.

En traversant la cour, Louis XIV causait affectueusement avec son frère; Anne d'Autriche, au contraire, se tenait sur la réserve avec sa bru, Madame.

Tout-à-coup des pas redoublés de chevaux résonnèrent; ils étaient si multipliés et si bruyans que la foule rassemblée dans la cour des Bornes cessa ses acclamations et se précipita vers la grille. La calèche se trouva isolée; Fouquet fut interdit.

C'était une compagnie entière de mousquetaires gris, appareil militaire assez inusité au milieu d'une cérémonie pacifique, qui avait escorté les voitures de la cour depuis Fontainebleau jusqu'à Vaux, et qui se présentait pour entrer.

Peu préparé à cette surprise hostile, le surintendant éprouva une anxiété dont il s'efforça de cacher les marques sous une indifférence affectée.

Le commandant des mousquetaires avait déjà franchi la

grille et caracolait dans la cour des Bornes, broyant sans pitié le gazon et les pierres.

Louis XIV se leva dans sa calèche, et, se tournant vers cet officier, il lui dit d'une voix brève et émue :

« Sortez, monsieur d'Artagnan; vous n'êtes pas chez moi »  
 » ici. On vous a commandé pour honorer notre royale  
 » personne, et non pour la garder là où elle n'a aucun dan-  
 » ger à courir. Ce zèle est offensant pour notre hôte. Vous  
 » et vos mousquetaires, placez-vous à distance, attendant  
 » l'heure où il nous plaira de partir. »

Se tournant vers Fouquet :

« Monsieur, je vous demande pardon pour mes mous-  
 » quetaires; ils n'ont pas appris de notre roi chevalier que  
 » chez Dieu, sa femme et son ami, on n'entre jamais armé. »

Les mousquetaires se rangèrent de front sur trois rangs, à l'extérieur du château, devant la grille aux cariatides, à cette même place où l'on veut que Fouquet, sur un simple désir de Louis XIV, ait fait planter, dans l'espace d'une nuit, ce qui est démontré impossible, une double allée d'ormes. Je ne crois pas à ces traditions d'arbres plantés dans une nuit, parce que je l'ai retrouvée dans tous les châteaux, et parce que Louis XIV, hors de chez lui, n'a jamais couché que dans un seul château, à celui des Condé, à Chantilly; mais je crois beaucoup aux allées d'ormes arrachés dans une nuit ou dans plusieurs. Je suis arrivé juste assez à temps pour voir l'avenue séculaire du château de Vaux couchée par terre, sciée en trois traits, destinée à être vendue à la voie, ce qu'on n'eût pas vu sous Fouquet, l'eût-il ou non plantée dans une nuit.

En entrant au château, le roi fut frappé des proportions du corridor, pavé bleu et blanc en marbre, et des dix colonnes dont il est orné. Comme tous les grands rois, — comme Salomon, comme Auguste, comme Napoléon après eux tous, — Louis XIV avait l'équerre dans l'œil. Il demanda le nom de l'architecte; on lui répondit que c'était Le Vau; il prit note et passa : la fortune de Le Vau était faite.

Le roi fut invité à se reposer dans une première salle de droite, celle qu'on désigne aujourd'hui au visiteur vulgaire sous le nom de salle de Billard. Les ciselures des portes, les

mille arabesques rampant autour des murs et enserrant la salle comme un réseau, surprisent moins Louis XIV, dont l'envie commençait à bouillonner, lui encore sans monument datant de son règne, que le plafond de cette salle, apothéose d'Hercule, vaste tableau de la plus chaude couleur. C'est mieux que de la peinture historique : c'est de la peinture olympique et bien placée au plafond, — près du ciel.

Louis XIV se leva et admira long-temps en silence. Il était découvert.

Fouquet s'avança pour le débarrasser de son chapeau.

— Laissez, monsieur, je vous prie, — c'est par respect.

— Vous appelez ce peintre ?...

— Lebrun, sire.

— Singulière ignorance, celle où je vis, dit à voix basse le roi à sa mère en l'entraînant d'un autre côté. Cet homme emploie à ses bâtimeus les premiers artistes de la France, et je ne sais pas même leurs noms. On ne m'a pas trompé, vous le voyez, madame, il ne songe qu'à lui. Calculez l'or qu'il a dépensé à cette salle seulement. M. Colbert a raison : M. Fouquet dilapide, M. Fouquet épuise le trésor, M. Fouquet est la ruine de l'état, et M. Colbert...

— Monsieur mon fils, M. Colbert veut être ministre.

Louis se tut. Il sourit finement en remarquant à tous les panneaux de volets et de portes, au fond des plaques du foyer, sur les marbres des cheminées, où rien depuis n'a été effacé, reproduit avec une affectation de parvenu, ce que n'était pas du reste le surintendant, son triple chiffre N. F. S., « Nicolas-Fouquet-surintendant, » entrelacé et percé d'une flèche.

— Ne trouvez-vous pas, fit-il encore à sa mère, que dans ce chiffre il y a du luxe comme en tout ce qui appartient à M. Fouquet ? Trois lettres figurent d'ailleurs très-mal entrelacées. Sans dommage la dernière pourrait être supprimée.

— Vous vous contenez mal, monsieur mon fils, et j'ai peine à vous voir ainsi dépité contre des puérités dont vous souffririez moins si, comme moi, vous eussiez été obligé d'admirer le Palais-Cardinal, plus beau que notre Louvre, et riche de ses dépouilles. Je ne fis alors aucune remarque,

je ne fis effacer aucun chiffre. Pourtant, le palais-Cardinal est à nous.

— Je tâcherai, ma mère, d'imiter votre sans-froid, sans en espérer le même prix.

Fouquet s'était retiré avec la foule descourtisans, et avait laissé au roi la liberté de parcourir, suivi seulement de sa mère et de sa belle-sœur, M<sup>me</sup> Henriette, les autres pièces toutes ouvrant l'une dans l'autre.

Le roi, poussé par la curiosité, pénétra dans la seconde : elle s'appelle le Salon. Au lieu d'y rencontrer quelque objet qui choquât son goût afin d'apaiser sa jalousie, il arrêta ses regards sur des tapisseries d'Aubusson du plus rare travail pour l'époque : peintures à l'aiguille dont le dessin est de Lebrun. Il voulut détourner la vue de ces chefs-d'œuvre disproportionnés même pour la fortune d'un souverain, mais elle glissa sur des meubles de laque, fantastiques frivolités vendues littéralement au poids de l'or. Le sofa où il s'agitait surpassait tout ce que Fontainebleau avait à comparer en ce genre d'ameublement. Il est tel aujourd'hui : de satin blanc brodé en bosse de chenille verte. C'est, pour le temps, la miniature et le burin appliqués à la broderie.

Le roi leva des yeux pleins d'ironie au plafond. — Qu'est-ce donc, demanda-t-il, que cet écureuil que je vois partout à la poursuite d'une couleuvre ? Cet emblème me fatigue : en sauriez-vous le sens ?

— L'écureuil...

— Je le sais, ma mère, c'est l'arme parlante de M. Fouquet ; mais la couleuvre ?

— La couleuvre, monsieur mon fils, on prétend que c'est l'arme parlante de M. Colbert.

— Ah ! vraiment. L'écureuil et la couleuvre, M. Fouquet et M. Colbert. Gentil écureuil à tête folle : c'est ingénieux, mais c'est peu naturel. Au fond, les allégories sont comme les songes ; souvent le contrepied les explique. Avez-vous les yeux bons, ma sœur Henriette ?

— Pour vous servir, sire.

— Lisez-moi donc ces lettres noires et brisées dans cette bande que je crois une devise, autour d'Apollon chassant les monstres de la terre.

— C'est du latin , sire.

— Eh bien ! voyons si vous savez le traduire , ainsi qu'on l'assure.

— *Quò non ascendam?* où ne monterai-je pas?

— Parfaitement, docte Henriette. L'écureuil dit cela à la couleuvre, mais c'est une fable. Et ici, à cet autre angle, que lit-on?

— Une modification légère de la même devise: *Quò non ascendet?* où ne montera-t-il pas? Le futur est à la troisième personne au lieu d'être à la première.

— Et si nous cherchions bien encore, ma sœur, ne croyez-vous pas que nous trouverions une seconde personne qui dirait: *Tu ne monteras pas!*

Le duc de Saint-Aignan entra sur ces propos, et fut vivement poussé par le roi dans une petite pièce à côté. La reine-mère et M<sup>me</sup> Henriette restèrent seules et ne se parlèrent pas.

Ces deux princesses s'observaient depuis quelques mois. Anne d'Autriche avait remarqué, ce qui du reste n'était échappé à aucune pénétration de courtisan, que Madame et le roi se partageaient une affection où Monsieur avait beaucoup à souffrir pour sa dignité de mari. Quoique vive, sa tendresse maternelle n'allait pas jusqu'à sacrifier un frère à l'autre, et à tolérer un scandale dont la cour d'Espagne, si bien servie en rapports, eût demandé réparation. Malheureusement, ses appréhensions semblaient fondées. A tous les carrousels, le roi était le cavalier d'honneur de Madame, à toutes les comédies à ballet ils dansaient un pas ensemble; dans tous les couplets de Benserade, allusions transparentes où nul ne se méprenait, le roi était le lis, elle la rose. Quand le roi s'égarait à la chasse, on avait toutes les peines du monde à retrouver Madame. Anne d'Autriche avait jugé qu'il était temps de mettre un terme à une inconvenance ou d'arrêter une faute. Sachant que les rois ne guérissent d'une passion que par une autre, elle avait cherché et trouvé parmi les demoiselles d'honneur de Madame même une jeune personne peu remarquée, mais propre à frapper par une beauté modeste, qualité jusqu'ici rarement offerte à l'inconstance de son fils.

Ceci était parfaitement vu bien combiné , le roi tomberait au piège. Seulement Anne d'Autriche n'avait pas prévu qu'elle réussirait, non parce que son fils cesserait d'aimer Madame pour aimer une de ses demoiselles d'honneur , mais simplement parce que Louis XIV n'avait montré de l'amour pour sa belle-sœur qu'afin de cacher une passion vive et réelle pour la rivale dont sa mère lui ménageait la présence.

Le roi avait poussé le duc de Saint-Aignan dans une encoignure et lui répétait : « D'Artagnan est un maladroit , un fou ; il entre ici comme dans une place conquise. Est-ce là la prudence que j'ai tant recommandée ? Veillez sur lui , que ses mousquetaires ne quittent pas la selle un seul instant. M. de Colbert est-il venu , duc ?

— Oui , sire.

— Tant mieux. Recommandez-lui de ne pas m'approcher de toute la journée, d'éviter de se promener en compagnie de Harlai , de Séguier et de d'Albret ; de causer beaucoup au contraire avec Gourville , avec Lauzun , avec Pélisson , avec les dames , s'il en est capable , et de ne partir d'ici que toutes les bougies éteintes. Et Elle , est-elle ici ? reprit bien bas Louis XIV , sans nommer qui.

-- Pas encore, sire. La suite de Madame n'est pas arrivée.

— Qu'il me tarde de la voir ! — Duc , rompons cet entretien sur-le-champ par un grand éclat de rire , afin de n'inspirer aucun soupçon à ma mère ni à Madame. Sachez leur dire pourquoi nous aurons ri.

Le duc et le roi rirent aux éclats.

— Mais venez donc , mesdames , s'écria le roi en paraissant à la porte du cabinet ; monsieur le duc va vous expliquer la cause de notre gaieté.

— Qu'est-ce donc , monsieur de Saint-Aignan ? s'informa la reine-mère.

— C'est... Mon Dieu , cela vaut-il bien la peine ?

— Parlez toujours , duc.

Saint-Aignan , qui n'avait rien à dire , balbutia , rougit , regarda le plafond et répondit tout-à-coup avec la pétulance d'une réflexion subite :

— Vos majestés ont dû remarquer que dans les nombreu-

ses pièces de ce château l'écureuil de monsieur le vicomte poursuit avec acharnement la couleuvre de M. Colbert. Certes, s'il est quelqu'un en France capable de connaître les intentions héraldiques de M. de Belle-Isle, c'est le peintre qui a répété au moins deux ou trois mille fois cet emblème. Eh bien ! ne faut-il pas que ce peintre soit singulièrement distrait ou coupable ? Dans ce château, ici, sur notre tête ( que vos majestés daignent regarder ce plafond pour m'en croire ), ce peintre fait étrangler l'écureuil par la couleuvre.

— Pas possible, duc !

— Qu'il plaise à vos majestés de suivre la direction de mon doigt. En tirant une ligne du coude de cette femme qui représente le Sommeil, n'aperçoivent-elles pas, vos majestés, dans la guirlande du plafond, un écureuil?...

— Et la couleuvre qui le darde ! crièrent tous trois le roi, sa mère et Madame.

— Si ceci me regardait, ajouta le roi, je me croirais perdu. Il pâlit. Saint-Aignan pâlit.

— Sortons au plus vite de ce cabinet de la Prédiction.

Ils rentrèrent, tout effrayés, dans le salon.

Le nom du cabinet de la Prédiction est resté à cette pièce. A cent soixante et treize ans de distance on éprouve un effroi historique lorsqu'on regarde cette erreur de peintre qui fut une si terrible prophétie. On n'a presque plus d'attention pour la suave allégorie de Lebrun : le Sommeil, sous les traits d'une femme endormie, qui, comme l'a dit La Fontaine dans *le Songe de Vaux*, « laisse tomber des fleurs et ne les répand pas. »

Quand les brigands du Nord, je veux dire les Bavares, entrèrent en 1815 dans le château de Vaux, ils le saccagèrent. Ce délicieux boudoir ne fut pas épargné, et pourtant ils n'arrachèrent pas du plafond le Sommeil de Lebrun. Avaient-ils lu les vers de La Fontaine ? S'il en fut ainsi, pourquoi le bonhomme n'en a-t-il pas écrit sur les fauteuils et les tapisseries ? A la pointe du sabre, les Bavares ont détaché du fond des fauteuils et du cadre des murs les étoffes brodées qui les garnissaient. Ils ont laissé les murs et les fauteuils dans l'état où ils se trouvaient avant d'être recouverts. Dans

les tapisseries d'Aubusson de nos châteaux l'invasion a taillé des mouchoirs. C'est une revanche, nos pères avaient fait le même usage des drapeaux bavarois.

### III.

Il n'y a pas d'exemple dans l'histoire d'une fortune aussi rapide et aussi courte que celle de Fouquet. A peine apprend-on qu'il existe, qu'il est déjà procureur-général au parlement, une des plus hautes dignités du royaume; à peine au parlement, on le voit surintendant des finances, le premier dans l'état après Mazarin; à peine le sait-on surintendant des finances, qu'il est sous les verrous de Pignerol; à peine est-il à Pignerol qu'on n'en parle plus. Entre Mazarin et Colbert qui se souvient de Fouquet?

Consultez les historiens, même les plus complets : ils vous diront que Fouquet fut poursuivi et condamné pour ses dilapidations. Rien n'est plus vague. Cela s'applique à tous les ministres des finances depuis Enguerrand de Marigny. Mazarin avant Fouquet, Colbert après lui, épuisèrent avec bien plus d'avidité le trésor. Le surintendant ne fut mis en jugement, ceci ressort de son procès même, que par le fait des énormes vols de Mazarin; et Colbert, malgré ses créations commerciales, au lieu de diminuer la dette, l'augmenta de beaucoup. Que lui reprocha-t-on? — Son faste. Oublie-t-on que le cardinal Mazarin, pauvre sous Richelieu, fit passer, au bruit de sonnettes d'argent, sous la porte Saint-Antoine, en 1660, à la suite de l'entrée triomphale de la reine, soixante-deux mulets chargés d'or et de diamans? — Le luxe de sa maison? A quelques charges près qu'il fut obligé de créer pour soutenir l'éclat de sa nouvelle dignité de surintendant, il ne fit que continuer la vie qu'il menait auparavant, extraordinairement riche par sa famille et du côté de sa femme, qui lui apporta douze cent mille livres. — Son goût pour les bâtimens? Il convenait peu à Colbert et à ses successeurs, eux qui devaient élever Versailles et Marly, de demander compte à Fouquet des quelques millions, dilapidés ou non, qu'il consacra au château de Vaux. — Ses mœurs? S'il appartenait à quelqu'un d'écarter ce chef d'accusation, c'était d'abord au roi. — Sa rébellion? On en eut de si fai-

bles preuves, et elles devaient être faibles en effet, que le ressentiment de ses juges, presque tous vendus à Colbert, ne parvint qu'à le faire condamner à l'exil, peine commuée par Louis XIV en une détention perpétuelle.

Ainsi l'histoire dit mal Fouquet : elle ne le sait pas. Avant son élévation, elle le voit à peine; pendant, elle en est éblouie, elle est trop lente avec son cortège de causes et de recherches pour expliquer à temps cette haute fortune; après, elle s'impose cinquante ans de silence, car malheur à qui parlera de Fouquet sous Louis XIV. Et de quel homme d'état s'occupe-t-on après cinquante ans? Fouquet n'aura pas même d'histoire, cette fosse commune.

Fouquet revient de droit aux mémoires et à la poésie; une moitié de sa vie appartient à Gourville, l'autre moitié à La Fontaine. Heureux, il est l'homme des mémoires. Seigneur plein d'éclat à la cour, sybarite recherché à son pavillon de Saint-Mandé, il a toutes les amitiés, et celles de la Fronde, et celles de Saint-Germain; toutes les amours à la ville; rien ne manque à sa périlleuse renommée. Boileau incruste en proverbe ses bonnes fortunes de surintendant; un souterrain conduit de son boudoir au milieu du bois de Vincennes, pour faire évader les femmes quand les maris viennent la nuit les lui redemander. Richelieu pensionne quelques hommes de lettres pour qu'ils admirent ses vers; lui les enrichit tous à la condition qu'il n'écrira pas de vers, l'homme aimable! mais qu'eux viendront chaque mois lui lire ceux qu'ils auront composés. La Fontaine s'engagera à quatre épîtres par an; il paiera en quatre termes. Richelieu disait : J'ai donné une chemise à Apollon; Fouquet avait droit d'ajouter : Je l'ai mis dans ses meubles. Péllisson, grâce à lui, a six domestiques; Le Vau est servi en vaisselle plate; Lebrun a un équipage; Le Nôtre tutoie Fouquet. Mlle de Scudéry est coulée en bronze, et l'on trouve dans la boîte de vermeil où il parfumait ses pensées secrètes les lettres de M<sup>me</sup> de Sévigné. Ainsi il donne à Louis XIV l'exemple de tout ce qui lui vaudra le nom de grand : amour des arts, respect aux lettres, munificence aux écrivains, goût pour les monumens, dévouement aux femmes, qui toutes conservèrent à Fouquet la fidélité du malheur, la seule qu'il leur demanda jamais.

Est-il renversé par le souffle noir sorti de la bouche de Colbert? Aussitôt il devient l'homme de La Fontaine. La Fontaine se jette à son cou comme un fils, lui qui ne se rappelait plus en avoir un, et ne l'abandonne pas. Il n'est plus distrait, La Fontaine, il ne dort plus, lui, le Sommeil fait poète. Jour et nuit il va, il marche, il court, oubliant le lapin son ami et la taupe sa sœur, et la fourmi sa voisine; il va des nymphes de Vaux au premier président du parlement. Au milieu des solitudes de Vaux il crie : Rendez-moi Oronte! — Vous nymphes, vous naïades, vous sylvains! Oronte est captif, Oronte est innocent puisqu'il est malheureux; suivez-moi, embrassons les gencoux de Louis, et redemandons-lui Oronte! Et La Fontaine se présente au parlement avec tous ses sylvains pour qu'on délivre Oronte; il intercède auprès de M<sup>lle</sup> de la Vallière au nom des hamadriades éplorées. Partout rebuté, il s'enferme avec M<sup>lle</sup> de Scudéry et M<sup>me</sup> de Sévigné, et ces trois femmes pleurent.

Ne cherchez pas ailleurs la mémoire de Fouquet : elle est toute dans le cœur des femmes : j'ai dit le cœur des poètes.

Mazarin, c'est vrai, eut une grande chose dans sa vie : c'est le traité de paix de Westphalie.

Mais Fouquet eut aussi une ravissante chose dans sa vie : c'est la fête de Vaux.

Qu'est-il resté du traité de Westphalie? Rien. Voyez où est remontée la maison d'Autriche.

Qu'est-il resté de la fête de Vaux?

*Les Fâcheux* de Molière, une élégie de La Fontaine, douze lettres de M<sup>me</sup> de Sévigné. Ceci durera plus que la maison d'Autriche.

#### IV.

Tandis que le roi et sa mère reçoivent dans les salons de Fouquet les hommages dont ils sont ordinairement entourés à Fontainebleau, l'étiquette n'ayant jamais abandonné Louis XIV, même en voyage, le surintendant, dont l'absence est justifiée par la nécessité où il est, dans un tel jour, de se trouver partout, a réuni les deux amis sur la fidélité desquels il peut compter, et s'entretient avec eux dans les allées du parc.

— Le moment venu, j'hésite, balbutia Fouquet le premier.

Et Péliisson, saisissant le bras de Fouquet : — Serait-il bien vrai ? Et pour quel motif, sur quel soupçon nous alarmez-vous ainsi ? Vous êtes pâle, en effet, monseigneur.

— Franchement ces mousquetaires à cheval m'ont donné à réfléchir. Avez-vous que leur présence a droit d'étonner.

— Ma foi, non, reprit Gourville. Cette suite bruyante est dans les goûts d'un jeune roi. C'est du faste. D'ailleurs, pour peu que nos soupçons devinssent plus graves, je me chargerais de d'Artagnan et de ses mousquetaires. Les caves du château sont profondes, et ils ne boiront pas tout.

— Vous ne savez donc pas, Gourville, que le roi leur a défendu de quitter l'étrier ?

— C'est possible, monseigneur ; mais il ne leur a pas défendu de boire, office dont on s'acquitte aussi très-bien à cheval. Seulement on tombe de plus haut. Sont-ce là toutes vos craintes, monseigneur ?

— Les douze portes du parc sont-elles bien gardées, Gourville ?

— Par les meilleurs complices qu'on puisse choisir.

— Par qui donc, Gourville ?

— Par personne.

— Comment cela ?

— Où est la nécessité de veiller à douze portes si l'on ne doit sortir que par une ?

— Mais cette porte ?

— A celle-là j'ai posté quelqu'un qui ne m'a jamais trahi en ces sortes d'équipées : invisible et muet.

— Et c'est ?...

— Personne.

— Vous me désespérez, Gourville ; j'ai peur que vous n'ayez pas votre tête, tout votre sang-froid.

— Pardon, monseigneur, bien que je sois venu avec le maréchal de Clairembault. Par cette porte si fidèlement gardée nous passerons, vous, monseigneur, la personne que vous savez, M. de Péliisson et moi. Elle est assez large.

Fouquet serra affectueusement la main à ses deux amis.

— Merci, Gourville ; mais pourquoi cette légèreté dans vos dispositions ?

— N'allons-nous pas imiter les Romains, crier jusque sur les toits que nous conspirons, et montrer Brute dans la rue un poignard à la main?

— Mais encore...

— Je le tiens de M. de Retz : Dans un coup décisif il est important d'être sûr de tout le monde et de n'employer que quelques-uns. Ayez beaucoup d'hommes : ils comptent les uns sur les autres ; peu : ils agissent. Monsieur le coadjuteur s'y connaissait.

Et perdant par degré la teinte de tristesse répandue sur son visage, le surintendant se tourna vers son poète-secrétaire : — Vous, monsieur Péliçon ?

— Monsieur le vicomte, je partage les assurances de M. Gourville.

— Vous ne saisissez pas ma demande : ce n'est pas là-dessus que je souhaite vous entendre. Avez-vous déposé sur la cheminée de chaque chambre de gentilhomme mille pistoles pour faire face aux dettes du jeu ? Avez-vous ordonné qu'on traitât les gens de lettres dans cette journée avec les nombreux égards dont j'aime à les voir entourés ? Ils dîneront dans la salle des Muses : je crois avoir exprimé ce désir.

— Vos ordres ont été suivis. Ils seront confondus avec les gens de qualité. Des guirlandes de fleurs se balanceront sur leur front au bruit de harpes cachées : Lambert jouera du théorbe. Comme les anciens poètes, ils boiront dans des coupes de vermeil.

— Et comme les anciens poètes, monsieur de Péliçon, vous les prierez en mon nom d'emporter leur coupe. Nous vous devons la gloire qui suit notre vie. Vous et La Fontaine me ferez immortel.

— Auparavant, interrompit Gourville, il faut que vos ennemis soient dans la poussière, que le roi notre maître vous reconnaisse pour le premier gentilhomme de l'état après lui.

— Quel moment heureux ou fatal ! Qu'en pensera l'Europe, Gourville, Péliçon ? Et ce coup qui retentira longtemps, — au milieu d'une fête !... Des poignards cachés sous des fleurs. N'est-ce pas que mon château ne fut jamais plus splendide ? On dirait qu'il sait qu'un roi de France l'habite. Péliçon, avez-vous prié M. le chevalier Lully de presser sa

cantate? Quel Orphée que ce Lulli! quel génie! Il écrit dans ma chambre la musique qu'il exécutera dans trois heures devant la cour. Offrez-lui de ma part cette tabatière en diamans. Elle vient de Mazarin. Divin Lulli!

— Silence! recommanda Péliisson, on vient de ce côté. C'est messire Pierre Séguier, chancelier de France. Je le savais ici, je l'ai vu descendre de sa haquenée blanche peu après l'arrivée de M. Colbert. En hommes prudens, ils ont voulu ne pas avoir l'air d'être venus ensemble; mais nos gens placés sur la route ont remarqué leur séparation à la pate d'oie de Voisenon.

Gourville courut au-devant du chancelier, le chapeau bas, et l'accosta avec le respect mêlé à la joie la plus vive.

— Monseigneur, que je suis aise de vous joindre ici, et dans un tel moment! Vous déciderez entre nous.

Le chancelier remercia d'un sourire.

Dites-nous, monsieur de Séguier, vous qui avez laissé la justice à Paris, mais non pas le bon goût, si Le Nôtre n'a pas commis une faute grave dans la distribution générale de ce terrain.

— J'avoue, répondit le chancelier, que je suis peu apte à résoudre la question. Si vous voulez qu'il y ait ici trop de statues, de canaux, de fontaines de marbre pour...

Fouquet vit venir la leçon : il brusqua la riposte :

— . . . Pour un simple financier tel que moi, j'en conviens, mais non pour le sujet qui reçoit son maître; sur quoi vous alliez me féliciter, ce me semble.

— C'est ce que j'étais prêt à vous répondre, monsieur Gourville.

— Vous voyez donc, monsieur le chancelier, que vous êtes né pour mettre les gens d'accord avant qu'ils aient parlé : j'espère qu'il en sera de même, notre différend entendu. Pardon, mais il ne s'agit pas de statues, messire.

— Prenez garde, Gourville, de fatiguer M. de Séguier.

— Je vous en prie, monsieur de Belle-Isle, laissez à M. Gourville présenter sa requête. Je vous jugerai.

Ce mot glaça le sang de Péliisson. Séguier avait ri en le prononçant.

— Le Nôtre, disais-je, a commis une faute. Le plan ho-

horizontal du château est mal entendu : d'une extrémité au centre, le terrain descend ; du centre à l'autre extrémité, il monte. La propriété creuse. Vaux est un abîme : n'est-ce pas, messire ?

Le chancelier ne sut trop si on lui renvoyait une de ces allusions malignes dont il ne tarissait pas sur la prodigalité du surintendant, ou si Gourville lui demandait sérieusement un avis. Il le regarda avec sa pénétration de juge.

Fouquet rompit l'embarras. — La propriété creuse, intervint-il, parce qu'elle a été sacrifiée exclusivement aux eaux. Le niveau est pris de loin et de haut ; plus on le ménage en l'abaissant, plus en reprenant sa ligne de hauteur, il s'élève. Le Nôtre n'a pas tort, Gourville. Cette explication satisfait-elle M. de Séguier ?

— Pleinement. Mais je ne prendrai point congé de vous, monsieur de Belle-Isle, sans vous complimenter sur la flatteuse rumeur qui circule. On tient presque pour certain que vous allez vous défaire de votre charge de procureur-général. Sa majesté n'attendrait que cette résolution de votre part pour vous conférer ses Ordres. C'est un regret pour le parlement, et je le partage ; mais la compensation est si belle, qu'il faut se taire et adorer le monarque dans ses œuvres.

— N'ajoutez pas à la confusion où je suis, monsieur de Séguier, de me trouver déjà si peu digne des bontés de notre roi. Vos paroles suffiraient pour me consoler de ces hautes espérances perdues.

— Adieu, je vous laisse, monsieur de Belle-Isle, ce dont vous m'excuserez, pour aller présenter mes soumissions à sa majesté.

M. de Séguier se retira gravement.

— Je reprends, dit Gourville : personne n'agira, mais personne n'empêchera d'agir. Après les eaux viendra le dîner ; après le dîner la comédie, après la comédie le feu.

— Oui, Gourville, c'est le moment de frapper le grand coup.

— Il se placera sur les cascades pour admirer le feu, monseigneur, et à la même place où il aura vu jouer les eaux. A sa droite il aura dix personnes, à sa gauche dix, vingt derrière : foule sur les marches, personne à la portée de son

regard. Elles empêcheraient le coup d'œil. A la troisième girande lancée, lorsque le ciel sera couvert d'étincelles et de cris, quand le canon se mêlera à ce bruit pour le rendre plus formidable, un homme disparaîtra.

— Gourville!

Péllisson visita rapidement de l'œil le prolongement de l'allée.

— Monseigneur, cet homme disparu sera remplacé sur-le-champ par un autre de même taille, de même costume; panache blanc au chapeau, cordon bleu à la poitrine.

— Et ceux qui l'entoureront?

— Voilà les amis dont je vous parlais, ceux qui n'agissent pas.

— Et s'il crie?

— Le canon crie plus fort.

— Et si l'on voit?

— L'obscurité profonde qui succède à l'éblouissement d'une girande de feu ne permet guère de voir. Douze girandes seront tirées à dix minutes d'intervalle. Douze obscurités : c'est deux heures. A la dernière, nous serons à huit lieues d'ici.

— Et ce feu d'artifice, s'écria Fouquet, éclipsera, j'en suis sûr, celui qui fut tiré à la porte Saint-Antoine au mariage de la reine. Torelli est une Salamandre.

— Silence! dit une seconde fois Péllisson; quelqu'un vient.

— Colbert était à deux pas.

— Pour le coup, l'augure est sinistre, murmura Gourville, c'est M. de Colbert; il ne manque plus, pour nous achever, que M. de Laigne et M<sup>me</sup> de Chevreuse.

Colbert était fort laid, déjeté comme un vieux bois; il avait la peau grillée, la mine souffrante. Les douloureux sacrifices des nuits, l'agonie des difficultés vaincues, l'intro-mission violente de connaissances sans nombre, le mépris de la vie et de ses besoins, le despotisme de la volonté sur la douleur, se lisaient à ses joues, à son front, où les rides étaient si profondes qu'elles simulaient des feuilles de parchemin. La vie s'était retirée de ce corps corrodé par l'étude, pour s'isoler dans le crâne; là était la flamme. Sa tête était transparente comme une lampe de nuit. On sentait

poindre les os sous la légère couche de vie qui tapissait ce cadavre. On voyait l'ironie de la mort grimacer derrière cette peau, si enflée de rien. Le squelette voulait sortir.

Au moment où Colbert s'était montré comme un fantôme au détour de l'allée, Péliisson, pour avoir une contenance, avait déroulé un papier, qu'il affecta de lire, jusqu'à ce que lui et ses compagnons se trouvassent dans l'impossibilité d'éviter la rencontre.

— C'est fort beau ! s'écriait Gourville ; le roi en sera enchanté.

— Monsieur Péliisson, appuyait Fouquet, vous n'avez jamais mieux été inspiré ; l'air de Vaux est une muse.

Ce sont choses trop légères pour monsieur Colbert, dit Fouquet en abordant, celui-ci, que des vers de circonstance. Si quelque chose les excuse pourtant, c'est la circonstance. M. de Péliisson nous lisait le prologue de sa façon qui sera récité cette nuit avant la comédie de mon ami, M. Molière.

— Que je n'interrompe pas M. de Péliisson ! se récria Colbert ; des vers à la louange du roi sont une bonne fortune : vous ne voudriez pas m'en priver.

Péliisson lut avec chaleur le prologue au roi, et fut applaudi à chaque hémistiche excepté par Colbert, qui roulait sa tête et son œil, comme un sauvage qui entend de la musique pour la première fois. Au dixième vers, quoique la pièce n'en ait pas quarante, il fourra ses mains sèches dans ses goussets, et ne prêta plus aucune attention.

Ayant achevé sa lecture, Péliisson se tourna vers Colbert avec la discrétion d'un poète qui attend son arrêt.

Les vers du prologue de Péliisson passaient pour fort beaux.

— Ah ! vous avez fini, monsieur de Péliisson ; je vous fais mon compliment. C'est bien ! très-bien ! J'avais un neveu qui s'amusaît aussi à ces bêtises-là ; il a réussi. Je l'ai employé aux gabelles.

Gourville se baissa pour ne pas rire, affectant d'arranger les boucles de sa chaussure. Gourville ne faisait pas de vers.

Colbert ne remarqua pas le dépit de Péliisson, qui, oubliant son rôle dans cette comédie, rougit, pâlit, fut sur le point de trahir la ruse et de dire : « Croyez-vous donc, » monsieur de Colbert, qu'on vous demande votre avis ? Il fallait

» feindre et vous prendre pour un homme de goût. On ne s'attendait pas à réussir. » Le conjuré l'emporta cependant sur le poète ; Pélisson se tut.

Colbert continuait à Fouquet : « Il n'est bruit , monsieur , que de votre retraite du parlement. Au dire de beaucoup , votre charge de procureur-général serait déjà vendue , ce qu'attend le roi pour vous conférer ses Ordres. »

— La grâce du roi , répondait Fouquet , n'est pas chose tellement sûre , si je ne dois espérer qu'en mon mérite , que mes intérêts me fassent une nécessité de vendre ma charge. Plus je mettrai de délai à m'en défaire , plus je montrerai à mon maître que je ne vauz que par lui.

— Vous vous jugez trop sévèrement , monsieur de Belle-Isle , et puisque le roi vous laisse espérer cette faveur , c'est qu'il vous en croit digne.

— Je vous remercie de cette manière de voir , monsieur de Colbert , je n'en oublierai pas le témoignage.

Colbert salua et gagna le château.

— S'il n'est fatal , le rapprochement est du moins singulier. Avez-vous remarqué , Gourville , Pélisson ? M. de Séguier me demande si j'ai vendu ma charge de procureur-général , M. de Colbert est étonné de m'en trouver encore revêtu. Est-ce du hasard ? Le procureur-général les importune donc bien ? Mais vous en étiez , Gourville , au moment du feu et de l'enlèvement. Et après que nous serons partis , que se passera-t-il ici ?

— L'histoire nous l'apprendra.

— Mais enfin , lorsque le feu sera consumé , qu'on cherchera le... qu'on le cherchera pour partir ; il sera deux heures de la nuit environ ?

— Alors jaillira le bouquet , détonation terrible et sans exemple qui renversera dans les fossés toutes les voitures de la cour placées au bord. Torelli l'artificier en est sûr. C'est un événement nouveau à travers mille évènements : c'est une heure pour eux , trois lieues pour nous. Au jour ils seront encore ici.

— Mais après ?

— Ah ! monseigneur , en conspiration , après n'existe pas ; on est ou l'on n'est plus !

— Vous avez dit le mot, Gourville, c'est une conspiration et contre qui? Je frémissais à cette seule pensée, si ma conscience ne me criait que c'est là le seul moyen de convaincre le roi, qui, une fois dans nos mains et dans ma place de Belle-Isle, signera, au nom de l'intérêt de la France plus encore que par la violence de sa captivité, car elle lui sera douce, le renvoi de M. de Colbert, cette affreuse couleuvre, et celui de M. Le Tellier. Avec eux tomberont leurs créatures. Écrasez l'araignée, la toile s'en vole au vent. M. de Colbert est mon araignée qui tend sa toile partout où je suis. Depuis Mazarin, il m'enveloppe, m'étouffe; il me tuera si je ne l'écrase. Puissant comme toutes les résistances; hardi, parce qu'il n'a rien à perdre; influent auprès du prince, qui finira par être persuadé que ma chute sera un heureux prétexte pour ne payer aucune dette, car je serai la cause de toutes, si je tombe; chef de parti, ayant su rallier toutes les haines contre ce qu'on appelle ma prodigalité; appuyé des femmes, de celles dont je n'ai pas courtisé la vieillesse ou la laideur; Colbert, laid, triste, avare, obscur, sordide, triompherait de moi! A la cour, les contrastes règnent; il régnerait. Lui renversé, je n'ai plus que des amis.

En tenant le roi captif, je ne fais, après tout, avec des intentions plus pures, que ce qu'exécutèrent, sous la minorité, le cardinal de Retz, Turenne, un prince du sang, le parlement, la France entière, contre Mazarin, la reine et le roi lui-même. Et je n'appelle pas l'étranger! — Voilà de quoi m'absoudre.

Les trois amis se tenaient par la main, et confondaient dans un serment muet le vœu d'être fidèles à leur conjuration.

S'échappant tout-à-coup d'entre Gourville et Péliisson, émus jusqu'aux larmes d'une scène où s'était décidée leur vie, ainsi que l'événement ne le prouva que trop, Fouquet alla galamment offrir son bras à une dame qui accourait vers lui, et se perdit avec elle, en riant aux éclats, dans une contre-allée.

Les deux secrétaires du surintendant, quoique habitués à sa légèreté, se regardèrent stupéfaits. Péliisson ne put s'em-

pécher de murmurer : C'est trop à la fois, Brutus et Bellegarde !

Car ils savaient quelle était cette dame admise dans la plus équivoque familiarité du surintendant. Fouquet était un sultan. Il était entouré de messagères d'amour, aux mains prodigues de sa fortune, à la bouche éloquente pour lui, qui lui épargnaient la timidité de l'aveu et le dépit du refus. On publiait à la gloire de M<sup>me</sup> de Bellière, dans le monde de la cour, que, sous les enseignes du surintendant, elle n'avait eu que des triomphes et pas une défaite. C'était un bonheur sans exemple. Était-il arrivé à son terme ? Voilà ce qu'on se demandait depuis que Fouquet avait chargé M<sup>me</sup> Duplessis-Bellière d'une expédition amoureuse de la plus rare difficulté ; c'était la Toison-d'Or à obtenir ! Les humbles assistaient à cette audacieuse entreprise comme des bourgeois à une course de chevaux : Que ceci est beau ! disaient-ils, et tout bas : Oui, c'est beau ! mais quelqu'un se cassera le cou.

C'était pour savoir s'il avait conquis quelques avantages sur le cœur vierge d'une demoiselle d'honneur de Madame, que le surintendant s'était caché avec M<sup>me</sup> de Bellière sous les charmillles, oubliant, comme s'ils n'eussent jamais existé, Pélisson et Gourville. Ce n'est pas qu'il y eût à craindre qu'il dévoilât la conspiration : il n'y pensait plus.

Quand l'heureux Fouquet et sa confidente descendirent vers le château, la joie de leurs visages eût fait pâlir de jalousie celui de Saint-Aignan, ce maître-passé dans la carrière officieuse qu'il suivait concurremment avec M<sup>me</sup> de Bellière.

— Elle viendra donc, elle vous l'a promis ; mais vous ferez mon bonheur, madame !

— N'oubliez pas, vicomte, que j'ai déjà fait votre bonheur trois cent dix-huit fois.

— Vous tenez donc compte ?

— Pourquoi pas ? Ce sont mes états de service. M. de Saint-Aignan vient d'être nommé gouverneur.

## V.

Avant l'heure du diner, Fouquet proposa une promenade

aux parterres. On sortit par la façade opposée à la cour d'honneur. Les trois grilles de la rotonde s'ouvrirent pour laisser écouler par le pont-levis la cour et la foule de dames et de seigneurs qui la suivait. A la porte du milieu parurent le roi et madame Henriette d'Angleterre, à qui l'étiquette indiquait cette place en l'absence de la jeune reine, restée à Fontainebleau à cause de sa grossesse; à la porte de droite se présenta Anne d'Autriche, accompagnée de son fils, Monsieur; à la porte de gauche, le prince de Condé et mademoiselle d'Orléans ouvrirent la marche des princes et des pairs.

« On découvre de ce perron, écrivait, il y a plus de cent » cinquante ans M<sup>lle</sup> de Scudéry dans sa *Clélie*, une si grande » étendue de différens parterres, tant de fontaines jaillissantes, et tant de beaux objets qui se confondent par leur » éloignement, qu'on ne sait presque ce que l'on voit. On a » devant soi de grands parterres avec des fontaines, et un » rond d'eau au milieu; et à la droite et à la gauche, dans » les carrés les plus proches, trois fontaines de chaque côté, » qui, par des artifices d'eau divertissent agréablement les » yeux. »

Parmi les parterres, celui qu'on nommait *le Parterre des fleurs* était une œuvre de jardinier et de peintre, de Le Nôtre et de Lebrun. Celui-ci avait tracé le dessin, celui-là, l'avait réalisé avec des fleurs. Ils avaient opéré comme les brodeurs orientaux sur les habits de satin : ils avaient brodé la terre. Au lieu de soie rouge, bleue et jaune, ils avaient nuancé des tulipes, des roses et des boutons d'or en guise de soie; et avec mille roses plantées l'une à côté de l'autre, et dont chacune n'avait dans l'ensemble que la valeur d'une feuille, ils en produisaient une mille fois plus grande qu'une rose ordinaire. Cette rose ou toute autre fleur entraînait dans l'arabesque d'un carré du parterre pour participer à l'ordonnance d'un bouquet gigantesque. De près c'était un parterre, de loin une broderie; de près un jardin, de loin un pastel; de près, on désirait se promener à travers ce champ, ce parterre; de loin on aurait désiré y voir une sultane demi nue et assise : c'était un tapis.

Venaient ensuite les Saint-Aignan, les Dangeau, les

d'Aubusson, les Bauveau, les Lafeuillade, les Langeron, les Créqui, les Tavannes, les Saint-Pol, les Larocheffoucauld et les Bouillon, grands noms en faveur auprès du roi et de la reine. Réunis dans la salle des gardes, ils défilèrent en ordre, et, se répandant avec plus de liberté, ils se dirigèrent vers l'espace occupé par les parterres et les pièces d'eau alors tranquilles, chaudes et empourprées des derniers rayons du jour.

Les pièces d'eau du château étaient nombreuses et belles ; leur dessin et leur symétrie excitaient si haut l'admiration qu'elles servirent de modèles à celles de Versailles et de Saint-Cloud. Elles furent, à quelques fausses tentatives près, les premières qu'on vit en France transportées des villas d'Italie. Fouquet eut la ruineuse gloire de devancer le roi dans l'art merveilleux d'attirer les eaux de cinq lieues à la ronde pour les verser dans des réservoirs de marbre après les avoir laminées et tordues dans des tuyaux de plomb dont les vestiges effraient encore. Arrachés à la terre cent ans après, par le fils du second possesseur du château, le duc de Villars, et vendus à la livre, ces tuyaux furent payés 480,000 fr.

Ces eaux sont une histoire. Trois villages furent démolis et rasés. Sur leur emplacement la bêche creusa des bassins qui sont des mers : lacs asphaltites aujourd'hui. La vapeur les étouffe, et le roseau les cache. On dirait que la malédiction du ciel a troublé ces eaux et les a empoisonnées. Qui dort auprès de ces eaux meurt : les paysans me l'ont dit. Tous ces dieux impies de marbre et d'airain qui respiraient par des poumons de plomb et vomissaient les rivières qu'ils avaient bues, sont restés en place. Mais au printemps les oiseaux déposent leurs nids au fond de la conque muette des tritons ; les cascades pétrifiées n'épanchent plus que du lierre ; l'eau a verdi en herbe, l'herbe a monté : on fauche ces mers.

Alors le soleil descendait et illuminait en écharpe ces eaux prodigieuses et fières. Guidée par le roi et la reine-mère, une population d'élite s'étale sur les gradins cintrés qui vont du château aux parterres : des figures belles et sereines, sœurs de têtes royales, se déroulent avec lenteur dans

un arc indéfini, s'avancent au milieu de l'air tiède et violet qui les encadre. À ces chairs reposées et blanches, à ces robes de soie émues par des mouvemens amoureux et chastes, à cette solennité au milieu de tant de jeunesse, on dirait une fête de Zénobie à Palmyre, si jamais Palmyre eut de telles fêtes.

Toute la monarchie de Louis XIV, mais la jeune monarchie, est là. La Fronde, à qui l'on a pardonné, la Fronde est venue en petit manteau de satin, laissant flotter au vent des pas ses dentelles brodées, ses rubans de moire, ses nœuds de soie. Des plumes blanches s'inclinent sur le chapeau rabattu des héros du faubourg Saint-Antoine : leur chapeau est penché sur l'oreille, et leurs têtes encore toutes railleuses de dédain pour monsieur le cardinal, suivent l'inclinaison des plumes et du chapeau ; leurs moustaches partagent cette inflexible obliquité. Leur cœur s'est rallié au roi ; leur chapeau pas.

Si la pente devient rapide, les cavaliers abandonnent le bras de leurs dames, qui, pour assurer leur marche, appuient leurs mains gantées, un peu au-dessous d'elles, sur des épaules officieuses. Ainsi, à perte de vue, à droite, à gauche, au fond, ce sont des groupes en cascades, penchés l'un sur l'autre dans la plus harmonieuse dégradation. Des sourires montent vers des visages gracieux à mesure que des pieds descendent ; et si parfois un vent frais s'élève des pièces d'eau vers le sommet de cet amphithéâtre, toutes ces robes, trainantes de femmes enveloppent dans une nuée de mousseline le groupe, tous les groupes, dames et cavaliers, et ce n'est plus alors que quelque chose d'indécis et d'ailé, insaisissables apparitions du crépuscule.

Le roi était vêtu fort simplement : il portait une veste de drap bleu à boutons d'or, l'Ordre passait au-dessus de tout ; ses souliers étaient ornés de boucles d'émeraudes, une seule plume blanche flottait à son chapeau.

La fille de Charles I<sup>er</sup>, madame Henriette, cette femme dont la vie ou plutôt la mort a divinisé Bossuet, avait déjà, quoiqu'à peine âgée de dix-sept ans, cette empreinte de douleur si belle et si fatale au front des Stuarts. Henriette était frêle et blanche, d'une délicatesse extrême ; son cou

était celui de Marie Stuart; d'une transparence si pure qu'on eût pu voir à travers couler le poison du chevalier de Lorraine. Henriette était de ces femmes pénétrantes qui écoutent avec leurs yeux. Tous ses mouvemens, sans qu'elle s'en aperçût, étaient comptés et renvoyés avec des interprétations à son époux, par sa belle-mère, Anne d'Autriche, qui, à chaque instant, se tournait pour épier l'arrivée de quelqu'un impatientement attendu par elle. Cette préoccupation de la reine-mère cessa quand elle vit descendre M. de Saint-Aignan conduisant, avec une grâce parfaite, une jeune femme encore peu connue à la cour : c'était une demoiselle d'honneur de madame Henriette.

Les mémoires nous ont conservé la parure qu'avait choisie pour cette soirée M<sup>lle</sup> de la Vallière. Sa robe était blanche, étoilée et feuillée d'or, à point de Perse; arrêtée par un ceinture bleue tendre, nouée en touffe épanouie au-dessous du sein. Épars en cascade ondoyante, sur son cou et ses épaules, ses cheveux blonds étaient mêlés de fleurs et de perles sans profusion. Deux gros diamans verts rayonnaient à ses oreilles. Ses bras étaient nus; pour en rompre la coupe, trop frêle, ils étaient cernés au-dessous du coude d'un cercle d'or ciselé à jour, les jours étaient des opales. Un peu blanc-jaunes, comme il était riche alors de les porter, ses gants étaient en dentelle de Bruges, mais d'un travail si fin, que sa peau n'en paraissait que plus rose sous la transparence.

Pour s'apercevoir de l'inégalité de sa marche, il aurait fallu pouvoir détacher, — et qui en était capable? — le regard de son buste, le plus délicat qui ait jamais existé à la cour, et c'eût été sans profit pour l'envie, car cette imperfection d'un beau cygne blessé cessait de paraître quand M<sup>lle</sup> de la Vallière appuyait ses pieds sur un tapis. Elle ne boitait qu'en marchant sur la pierre. Une fois duchesse elle ne boita plus. Louis XIV le voulut ainsi.

Sa figure est trop connue pour essayer de la reproduire; ce fut celle de la Vénus chrétienne de la France. Ses yeux bruns de vierge martyre, aux paupières de soie, s'ouvriraient peu au jour, et bien qu'ils n'eussent encore réfléchi que des visages jeunes et beaux comme le sien, qu'ils n'eus-

sent vu de bien près qu'un homme, si ce fut un homme, Louis XIV; qu'une femme, si ce fut une femme ou un ange, M<sup>me</sup> Henriette d'Angleterre, ils étaient déjà chargés de cette infortune qui lui arracha tant de larmes aux Carmélites. M<sup>lle</sup> de la Vallière vint au monde pour pleurer : elle n'attendait que l'occasion d'être reine.

Elle avait le sourire fermé, quoiqu'elle eût la bouche grande; ceux qui l'aimaient, l'aimaient ainsi : mais ses rivales, et Bussy, l'écho de toutes les jalousies, ont attribué à l'irrégularité de ses dents le soin qu'elle eut toute sa vie de ne jamais les montrer. A cette précaution, il faut rapporter sans doute la discrétion de ses paroles et de sa familiarité. Sa taille était petite, mais élégante et flexible. Jamais elle ne fut jeune, car elle resta toujours enfant; gracieuse enfant qui aima trop tôt pour vivre. Singulier reproche ! et que ne mérita jamais M<sup>me</sup> de Montespan : on lui reprocha d'être complètement privée de formes. Comme si les charmes d'une femme étaient ailleurs que dans l'opinion de celui qui l'aime ? Et combien ne faut-il pas être plus difficilement belle, ainsi que le fut M<sup>lle</sup> de la Vallière pour se faire aimer par d'autres voies secrètes, par des causes qui ne s'altèrent jamais, dût la petite-vérole dans son vol gâter un noble visage ! M<sup>lle</sup> de la Vallière était marquée de petite-vérole.

Elle aima ! Quel plus bel éloge peut-on écrire du cœur d'une femme qui s'attacha, non au fils d'Anne d'Autriche, mais à Louis-Dieudonné; non à Louis XIV, vainqueur du Rhin et de la Meuse, mais au jeune homme, tremblant sous la tutelle de sa mère, n'osant demander mille pistoles à son surintendant, humble devant son confesseur; non au roi, chargé de lauriers et de diamans, faisant agenouiller des ambassadeurs du pape, des doges de la sérénissime république, recevant assis et couvert des représentans du roi de Siam, mais au beau cavalier, à la bouche rouge, aux cheveux presque noirs, grand, infatigable, courageux, chérissant toutes les femmes, mais n'en aimant qu'une, elle !

Louis XIV se peint dans ses maîtresses, et surtout dans les trois qui, plus particulièrement, disputèrent son cœur.

Est-il plein de sève, d'entraînement, de cette galanterie chevaleresque de la fronde, un peu espagnole, très-fière, mettant du point d'honneur dans l'amour, il aime M<sup>lle</sup> de la Vallière. La Mancini ne fut qu'une révélation soudaine qui apprit à Louis XIV qu'il y avait des femmes. A-t-il passé cet âge, qui passe aussi pour les rois, est-il entré dans la vie, cette route pavée et sans ombre, qu'il lui faut des amours faciles et commodes, payés avec rien, avec de l'or, que la marée des courtisans dépose tous les matins au pied de son alcôve : il aime M<sup>me</sup> de Montespan, une belle femme qui ne boite pas, qui a de gros bras, de fortes épaules, qui perd 500,000 livres au jeu de Marly chaque mois, qui accouche en riant et qui accouche toujours. Épuisé d'esprit et de corps, capable d'apprendre sans émotion que M<sup>lle</sup> de la Vallière est morte au monde à trente-un ans aux Carmélites, et que M<sup>me</sup> de Montespan a passé ses épaules et ses bras à quelques ducs, il tourne enfin vers la religion, il se jette dans le sein de M<sup>me</sup> de Maintenon, et y meurt. Ainsi Louis XIV pourra dater, en expirant, de son règne le soixante-sixième, et de sa maîtresse la troisième.

Ces deux hommes, qui marchent côte à côte du roi, l'accompagneront ainsi toute sa vie : à sa table pour applaudir pendant plus d'un demi-siècle à toutes ses paroles ; à l'église, pour déposer qu'il est dévot, ou pour qu'il témoigne qu'eux le sont ; à la guerre, assez près de lui pour ne pas craindre d'être blessés, ou assez loin de lui pour laisser croire qu'il court de grands dangers ; à son lit, l'un pour en chasser la femme légitime, l'autre pour y introduire la maîtresse en faveur ; et presque à son convoi funèbre, celui-ci pour dire : *Le roi est mort !* celui-là pour crier : *Vive le roi !*

Ces deux hommes s'abdiqueront dans Louis XIV ; ils vivront de ses joies et de ses douleurs comme lui-même. S'il est gai, ils riront ; s'il pleure, ils trouveront des larmes. Lui jeune, ils seront jeunes ; lui vieux, ils se courberont, ils auront des rides ; et si Louis XIV perd ses dents, ils trouveront le secret de n'en plus avoir. L'un n'aura commis qu'une inconvenance, ce sera celle de mourir avant le roi ; l'autre n'aura pris qu'une liberté, celle de mourir après.

Voyez ! Louis XIV sera destiné à survivre à tous ceux qu'il

aura élevés ou abattus, ministres ou maréchaux, grands peintres ou célèbres poètes; à ceux qui sont nés avant lui, à ceux qui seront nés depuis lui, à tous ses parens, à son frère, à sa belle-sœur, à ses héritiers, hormis un seul, parce qu'il est passé en chose jugée qu'en France celui-là ne meurt pas; à presque tous ses bâtards, morts jusqu'à trois par mois, avec la rapidité qu'il les fit; à toutes ses maîtresses, aux plus vieilles comme aux plus jeunes, même à ses monumens; à Fontainebleau, désert dans sa vieillesse; à Saint-Germain, s'éroulant sous le poids des dorures; à Versailles, où l'eau aura cessé de descendre; à Marly, où elle aura cessé de monter; à Trianon, porcelaine brisée; il sera sur le point de survivre à la monarchie. Seulement deux hermaphrodites lui resteront, deux parodies de maréchaux et de ministres, deux grimaces éternellement complaisantes, deux rires implacables, deux porcelaines de Chine remuant et souriant aux deux coins du logis, quoi qu'il arrive; deux squelettes impérissables, deux courtisans embaumés et vivans; deux flambeaux pour toutes ses amours, deux cyprès pour sa tombe: l'un le duc de Saint-Aignan, l'autre le marquis de Dangeau.

Ils sont là tous les deux.

Un coup de canon fut tiré de l'esplanade du château. A ce signal, les eaux devaient partir. Elles partent.

Jamais merveille de ce genre n'avait frappé la cour. Pour concevoir cet étonnement, oublions les chefs-d'œuvre de bronze et de fonte des frères Keller des jardins de Versailles et de Saint-Cloud. Saint-Cloud et Versailles n'existaient pas; l'hydraulique était inconnue en France.

Les eaux partent; ces bassins, tranquilles il n'y a qu'un instant, remuent, montent, bouillonnent. Cent trente-trois jets d'eau jaillissent à perte de vue; ils retombent en brouillard humide nuancé de toutes les couleurs du prisme. Autant de figurations mythologiques en fonte déroulent en pages liquides les métamorphoses d'Ovide. Voilà Pan: voilà Syrinx: ici les satyres aux genoux de la nymphe qui les dédaigne, et fuit poursuivie par le dieu Pan. Plus loin le fleuve Ladon reçoit Syrinx éplorée, et la transforme en roseaux. Du milieu des roseaux des grenouilles de fer soufflent l'eau en menues gerbes. Le poème aquatique finit là. Les trois unités

sont respectées sous l'eau comme sur la terre. Neptune reconnaît Aristote ; Benserade n'a pas le plus petit mot à dire.

D'autres bassins , d'autres merveilles. Admirez Prométhée en perruque limoneuse qui , avec de l'eau et de la terre , fait un homme. La terre , c'est un morceau de cuivre ; l'homme , o'est Louis XIV portant le sceptre. Du sceptre part un vigoureux jet d'eau. Louis XIV a la bonté de se reconnaître et de sourire.

Après la fable , l'allégorie. Jupiter , emblème de la puissance , enlève Europe dans Ovide ; à Vaux , il enlève la Hollande. C'est une grosse femme au pied de laquelle on a gravé *Batavia*. Jupiter , c'est encore Louis XIV.

Laissons dire encore M<sup>lle</sup> Scudéry : « On voit un abîme » d'eau au milieu duquel , par les conseils de Méléandre » (Lebrun) on a mis une figure de Galathée avec un cyclope » qui joue de la cornemuse , et divers tritons tout alentour. » Toutes ces figures jettent de l'eau et font un très-bel objet. » Mais ce qu'il y a de très-agréable , c'est que toute cette » grande étendue d'eau est couverte de petites barques peintes et dorées , et que de là on entre dans le canal. »

Au tour de l'apologue maintenant. Un monstrueux lion de fer qui rugit de l'eau caresse de l'une de ses patés un petit écureuil , tandis que de l'autre il presse et retient une couleuvre. L'écureuil , c'est Fouquet , son symbole héraldique ; la couleuvre , c'est Colbert ; le lion qui rugit , c'est toujours Louis XIV .

Et quand ces eaux , dieux ici , divinités plus loin , païennes et monarchiques , ont fatigué l'air de leurs élancemens , elles coulent dans un canal d'une demi-lieue , auquel la fantaisie a donné , de distance en distance , des formes et des dénominations singulières. La tête du canal s'appelle la Poêle. La queue de la Poêle , c'est le prolongement du canal , qui , cinquante pas au-dessous , s'équarrit en miroir et en prend le nom. Au-dessus du miroir est la Grotte de Neptune , qui fait face aux cascades de l'autre côté du canal. Sept arcades où s'incrument sept rochers , et que terminent deux cavernes où se cachent , sous un rideau de pierre dentelée , deux statues de fleuves , forment cette Grotte. Tantôt appelée la grotte de Vaux , et tantôt de Neptune , elle déploie soixante-dix marches de chaque côté , conduisant à une spa-

cieuse terrasse au-dessus des arcades. C'est là qu'était la Gerbe-d'Eau, vaste réservoir qui alimentait la grotte de Neptune, et du centre duquel jaillissait un jet d'eau de toute hauteur.

Placé sur la terrasse de la Grotte, Louis XIV put voir toute la fête et en être vu. C'est le point le plus élevé de la ligne des travaux hydrauliques. Tournez-vous : un monument l'atteste. Hercule est derrière la terrasse, au-delà de la Gerbe-d'Eau, les bras croisés. Il semble dire : Ici finissent mes travaux, allez plus loin.

Ce fut de là aussi que le roi, jaloux de cette pompe, se dit : J'étendrai ma main sur ce château orgueilleux, et il tombera comme celui qui l'habite ; j'épancherai ces eaux, et elles disparaîtront comme celui qui les a ramassées ; elles et lui ne se retrouveront plus. Celles-ci seront le désespoir du voyageur, celui-là de l'histoire. J'en donne ma parole de roi.

Qui n'eût pas été roi eût éprouvé une délicieuse rêverie à l'aspect de ces femmes saisies de respect, d'amour et de silence au bord des bassins limpides et agités comme elles, blanches comme leurs parures, fraîches comme des naïades, presque endormies à la pluie monotone des cascades, à la fraîcheur assoupissante de la nuit.

Chaque minute a sa surprise. Les eaux changent de couleur, elles en seront plus visibles. Elles s'élancent rouges, jaunes, vertes, mélangées. Un instant elles défient la nuit. D'autres deviennent harmonieuses. Un Apollon de marbre renvoie de sa harpe des vibrations sonores : l'eau a effleuré les cordes de cristal de l'instrument, il chante.

Puis tout cesse — tout retombe. Les bassins reprennent leur niveau, des barques dorées sont lancées, des femmes s'y penchent, et nautes armées d'éventails, se croisent en tous sens et vont débarquer à l'extrémité du canal.

Une étoile luit, la cloche sonne : c'est l'heure du dîner, on remonte au château.

Et cela ne s'est plus revu. La malédiction du roi a été puissante. L'eau a séché comme la pluie sur une tôle brûlante ; les jets d'eau sont rentrés dans la terre ; pas plus de trace que du déluge. Les pierres des bassins ont été arrachées,

sont éparses partout. Le canal est resté, la poêle et le miroir aussi. Mais la poêle est un pré, le miroir ne réfléchirait pas le soleil. Dérision ! Je ne sais quel ciseau a creusé dans le flanc des sept rochers de la grotte des lignes qui simulent la chute de l'eau. C'est de l'eau sculptée, de la fraîcheur en peinture. On meurt de soif rien qu'à les voir. Deux monstrueux lions de marbre, caressant deux écureuils, — toujours Fouquet et Louis XIV, — gardaient et gardent encore les marches de la terrasse dont j'ai parlé. Un cerisier voisin a passé l'une de ses branches sous le ventre du terrible animal, et le porte. Dans trois ans le cerisier, devenu fort, aura renversé le lion de son socle. Ces marches, modèles du grand escalier de Versailles, tremblent aujourd'hui et chancellent sur l'herbe qui les déchausse. Savez-vous qui les gravit depuis que Louis XIV et Fouquet, Henriette d'Angleterre et M<sup>lle</sup> de La Vallière y ont laissé leur empreinte ? Savez-vous qui ? Des milliers de couleuvres. Les couleuvres, armes vivantes de Colbert !

Voyageur fatigué et mourant de soif, j'ai demandé un verre d'eau à ce château qui dépensa huit millions pour avoir de l'eau : je ne l'ai pas trouvé.

## VI.

Mignard a décoré le salon d'été où le dîner allait être servi. Parfaitement conservé, il est tel quel aujourd'hui. La pièce qui le précède est voûtée, et porte pour ornemens des rosaces d'or épanouies au fond d'encadremens en saillie.

Jamais allégorie ne justifia mieux sa destination que celle qui se multiplie à l'infini sous les lambris du salon d'été. Père et mère naturels de tout ce qu'on mange et boit, le commerce et l'abondance, toujours fort beaux en peinture, flottent au plafond, au centre des incalculables subdivisions gastronomiques qu'ils engendrent. Ce sont les incarnations de Brama en matière de comestibles. L'effet n'en est pas heureux, et malgré la poésie des emblèmes, qui voile un peu le matérialisme des choses représentées, on dirait la galerie de peinture d'un maître d'hôtel retiré dans son château.

Disposé pour recevoir les personnes que le roi voulait

bien honorer de sa table , un cercle de chaises était le seul indice des approches du diner. La symétrie des places traçait le vide de la table , mais il n'y en avait pas. Où donc poseraient les mets ?

Le roi s'assit , invitant son frère , sa mère et sa belle-sœur , Dangeau et quelques favoris à prendre place à ses côtés. Fouquet obtint de Louis XIV la faveur de le servir , debout , derrière son fauteuil.

Dès que les convives furent assis , sur un signe de Fouquet , le plafond descendit lentement et au son d'une musique douce. A hauteur voulue , la table aérienne , chargée de flambeaux , fumante des mets qu'elle portait , s'arrêta. Un autre plafond avait remplacé celui qui s'était détaché. On attendit que le roi applaudit à ce coup de baguette féerique du surintendant. Le roi applaudit , ce fut un murmure d'éloges.

Pour n'être pas descendues du plafond , les autres tables n'étaient pas moins fastueusement couvertes. On en avait dressé dans la salle des Gardes , sous les marronniers , dans les parterres , dans la cour d'honneur et dans la cour des Bornes.

Vatel et ses aides avaient pourvu à la confection de ce prodigieux diner ; le même Vatel qui se tua quelques années après à Chantilly du désespoir de ne voir pas arriver la marée à temps. A Vaux , la marée fut fidèle à Vatel. D'ailleurs les précautions étaient si bien prises que si les poissons de la rivière venaient à manquer , ceux de l'Océan du moins n'exposeraient pas à cette déconvenue. Fouquet avait enfermé vivans dans un bassin d'eau de mer des saumons , des esturgeons et plusieurs dorades. On lit dans La Fontaine une épître à l'un de ces saumons.

Quand l'officier de la bouche se présenta pour faire , selon l'usage , l'essai des viandes et des boissons , le roi l'écarta , et , d'un sourire qui alla au cœur du surintendant , il sembla lui dire : Chez vous , mon hôte , j'ai pleine confiance , je vous le prouve.

A toute gracieuseté de prince il faut répondre par une autre : Fouquet se versa de la bouteille du roi , et but.

La sensualité du temps n'était pas montée au degré d'aujourd'hui ; l'art de fondre en une saveur indéfinissable mille

saveurs était dans l'enfance, quoique les cuisines souterraines de Vaux soient des monumens. L'eau des fossés les entoure, des voûtes de pierre les couvrent. Un cavalier et son cheval auraient assez d'espace pour se promener sous le manteau des cheminées. Un bœuf y rôtissait à l'aise. Des broches géantes, vieilles armures de cuisine, rouillées au râtelier, attestent ce qu'on mangeait au château et ce qu'on n'y mange plus. Sur un plat d'argent qui couvrit la table, on servit un sanglier tout entier dont on avait doré les défenses. A mesure qu'on enlevait les porcelaines et les cristaux, des domestiques les jetaient dans les fossés, comme trop dignes, après l'usage qu'on en avait fait, pour servir à d'autres banquets.

Au dessert, le roi ne manqua pas de parler de la chasse, son entretien de prédilection : — Monsieur de Belle-Isle, vos parcs sont-ils giboyeux ? — Sire, ils le sont peu. Votre majesté n'ignore pas que, plantés depuis à peine quatre ans, ils n'offrent encore ni assez d'ombre ni assez d'abri aux cerfs et aux sangliers. — C'est d'ommage, l'emplacement est bon. — Sire, je le croyais comme vous. — Et qui donc n'est pas de notre avis ? — Quelqu'un de peu, sire. — Cela doit être. Appelez M. de Soyecourt, le plus effréné chasseur de notre royaume. Est-il ici ? — Sire toute la noblesse de votre maison vous entoure. — Qu'on l'introduise, je vous prie.

M. de Soyecourt parut.

— Que pensez-vous, monsieur, vous dont les lumières sont si justes là-dessus, du parc de M. de Belle-Isle ?

En réponse, M. de Soyecourt entame une description du parc et des parcs en général, si longue et si pédante, de la chasse et de toutes les chasses, que Louis XIV pria le surintendant de faire venir Molière. Sur ce que Fouquet rappela au roi que Molière était un comédien et non un chasseur : — Et ne trouvez-vous donc pas que j'ai raison, répliqua le roi, de mander M. Molière ?

Le pauvre comédien reçut l'ordre d'écouter à la porte les paroles ridicules qui échapperaient à M. de Soyecourt. L'intention du roi fut admirablement comprise. Trois heures après, il reconnut et applaudit dans Dorante, ce *fâcheux* parlant toujours de la chasse, le personnage de M. de Soyecourt.

court qu'il avait lui-même indiqué. Cet excellent trait de la comédie des *Fâcheux* appartient à Louis XIV.

Bref, M. de Soyecourt fut d'avis que le parc de M. de Belle-Isle était excellent. Enivré de la conversation qu'il avait eue avec le roi, il se retira glorieux comme s'il eût tué un cerf dix-cors.

— Mais nommez-nous donc, monsieur de Belle-Isle, le difficile chasseur qui a mérité de votre parc. — Sire, c'est mon jardinier.

— Le Nôtre, celui même qui l'a tracé avec tant de génie? Mais que je le voie. — Sire, il va vous être présenté. Votre majesté aura l'indulgence d'excuser son costume et ses propos; c'est un paysan.

Parut en effet un paysan de cinquante ans environ, en veste, en gros souliers, roulant son chapeau entre ses doigts, tremblant et pâle, regardant au plafond.

— Vous avez, mon ami, avancé une opinion que nous ne partageons pas. — Mon roi, c'est possible. — Sur quoi avez-vous établi que le parc de M. de Belle-Isle n'était pas propre à la chasse? — Mon roi, c'est que si j'eusse dit le contraire les chasseurs m'auraient dégradé mon pauvre parc avec leurs chevaux et leurs chiens. Nos arbres sont jeunes, il faut les épargner. Et voilà toute l'histoire. — C'était donc un mensonge? — Sans doute, mon roi; mais gardez le secret, demain on chasserait la grosse bête dedans.

Le Nôtre, croyant la conversation finie, mit son chapeau et se dirigea vers la porte. — Monsieur Le Nôtre! — Mon roi! — Vous allez me bâtir un château. — Deux, mon roi. — L'un à Versailles, l'autre à Trianon. — Sire, une façade et deux ailes, voûte. A droite une pièce d'eau, à gauche une orangerie; parc de gazon, galerie, quatre lieues d'horizon. — 20,000 francs, Le Nôtre. — Mon roi, ce n'est pas assez. — Mais pour vous, Le Nôtre. — Mon roi, c'est trop. — Un escalier de géant, Le Nôtre. — Par où vous monterez, mon roi. — 20,000 francs pour toi, Le Nôtre. (Fouquet dit à voix basse.) Découvrez-vous, Le Nôtre, vous parlez au roi. — Oh! pardon. Tenez-moi donc un instant mon chapeau.

Fouquet tint le chapeau; la cour était ébahie.

— Le Nôtre, des fontaines de marbre. — De bronze, mon

roi. Une terrasse, Le Nôtre.—Au pied de l'escalier, mon roi.—20,000 francs pour toi, Le Nôtre. Un canal grand comme une mer. Et mais, il n'y a pas d'eau!—Elle montera de Marly. A défaut, nous avons l'Océan, mon roi.—20,000 francs pour toi, Le Nôtre.—Je ne dis plus rien, je vous ruinerais, mon roi.—Je vous fais chevalier, je vous anoblis, Le Nôtre.—Il faudra trois mille pieds d'orangers pour une serre au bas du grand escalier, mon roi.—Je vous donne la croix de Saint-Michel, Le Nôtre.—A quand les maçons, mon roi?—A bientôt.—Mon roi, je t'aime.

Et Le Nôtre se jeta au cou du roi : Fouquet épouvanté de cette familiarité, s'efforça de le retenir.

—Laissez, monsieur de Belle-Isle, c'est l'accolade de chevalier.

Le plan du palais de Versailles était arrêté.

Un homme encore jeune, à la livrée du surintendant, se posa en face du roi, tenant un objet voilé sur ses bras.

— Votre majesté permet-elle qu'on découvre ce tableau ?

Le roi fit un signe d'assentiment.

Et le portrait de Louis XIV, revêtu du costume qu'il portait ce jour-là, rendu avec la plus fidèle ressemblance, suspendit l'admiration si intelligente de la cour. En huit heures ce chef-d'œuvre, dont le Louvre a hérité, était sorti, pour ne plus périr, du pinceau du jeune artiste.

—C'est bien, s'écria Louis XIV.

Le tableau tremblait sur les bras émus du peintre. Il lui échappait.

M<sup>me</sup> Henriette se leva, le fixa par la bordure sur son genou, et le tint en équilibre par l'anneau du cadre, afin que le roi le vît mieux.

—Oui, c'est très-bien. Il y manque pourtant quelque chose, messieurs.

On était attentif aux critiques du roi.

—La signature du peintre.

Avec la pointe d'un couteau le peintre écrivit dans l'épaisseur de la couleur encore fraîche : *Lebrun*.

—Ajoutez, monsieur Lebrun : Premier peintre du roi.

—Remerciez votre souverain, monsieur Lebrun, de la

gloire qu'il fait à votre talent ; moi je vous remercie ici de celle qui réjaillit par vous sur ma maison.

Accompagné du surintendant jusqu'à la dernière pièce, Lebrun se retira.

— Voyez-vous, ma mère, si je profite de vos conseils. Je souffre à voir la magnificence de cet homme. Mais je lui ai déjà enlevé les plus beaux bijoux de son orgueil : Lebrun, Le Nôtre, Le Vau, sont à moi. Nous jouerons de malheur si nous n'égalons pas, roi de France, la somptuosité d'un surintendant.

— Silence, mon fils : où les plafonds descendent les planchers peuvent s'écrouler.

— Ceci me lasse : ce luxe m'outrage, je veux sortir.

— Vous resterez. L'emportement fit à Versailles la *journée des dupes*, la finesse en eut tout l'avantage. Vaux profitera de l'expérience de Versailles.

— Quoi ! je porte le fer et la flamme dans la moindre province rebelle qui refuse la Taille, et je souffrirai avec complaisance qu'on dévore vingt provinces dans ce château !

— Celui qui aurait le château aurait les vingt provinces.

— Oui, celui...

Une musique légère qui retentit dans l'antichambre couvrit les paroles à demi-voix dites par le roi à sa mère ; et parut Fouquet qui demanda la permission de présenter à leurs majestés la nymphe de Vaux en personne.

La nymphe, qui n'avait modifié son costume de demoiselle d'honneur de Madame que par deux ailes blanches attachées à ses épaules, et qui était M<sup>lle</sup> de La Vallière, remit au roi un rouleau de parchemin, l'invitant à lire.

Le roi lut, sourit, et passa l'écrit à sa mère.

— Monsieur de Belle-Isle, dit le roi, je vous remercie au nom du dauphin, si le ciel doit nous en envoyer un, du don que vous lui faites du château de Vaux et de ses dépendances. Il sera temps de le lui offrir quand il sera en mesure d'accepter lui-même. Jusque-là gardez ce château, que vous avez rendu si beau par vos soins, et dont vous faites si bien les honneurs. Nous tiendrons compte de l'offre, mais c'est tout ce que nous retenons.

Fouquet se précipita aux genoux du roi et lui baisa la main.

Anne d'Autriche laissa lire dans ses yeux à son fils : « Tu seras un grand roi. »

Et , tempérant les paroles graves qu'il avait prononcées , Louis ajouta : Les nymphes , mademoiselle de La Vallière , font aussi partie du château.

— Sire , répondit naïvement la demoiselle d'honneur , je vous appartiens.

Le roi se leva , le dîner était fini.

D'une santé délicate et malade , M<sup>me</sup> Henriette obtint du roi de retourner à Fontainebleau. Elle partit.

Dangeau écrivit dans un coin sur les tablettes qu'il destinait à ses mémoires , où il recueillait jour par jour les faits et gestes importants du règne :

« Au dîner du sieur Fouquet , le 17 août 1661 , il y avait une superbe montagne de confitures. »

## VII.

-Plusieurs seigneurs avaient été mis dans le secret de la surprise ménagée au roi après le repas.

Au milieu de la confusion qui suit le dessert , un cor se fit entendre ; il sonnait le départ pour la chasse , la fanfare matinale. — N'est-ce pas le bruit du cor ? s'informa le roi. Des chiens s'élançèrent en aboyant dans les salons. — Sire , pardonnez la surprise , c'est la chasse. — Êtes-vous gais , messieurs , la chasse ! — Oui , sire , la chasse aux flambeaux. — Y songez-vous ? il est nuit , et certes nous n'allons pas , que je pense , en habits de soie et en jabots , courre le cerf ? Vous êtes jeunes , messieurs , et nous sortons de table.

Les chiens aboyaient toujours , les fouets claquaient et faisaient vaciller les lumières , les cors ne cessaient de retentir , les domestiques couraient en désordre d'appartement , en appartement , armés de torches. On offrit au roi un fusil. Trente chasseurs se présentèrent en même temps , piqueur en tête. Les dames se réfugièrent dans la salle des Gardes , où elles s'enfermèrent , et d'où elles purent voir à travers les carreaux ce qui allait se passer.

— M'apprendra-t-on à la fin ce que c'est ? s'écria le roi impatienté, tenant son fusil dans l'attitude la plus embarrassée. Un cerf bondit devant lui et renverse deux flambeaux de la table. — A vous, sire ! Le roi comprit alors qu'on avait lâché du gibier dans le château, et que c'était sérieusement une chasse au salon. Il s'exécuta de bonne grâce. Jeune comme les autres, fou de la chasse, il poursuivit le cerf de pièce en pièce, s'embusqua aux portes, se perdit dans les corridors, entraîné par la fuite de la bête. D'autres cerfs descendaient les marches : des nuées d'oiseaux volaient partout, tourbillonnaient dans la rampe ; des faisans sortaient de dessous le fauteuil, des lièvres se cognaient aux portes.

Le carnage commence.

Des cerfs tombent sur des tapis, et des renards expirent dans des bergères. Ne trouvant aucune issue, traqués de toutes parts, des chevreuils en démente se précipitent par les croisées ouvertes et illuminées. Du dehors on applaudit, du dedans on tire au vol sur le chevreuil qui roule souvent dans les fossés. On ne craignait pas de briser les glaces. A cette époque il n'y avait pas de glaces dans les salons. On ne courait que le risque de souiller des tapis de cinquante mille livres, ou de mutiler des corniches dorées. A travers leur cage transparente, les dames étaient témoins de ce spectacle, qui n'était pas sans effroi pour elles. On riait, on tremblait. Souvent les vitres brisées, les bourres enflammées, l'oiseau atteint, volaient au loin dans la cour.

Et pour mieux voir, les laquais étaient montés sur leurs sièges et sur le dôme des chaises à porteur.

Les rideaux eurent beaucoup à souffrir : les cerfs cherchaient un refuge dans les vastes plis de leur colonne soyeuse ; et dans ce fourreau qui les étouffait, ils se livraient bondissants à leurs ennemis. Plus heureux, les lièvres et les faisans s'en allèrent par la cheminée.

Cette chasse dura vingt minutes. Les cors sonnèrent la fin du combat. On exposa devant les dames le résultat de la victoire : quelques cerfs étourdis, quelques oiseaux revenus déjà de leur frayeur. Bien des reproches d'imprudences furent effacés. Les armes n'avaient été chargées qu'avec des

balles de liége : pas une goutte de sang n'avait coulé.

Après quelques minutes de repos, en hôte délicat qui comprit qu'un plaisir plus calme devait succéder à cette émotion fatigante, Fouquet proposa de se rendre à la comédie.—On s'y rendit.

La Fontaine était exact lorsqu'il écrivait à son ami M. de Maucroix, dans la *Relation de la fête donnée à Vaux*, que « le » souper fini, la comédie eut son tour; qu'on avait dressé le » théâtre au bas de l'allée des Sapins. »

L'allée des Sapins existe encore. Elle est noire et répand une forte et amère odeur de résine. Découpées par tranches horizontales et s'évasant en pyramides, les branches panachées se pressent et se rapprochent. Il faut près d'une demi-heure à parcourir l'allée des Sapins de son point de départ du château où elle prend le nom d'allée des Portiques, pour le convertir en route, jusqu'à son extrémité occidentale, spacieux hémicycle où *les Fâcheux* de Molière furent représentés pour la première fois.

Aujourd'hui couvert de jeunes arbres plantés en quinconce, seule altération qu'il ait subie, cet emplacement contiendrait deux mille personnes, en les supposant placées avec la liberté des spectateurs de cour. Je me suis assuré, M<sup>lle</sup> Scudéry d'une main, et La Fontaine de l'autre, que c'était rigoureusement là et non ailleurs que *les Fâcheux* avaient été joués.

Quoique l'allée des Sapins ait deux versans, il est impossible de placer la scène à celui qui touche au château. Là il n'est pas encore allée des Sapins, mais des Portiques. Ce point reconnu, *les Fâcheux* n'auraient pu être joués ni plus près ni plus loin. Plus près ce serait l'allée même, et non le bout; plus loin le terrain manque, c'est le bord. Au-dessous sont les eaux. Vous me pardonnerez ces détails.

C'est donc là que Molière, il y a près de deux siècles, pauvre comédien courant la province, vint peut-être à pied pour jouer devant son roi. Qu'il serait curieux de savoir s'il passa par Melun! de connaître le cabaret où il s'arrêta pour corriger quatre vers au crayon, boire un verre de vin et se remettre en route! Mais à coup sûr il a foulé cette allée des Sapins; là son coude a effleuré; là son pied a posé; là sa bouche a parlé. Molière a parlé ici, dans cet air, dans cet espace-

Ce soleil qui se couche éclaira sa face sublime le 17 août 1661.

La pièce fut jouée aux flambeaux et devant des spectateurs échelonnés sur trois rangs. Le roi occupait le centre, assis dans un fauteuil ; à sa droite était la reine-mère, à sa gauche sa belle-sœur ; un peu au-dessous de lui, Monsieur et le prince de Condé avaient deux sièges. Le rang qui se prolongeait à la droite et à la gauche du roi n'était composé que de dames. M<sup>me</sup> Fouquet venait après la reine. Derrière les dames étaient les ambassadeurs. Beaucoup, qui n'avaient pas trouvé à se placer, se pressaient au bout des allées, disputaient un courant d'air entre deux épaules pour voir ou pour entendre ; d'autres avaient grimpé aux arbres, et planaient de là sur ce cercle, au milieu duquel un seul homme était debout : Molière.

« D'abord que la toile fut levée, un des acteurs, comme vous pourriez dire moi ( Molière, *les Fâcheux*, *Avertissement* ), parut sur le théâtre en habit de ville ; et, s'adressant au roi avec le visage d'un homme surpris, fit des excuses du désordre de ce qu'il se trouvait là seul, et manquait de temps et d'acteurs pour donner à sa majesté le divertissement qu'elle semblait attendre. En même temps, au milieu de vingt jets d'eau naturels, s'ouvrit cette coquille que tout le monde a vue, et l'agréable naïade ( M<sup>lle</sup> Béjart, plus tard femme de Molière ), qui parut dedans, s'avança au bord du théâtre, et, d'un air héroïque, prononça les vers que M. Péliisson avait faits, et qui servent de prologue. »

Tout homme a une haine profonde, c'est son génie. Molière eut celle de l'aristocratie ; il la heurta et la foula sous toutes ses formes. Les détours qu'il prend sont admirables. La comédie qu'on ne lit pas est la véritable dans Molière. Prenez-y garde, sans cette seconde vue, la meilleure partie de son talent va vous glisser entre les doigts, et il ne vous restera plus qu'une bouffonnerie prise à Boccace, à l'Italie, à l'Espagne. On a dit que Molière « constituait à lui seul toute l'opposition de son temps. » Nous recueillons l'aveu ; mais, en le répétant, on nous pardonnera de n'être pas de l'avis de ceux qui l'ont émis comme un éloge.

Ouvrez le *Bourgeois gentilhomme*. Un bourgeois prend un

maitre de musique, un maitre de philosophie, un maitre à danser ; il faut verser jusqu'à sa dernière larme de rire à ce bon M. Jourdain prononçant des U et des O, donnant de gros diamans à Dorimène, croyant que le fils du Grand-Turc est arrivé pour épouser sa fille Lucile, embrassant le mahométisme, et tout cela pour être un homme de qualité ; c'est d'un comique rare. La leçon est haute pour la bourgeoisie qui tend à sortir de la boutique. Tous les Jourdain de la porte *des Innocens* se cachèrent de honte. C'est ce que vous croyez. La part faite du rire, ce comique étend sur la claié Dorante, le gentilhomme, et non Jourdain, le bourgeois ; Dorante, gentilhomme et emprunteur qui ne rend pas ; Dorante gentilhomme, et perturbateur des familles ; Dorante, gentilhomme, et pourvoyeur de Dorimène ; Dorante, gentilhomme, et profanateur de noblesse. Jourdain n'est que ridicule, Dorante est infâme. Demain Jourdain aunera du drap sous les piliers des Halles, demain Dorante sera à la Bastille, s'il n'est à Montfaucon. Eh bien ! dites maintenant : De Jourdain ou de Dorante, quel est celui de Molière a voulu sacrifier ? De Dorante ou de Jourdain, qui voudriez-vous être ?

Allez plus loin. Jusqu'au jour où M. Jourdain a pris à sa solde ces maitres si ridicules, qui donc s'est formé à leurs leçons ? N'est-ce pas la noblesse ? Par ce que savent ces maitres, jugez ce qu'ils ont enseigné ; par ce qu'ils ont enseigné, jugez leurs élèves.

Allez plus loin. Au bourgeois gentilhomme, si ridicule qu'il en est faux, du moins impossible, opposez sa femme, qui est la raison même. Dans M. Jourdain, Molière a immolé au rire la bourgeoisie qui n'existait pas, pour mieux faire triompher, dans M<sup>me</sup> Jourdain, la véritable bourgeoisie. — Quelle pureté, quelle transparence de mœurs, quelle prudence dans cette femme ! « Descendons-nous tous » deux que de bonne bourgeoisie ? » Quelle vertu dans cette mère ! « Je ne veux point qu'un gendre puisse reprocher » ses parens à ma fille, et qu'elle ait des enfans qui aient » honte de m'appeler leur grand'maman. » Qui ne serait honoré d'avoir la fille de M. Jourdain pour sœur, M<sup>me</sup> Jourdain pour mère ?

Allez plus loin encore. Demain , le fils de M. Jourdain aura aussi des maîtres des philosophie ; mais avec la jeunesse il aura le loisir de faire une plus sage application de ses études ; il n'écrira plus comme son père à la marquise *que ses yeux le font mourir d'amour* ; mais il publiera un livre qui commencera par ces mots : « L'homme est né libre , et partout il est dans les fers. » Demain , il aura un maître d'armes le fils de M. Jourdain , et il appellera Dorante en duel , et Dorante sera tué. Une révolution sera consommée. Avez-vous ainsi compris Molière ?

Ainsi, dans Molière, vous l'avez remarqué, l'homme ridicule, celui qu'il soufflette en public, n'est jamais l'homme coupable, celui qu'il déshonore en secret. De là, chez lui, le mensonge dont il avait besoin, et qui n'a que trop été pris à la lettre, d'amuser aux dépens de ceux dont il défend le rang, les mœurs et la vertu.

Là est sa gloire, assure-t-on ; là est son tort, ajoutons-nous. Molière a trop servi la classe intermédiaire, qui s'élève toujours assez d'elle-même sans qu'on l'y aide. La fidélité conjugale, la probité dans le commerce, la raison dans le langage, la justesse dans le goût, la prudence dans la conduite, la tolérance dans la religion, toutes les vertus sociales ont été placées par Molière dans cette classe. N'était-ce pas créer une nouvelle aristocratie à côté d'une autre aristocratie plus légitime, vivante, qu'il convenait bien mieux de diriger que d'éteindre ? Après Richelieu, Molière est l'homme qui a porté le coup le plus funeste au privilège de la naissance. Il a surtout, en moraliste habile, déshonoré la femme au milieu de la société noble. Il ne l'a montrée que pour l'écraser du parallèle de la femme de la bourgeoisie. On ne trouve pas une seule fois dans ces tableaux, où tant de créations admirables se pressent, et toutes distinctes comme celles que Dieu crée, une haute vertu de marquise ou de duchesse. Chez lui le titre emporte raillerie forcée ; il renverse la pyramide sociale des temps anciens, il en met la base fruste et grossière au ciel, la pointe de granit dans la boue. Vienne un autre comédien comme lui, au génie près, un Collot-d'Herbois, et la pyramide sera renversée dans le sang.

L'imagination reçoit ses principaux affluens du Midi, patrie du soleil et des femmes, où le soleil ne se couche jamais ! Elle y mûrit vite, et se couvre de fleurs de bonne heure. Au Midi tout a sa note, son degré de plus qu'au Nord. La parole méridionale est un chant, le chant une extase; le vin le plus léger enivre, l'eau égaie; l'odeur du thym, si fade au Nord, assoupit sur les rocs de Grasse et de Naples. Dans l'organisme français, l'élément méridional est la couleur. Otez de la France la Loire, la bande des Pyrénées et la Provence, et la France devient allemande ou anglaise : il y fait sombre. Molière relève du Midi, sinon par sa naissance, ce que nous avouons, allant au-devant d'une objection, du moins et pleinement par ses œuvres. — Le Nord est inconnu à Molière. Ce qu'il n'emprunte pas aux Latins et aux Grecs, il le demande à la verve méridionale. Certainement il n'y puise pas la raison froide du *Misanthrope*, la raillerie quintessenciée des *Femmes savantes* et des *Précieuses ridicules*; mais il en rapporte l'athéisme si vif et si ardent de don Juan, la bouffonnerie limousine de M. de Pourceaugnac, la noblesse empesée de la comtesse d'Escarbagnas; ces caractères sont-ils du Nord à votre avis? Des maîtres passez aux valets : à qui Molière doit-il cette grande famille de roués? Mascarille, traduction domestique de tous les *Davus* de Térence, après avoir été latin, devient Sicilien dans *l'Étourdi*, et ne perd à cette métamorphose ni son astuce originelle, ni sa faiblesse à protéger les fils de patriciens qui ont des pistoles, ni les menaces des pères. Sera-ce dans la domesticité du Nord, moitié suisse, moitié picarde, que vous trouverez des Mascarille? Tout au plus des Gros-René, serviteurs parisiens et mous. Et les Sbrigani, ces fripons si spirituels; et les Scapin, ces Italiens qui sont la parodie d'un tableau dont Casanova de Seingalt est le modèle?

Avait-il les yeux tournés au Nord, Molière, lorsqu'il peignait constamment des mœurs aérées et inondées de lumière? Il noue ses intrigues aux fenêtres : les fenêtres du Nord ! — sur le banc des portes, à minuit, — minuit à Paris, où il gèle neuf mois sur douze ! il gratifie Paris de la latitude de Madrid et de Florence. La place publique sert presque toujours d'occasion à ses enchevêtrements dramatiques, copiant

textuellement la mise en scène de Boccace et de Lopez de Vega. Ne sont-ce pas là des préoccupations d'homme qui par instinct ou d'intention rend la comédie inséparable du ciel, des mœurs du Midi, où il puise tout, et sa forme d'écrivain, ses ressources de penseur, ses caractères et sa gaieté, ce don plus beau que le génie?

## VIII.

Tandis que la comédie s'achève au milieu des flambeaux, ceux qui n'ont pas eu de place pour l'écouter promènent la vivacité du dessert dans les parterres sombres et sous les fraîches solitudes du parc. Les cavaliers s'éparpillent par groupes, les dames par essaims. Sans se connaître, on se croise pour se jeter des agaceries, des dragées et des fleurs. Jamais plus belle soirée.

Une jeune femme va seule, se hâtant de mettre le plus d'éloignement possible entre elle et ces bruits et ces clartés qui offensent ses sens délicats. Elle a peur de ne pas regagner assez tôt sa tristesse; derrière les allées sombres elle laisse les allées sombres, jusqu'à ce qu'elle n'entende plus que le froissement de sa robe, et qu'elle ne distingue plus que la lueur de ses diamans, projetant des feux devant elle. Alors elle ralentit sa marche, assure son haleine, et soulève, de ses doigts pensifs, ses cheveux sur son front; sa main s'y fixe.

Vous avez vu quelquefois, dans les matinées de printemps, ces soies blanches flottantes dans l'air, ces fils de la Vierge qui, descendus d'un rouet invisible et céleste, vont s'attacher au chêne du chemin, retombent en écheveaux sur le gazon ou les blés naissans, et se fixent par des clous de rosée à la pointe d'un épi. C'est un réseau immense que brise un moucheron. La pensée de M<sup>lle</sup> de La Vallière est ainsi vaste, frêle et craintive; cette pensée arrête tout ce qui passe; mais tout ce qui passe la déchire sans l'emporter. Elle aime le roi, mais de cet amour ardent et religieux qu'elle voua plus tard au ciel; amour si haut que la prière seule y mène; il est aux bornes de l'impossible. Des rois ont aimé: quelle femme a jamais osé aimer un roi? quelle

est celle qui l'a fait sans mentir à elle-même , sans prendre le sceptre pour la main.

Elle succomba , M<sup>lle</sup> de La Vallière. L'histoire de sa lutte et de sa défaite est un drame. L'exigence historique nous oblige à ne montrer qu'un coin de cette passion si calme à la surface , si agitée au fond. M<sup>lle</sup> de La Vallière n'entra dans la couche royale que le jour où Fouquet s'étendit sur la paille de la Bastille; et nous n'écrivons que la vie de Fouquet.

Une cloche tinta; le vent en apportait le bruit du Maincy , petit village situé au bout du parc. La demoiselle d'honneur s'agenouilla sur la terre , et tandis que bourdonnait l'orgie royale , elle exhala un cantique tout empreint du remords d'une faute qui n'était pas encore commise , que l'expiation précédait. Elle se sentit déjà grande et misérable , elle pleura.

Ce cantique est tout ce que l'air a retenu de la fête. Qu'au coucher du soleil , le voyageur s'asseye et écoute , il entendra sortir du fond du château la prière vespérale de cent cinquante pauvres enfans que la piété du duc de Praslin a réunis. La prière des enfans sur les ruines d'un tel château! Tout a été frappé de mort , hôtes , palais , fleurs , statues , eaux , les seigneurs dorés , les femmes nues; mais la prière aux ailes blanches de la Vallière est restée vivante , immortelle ! La fête est finie : la prière dure encore.

Enveloppés dans les plis d'un manteau de soie , un homme et une femme , celle-ci le visage caché dans un loup , suivaient , à distance de deux allées parallèles , sans être vus l'un de l'autre . les pas tantôt rapides , tantôt mesurés de M<sup>lle</sup> de La Vallière.

Elle poussa un cri lorsqu'elle vit s'approcher d'elle la femme masquée , est presque en même temps un cavalier dont les plumes et les dorures luisaient dans l'ombre.

Par politesse , le cavalier s'arrêta , et laissa , non sans quelque mouvement d'impatience , le champ libre à la dame qui l'avait devancé. Elle ôta son masque et s'enfonça dans l'allée avec M<sup>lle</sup> de La Vallière. Le cavalier les suivit dans un chemin latéral.

Dès que la dame fut de retour et au point d'où elle était

partle, le cavalier, comme chose convenue, prit la place qu'elle occupait.

A trois fois cette scène se renouvela.

A la dernière rencontre, le cavalier dit à la dame, sa suppléante :—Il est inutile, madame, de fatiguer davantage M<sup>lle</sup> de La Vallière. Mon faible mérite l'emporte. Daignez rentrer ; le sercin vous hâlerait.

— J'allais vous le conseiller, monsieur le duc.

— Très-bien, madame ; l'ironie sied aux vaincus : c'est leur dernière arme.

— Monsieur le duc, vous finirez par y exceller.

— Malicieuse ! après la peine que vous avez eue, le zèle que vous avez apporté, oui, je conçois que vous éprouviez quelque dépit à battre en retraite ; mais encore une fois, chère dame, toutes les campagnes ne sont pas aussi funestes.

— Voudriez-vous me persuader, monsieur le duc, que vous sortez toujours vainqueur de celles où l'on ne tire pas l'épée ?

— Je me fâcherais si chacun ne savait que j'ai servi le roi.

— Comment donc ! mais vous êtes en pleine activité à cette heure ; et si, à l'exemple de son frère d'Angleterre, qui a institué l'ordre du Bain, le roi crée l'ordre du Bougeoir, vous serez nommé commandeur.

— Le roi m'estime.

— Un peu moins que la reine, n'est-ce pas, monsieur le duc ?

— Est-ce que madame de Bellière n'a pas la nuit de filles à surveiller au logis ?

— Et monsieur de Saint-Aignan point de fils à qui transmettre des leçons de conduite ?

— Madame, je vous comprends ; mais quels que soient les services qu'on rend à son prince, ils ennoblissent.

— Alors, monsieur le duc, vous qui avez si bien l'esprit de corps, soyez assez généreux pour me croire digne de rivaliser avec vous auprès du prince. Accordez-moi la survivance.

— Prenez garde, madame, je dirai tout au roi.

— Non, car je rapporterais tout à la reine ; et vous voulez être gouverneur du futur dauphin, je le sais ? — Tenez, faisons la paix, duc ! Les gens comme nous n'ont qu'un

moyen de prouver qu'ils se détestent ; — c'est de vivre en paix. Embrassons-nous.

— Il le faut bien, madame ; mais allez bien vite consoler ce pauvre surintendant.

— N'est-ce pas que vous êtes pressé de mériter les fonctions de gouverneur du futur dauphin, duc, en lui donnant un frère de l'autre lit avant qu'il soit au monde ? Dieu, comme vous aimez la famille !

— Adieu, méchante !

— Adieu, mon maître !

Il résultait de la prétention à la victoire que s'attribuaient réciproquement M<sup>me</sup> de Bellière et M. de Saint-Aignan, que M<sup>lle</sup> de La Vallière ne s'était compromise par aucune réponse décisive.

L'immorale histoire assigne le chiffre corrupteur de Fouquet : quarante mille pistoles, ou quatre cent mille livres. — Un million aujourd'hui.

Saint-Aignan courut vers le roi pour lui dire : « Elle est à vous, sire ! »

M<sup>me</sup> de Bellière alla où Fouquet l'attendait, et lui dit : « Elle est à vous, vicomte ! »

Et dans ce moment on revenait de la comédie, on refluait au parc pour attendre le feu d'artifice.

L'ivresse était dans l'air ; les miracles de cette journée avaient grandi Fouquet à la taille d'un dieu. Au milieu de cette fumée d'encens qui n'était pas pour lui, Louis XIV ne paraissait plus qu'un sombre potentat du Nord visitant quelque souverain des brillantes cours d'Italie. On lui faisait les honneurs de son propre royaume ; il frémissait. Combien il eût béni la pluie imprévue qui eût noyé cette fête jusqu'au donjon ! Des imprudens avaient osé murmurer à ses oreilles : *Vive le premier ministre ! Vive le surintendant !*

Le surintendant ne marchait plus sur la terre ; la tête lui avait tourné, il était lumineux d'orgueil, il rayonnait. Sa main errante cherchait un sceptre. Fouquet, premier du nom, recevait Louis le quatorzième !

Aussi à peine écouta-t-il la bonne nouvelle, d'abord si impatiemment désirée, que lui apporta M<sup>me</sup> Bellière.

Il était écrit que tout le seconderait jusqu'à sa dernière

heure. Une femme passa, c'est M<sup>lle</sup> de La Vallière ! Fouquet l'arrête, il ose la retenir.

— Je vous cherchais ! M. de Belle-Isle.

— Bonheur inespéré ! je ne vous attendais pas, moi ; je ne comptais pas sur une faveur si prompte ; vous m'enhardissez. Accordez-m'en une aussi grande, mademoiselle ; gardez-moi jusqu'au retour la foi promise.

— Je ne vous comprends pas ! monsieur le vicomte.

— Sans doute, mais entendez-moi ; maintenant je puis m'ouvrir à vous. Cette nuit je pars, pour ne revenir que dans huit jours ; oui, dans huit jours vous marcherez l'égale de la reine ! *Où ne monterez-vous pas ?* ma devise, devenue la vôtre.

— Monsieur le vicomte, je pourrais vous perdre, je ne vous hais même pas. Reconnaissez-le à l'avis que je vous donne. Partez à l'instant, fuyez d'ici ! ou vous serez enlevé cette nuit, dans une heure !

— On vous a trompée, mademoiselle, et vous aurez des rapports plus fidèles dans une heure. — Comptez sur ce qui vous a été promis, préparez-vous à partager ma grandeur et non ma disgrâce ; c'est d'un autre qu'on aura voulu vous parler, et non de moi.

— D'un autre ! dites-vous ? Vous savez donc qui ? Vous le savez !... Oh ! monsieur le surintendant, je ne prévoyais qu'une injustice, je soupçonne un crime. Vous m'éclairiez ; alors, encore une fois, partez ! car Dieu protège la France et sauve toujours le roi.

— Mais qui vous a si bien instruite !

— M. de Saint-Aignan, qui ne vous aime pas.

Et M<sup>lle</sup> de La Vallière disparut, monta les marches du château, entra.

Fouquet resta frappé de terreur, il eut froid.

Pour la première fois de la journée, il pensa à sa pauvre femme et à ses enfans.

Rentré au château, le roi ne mesura plus sa colère ; il traversait à grands pas les appartemens de l'aile gauche. Ses récriminations frappaient sur chaque meuble, sur chaque tableau. Il avait tout au plus dans ce moment la dignité d'un huissier qui saisit un mobilier : Colbert, qui marchait à sa

suite , semblait un récors , Séguier un juge de paix. La monarchie dressait l'inventaire d'une banqueroute.

- Encore un salon d'or ! murmurait le roi.
- Composé de poutres transversales , ajoutait Colbert.
- Portant le nom de *salon d'hiver* , prenait en note Séguier.
- Ici une bibliothèque.
- Plus une bibliothèque , ajoutait Colbert.
- Ajouter une bibliothèque , écrivait Séguier.
- Messieurs , voici sa chambre !

Aujourd'hui Louis XIV pousserait le même cri. Fouquet seul est absent. La tapisserie de Pékin , des Indes , plantée de fleurs vertes , qui amusait son réveil et l'emportait en Chine , lorsque les volets étaient fermés , et lorsqu'il voyait marcher autour de sa tête le chœur des peintures de Lebrun , cette tapisserie est encore là. Là est encore son lit , gris et or , petit lit pour un surintendant , et pour un surintendant qu'entouraient je ne sais plus combien de statues gigantesques de stuc en plein relief , attachées à la coupole. Ces misérables dieux , qui ont plus coûté que s'ils étaient véritables , se vengeront , sur quelque futur possesseur de Vaux , du mauvais goût qui les a mis au plafond.

Cette chambre à coucher où s'amoncelle le luxe d'une cathédrale arrêta Louis XIV.

— N'admirez-vous pas , messieurs , cette glace , qui n'a pas d'égale à Fontainebleau ?

— Sire , dit Colbert le calculateur , elle a bien deux pieds et demi de hauteur sur deux de large.

Prodige de l'époque , cette glace vaudrait aujourd'hui 15 fr.

De la glace , le roi alla vers le lit ; et après avoir entr'ouvert les rideaux et soulevé au fond de l'alcôve un voile qui cachait un portrait , il se retourna pâle pour prier Colbert et Séguier de se retirer. Ils n'étaient plus là.

— Ah ! vous voilà , Saint-Aignan.

Regardez ! — moi , j'en suis indigné , — regardez ce que M. Fouquet possède et cache. Ceci , Saint-Aignan , cria le roi d'une voix terrible , est son arrêt de mort. Courez à d'Artagnan , commandez-lui , au nom du roi de France , de cerner , le pistolet au poing , toutes les issues ; que nul ne sorte d'ici avant moi , sans mon ordre. Mais il a donc donné no-

tre royaume pour M<sup>lle</sup> de La Vallière! Le portrait de M<sup>lle</sup> de La Vallière ici! Nous voler nos finances, passe! mais... Tenez, Saint-Aignan, rappelez-moi que je suis Bourbon, je ne me connais plus.

— Sire, ce portrait n'est qu'un indiscret hommage ignoré de M<sup>lle</sup> de La Vallière.

— Duc, j'ai besoin de vous croire, je vous crois.

— Je n'ignorais pas les prétentions du surintendant.

— Et vous ne m'en avez pas parlé!

— J'accourais tout vous dire.

— De qui donc tenez-vous cela?

— La présence de M<sup>me</sup> de Bellière auprès de M<sup>lle</sup> de La Vallière m'a suffisamment instruit.

— L'exil à M<sup>me</sup> de Bellière à cinquante lieues de Paris.

Saint-Aignan ne s'y opposait pas.

Quant au surintendant, il va recevoir sa récompense. Suivez-moi.

Seules au milieu du corridor, la reine-mère et M<sup>lle</sup> de La Vallière, celle-ci décolorée, émue, celle-là froide et toujours au-dessus des événemens, s'offrirent au roi qui les salua, et tenta de passer outre pour cacher son émotion.

— Vous êtes agité, monsieur mon fils.

— Oui, cette journée me semble éternelle. Je sors : pardon de vous quitter. L'air m'étouffe ici... Je reviens... Mais allez donc, vous, monsieur de Saint-Aignan, où je vous ai commandé.

— Restez, au contraire, monsieur de Saint-Aignan.

— Mais, ma mère, il me semble...

— Que vous êtes roi, mon fils.

— Qui va non se venger, mais punir.

— Punir quoi? l'hospitalité?

— Un homme qui me pèse...

— Votre hôte, mon fils.

— Je vous ordonne, monsieur de Saint-Aignan, de m'obéir. Allez!

M<sup>lle</sup> de La Vallière se jeta aux pieds du roi, qui sentit à ses genoux l'haleine brûlante de cet ange.

Et en se courbant, en mêlant sa chevelure noire à la chevelure blonde de M<sup>lle</sup> de La Vallière, et en la relevant par

les deux bras , comme un vase d'albâtre renversé sur le sable , le roi lui dit : — Vous aussi , mademoiselle ! Mais ils l'aiment donc tous ?

— Sire , on n'aime que vous ; on a pitié de tout le monde.

Anne d'Autriche , en même temps qu'elle arrêta le duc de Saint-Aignan , tenait son fils embrassé par le cou , heureuse de la tendresse qu'elle lui voyait prodiguer à la demoiselle d'honneur de Madame.

— Alors , s'écria Louis XIV , qui par fierté continuait sa colère , j'irai me mettre à cheval à côté de d'Artagnan , et me ferai justice moi-même.

— Grâce , grâce , sire !

— Et pour qui , mademoiselle , cette grâce ?

— Pour vous , sire.

— Pour moi ?

— Oui. Au moindre geste vous êtes perdu ; à la moindre violence enlevé , mort peut-être.

Les lèvres de M<sup>lle</sup> de La Vallière pâlirent.

Le roi regardait sa mère avec une expression qui semblait dire :

— Eh bien ! votre surintendant ?

Anne d'Autriche triomphait. Elle fut moins émue de cette espèce de conjuration contre son fils que du pressant intérêt dont il entourait M<sup>lle</sup> de La Vallière , à demi évanouie dans ses bras.

Muet d'étonnement , il lui prit la main et la lui baisa.

— Que faut-il faire ? demanda-t-il ensuite les yeux fixément posés sur ceux de sa mère.

— Rien.

— Mais c'est une conspiration , ma mère.

— Raison de plus. Pourtant , comme il faut être prudent même lorsqu'en politique on en veut à votre vie , rompez une seule des dispositions prises contre vous.

— Laquelle , ma mère.

— La première venue ; toutes les autres manqueront. Des conjurés ont trop besoin de leur courage pour avoir de l'esprit. Si je n'avais mortellement chaud , je vous en citerais des exemples.

Le roi n'écoutait presque plus sa mère : la résolution de

frapper Fouquet sur-le-champ hésitait devant cette première volupté d'obéir à la femme chérie.

— Eh bien ! fit-il , demain le jour se lèvera , et de notre palais de Fontainebleau nous saurons atteindre qui nous brave. Demeurez , duc ; mais si je consens à remettre ma vengeance , je ne reculerai pas devant une trahison que je méprise. On nous attend au feu , venez ! — Un Bourbon , entre une reine de France et une duchesse de La Vallière , ne craint rien.

Anne d'Autriche déploya un énorme éventail de laque et ouvrit la marche avec son fils. Saint-Aignan offrit le bras à M<sup>lle</sup> de La Vallière , qui cessait d'être demoiselle d'honneur. Le roi l'avait appelée duchesse.

Et tous quatre sortirent du corridor et se présentèrent au seuil du château.

Jamais le roi ne s'était si peu maîtrisé. Le plus grand désordre était dans sa toilette ; il souriait avec indignation aux seigneurs et aux dames rangés sur son passage. Le sourire était pour les courtisans , l'indignation pour Fouquet.

Fouquet l'attendait sur les premières marches du perron , un flambeau à la main.

Ils étaient pâles tous deux.

A se voir , ils reculèrent : c'étaient deux terreurs qui ne comptaient pas l'une sur l'autre. Le surintendant perdit deux marches sous lui , mais , déguisant son attitude décontenancée , il plia le genou et présenta une torche enflammée au roi.

— Sire , c'est la dernière fatigue de la journée. On attend de votre royale main l'embrasement du feu d'artifice. Quand il vous plaira de prendre de la personne qui vous la tiendra prête cette torche enflammée et de la jeter au loin , l'illumination remplacera le feu.

Sans répondre un mot au courtisan accroupi sur les marches de son propre palais , sans daigner lui commander d'un signe de se relever , le roi arracha plutôt qu'il ne reçut le flambeau , et passa. La suite faillit marcher sur le corps de Fouquet.

— Fuyez ! lui soufflaient des voix , fuyez !

— Reste ! lui disaient d'autres ; périsse le bâtard de Mazarin !

Des femmes attendries lui jetaient des gants humectés de larmes.

Gourville, le saisissant violemment par le collet de l'habit, et le mettant sur pied d'une seule secousse : — Assez de faiblesse, monsieur. On assure que le regard du roi vous a terrassé; à merveille qu'on le croie. Qu'ils s'endorment dans cette sécurité que vous êtes foudroyé..... Mais, relevez-vous! Entre l'obscurité de la seconde et de la troisième girande vous êtes premier ministre de France, et dans huit jours, en plein soleil, Colbert nous donnera sur les marches du Louvre la répétition de l'affront que vous essayez sur les degrés de Vaux.

— Dites-vous vrai, Gourville? Est-ce que tout n'est pas perdu? On ne sait rien? — Rien! — Mais le roi est troublé. — Vous l'êtes bien, vous. — Il peut me perdre. — Et vous? — L'ordre est livré, dit-on, de m'arrêter. — Qu'importe, si le roi est arrêté avant vous? — O mon Dieu, notre destinée à l'un ou à l'autre dépend donc d'un quart d'heure! — Non, monseigneur; de dix minutes. Écoutez; la première fusée va illuminer l'espace où nous sommes, qu'on vous entende crier *Vive le roi!* et qu'on vous voie sourire.

La fusée partit, et en tombant elle éclaira le château et ses quatre façades.

Appuyé sur Gourville, Fouquet, blafard dans son habit rouge, cria *Vive le roi!* et sourit.

Tout retomba dans l'obscurité.

De nouveau la population de la fête se précipita dans les parterres sombres pour jouir du feu d'artifice, dont le foyer principal était le dôme de plomb du château.

Le roi suivit une allée éclairée aux lanternes, la seule qui le fût.

Il se mêla à la foule, qu'amusaient, en attendant mieux, des pots à feu décrivant des courbes du dôme à l'extrémité du parc, et des aigrettes qui pleuvaient en gouttes enflammées, et laissaient dans une profonde nuit.

Ces alternatives de jour et d'obscurité étaient ménagées pour les effets des pièces d'artifice.

L'illumination générale ne devait se produire qu'au signal du roi, après l'explosion des douze girandes ou gerbes.

Au moment d'une large percée de lumière le roi se retourne et aperçoit Fouquet à deux pas derrière lui. Il lui sourit avec une grâce infinie. Sur ce simple sourire, Fouquet éprouve des remords. Il tourne la tête de douleur, mais il la ramène aussitôt avec épouvante en apercevant d'Artagnan, le commandant des mousquetaires, à ses côtés.

Comme cette explosion éblouissante était éteinte, deux mains différentes saisirent dans les ténèbres les deux poignets de Fouquet, qui sentit son cœur venir à rien. Il ferma les yeux.

En les rouvrant au rapide éclair d'un globe de flamme, il reconnut Gourville à sa droite, Pélisson à sa gauche. A l'heure du danger le poète était là pour mourir.

Nouvelles ténèbres, nouvelles terreurs. On glisse un papier à Gourville, qui le lit au fond de son chapeau à la lueur d'une bombe. « Fouquet est perdu, il n'a plus qu'une minute. » A vous ses amis de le sauver. » Gourville avale le papier.

C'était l'écriture de M<sup>lle</sup> de La Vallière.

— Allez dire au roi, ordonne Gourville à Fouquet, de se placer sur la terrasse de la Grotte. A la troisième girande il est à nous. La première va s'élancer. Allez !

— Sire, de cette terrasse votre majesté jouirait d'une vue sans pareille, digne de son regard.

— Votre bon plaisir est un ordre, monsieur Fouquet. Je vous précède, messieurs.

Le roi passa : l'homme à la torche le suivait.

Ainsi que l'avaient disposé Gourville et ses complices, le roi se plaça sur la terrasse au milieu des conjurés, qui occupaient aussi les marches.

La première girande jaillit du dôme de plomb, qui, depuis cette formidable pyrotechnie, semble être encore tiède. — On vit en l'air le château de Vaux tout de feu ; chef-d'œuvre de Torelli, cet architecte qui bâtissait avec du salpêtre, cimentait avec du soufre, et peignait avec des flammes aussi bien que Lebrun avec le pinceau.

A cette apparition, il y eut exaltation dans les bouches qui proféraient, ardent et unanime, le cri de *Vive le surintendant!*

Le surintendant eût donné la moitié de sa vie pour ne pas entendre ces hommages de mort.

Le roi pleurait de rage.

Durant cet enthousiasme et l'obscurité profonde qui accompagna cet embrâsement, une femme tomba à genoux et pria tout bas pour l'âme du sieur Fouquet.

Gourville se pencha sur le surintendant, et lui dit : — Encore celle-ci, avant l'autre : Salut, premier ministre!

La seconde girande représenta un berceau de feu porté par des génies. Un bel enfant sortait le bras hors du berceau: le surintendant, le genou sur un nuage, remettait au futur dauphin les titres de propriété du château.

Cet emblème, qui couvrait le ciel, fut salué par les mille divinités liquides des bassins. Après avoir vomi de l'eau, elles lancèrent du feu. Neptune devint Pluton, son trident la fourche infernale, et les tritons les démons du Ténare. Plus loin les deux élémens luttent : l'étincelle et la pluie se confondent, le feu coule, l'eau s'embrase.

— A la troisième girande! crie-t-on, elle va partir! Le canon tonne déjà. On l'attend au milieu de la nuit la plus opaque, car tout est silencieux. L'eau a éteint le feu, ou plutôt l'eau s'est éteinte.

C'est le moment suprême. Gourville presse le surintendant sur le cœur, l'embrasse tout baigné de larmes. Exactement costumé comme le roi, et à deux pas du roi, un homme est debout. Arracher l'un, pousser l'autre, et la conspiration est finie.

Un long murmure s'élève du fond des parterres et remonte jusqu'au roi, qui s'en informe; murmure d'abord de surprise, puis de terreur, puis d'épouvante.

Tous les regards sont portés vers un point du ciel; des doigts le désignent, et ces doigts ne s'abaissent plus.

Parmi les milliers d'étincelles qui ont poudré le ciel, une étincelle n'est pas retombée sur la terre, ne s'est pas éteinte, est restée. Elle luit, et sa lueur, rayon oblique, ruisselle sur les bras des femmes parés de mousseline blanche, sur les bras des hommes, glissans de soie et d'or.

Une comète! une comète! cri effrayant qui bondit de lèvres en lèvres et glace les cœurs.

Mis à nu par l'obscurité qui a succédé à la seconde gerbe, le ciel a dévoilé ses profondeurs, et dans ses abîmes une comète (1).

Fouquet lit son arrêt de mort dans le ciel.

Et Torelli, le magique artificier, l'Italien superstitieux, craignant d'avoir brisé une étoile, suspend un instant ses audacieuses opérations.

Les femmes s'évanouissent.

Et le grand roi, et Louis XIV, à la cour duquel l'astrologie règne encore, sent battre sa poitrine sous son cordon bleu, et, ne voulant pas rester davantage dans cette immense obscurité pleine d'évanouissemens et de cris, saisit, lance la torche enflammée.

Vaux, mille arpens de terrain, s'illuminent jusqu'aux dernières branches, jusqu'aux plus hautes feuilles. C'est le soleil, à midi, au mois d'août.

— Je ne m'attendais pas à celle-là, dit Gourville.

— Seigneur, ayez pitié de moi ! murmura Fouquet.

Louis XIV se tourne vers le surintendant et lui tend la main.

Fouquet la baise d'une lèvre morte, et le roi descend solennellement les marches de la terrasse.

Et la fête de Vaux fut finie.

Sœur de la poésie, la tradition rapporte que, dix-neuf ans après cette fête, qui est restée dans la mémoire des peuples comme une bataille, comme un incendie, un homme, secouant un flambeau sur sa tête, parut au château de Vaux et se promena du parc aux parterres, et des parterres aux cascades.

Cet homme laissait pleuvoir des cheveux blancs sur un masque de fer. Il demanda un morceau de pain à la porte du château, et une pierre moisie tomba à ses pieds; cet homme eut soif, et lorsqu'il se baissa pour boire, il ne saisit qu'une

(1) Historique. Cette comète se montra pendant le jugement de Fouquet. Voir les Mémoires du temps.

couleuvre dans les bassins , où il n'y avait plus d'eau. Cet homme pleura toute la nuit comme Job. Au jour , il disparut pour les siècles.

Ce masque de fer était Fouquet.

LÉON GOZLAN.



---

---

## ÉTUDE PHILOSOPHIQUE (1).

---

# SÉRAPHITA.

Les anges sont blancs.

[ *Histoire intellectuelle de Louis Lambert.* ]

---

### IV.

#### SÉRAPHÎTA-SÉRAPHÎTUS.

Quoique Wilfrid voulût s'éloigner, il demeura pendant quelques momens debout, occupé à regarder la lumière qui brillait par les fenêtres du château suédois.

— Qu'ai-je donc vu ? se demandait-il. Non, ce n'est pas une simple créature, mais toute une création. De ce monde, entrevu à travers des voiles et des nuages, il me reste des retentissemens semblables aux souvenirs d'une douleur dissipée, ou pareils aux éblouissemens causés par ces rêves dans lesquels nous entendons le gémissement des généra-

(1) Voir le tome VI.

tions passées, qui se mêle aux voix harmonieuses des sphères élevées où tout est lumière et amour. Veillé-je? Suis-je encore endormi? Ai-je gardé mes yeux de sommeil, ces yeux devant lesquels de lumineux espaces se reculent indéfiniment, et qui suivent les espaces? Malgré le froid de la nuit, ma vie est encore en feu. Allons au presbytère! Entre le pasteur et sa fille, je pourrai rasseoir mes idées.

Mais il ne quitta pas encore la place d'où sa vue pouvait plonger dans le salon de Séraphita. Cette mystérieuse créature semblait être le centre rayonnant d'un cercle qui formait autour d'elle une atmosphère plus étendue que ne l'est celle des autres êtres, et quiconque y entraît, subissait le pouvoir d'un tourbillon de clartés et de pensées dévorantes. Obligé de se débattre contre cette inexplicable force, Wilfrid n'en triompha pas sans de grands efforts; mais, après avoir franchi l'enceinte de cette maison, il reconquit son libre arbitre, marcha précipitamment vers le presbytère, et se trouva bientôt sous la haute voûte en bois qui servait de péristyle à l'habitation de M. Becker. Il ouvrit la première porte, garnie de nœver, contre laquelle le vent poussait la neige, et frappa vivement à la seconde, en disant: — Voulez-vous me permettre de passer la soirée avec vous, monsieur Becker?

— Oui, crièrent deux voix qui confondirent leurs intonations.

En entrant dans le parloir, Wilfrid revint par degrés à la vie réelle. Il salua fort affectueusement Minna, serra la main de M. Becker, et promena ses regards sur un tableau dont les images calmèrent les convulsions de sa nature physique, chez laquelle s'opérait un phénomène comparable à celui qui saisit parfois les hommes habitués à de longues contemplations.

Si quelque pensée vigoureuse enlève sur ses ailes de chimère un savant ou un poète, et l'isole parfaitement des circonstances extérieures qui l'enserrent ici-bas, en lui faisant parcourir les régions sans bornes où les plus immenses collections de faits deviennent des abstractions, où les plus vastes ouvrages de la nature sont des images; malheur à lui quand un bruit soudain frappe ses sens et rappelle dans

sa prison d'os et de chair cette ame voyageuse , alors si éloignée ! Le choc de ces deux puissances , le corps et l'esprit , dont l'une participe de l'invisible action de la foudre , et l'autre partage avec la nature sensible cette molle résistance qui défie momentanément la destruction ; ce combat ou mieux cet horrible accouplement engendre des souffrances inouïes. Le corps a redemandé la flamme qui le consume , et la flamme a ressaisi sa proie ; mais cette fusion ne s'opère pas sans les bouillonnemens , les explosions , les tortures dont la chimie nous offre de visibles témoignages , quand se séparent deux principes ennemis qu'elle s'était plu à réunir.

Or , depuis quelques jours , lorsque Wilfrid entrait chez Séraphita , son corps y tombait dans un gouffre. Par un seul regard , cette singulière créature l'entraînait , en esprit , dans la sphère où la méditation entraîne le savant , où la prière transporte l'ame religieuse , où la vision emmène un artiste , où le sommeil emporte quelques hommes ; car à chacun sa voie pour aller aux abîmes supérieurs , à chacun son guide pour s'y diriger , à tous la souffrance au retour. Là seulement se déchirent les voiles et se montre à nu la Révélation , ardente et terrible confidence d'un monde inconnu , dont l'esprit ne rapporte ici-bas que des lambeaux. Pour Wilfrid , une heure passée près de Séraphita ressemblait souvent à ce délicieux songe qu'affectionnent et que désirent incessamment les thériakis , et où chaque papille nerveuse devient le centre d'une jouissance rayonnante. Il en sortait brisé comme une jeune fille qui s'est épuisée à suivre la course d'un géant. Le froid commençait à calmer par ses flagellations aiguës la trépidation morbide que lui causait la combinaison de ses deux natures violemment disjointes ; puis il revenait au presbytère , attiré près de Minna par le spectacle de la vie vulgaire dont il avait soif , autant qu'un aventurier d'Europe peut avoir soif de la patrie , quand la nostalgie le saisit au milieu des féeries orientales qui l'ont séduit.

En ce moment , plus fatigué qu'il ne l'avait jamais été , cet étranger tomba dans un fauteuil , et regarda pendant quelque temps autour de lui , comme un homme qui s'éveille. M. Becker , accoutumé sans doute , aussi bien que sa fille ,

à l'apparente bizarrerie de leur hôte, continuèrent tous deux à travailler.

Le parloir avait pour ornement une collection des insectes et des coquillages de la Norwége. Ces curiosités, habilement disposées sur le fond jaune du sapin qui boisait les murs, y formaient une riche tapisserie à laquelle la fumée du tabac avait imprimé ses teintes fuligineuses. Au fond, et en face de la porte principale, s'élevait un poêle énorme en fer forgé qui, soigneusement frotté par la servante, brillait comme s'il eût été d'acier poli.

Assis dans un grand fauteuil en tapisserie, près de ce poêle, devant une table, et les pieds dans une espèce de chancelière, M. Becker lisait un in-folio placé sur d'autres livres comme sur un pupitre; à sa gauche était un broc de bière et un verre; à sa droite une lampe fumeuse, entretenue par de l'huile de poisson. Le ministre paraissait âgé d'une soixantaine d'années. Sa figure appartenait à ce type affectionné par les pinceaux de Rembrandt: c'étaient bien ces petits yeux vifs, enchâssés par des cercles de rides et surmontés d'épais sourcils grisonnans; ces cheveux blancs qui s'échappent en deux lames floconneuses de dessous un bonnet de velours noir; ce front large et chauve; cette coupe de visage que l'ampleur du menton rend presque carrée; puis ce calme profond qui dénote à l'observateur une puissance quelconque, soit la royauté que donne l'argent, soit le pouvoir tribunitien du bourgmestre, soit la conscience de l'art, ou la force cubique de l'ignorance heureuse. Ce beau vieillard, dont l'embonpoint annonçait une santé robuste, était enveloppé dans une robe de chambre en drap grossier naïvement orné de sa lisière. Il tenait gravement à sa bouche une longue pipe en écume de mer, et lâchait par temps égaux la fumée du tabac, en en suivant d'un œil distrait les fantasmagories tourbillons, occupé sans doute à s'assimiler par quelque méditation digestive les pensées de l'auteur dont il lisait les œuvres.

De l'autre côté du poêle et près d'une porte qui communiquait à la cuisine, Minna se voyait indistinctement dans le brouillard produit par la fumée, à laquelle elle paraissait habituée. Devant elle, sur une petite table, étaient les us-

tensiles nécessaires à une ouvrière, une pile de serviettes, des bas à raccommoder, et une lampe semblable à celle qui faisait reluire les pages blanches du livre dans lequel son père semblait absorbé. Sa figure fraîche, à laquelle des contours délicats imprimaient une grande pureté physique, était en harmonie avec la candeur exprimée sur son front blanc et dans ses yeux clairs. Elle se tenait droite sur sa chaise en se penchant un peu vers la lumière pour y mieux voir, et montrait, à son insu, la beauté de son corsage. Elle était déjà vêtue, pour la nuit, d'un peignoir en toile de coton blanche. Un simple bonnet de percale, sans autre ornement qu'une ruche de même étoffe, enveloppait sa chevelure. Comme beaucoup de femmes, elle paraissait plongée dans quelque contemplation secrète qui ne l'empêchait pas de compter les fils de sa serviette ou les mailles de son bas. Elle offrait ainsi l'image la plus complète, le type le plus vrai de la femme destinée aux œuvres terrestres, dont le regard pourrait percer les nuées du sanctuaire, mais qu'une pensée à la fois humble et charitable maintient à hauteur d'homme.

Wilfrid s'était jeté sur un fauteuil, entre ces deux tables; il contemplait avec une sorte d'ivresse ce tableau plein d'harmonies, et auquel les nuages de fumée ne mesuraient point. La seule fenêtre qui éclairât ce parloir pendant la belle saison était soigneusement close. En guise de rideaux, une vieille tapisserie, fixée sur un bâton, pendait en formant de gros plis. Là, rien de pittoresque, rien d'éclatant, mais une simplicité rigoureuse, une bonhomie vraie, le laisser-aller de la nature, et toutes les habitudes d'une vie domestique sans troubles ni soucis. Beaucoup de demeures ont l'apparence d'un rêve; l'éclat du plaisir qui passe semble y cacher des ruines sous le froid sourire du luxe; mais ce parloir était sublime de réalité, harmonieux de couleur, et réveillait les idées patriarcales d'une vie pleine et recueillie. Le silence n'était troublé que par les trépignemens de la servante occupée à préparer le souper, et par les frissonnemens du poisson séché qu'elle faisait frire dans le beurre salé, suivant la méthode du pays.

—Voulez-vous fumer une pipe? dit le pasteur en saisissant un moment où il crut que Wilfrid pouvait l'entendre.

—Merci, cher monsieur Becker, répondit-il.

—Vous semblez aujourd'hui plus souffrant que vous ne l'êtes ordinairement, lui dit Minna que frappa la faiblesse dont témoignait la voix de l'étranger.

—Je suis toujours ainsi quand je sors du château.

Minna tressaillit.

—Il est habité par une étrange personne, monsieur le pasteur, reprit-il après une pause. Depuis six mois que je suis dans ce village, je n'ai point osé vous adresser de questions sur elle, et suis obligé de me faire violence aujourd'hui pour vous en parler. J'ai commencé par regretter bien vivement de voir mon voyage interrompu par l'hiver, et d'être forcé de demeurer ici; mais maintenant, et depuis ces deux derniers mois surtout, chaque jour les chaînes qui m'attachent à Jarvis se sont plus fortement rivées. J'ai peur d'y finir mes jours. Vous savez comment j'ai rencontré Séraphita, quelle impression me fit son regard et sa voix, enfin comment je fus admis chez elle qui ne veut recevoir personne. Dès le premier jour, je revins ici pour vous demander des renseignemens sur cette créature mystérieuse. Là commença pour moi cette série d'enchantemens...

—D'enchantemens! s'écria le pasteur en secouant les cendres de sa pipe dans un plat grossier plein de sable qui lui servait de crachoir. Existe-t-il des enchantemens?

—Certes, vous qui lisez en ce moment si consciencieusement le livre des INCANTATIONS de Jean Wier, vous comprendrez l'explication que je puis vous donner de mes sensations, reprit aussitôt Wilfrid. Si l'on étudie attentivement la nature dans ses grandes révolutions comme dans ses plus petites œuvres, il est impossible de ne pas reconnaître l'impossibilité d'un enchantement, en donnant à ce mot sa véritable signification. L'homme ne crée pas de forces, il emploie la seule qui existe, et qui les résume toutes, le mouvement, souffle incompréhensible du souverain fabricant des mondes. Les espèces sont trop bien séparées pour que la main humaine puisse les confondre; et le seul miracle dont elle était capable s'est accompli dans la combinaison de deux substances ennemies. Encore la poudre

est-elle germaine de la foudre ! Quant à faire surgir une création soudaine ? toute création exige du temps, et le temps n'avance ni ne recule sous le doigt. Ainsi, en dehors de nous la nature plastique obéit à des lois dont aucune main d'homme n'intervertira ni l'ordre ni l'exercice. Mais, après avoir ainsi fait la part de la matière, il serait déraisonnable de ne pas reconnaître en nous l'existence d'un monstrueux pouvoir dont les effets sont tellement incommensurables que les générations connues ne les ont pas encore parfaitement classés. Je ne vous parle pas de la faculté de tout abstraire et de contraindre la nature à se renfermer dans le Verbe ; acte gigantesque auquel le vulgaire ne réfléchit pas plus qu'il ne songe au mouvement ; mais qui a conduit les théosophes indiens à expliquer la création par un verbe, auquel ils ont donné la puissance inverse. La plus petite portion de leur nourriture, un grain de riz, d'où sort une création, et dans lequel cette création se résume alternativement, leur offrait une si pure image du verbe créateur et du verbe abstracteur, qu'il était bien simple d'appliquer ce système à la production des mondes. La plupart des hommes devaient se contenter du grain de riz semé dans le premier verset de toutes les Genèses. Saint Jean, disant que le Verbe était en Dieu, n'a fait que compliquer la difficulté. Mais la granification, la germination et la floraison de nos idées est peu de chose, si nous comparons cette propriété, partagée entre beaucoup d'hommes, à la faculté tout anormale de communiquer à cette propriété des forces plus ou moins actives par je ne sais quelle concentration, de la porter à une troisième, à une neuvième, à une vingt-septième puissance, de la faire mordre ainsi sur des masses, et d'obtenir des résultats magiques en condensant les effets de la nature. Or je nomme des enchantemens ces exorbitantes actions jouées entre deux membranes sur la toile de notre cerveau. Il se rencontre des êtres humains qui, dans la nature inexplorée et nommée le monde moral, sont armés de ces facultés inouïes, comparables à la terrible puissance que possèdent les gaz, les acides ou les sels dans le monde physique, et qui se combinent avec sur d'autres êtres, les pénètrent

comme cause active et produisent en eux des sortilèges contre lesquels ces pauvres ilotes sont sans défense. Ils les enchantent, les dominent, les réduisent à un horrible vasselage, et font peser sur eux les magnificences et le sceptre d'une nature supérieure, en agissant tantôt à la manière de la torpille qui électrise et engourdit le pêcheur; tantôt comme une dose de phosphore qui exalte la vie et en accélère la projection; tantôt comme l'opium qui endort la nature corporelle, dégage l'esprit de ses liens, le laisse voltiger sur le monde, le lui montre à travers un prisme, et lui en extrait la pâture qui lui plaît le plus; tantôt enfin comme la catalepsie qui annule toutes les facultés au profit d'une seule vision. Les miracles, les enchantemens, les incantations, les sortilèges, enfin les actes improprement appelés surnaturels, ne sont possibles et ne peuvent s'expliquer que par le despotisme avec lequel *un autre* nous contraint à subir les effets d'une optique mystérieuse qui grandit, rapetisse, exalte la création, la fait mouvoir en nous à son gré, nous la défigure ou nous l'embellit, nous ravit au ciel ou nous plonge en enfer, les deux termes par lesquels s'expriment l'extrême plaisir et l'extrême douleur. Ces phénomènes sont en nous, et non au dehors. Or, l'être que nous nommons Séraphita me semble un de ces rares et terribles démons auxquels il est donné d'étreindre les hommes, de presser la nature et d'entrer en partage avec l'occulte pouvoir de Dieu. Le cours de ses enchantemens a commencé chez moi par le silence qui m'était imposé. Chaque fois que j'osais vouloir vous interroger sur elle, il me semblait que j'allais révéler un secret dont je devais être l'incorruptible gardien; chaque fois j'ai voulu vous questionner, un sceau brûlant s'est posé sur mes lèvres; et j'étais le ministre involontaire de cette mystérieuse défense. Vous me voyez ici, pour la centième fois, abattu, brisé, pour avoir été jouer avec ce monde hallucinateur; une fille douce et frêle pour vous deux, mais pour moi la magicienne la plus dure, une sorcière qui, dans sa main droite, porte un appareil invisible pour agiter le globe, et dans sa main gauche la foudre pour tout dissoudre à son gré. Enfin je ne sais plus regarder son front, il est d'une insupportable clarté. Mais je cō-

toie trop inhabilement depuis quelques jours les abîmes de la folie, pour ne pas parler. Donc je saisis le moment où j'ai le courage de résister à ce monstre qui m'entraîne après lui sans me demander si je puis suivre son vol. Qui est-elle? l'avez-vous vue jeune, est-elle née jamais, a-t-elle eu des parens? Est-elle enfantée par la conjonction de la glace et du soleil, car elle glace et brûle? Elle se montre et se retire comme une vérité jalouse! Elle m'attire et me repousse, elle me donne tour à tour la vie et la mort, je l'aime et je la hais. Je ne puis plus vivre ainsi, je veux être tout-à-fait ou dans le ciel ou dans l'enfer.

M. Becker gardait d'une main sa pipe toute chargée, et de l'autre le couvercle sans le remettre; il écoutait Wilfrid d'un air mystérieux, en regardant par instans sa fille, qui paraissait comprendre ce langage, en harmonie avec l'être qui l'inspirait. Wilfrid était beau comme Hamlet résistant à l'ombre de son père, et avec laquelle il converse, et la voyant se dresser pour lui seul, au milieu des vivans.

— Ceci ressemble fort au discours d'un homme amoureux! dit naïvement le bon pasteur.

— Amoureux! reprit Wilfrid, oui, selon les idées vulgaires. Mais, mon cher monsieur Becker, aucun mot ne peut exprimer la frénésie avec laquelle je me précipite vers cette sauvage créature.

— Vous l'aimez donc? dit Minna d'un ton de reproche.

— Mademoiselle, j'éprouve des tremblemens si singuliers quand je la vois, et de si profondes tristesses quand je ne la vois plus, que, chez tout homme, de telles émotions annonceraient l'amour; mais ce sentiment rapproche ardemment les êtres, tandis que, toujours entre elle et moi, s'ouvre je ne sais quel abîme dont je sens le froid quand je suis en sa présence, et dont je n'ai plus la conscience quand je suis loin d'elle. Je la quitte toujours plus désolé, mais je reviens toujours avec plus d'ardeur, comme les savans qui cherchent un secret, et que la nature repousse; comme le peintre qui veut mettre la vie sur une toile, et se brise avec toutes les ressources de l'art dans cette vaine tentative.

— Monsieur, répondit naïvement la jeune fille, tout cela me paraît bien juste.

— Comment pouvez-vous le savoir, Minna? demanda le vieillard.

— Ah! mon père, si vous aviez été ce matin avec nous sur les sommets du Falberg, et que vous l'eussiez vue priant, vous ne me feriez pas cette question! Vous diriez, comme M. Wilfrid, quand il l'aperçut pour la première fois dans notre temple, c'est le Génie de la Prière.

Ces derniers mots furent suivis d'un moment de silence.

— Ah! certes, reprit Wilfrid, elle n'a rien de commun avec les créatures qui s'agitent dans les trous de ce globe.

— Sur le Falberg! s'écria le vieux pasteur. Mais comment avez-vous fait pour y parvenir?

— Je n'en sais rien, répondit Minna. Ma course est maintenant pour moi comme un rêve dont on se souvient! Je n'y croirais peut-être point sans ce témoignage matériel.

Elle tira la fleur de son corsage et la montra. Tous trois restèrent les yeux attachés sur la jolie saxifrage encore fraîche, qui, bien éclairée par deux lampes, brilla dans le nuage de fumée comme une autre lumière.

— Voilà qui est surnaturel! dit le vieillard.

— Un abîme! fit Wilfrid.

— Elle embaume et me donne le vertige, s'écria Minna. Je crois encore entendre sa parole qui est la musique de la pensée, comme je vois encore la lumière de son regard qui est l'amour.

— De grâce, mon cher monsieur Becker, dites-moi la vie de cette énigmatique fleur humaine dont cette touffe mystérieuse me semble être l'image.

— Mon cher hôte, répondit le vieillard en lâchant une bouffée de tabac, pour vous expliquer la naissance de cette créature, il est nécessaire de vous débrouiller les nuages de la plus obscure de toutes les doctrines chrétiennes, et il n'est pas facile d'être clair en parlant de la plus incompréhensible des révélations, le dernier éclat de foi qui ait, dit-on, rayonné sur notre tas de boue. Connaissez-vous SWEDENBORG?

— Oui, de nom seulement; mais de lui, de ses livres, de sa religion, rien.

— Hé bien! je vais vous raconter SWEDENBORG en entier.

Après une pause pendant laquelle le pasteur parut recueillir ses souvenirs, il reprit en ces termes :

— Emmanuel de SWEDENBORG est né à Upsal, en Suède, dans le mois de janvier 1688, suivant quelques auteurs, en 1689, suivant son épitaphe. Son père était évêque de Skara. Il vécut quatre-vingt-cinq années, sa mort étant arrivée à Londres le 29 mars 1772. Je me sers de cette expression pour exprimer un simple changement d'état ; car, selon ses disciples, SWEDENBORG aurait été vu à Jarvis postérieurement à cette date.

— Permettez, mon cher monsieur Wilfrid, dit M. Becker en faisant un geste pour prévenir toute interruption, je raconte des faits sans les affirmer, sans les nier. Écoutez ! et après, vous penserez de tout ceci ce que vous voudrez. Je vous préviendrai lorsque je jugerai, critiquerai, disenterai les doctrines, afin de constater ma neutralité intelligente entre la raison et *lui* !

La vie d'Emmanuel SWEDENBORG fut scindée en deux parts. De 1688 à 1745, le baron Emmanuel de SWEDENBORG apparut dans le monde comme un homme du plus vaste savoir, estimé, chéri pour ses vertus, toujours irréprochable, constamment utile. Tout en remplissant de hautes fonctions en Suède, il a publié de 1709 à 1740, sur la minéralogie, la physique, les mathématiques et l'astronomie, des livres nombreux et solides qui ont éclairé le monde savant. Il a inventé la méthode de bâtir des bassins propres à recevoir les vaisseaux ; il a écrit sur les questions les plus importantes, depuis la hauteur des marées jusqu'à la position de la terre ; il a trouvé tout à la fois les moyens de construire de meilleures écluses, et des procédés plus simples pour l'extraction des métaux ; enfin, il ne s'est pas occupé d'une science sans lui faire faire un progrès. Il étudia pendant sa jeunesse les langues hébraïque, grecque, latine, et les langues orientales dans la connaissance desquelles il fut si versé, que plusieurs professeurs célèbres l'ont consulté souvent, et qu'il put reconnaître en Asie et dans la Tartarie les vestiges du plus ancien livre de la Parole, nommé *les Guerres de Jehovah*, et *les Énoncés*, dont il est parlé par Moïse dans les *Nombres* (xxi, 14, 15, 27 — 30) ; par Josué, par

Jérémie et par Samuël. *Les Guerres de Jehovah* seraient la partie historique, et *les Énoncés* la partie prophétique de ce livre antérieur à la *Genèse*. SWEDENBORG a même affirmé que le *Yaschar*, ou le *Livre du Juste*, mentionné par Josué, était dans la Tartarie-Orientale, avec le culte des Correspondances. Un Français a, dit-on, récemment justifié les prévisions de SWEDENBORG, en annonçant avoir trouvé à Bagdad plusieurs parties de la Bible inconnues en Europe. Lors de la discussion presque européenne que souleva le magnétisme animal à Paris, et à laquelle presque tous les savans prirent une part active, en 1785, M. le marquis de Thomé vengea la mémoire de SWEDENBORG en relevant des assertions échappées aux commissaires nommés par le roi de France pour examiner le magnétisme. Ces messieurs prétendaient qu'il n'existait aucune théorie de l'aimant, tandis que SWEDENBORG s'en était occupé dès l'an 1720. M. de Thomé saisit cette occasion pour démontrer les causes de l'oubli dans lequel les hommes les plus célèbres laissaient le savant Suédois afin de pouvoir fouiller ses trésors et s'en aider pour leurs travaux. « Quelques-uns des plus illustres, dit M. de Thomé en faisant allusion à la *Théorie de la Terre*, par Buffon, ont la faiblesse de se parer des plumes du paon sans lui en faire hommage. » Enfin, il prouva par des citations victorieuses, tirées des œuvres encyclopédiques de SWEDENBORG, que ce grand prophète avait devancé de plusieurs siècles la marche lente des sciences humaines. Il suffit, en effet, de lire ses œuvres philosophiques et minéralogiques, pour en être convaincu. Dans tel passage, il se fait le précurseur de la chimie actuelle, en annonçant que les productions de la nature organisée sont toutes décomposables, et que l'eau, l'air, le feu, *ne sont pas des élémens*; dans tel autre, il va par quelques mots au fond des mystères magnétiques dont il ravit ainsi la première connaissance à Mesmer.

Enfin, voici de lui, dit M. Becker en montrant une longue planche attachée entre le poêle et la croisée, et sur laquelle étaient des livres de toutes grandeurs, voici dix-sept ouvrages différens, dont un seul, ses œuvres philosophiques et minéralogiques publiées en 1734, ont trois volumes in-

folio. Ces productions , qui attestent les connaissances positives et réelles de SWEDENBORG , m'ont été données par M. Séraphitus , son cousin , père de Séraphita.

En 1740, SWEDENBORG tomba dans un silence absolu , d'où il ne sortit que pour quitter ses occupations temporelles , et penser exclusivement au monde spirituel. Il reçut les premiers ordres du ciel en 1745. Voici comment il a raconté sa vocation :

Un soir , à Londres , après avoir diné de grand appétit , un brouillard épais se répandit dans sa chambre. Quand les ténèbres se dissipèrent , une créature qui avait pris la forme humaine se leva du coin de sa chambre et lui dit d'une voix terrible : *Ne mange pas tant !* Il fit une diète absolue. La nuit suivante le même homme vint , rayonnant de lumière , et lui dit : *Je suis envoyé par Dieu qui t'a choisi pour expliquer aux hommes le sens de sa parole et de ses créations. Je te dicterai ce que tu dois écrire.* La vision dura peu de momens. Le SEIGNEUR était , disait-il , vêtu de pourpre. Pendant cette nuit, les yeux de son *homme intérieur* furent ouverts et disposés pour voir dans le Ciel , dans le Monde des Esprits et dans les Enfers ; trois sphères différentes , où il rencontra des personnes de sa connaissance , dont les unes avaient péri dans leur forme humaine depuis long-temps , les autres depuis peu.

Dès ce moment SWEDENBORG a constamment vécu de la vie des Esprits , et resta dans ce monde comme l'envoyé de Dieu.

Si sa mission lui fut contestée par les incrédules , sa conduite fut évidemment celle d'un être supérieur à l'humanité. D'abord , quoique borné par sa fortune au strict nécessaire , il a donné des sommes immenses , et notoirement relevé dans plusieurs villes de commerce de grandes maisons tombées ou qui allaient faillir. Enfin , aucun de ceux qui firent un appel à sa générosité ne s'en alla sans être aussitôt satisfait.

Un Anglais incrédule s'est mis à sa poursuite , l'a rencontré à Paris et a raconté que chez lui les portes restaient constamment ouvertes. Un jour , son domestique s'étant plaint de cette négligence , qui l'exposait à être soupçonné des

vols dont ils seraient immanquablement victimes : — Qu'il soit tranquille, dit SWEDENBORG en souriant, je lui pardonne sa défiance; car il ne voit pas le gardien qui veille à ma porte. En effet, jamais, en quelque pays qu'il habitât, il ne ferma ses portes, et rien ne fut perdu chez lui.

A Gothembourg, ville située à soixante milles de Stockholm, il annonça, trois jours avant l'arrivée du courrier, l'incendie et l'heure précise de l'incendie qui ravageait Stockholm, en faisant observer que sa maison n'était pas brûlée; ce qui était vrai.

La reine de Suède dit à Berlin, au roi son frère, qu'une de ses dames étant assignée pour payer une somme qu'elle savait avoir été rendue par son mari avant sa mort, mais n'en trouvant pas la quittance, alla chez SWEDENBORG et le pria de demander à son mari où pouvait être la preuve du paiement. Le lendemain, SWEDENBORG lui indiqua l'endroit où était la quittance; mais comme, suivant le désir de cette dame, il avait prié le défunt de lui apparaître, celle-ci vit en songe son mari vêtu de la robe de chambre qu'il portait avant de mourir, et qui lui montra la quittance dans l'endroit désigné par SWEDENBORG et où elle était effectivement caché.

Un jour, en s'embarquant à Londres dans le navire du capitaine Dixon, il entendit une dame qui demandait si l'on avait fait beaucoup de provisions : — Il n'en faut pas tant, répondit-il; dans huit jours, à deux heures, nous serons dans le port de Stockholm. Ce qui arriva.

L'état de vision dans lequel SWEDENBORG se mettait à son gré, relativement aux choses de la terre, et qui étonna tous ceux qui l'approchèrent par des effets merveilleux, n'était qu'une faible application de sa faculté de voir les cieux. Parmi ces visions, celles où il raconte ses voyages dans les TERRES ASTRALES, ne sont pas les moins curieuses, et ses descriptions doivent nécessairement surprendre par la naïveté des détails. Un homme dont la portée scientifique est incontestable, et qui réunissait en lui la conception, la volonté, l'imagination, aurait certes inventé mieux, s'il eût inventé. La littérature fantastique des Orientaux n'a rien qui puisse donner une idée de cette œuvre étourdissante et pleine de

poésies en germe , s'il est permis de comparer une œuvre de croyance aux œuvres de la fantaisie arabe. L'enlèvement de SWEDENBORG par l'ange qui lui servit de guide dans son premier voyage est d'une sublimité qui dépasse, de toute la distance que Dieu a mise entre la terre et le soleil, celle des épopées de Klopstock, de Milton, du Tasse et de Dante. Cette partie, qui sert de début à son ouvrage sur les *terres astrales*, n'a jamais été publiée; elle appartient aux traditions orales laissées par SWEDENBORG aux trois disciples qui étaient au plus près de son cœur. M. Silverichm la possède écrite. M. Séraphitus a voulu m'en parler quelquefois; mais le souvenir de la parole de son cousin était si brûlant, qu'il s'arrêtait aux premiers mots et tombait dans une rêverie d'où rien ne le pouvait tirer. Le discours par lequel l'Esprit Angélique prouve à SWEDENBORG que ces corps ne sont pas faits pour être errans et déserts, écrase, me disait le baron, toutes les sciences humaines, sous le grandiose d'une logique divine. Les habitans de Jupiter ne cultivent point les sciences qu'ils nomment des *Ombres*; ceux de Mercure détestent l'expression des idées par la parole qui leur semble trop matérielle, ils ont un langage oculaire; ceux de Saturne sont continuellement tentés par de mauvais esprits; ceux de la Lune sont petits comme des enfans de six ans, leur voix part de l'abdomen, et ils rampent; ceux de Vénus sont d'une taille gigantesque, mais stupides, et vivent de brigandages; néanmoins une partie de cette planète a des habitans d'une grande douceur qui vivent dans l'amour du bien. Enfin, SWEDENBORG décrit les mœurs des peuples attachés à ces globes, et traduit le sens général de leur existence par rapport à l'univers, en des termes si précis; il donne des explications qui concordent si bien aux effets de leurs révolutions apparentes dans le système général du monde, que, peut-être un jour, les savans viendront-ils s'abreuver à ces sources lumineuses.

— Voici, dit M. Becker après avoir pris un livre et l'ouvrant à un endroit marqué par le signet, voici une de ses visions qui vous fera connaître la simplicité constante de ses récits. Il était alors dans la planète de Mars.

« Dans ce monde, je vis un jour une flamme très-vive, va-

» riée de pourpre et de blanc ; elle s'attacha à une main, d'a-  
 » bord dessus, ensuite sur la paume, puis elle se glissa tout  
 » autour. La main, environnée de cette flamme, s'éloigna et  
 » s'arrêta à quelque distance, elle sembla se perdre dans  
 » cette flamme, et la flamme se changea en un oiseau paré  
 » des mêmes couleurs, toujours très-vives ; elles changèrent,  
 » et l'oiseau plein de vie voltigea autour de ma tête. En vo-  
 » lant, il perdit ses forces, et enfin la vie. Il devint un  
 » oiseau de pierre, d'abord couleur de perles, ensuite noir.  
 » Quoique privé de vie, il volait. Quand il était vivant, et  
 » au-dessus de ma tête, j'avais vu un esprit grim pant le long  
 » de mon côté jusqu'à ma poitrine, et tâchant de saisir cet  
 » oiseau qui était si beau alors, que tous ceux qui m'entou-  
 » raient en étaient émerveillés. L'esprit croyait que le Sei-  
 » gneur s'y était en fermé. Enfin il le saisit ; mais le ciel fai-  
 » sant alors sentir son influence, il ne put le retenir, et fut  
 » forcé de le lâcher. Tous les témoins de cette vision furent  
 » persuadés qu'elle avait quelque chose de céleste. Ils sa-  
 » vaient que la flamme signifie l'amour, et la main, la puis-  
 » sance ; que le changement des couleurs est l'emblème des  
 » variations dans la vie spirituelle, et que l'oiseau désigne  
 » l'intelligence ; ils savaient que les changemens arrivés dans  
 » les couleurs et dans la vie de l'oiseau représentaient les  
 » mutations de l'intelligence.

» Si l'on doute, dit-il en terminant son œuvre, que j'aie  
 » été transporté dans un grand nombre de terres astrales,  
 » qu'on se rappelle mes observations sur les distances dans  
 » l'autre vie ; elles n'existent que relativement à l'état ex-  
 » terne de l'homme. Or, ayant été disposé intérieurement  
 » comme les Esprits Angéliques de ces terres, j'ai pu les con-  
 » naître. »

Les circonstances auxquelles nous avons dû de posséder dans ce canton le baron Séraphitus, cousin bien-aimé de SWEDENBORG, ne m'ont laissé étranger à aucun événement public de cette vie extraordinaire. Ainsi dernièrement il fut accusé d'imposture dans quelques papiers publics de l'Europe, qui rapportèrent le fait suivant, d'après une lettre du chevalier Beylon :

*SWEDENBORG, disait-on, instruit par des sénateurs de la*

*correspondance secrète de la feue reine de Suède avec le prince de Prusse, son frère, en révéla les mystères à cette princesse, et la laissa croire qu'il en avait été instruit par des moyens surnaturels.*

Un homme digne de foi, M. Charles-Léonhard de Stahlhammer, capitaine dans la garde royale, et chevalier de l'Épée, a répondu par une lettre à cette calomnie.

Le pasteur chercha dans le tiroir de sa table parmi quelques papiers, finit par y trouver une gazette, et la tendit à Wilfrid qui lut à haute voix la lettre suivante :

« Stockholm, 13 mai 1788.

» J'ai lu avec étonnement la lettre qui rapporte l'entretien qu'a eu le fameux Swedenborg avec la reine Louise-Ulrique; les circonstances en sont tout-à-fait fausses, et j'espère que l'auteur me pardonnera si, par un récit fidèle qui peut être attesté par plusieurs personnes de distinction qui étaient présentes, et qui sont encore en vie, je lui montre combien il s'est trompé.

» En 1758, peu de temps après la mort du prince de Prusse, Swedenborg vint à la cour : il avait coutume de s'y trouver régulièrement. A peine eut-il été aperçu de la reine, qu'elle lui dit : A propos, monsieur l'assesseur, avez-vous vu mon frère? » Swedenborg répondit que non. et la reine lui répliqua : « Si vous le rencontrez, saluez-le de ma part. » En disant cela, elle n'avait d'autre intention que de plaisanter, et ne pensait nullement à lui demander la moindre instruction touchant son frère. Huit jours après, et non pas vingt-quatre jours après, ni dans une audience particulière, Swedenborg vint de nouveau à la cour, mais de si bonne heure, que la reine n'avait pas encore quitté son appartement, appelé la Chambre-Blanche, où elle causait avec ses dames d'honneur et d'autres femmes de la cour. Swedenborg n'attend point que la reine sorte, il entre directement dans son appartement et lui parle bas à l'oreille. La reine, frappée d'étonnement, se trouva mal, et eut besoin de quelque temps pour se remettre. Revenue à elle-même, elle dit aux personnes qui l'entouraient : « Il n'y a que Dieu et mon frère qui puissent

savoir ce qu'il vient de me dire ! » Elle avoua qu'il lui avait parlé de sa dernière correspondance avec ce prince, dont le sujet n'était connu que d'eux seuls. » Je ne puis expliquer comment Swedenborg eut connaissance de ce secret; mais ce que je puis assurer sur mon honneur, c'est que ni le comte H., comme le dit l'auteur de la lettre, ni personne, n'a intercepté ou lu les lettres de la reine; le sénat d'alors lui permettait d'écrire à son frère dans la plus grande sécurité, et il regardait cette correspondance comme très-indifférente à l'état. Il est évident que l'auteur de la susdite lettre n'a pas du tout connu le caractère du comte H..... Ce seigneur respectable, qui a rendu les services les plus importants à sa patrie, réunit aux talens de l'esprit les qualités du cœur, et son âge avancé n'affaiblit point en lui ces dons précieux. Il joignit toujours, pendant toute son administration, la politique la plus éclairée à la plus scrupuleuse intégrité, et se déclara l'ennemi des intrigues secrètes et des menées sourdes, qu'il regardait comme des moyens indignes pour arriver à son but. L'auteur n'a pas mieux connu l'assesseur Swedenborg. La seule faiblesse de cet homme, vraiment honnête, était de croire aux apparitions des esprits; mais je l'ai connu pendant très-long-temps, et je puis assurer qu'il était aussi persuadé de parler et converser avec des esprits, que je le suis, moi, dans ce moment, d'écrire ceci. Comme citoyen et comme ami, c'était l'homme le plus intègre, ayant en horreur l'imposture, et menant une vie exemplaire. L'explication qu'a voulu donner de ce fait le chevalier Beylon est, par conséquent, destituée de fondement; et la visite faite pendant la nuit à SWEDENBORG, par les comtes H... et T..., est entièrement controuvée.

» Au reste, l'auteur de la lettre peut être assuré que je ne suis rien moins que sectateur de SWEDENBORG; l'amour seul de la vérité m'a engagé à rendre avec fidélité un fait qu'on a si souvent rapporté avec des détails entièrement faux, et j'affirme ce que je viens d'écrire, en apposant la signature de mon nom. »

Les témoignages que SWEDENBORG a donnés de sa mission aux familles de Suède et de Prusse ont sans doute contribué à la croyance dans laquelle vivent plusieurs person-

nages de ces deux cours , reprit M. Becker en remettant la gazette dans son tiroir. — Néanmoins , dit-il en continuant , je ne vous dirai pas tous les faits de sa vie matérielle et visible ; ses mœurs s'opposaient à ce qu'ils fussent exactement connus. Il vivait caché , sans vouloir s'enrichir ou parvenir à la célébrité. Il se distinguait même par une sorte de répugnance à faire des prosélytes , s'ouvrait à peu de personnes , et ne communiquait ses dons intérieurs qu'à celles en qui éclataient la sagesse , la foi , l'amour. Il savait reconnaître par un seul regard l'état de l'ame de ceux qui l'approchaient , et changeait en *Voyans* ceux qu'il voulait toucher de sa parole intérieure. Ses disciples ne lui ont , depuis l'année 1745 , jamais rien vu faire par aucun motif humain. Une seule personne , un prêtre suédois , nommé Matthésius , l'accusa de folie , et par un hasard extraordinaire , ce même Matthésius , ennemi de SWEDENBORG et de ses écrits , devint fou peu de temps après , et vivait encore il y a quelques années à Stockholm avec une pension accordée par le roi de Suède. L'éloge de SWEDENBORG a d'ailleurs été composé avec un soin minutieux , quant aux événemens de sa vie , et prononcé , dans la grande salle de l'Académie royale des sciences à Stockholm , par M. de Sandel , conseiller au collège des Mines , en 1786. Enfin une déclaration reçue par le lord-maire , à Londres , constate les moindres détails de la dernière maladie et de la mort de SWEDENBORG , qui fut alors assisté par M. Férélius , ecclésiastique suédois de la plus haute distinction. Les personnes comparues attestent que , loin d'avoir démenti ses écrits , SWEDENBORG en a constamment attesté la vérité. — « Dans cent ans , dit-il à M. Férélius , ma doctrine régira l'ÉGLISE. » Il a prédit fort exactement le jour et l'heure de sa mort. Le jour même , le dimanche 29 mars 1772 , il demanda l'heure , et quand il lui eut été répondu : — Cinq heures , il dit : — Voilà qui est fini. Dieu vous bénisse ! Puis ; dix minutes après , il expira de la manière la plus tranquille , en poussant un léger soupir.

La simplicité , la médiocrité , la solitude , furent donc les traits distinctifs de sa vie. Quand il avait achevé l'un de ses traités , il s'embarquait pour aller l'imprimer à Londres ou en Hollande , et n'en parlait jamais. Il publia successivement

ainsi vingt-sept traités différens , tous écrits, dit-il , sous la dictée des anges. Que ce soit ou non , peu d'hommes sont assez forts pour en soutenir les flammes orales.

— Les voici tous , reprit M. Becker en montrant une seconde planche sur laquelle étaient une soixantaine de volumes. Les sept traités où l'esprit de Dieu jette ses plus vives lueurs , sont : *Les délices de l'Amour conjugal* , — *le Ciel et l'Enfer* , — *l'Apocalypse révélée* , — *l'Exposition du sens interne* , — *l'Amour divin* , — *le vrai Christianisme* , — *la Sagesse angélique de l'omnipotence , omniscience , omniprésence de ceux qui partagent l'éternité , l'immensité de Dieu*. — Son explication de l'Apocalypse commence par ces paroles , dit M. Becker en prenant et ouvrant le premier volume qui se trouvait près de lui. — *Ici , je n'ai rien mis du mien , j'ai parlé d'après le Seigneur qui avait dit par le même ange à Jean : TU NE SCELLERAS PAS LES PAROLES DE CETTE PROPHÉTIE. (Apocalypse , 22. 10. )*

— Mon cher monsieur , dit M. Becker en regardant Wilfrid , j'ai souvent tremblé de tous mes membres pendant les nuits d'hiver , en lisant ces œuvres terribles , où cet homme déclare avec une parfaite innocence les plus grandes merveilles.

« J'ai vu , dit-il , les cieus et les anges. L'homme spirituel » voit l'homme spirituel beaucoup mieux que l'homme ter- » restre ne voit l'homme terrestre. En décrivant les mer- » veilles des cieus , et au-dessous des cieus , j'obéis à l'or- » dre que le Seigneur m'a donné de le faire. On est le maître » de ne pas me croire , je ne puis mettre les autres dans l'é- » tat où Dieu m'a mis ; il ne dépend pas de moi de les faire » converser avec les anges , ni d'opérer le miracle de la » disposition expresse de leur entendement. Ils sont eux- » mêmes les seuls instrumens de leur exaltation angélique. » Voici vingt-huit ans que je suis dans le monde spirituel » avec les anges , et sur la terre avec les hommes ; car il a » plu au Seigneur de m'ouvrir les yeux de l'esprit , comme » il les ouvrit à Paul , à Daniel et à Élisée. »

Néanmoins , beaucoup de personnes ont des visions du monde spirituel par le détachement complet que le somnambulisme opère entre leur forme extérieure et leur homme in-

térieur. *Dans cet état*, dit SWEDENBORG en son traité de la Sagesse Angélique, publié en 1753, n° 257, *l'homme peut être élevé jusque dans la lumière céleste, parce que les sens corporels étant abolis, l'influence du ciel agit sans obstacles sur l'homme intérieur.*

En tête de son *Exposition du sens interne*, il dit encore : « Un jour que je relisais cet écrit, les anges du ciel qui m'entouraient se réjouirent de l'intention où j'étais de le publier pour le bien commun de la nouvelle église. »

Beaucoup de gens, qui ne doutent point que SWEDENBORG n'ait eu des révélations célestes, pensent néanmoins que tous ses écrits ne sont pas également empreints de l'inspiration divine. D'autres exigent une adhésion absolue à tout SWEDENBORG, en admettant qu'il s'y rencontre des obscurités; mais ils croient que le prophète n'a pu, par suite de l'imperfection du langage terrestre, exprimer ses visions spirituelles, et que ces obscurités disparaissent dans l'entendement de ceux que l'esprit a régénérés; car, suivant l'admirable expression de l'un de ses disciples, *la chair est une génération extérieure*. Pour les poètes et les écrivains, son merveilleux est immense; pour ses Voyans, tout en est d'une réalité pure. Ses descriptions ont été pour quelques chrétiens des sujets de scandale. Certains esprits moqueurs ont ridiculisé la substance céleste de ses temples, ses palais d'or, ses villa superbes où s'ébattaient les anges, ses bosquets d'arbres mystérieux, ses jardins où les fleurs parlent, où l'air est blanc, où les pierreries mystiques, la sardoine, l'escarboucle, la chrysolite, la chrysoprase, la cyanée, la chalcédoine, la beryl, l'URIM et le THUMIM sont doués de mouvement, expriment des vérités célestes, et qu'on peut interroger, car elles répondent par des variations de lumière (*Vraie Religion*, 218), où les couleurs font entendre de délicieux concerts, où les paroles flamboient, où le Verbe s'écrit en cornicules (*Vraie Religion*, 278). Même dans le Nord, quelques écrivains ont ri de ses portes de perles, des diamans qui tapissent et meublent les maisons de sa Jérusalem où les moindres ustensiles sont faits des substances les plus rares sur notre globe. Mais, disent ses disciples, parce que tous ces objets sont clairsemés dans ce monde, est-ce une raison pour qu'ils ne soient

pas abondans en l'autre ? Sur la terre , ils sont d'une substance terrestre, tandis que dans les cieux , ils sont sous leurs apparences célestes et relatives à l'état d'ange. D'ailleurs SWEDENBORG à dit à ce sujet ces grandes paroles de JÉSUS-CHRIST : *Je vous enseigne en me servant des paroles terrestres, et vous ne m'entendez pas ; si je parle le langage du ciel, comment me comprendrez-vous ?* (Jean. 3—12.)

—Monsieur , moi j'ai lu SWEDENBORG en entier, reprit M. Becker après une pause et en laissant échapper un geste emphatique , je le dis avec orgueil , puisque j'ai gardé ma raison : en le lisant, il faut ou perdre le sens ou devenir un Voyant. Si j'ai résisté à ces deux folies , j'ai souvent éprouvé des ravissemens inconnus , des saisissemens profonds, des joies intérieures que donnent seules la plénitude de la vérité, l'évidence de la lumière céleste. Tout est petit quand l'ame parcourt les pages dévorantes de ces Traités , et il est impossible de ne pas être frappé d'étonnement en songeant que , dans l'espace de trente ans , cet homme a publié sur les vérités du monde spirituel vingt-cinq volumes *in-quarto*, écrits en latin , qui tous ont cinq cents pages , et sont imprimés en petits caractères. Il en a laissé, dit-on , vingt autres à Londres , dont son neveu , M. Silverichm , ancien aumônier du roi de Suède , est dépositaire. Certes , l'homme qui s'était , de vingt à soixante ans , presque épuisé par la publication d'une sorte d'encyclopédie , a dû recevoir des secours surnaturels pour composer ces prodigieux traités , à l'âge où les forces de l'homme commencent à s'éteindre. Dans ces écrits , il se trouve des milliers de propositions numérotées , dont pas une ne se contredit. Partout , l'exactitude , la méthode , la présence d'esprit , éclatent et découlent d'un même fait , l'existence des anges. Sa VRAIE RELIGION , où se résume tout son dogme , œuvre vigoureuse de lumière , a été conçue , exécutée à quatre-vingt-trois ans. Enfin , son ubiquité , son omniscience n'est démentie par aucun de ses critiques , ni de ses ennemis. Néanmoins , quand je me suis abreuvé , dans ma jeunesse , à ce torrent de lueurs célestes , Dieu ne m'a pas ouvert les *yeux intérieurs*, et j'ai jugé ces écrits avec la raison d'un homme non régénéré. J'ai donc souvent

trouvé que l'*inspiré* SWEDÉNBORG avait dû parfois mal entendre les anges. J'ai ri de plusieurs visions auxquelles j'aurais dû, suivant les Voyans, croire avec admiration. Je n'ai conçu ni l'écriture corniculaire des anges, ni leurs ceintures dont l'or est plus ou moins faible. Si, par exemple, cette phrase: *Il y a des anges solitaires*, m'a singulièrement attendri d'abord; par réflexion, je n'ai pas accordé cette solitude avec leurs mariages. Je n'ai pas compris pourquoi la Vierge Marie conserve, dans le ciel, des habillemens de satin blanc. J'ai osé me demander pourquoi les gigantesques démons Enakim et Héphilim venaient encore combattre les chérubins dans les champs apocalyptiques d'Armageddon. J'ignore comment les Satans peuvent venir encore chez les anges discuter avec eux. Ses visions sont barbouillées de figures grotesques. Dans un de ses *Mémorables*, nom qu'il leur a donné, il commence en disant: — « Je vis des esprits rassemblés; ils avaient des chapeaux sur leur tête. » Il est vrai de dire que ce sont des Satans. Mais, dans un autre *Mémorable*, il reçoit du ciel un petit papier sur lequel il vit, dit-il, les lettres dont se servaient les peuples primitifs, qui étaient composées de lignes courbes, avec de petits anneaux qui se portaient en haut. Pour mieux attester sa communication avec les cieux, j'aurais voulu qu'il déposât ce petit papier à l'Académie royale des sciences de Suède. Enfin peut-être ai-je tort, et les absurdités apparentes semées dans ses ouvrages ont-elles des significations particulières; car son ÉGLISE compte aujourd'hui plus de trois cent mille fidèles, tant aux États-Unis d'Amérique, où différentes sectes s'y agrègent en masse, qu'en Angleterre, où sept mille Swedenborgistes se trouvent dans la seule ville de Manchester. Des hommes aussi distingués par leurs connaissances que par leur rang dans le monde, soit en Allemagne, soit en Prusse et dans le Nord, ont publiquement adopté les croyances de SWEDÉNBORG, plus consolantes d'ailleurs que ne le sont celles des autres communions chrétiennes.

— Maintenant je voudrais bien pouvoir vous expliquer en quelques paroles succinctes les points capitaux de la doctrine que SWEDÉNBORG a établie pour son Église; mais

cet abrégé, fait de mémoire, serait nécessairement fautif : je ne puis donc me permettre de vous parler que des Arcanes spirituels et corporels qui concernent particulièrement la naissance de Séraphita.

Ici M. Becker fit une pause pendant laquelle il parut se recueillir pour rassembler ses idées.

— Après avoir mathématiquement établi que l'homme vit éternellement dans les sphères, soit inférieures, soit supérieures, SWEDENBORG appelle Esprits Angéliques les êtres qui, dans ce monde, sont préparés pour le ciel, où ils deviendront des anges. Selon lui, Dieu n'a pas créé d'anges spécialement; il n'existe point d'ange qui n'ait été homme sur la terre; la terre est ainsi la pépinière du ciel. Mais les anges ne sont pas anges par eux-mêmes (*Sag. ang.* 57); ils le sont par une conjonction intime avec Dieu, et à laquelle Dieu ne se refuse jamais, l'essence de Dieu n'étant jamais négative, mais incessamment active.

Ces Esprits Angéliques passent par trois natures d'amour, car l'homme ne peut être régénéré que successivement (*Vraie Rel.*). D'abord l'*amour de soi* : la suprême expression de cet amour est le génie humain dont nous admirons les œuvres. Puis l'*amour du monde*, qui produit les prophètes, les grands rois, les hommes que la terre prend pour guides et salue du nom de divins. Enfin l'*amour du ciel*, qui fait les Esprits Angéliques. Ces Esprits sont, pour ainsi dire, les fleurs de l'humanité qui s'y résume et travaille à s'y résumer. Ils doivent avoir ou l'Amour du ciel ou la Sagesse du ciel; mais ils sont toujours dans l'Amour avant d'être dans la Sagesse. Ainsi la première transformation de l'homme est l'Amour.

Pour arriver à ce premier degré, son être antérieur a dû passer par la Prière et l'Espérance, qui l'engendrent pour la Foi et la Charité. Les idées acquises par l'exercice de ces vertus sont héréditaires et se transmettent à chaque nouvelle larve ou enveloppe humaine sous laquelle se cache chacune des métamorphoses des êtres intérieurs; car rien ne se sépare, tout est nécessaire : la Prière ne va pas sans l'Espérance, la Foi ne va pas sans la Charité; les quatre faces de ce carré sont solidaires. « Faute d'une vertu, dit-il,

l'Esprit Angélique est comme une perle brisée.» Chacun de ces états est donc un cercle dans lequel s'enroulent les richesses célestes de l'état antérieur. La grande perfection des Esprits Angéliques vient de cette mystérieuse progression par laquelle rien ne se perd des qualités successivement acquises pour arriver à leur glorieuse incarnation ; tandis qu'à chaque transformation ils se dépouillent insensiblement de la chair et de ses erreurs. Quand il vit dans l'Amour, l'homme a déjà quitté toutes ses passions mauvaises. La Prière, l'Espérance, la Charité, la Foi, l'ont *vanné*, suivant le mot d'Isaïe, et son intérieur ne doit plus être pollué par aucune des affections terrestres. De là cette grande parole de saint Luc : *Faites-vous un trésor qui ne périsse pas dans les cieux !* Et celle de Jésus-Christ : *Laissez ce monde aux hommes, il est à eux ; faites-vous pur, et venez chez mon père !*

La seconde transformation est la Sagesse. La Sagesse est la compréhension de toutes les choses célestes auxquelles l'Esprit arrive par l'Amour. L'Esprit d'Amour a conquis la force, il est le résultat de toutes les passions terrestres vaincues, il aime Dieu ; mais l'Esprit de Sagesse sait pourquoi il l'aime. Les ailes de l'un sont déployées et l'emportent vers Dieu ; les ailes de l'autre sont repliées par la terre que lui donne la Science, il connaît Dieu ; l'un *désire* incessamment le voir et s'élance vers lui ; l'autre y touche et tremble.

L'union qui se fait en l'homme d'un Esprit d'Amour et d'un Esprit de Sagesse le met à l'état divin, pendant lequel son ame est *femme*, et son corps est *homme*, dernière expression humaine où l'Esprit l'emporte sur la forme, où la forme se débat encore contre l'Esprit du ciel ; car la forme, la chair ignore, se révolte, et veut rester grossière. Cette dernière épreuve engendre des souffrances inouïes dont les cieux sont seuls témoins, et que Jésus-Christ a connues dans le jardin des Oliviers. Après sa mort, le premier ciel s'ouvre à la nature humaine purifiée. Aussi les autres hommes meurent-ils dans le désespoir, tandis que l'Esprit Angélique meurt dans le ravissement.

Ainsi LE NATUREL, état dans lequel sont les êtres non ré-

générés ; LE SPIRITUEL , état dans lequel sont les esprits angéliques ; et LE DIVIN , état dans lequel demeure l'ange avant de briser son enveloppe , sont les trois degrés de l'*exister* par lesquels l'homme parvient au ciel. Une seule réflexion de SWEDENBORG vous expliquera merveilleusement la différence qui existe entre le *Naturel* et le *Spirituel*.

—*Pour les hommes, le naturel, dit-il, passe dans le spirituel : ils considèrent le monde sous ses formes visibles, et le perçoivent dans une réalité propre à leurs sens. Mais pour l'Esprit Angélique, le spirituel passe dans le naturel, et il considère le monde dans son esprit intime, et non dans sa forme.*

Ainsi , nos sciences humaines ne sont que l'analyse des formes ; le savant selon le monde est purement extérieur comme son savoir ; son *intérieur* ne lui sert qu'à conserver sa vie. L'Esprit Angélique va bien au-delà : son savoir est la pensée dont la science humaine n'est que la parole. Il puise toute sa connaissance des choses dans le Verbe, et connaît ainsi les *Correspondances* par lesquelles l'humanité concorde avec les cieux. LA PAROLE de Dieu fut entièrement écrite par pures Correspondances , elle couvre un sens interne ou spirituel qui , sans la science des Correspondances , ne peut être compris. Il existe , dit SWEDENBORG (*Doctrine céleste*, 26) , des ARCANES innombrables dans le sens interne des Correspondances. Aussi les hommes qui se sont moqués des livres où les prophètes ont recueilli la Parole étaient-ils dans l'état d'ignorance où sont ici-bas les hommes qui ne savent rien d'une science , et se moquent des vérités de cette science. Savoir les correspondances de la parole avec les cieux ; savoir les Correspondances qui existent entre les choses visibles et pondérables du monde terrestre , et les choses invisibles et impondérables à l'œil , à la main de l'homme non régénéré , qui sont dans le monde spirituel , c'est avoir les cieux dans son entendement. Tous les objets des diverses créations étant émanés de Dieu , comportent nécessairement un sens caché , comme le disent ces grandes paroles d'Isaïe : *La terre est un vêtement* (Isaïe, 5, 6). Ce sens mystérieux est ce que SWEDENBORG appelle

un *arcane céleste*. Aussi son traité des *Arcanes célestes*, où sont expliquées les Correspondances ou significances du naturel au spirituel, devant donner, suivant l'expression de Jacob Boehm, *la signature de toute chose*, n'a-t-il pas moins de seize volumes et de treize mille propositions. « Cette » connaissance merveilleuse des Correspondances, que » la bonté de Dieu a accordée à SWEDENBORG, dit un de » ses disciples, est le secret de l'intérêt qu'inspirent ses » ouvrages. Selon lui, tout dérive du ciel, tout rappelle au » ciel. Ses écrits sont sublimes et clairs. Il parle dans les » cieux et se fait entendre sur la terre. Sur une de ses » phrases on ferait un volume. » *Le royaume du ciel*, dit SWEDENBORG (Arc. céles.) *est le royaume des motifs. L'ACTION se produit dans le ciel, de là dans le monde, et par degrés dans les infiniment petits de la terre; les effets terrestres étant liés à leurs causes célestes font que tout y est CORRESPONDANT et SIGNIFIANT. L'homme est le moyen d'union entre le Naturel et le Spirituel.*

Les Esprits Angéliques connaissent essentiellement les Correspondances et le sens intime des paroles prophétiques. Une fleur est pour eux une pensée, une vie qui correspond à quelque linéament du Grand-Tout dont ils ont la signification. Ils pénètrent la vérité des *énoncés* de saint Jean, que la science humaine démontre et prouve matériellement plus tard, tels que celui-ci : « gros, dit SWEDENBORG, de plusieurs sciences humaines ( *Ap.*, XXI, 1 ) : *Je vis un nouveau ciel et une nouvelle terre, car le premier ciel et la première terre étaient passés.* Ils connaissent les *festins où l'on mange la chair des rois, des forts, des chevaux et des cavaliers, des hommes libres et des esclaves*, et auxquels convie un ange debout dans le soleil ( *Apocal.*, XIX, 11 à 18).

Pour eux, l'ADULTÈRE et les débauches dont parlent les Écritures et les prophètes, si souvent estropiés par de soi-disant écrivains, signifient l'état des âmes qui, dans ce monde, persistent à s'infecter d'affections terrestres, et continuent leur divorce avec le ciel.

Les nuées signifient les voiles dont s'enveloppe Dieu. Les flambeaux, les pains de proposition, les chevaux et les cavaliers, les prostituées, les pierreries; tout dans l'ÉCRITURE

a , pour eux , un sens exquis et révèle les choses du ciel. Ils voient *la femme ailée , revêtue du soleil ; et l'homme toujours armé.* (*Apocal.*) Le cheval de l'Apocalypse est , dit SWEDENBORG , l'image visible de l'intelligence humaine montée par la mort , car elle porte en elle son principe de destruction. Enfin , ils reconnaissent les peuples cachés sous une forme qui semble fantastique aux ignorans , et devinent les révolutions humaines annoncées par les Sceaux rompus et par les Bêtes Apocalyptiques.

Quand un homme est disposé à recevoir l'insufflation prophétique des Correspondances , elle réveille en lui l'esprit de la Parole et lui fait comprendre que les créations ne sont que des transformations ; elle vivifie son intelligence , et lui donne pour les vérités une soif ardente qui ne peut s'étancher que dans le ciel. Il conçoit , suivant le plus ou le moins de perfection de son intérieur , la puissance des Esprits Angéliques , et marche , conduit par le Désir , l'état le moins imparfait de l'homme non régénéré , vers l'Espérance et la Prière , qui lui ouvrent le monde des Esprits. Quoi de plus désirable que d'entrer dans la sphère des intelligences humaines qui vivent secrètement par l'Amour ou par la Sagesse ? Ici-bas , pendant leur vie , les Esprits Angéliques restent purs ; ils ne voient , ne pensent et ne parlent point comme les autres hommes. Il y a deux perceptions : l'une interne , l'autre externe. L'homme est tout externe , l'Esprit Angélique est tout interne. Il a perdu les idées du temps et de l'espace , sans quoi la connaissance de Dieu ne serait pas en lui ; et cette connaissance pénètre si bien les anges qu'ils ne peuvent , dit-il , prononcer Dieu au pluriel ; l'atmosphère dans laquelle ils sont , s'y oppose. L'Esprit Angélique va au fond des Nombres. Le mouvement est en lui. Il s'associe à tout par l'ubiquité : *Un ange , dit-il , est présent à un autre , quand il le désire à un autre* (*Sap. Ang. De Div. Am.*) ; car il a le don de se séparer de son corps , et voit alors les cieux comme les prophètes les ont vus , et comme SWEDENBORG les voyait lui-même.

« Dans cet état , dit-il (*Vraie religion*, 136), l'esprit de l'homme est transporté d'un lieu à un autre , le corps restant où il est , état dans lequel j'ai demeuré pendant vingt-

six années. » Nous devons entendre ainsi toutes les paroles bibliques où il est dit : — L'esprit m'emporta.

La Sagesse angélique est à la sagesse humaine ce que les innombrables forces de la nature sont à son action, qui est une. Tout est en l'Esprit Angélique. La terre ne lui offre aucun obstacle, comme la parole ne lui offre aucune obscurité, car son être divin lui permet de voir la pensée de Dieu, voilée par le Verbe; de même que, vivant par l'esprit, il communique avec le sens intime caché sous toutes les choses de ce monde. La Science est le langage des mondes temporels, l'Amour est celui du monde spirituel. Aussi l'homme décrit-il plus qu'il n'explique, tandis que l'Esprit Angélique voit et comprend. La Science attriste l'homme, l'Amour exalte l'ange; la Science cherche, l'Amour a trouvé. Enfin tout leur parle, et ils sont dans le secret des rapports et de l'harmonie de toutes les créations entre elles. Ils s'entendent avec l'esprit des sons, avec l'esprit des couleurs, avec l'esprit des végétaux. Ils peuvent interroger le minéral, et le minéral répond à leurs pensées. Que sont pour eux les sciences et les trésors de la terre, quand ils les étreignent à tout moment par leur vue, et que les mondes, dont les hommes s'occupent tant, ne sont pour eux que la dernière marche d'où ils vont s'élançer à Dieu?

L'Amour du ciel ou la Sagesse du ciel s'annoncent dans l'être parfait par un cercle de lumière qui l'entoure et que voient les élus; leur innocence, dont celle des enfans est la forme extérieure, a la connaissance des choses que n'ont point les enfans; ils sont innocens et savans. — « Et, dit » SWEDENBORG, l'innocence des cieux fait une telle impression sur l'ame, que ceux qu'elle affecte en gardent » un ravissement qui dure toute leur vie, comme je l'ai » moi-même éprouvé.

» Il suffit peut-être, dit-il encore, d'en avoir une minime » perception pour être à jamais changé, pour vouloir aller » aux cieux et entrer ainsi dans la sphère de l'Espérance. »

Sa doctrine sur les mariages peut se réduire à ce peu de mots : Le Seigneur a pris la beauté, l'élégance de la vie de l'homme et l'a transportée dans la femme; quand l'homme n'est pas réuni à cette beauté, à cette élégance de sa vie, il

est sévère, triste et farouche ; quand il y est réuni, il est joyeux, il est complet.

Les anges, quoique mâles et femelles, se marient, et leurs mariages sont célébrés par des cérémonies merveilleuses. Les anges sont toujours dans le point le plus parfait de la beauté. Leur union ne produit point d'enfans. Dans cette union, l'homme a donné *l'entendement*, la femme a donné *la volonté*; ils deviennent un seul être, *une seule chair* ici-bas ; puis, ils vont aux cieux après avoir revêtu la forme céleste. Ici-bas, dans *l'état naturel*, le penchant mutuel des deux sexes vers les voluptés est un EFFET ; il entraîne et fatigue et dégoûte ; mais sous sa forme céleste, le couple devenu *un* trouve en lui-même une CAUSE incessante de voluptés.

SWEDENBORG a vu dans les cieux l'amour conjugai des anges, qui, selon saint Luc, n'a point de noces (20, 35), et qui ne donne que des plaisirs spirituels. Le SEIGNEUR est l'ÉPOUX des anges. Les mots *entrer aux noces*, que nous lisons dans l'Écriture, signifient être reçu dans le ciel ; *faire les noces* est s'unir au Seigneur. Un jour, SWEDENBORG eut la vision d'une noce. Un ange s'offrit à l'y conduire et l'entraîna sur ses ailes (les ailes sont un symbole et non une réalité terrestre) ; il le revêtit de sa robe de fête, et quand SWEDENBORG se vit habillé de lumière, il demanda pourquoi.

— C'est que dans cette circonstance, répondit l'ange, nos robes s'allument, brillent et se font nuptiales. (*Deliciæ sap. de am. conj.*, 19, 20, 21.)

Il vit alors deux anges qui vinrent, l'un du Midi, l'autre de l'Orient. L'ange du Midi était dans un char attelé de deux chevaux blancs, dont les rênes avaient la couleur et l'éclat de l'aurore. Mais quand ils furent près de lui, dans le ciel, il n'aperçut plus les chars ni les chevaux. Il vit l'ange de l'Orient vêtu de pourpre, et l'ange du Midi vêtu d'hyacinthe. Ils accoururent comme deux souffles et se confondirent. L'un était un ange d'Amour, et l'autre un ange de Sagesse. Le guide de SWEDENBORG lui dit qu'ils avaient été, sur la terre, liés d'une amitié intérieure et toujours unis, quoique séparés par les espaces.

Le consentement, qui est l'essence des bons mariages sur

la terre, est l'état habituel des anges dans le ciel. L'amour est la lumière de leur monde. Ils se plongent incessamment dans la lumière, et sont toujours unis à Dieu qui sans cesse les épouse. Le ravissement éternel des anges vient de la faculté que Dieu leur communique de lui rendre à lui-même la joie qu'ils en éprouvent. Cette réciprocité d'infini fait leur vie. Dans le ciel, ils croissent toujours, car ils deviennent infinis en participant de l'essence de Dieu qui s'engendre par lui-même. Aussi l'immensité des cieux est telle, que si l'homme était doué d'une vue aussi continuellement rapide que l'est la lumière en venant du soleil sur la terre, et qu'il regardât pendant l'éternité, ses yeux ne trouveraient pas un horizon où se reposer. La lumière explique seule la félicité du ciel; elle y est incessante, elle persiste, elle est une, elle est partout. C'est, dit-il (*Sap., Ang., 7, 25, 26, 27*), une vapeur de la vertu de Dieu, une émanation pure de sa clarté, d'une blancheur auprès de laquelle notre lumière serait l'obscurité. Elle peut tout, renouvelle tout, et ne s'absorbe pas; elle environne l'ange et lui fait toucher Dieu par des jouissances infinies que l'on sent se multiplier infiniment par elles-mêmes. Cette lumière tue tout homme qui n'est pas préparé à la recevoir. Nul, même dans le ciel, ne peut voir Dieu et vivre. Voilà pourquoi il est dit (*Ex. XIX, 12, 13, 21, 22, 23*): *La montagne où Moïse parlait au Seigneur était gardée, de peur que quelqu'un venant à y toucher, ne mourût.* Puis encore (*Ex. XXXIV, 29 à 35*): *Quand Moïse apporta les secondes Tables, sa face brillait tellement, qu'il fut forcé de la voiler pour ne faire mourir personne en parlant au peuple.* La transfiguration de Jésus-Christ accuse également la lumière que jette l'Amour des cieux, et les ineffables jouissances que trouvent les anges à en être incessamment imbus. (*Matth., XVII, 1 — 5*): *Sa face resplendit comme le soleil, ses vêtements devinrent comme la lumière, et un nuage couvrit ses disciples.* Enfin, quand le monde n'enferme plus que des hommes qui se refusent au Seigneur, que sa parole est méconnue, que ses Élus ont été assemblés des quatre vents, alors il envoie un Ange Exterminateur pour changer la masse du monde réfractaire qui n'est, pour lui, dans l'immensité de l'univers, que ce que sont pour nous les germes inféconds.

Alors la lumière que l'Ange Exterminateur apporte d'En Haut fait pâlir le soleil et tomber les étoiles. Alors , comme dit Isaïe (19, 20) : *Les hommes entreront dans des fentes de rochers , se blottiront dans la poussière (Apoc., VII, 15, 17). Ils crieront aux montagnes : Tombez sur nous ! A la mer , prends-nous ! Aux airs , cachez-nous de la fureur de l'Agneau !* L'Agneau est la grande figure des anges méconnus et persécutés ici-bas ! Aussi Jésus-Christ a-t-il dit : *Heureux ceux qui souffrent ! Heureux les simples ! Heureux ceux qui aiment !* Tout SWEDENBORG est là : Souffrir , Croire , Aimer. L'Amour résume la Souffrance et la Croyance. Pour bien aimer , ne faut-il pas avoir souffert , et ne faut-il pas croire ? Puis l'Amour engendre la Force. De là l'Intelligence , car la Force comporte la Volonté. Être intelligent , n'est-ce pas Vouloir et Pouvoir ! — *Si l'univers a un sens , voilà le plus digne de Dieu ,* me disait M. Saint-Martin que je vis à son voyage en Suède.

— Mais , monsieur , reprit M. Becker après une pause , que signifient ces lambeaux pris dans l'étendue d'une œuvre dont on ne peut donner une idée qu'en la comparant à un fleuve de lumière , à des ondées de flammes ? Quand un homme s'y plonge , il est emporté par un courant terrible , et le poème de Dante Alighieri fait à peine l'effet d'un point , à qui veut le plonger dans les innombrables versets à l'aide desquels SWEDENBORG a bâti ses mondes célestes , comme Beethoven a construit ses palais d'harmonie avec des milliers de notes , comme les architectes ont édifié leurs cathédrales avec des milliers de pierres. Vous y roulez dans des gouffres sans fin , car votre esprit ne vous y soutient pas toujours et il est nécessaire d'avoir une puissante intelligence pour en revenir sain et sauf à nos idées sociales. Mais enfin j'ai tâché d'être aussi clair qu'il aurait fallu l'être pour donner à un Français le droit de se moquer de SWEDENBORG et de dire : *Je le connais.*

— SWEDENBORG , reprit-il , affectionnait particulièrement le baron de Séraphitz , dont , suivant un vieil usage suédois , le nom avait pris , depuis un temps immémorial , la terminaison latine *ūs*. Le baron fut le plus ardent disciple du grand prophète suédois , qui avait ouvert en lui

les yeux de *l'homme intérieur*, et l'avait disposé pour une vie conforme aux ordres d'En-Haut. Il chercha parmi les femmes un esprit angélique, et SWEDENBORG le lui trouva dans une vision. Sa fiancée fut la fille d'un cordonnier de Londres, en qui, disait SWEDENBOURG, éclatait la vie du ciel, et dont les épreuves antérieures avaient été accomplies. Après la transformation du prophète, le baron vint à Jarvis pour faire ses noces célestes dans la solitude et dans les pratiques de la prière. Quant à moi, monsieur, qui ne suis point un Voyant, je ne me suis aperçu que des œuvres terrestres de ce couple. Leur vie a bien été celle des saints et des saintes dont l'Église romaine exalte les vertus. Ils ont adouci la misère des habitans et leur ont donné à tous une fortune qui ne va point sans un peu de travail, mais qui suffit à leurs besoins. Les gens qui vécurent près d'eux ne les ont jamais surpris dans un mouvement de colère ou d'impatience. Ils ont été constamment bienfaisans et doux, pleins d'aménité, de grâce et de vraie bonté. Leur mariage a été l'harmonie de deux ames incessamment unies. Deux Eider volant du même vol, le son dans l'écho, la pensée dans la parole, sont peut-être des images imparfaites de leur union. Ici chacun les aimait de cette affection dont l'amour de la plante pour le soleil peut seule donner une idée. La femme était simple dans ses manières, belle de formes, belle de visage, et d'une noblesse semblable à celle des personnages les plus augustes. En 1783, dans la vingt-sixième année de son âge, cette femme conçut un enfant. Sa gestation fut une joie grave. Les deux époux faisaient ainsi leurs adieux au monde, car ils se dirent qu'ils seraient sans doute transformés quand leur enfant aurait quitté la robe de chair, qui avait besoin de leurs soins jusqu'au moment où la force d'être par elle-même lui serait communiquée. L'enfant naquit et fut cette Séraphita qui nous occupe tous en ce moment. Dès qu'elle fut conçue, son père et sa mère vécurent encore plus solitairement que par le passé, s'exaltant vers le ciel, par la Prière, l'Espérance, la Foi et la Charité.

Leur espérance était de voir SWEDENBORG, et la foi réalisa leur espérance. Le jour de la naissance de Séra-

phita, SWEDENBORG, se manifesta dans Jarvis, et remplit de lumière la chambre où naissait l'enfant. Ses paroles furent, dit-on : — *L'œuvre est accomplie, les cieux se réjouissent!* Les gens de la maison entendirent les sons étranges d'une mélodie, qui, disaient-ils, semblait être apportée des quatre points cardinaux par le souffle des vents.

L'esprit de SWEDENBORG emmena le père hors de la maison, le conduisit sur le Fiord, où il le quitta. Quelques hommes de Jarvis s'étant alors approchés de M. Séraphitus, ils l'entendirent prononçant ces belles paroles de l'Écriture : — *Combien sont beaux sur les montagnes les pieds des anges que nous envoie le Seigneur!*

Je sortais du presbytère pour me rendre au château, afin de baptiser l'enfant, le nommer, et accomplir les devoirs que m'imposent les lois, lorsque je rencontrai M. Séraphitus.

— Votre ministère est superflu, me dit-il, notre enfant doit être sans nom sur cette terre, et vous ne le baptiserez pas avec l'eau de l'Église terrestre, il est déjà baptisé par le feu du ciel. Cet enfant restera fleur, vous ne le verrez pas vieillir, vous le verrez passer. Vous avez l'*exister*, il a la vie : vous avez des sens extérieurs, il n'en a pas, il est tout intérieur.

Ces paroles furent prononcées d'une voix surnaturelle dont je fus affecté plus vivement encore que de l'éclat empreint sur son visage qui suait la lumière. Son aspect eût certes réalisé les fantastiques images que nous concevons des inspirés, en lisant les prophéties de la Bible ; mais de tels effets ne sont pas rares au milieu de nos montagnes, où le nitre des neiges subsistantes produit dans notre organisation d'étonnans phénomènes. Néanmoins je lui demandai la cause de son émotion, et il me dit : — SWEDENBORG est venu, je le quitte, j'ai respiré l'air du ciel.

— Sous quelle forme vous est-il apparu? lui demandai-je.

— Sous son apparence mortelle, vêtu comme il l'était la dernière fois que je le vis à Londres, chez Richard Shearsmith, dans le quartier de *Cold-Bath-Field*, en juillet 1771. Il portait son habit de ratine à reflets changeans, à grands boutons d'acier, son gilet fermé, sa cravate blanche, et la même

perruque magistrale, à rouleaux poudrés sur les côtés, et dont les cheveux relevés par-devant lui découvraient ce front vaste et lumineux, en harmonie avec sa grande figure carrée, où tout est puissance et calme. J'ai reconnu ce large nez à grandes narines pleines de feu. J'ai revu cette bouche qui a toujours souri, cette bouche angélique d'où sont sortis ces mots, gros de mon bonheur : — A bientôt. — Et j'ai senti les resplendissemens de l'amour céleste.

La conviction qui brillait dans le visage du baron m'interdisait toute discussion ; je l'écoutais en silence ; sa voix avait une chaleur contagieuse qui réagissait sur mon diaphragme et m'échauffait les entrailles ; son fanatisme agitait mon cœur, comme la colère d'autrui nous fait souvent vibrer les nerfs. Je le suivis en silence et vins dans sa maison, où je vis l'enfant sans nom, couché sur sa mère qui l'enveloppait avec des soins mystérieux. Il m'entendit venir et leva la tête vers moi. Ses yeux n'étaient pas ceux d'un enfant ordinaire, et pour exprimer l'impression que j'en reçus, il faudrait dire qu'ils voyaient et pensaient déjà.

L'enfance de cette créature si singulièrement prédestinée fut accompagnée de circonstances extraordinaires dans notre climat. Pendant neuf années, nos hivers ont été plus doux et nos étés plus longs que de coutume. Ce phénomène causa plusieurs discussions entre les savans, dont les explications parurent suffisantes aux académiciens, mais qui faisaient sourire le baron quand je les lui communiquais.

Jamais Séraphita n'a été vue dans sa nudité comme le sont quelquefois les enfans ; jamais elle n'a été touchée ni par un homme ni par une femme ; elle vécut vierge sur le sein de sa mère, et n'a jamais crié. Le vieux David vous confirmera ce fait, si vous le questionnez sur sa maîtresse, pour laquelle il a d'ailleurs une adoration semblable à celle qu'avait pour l'arche sainte le roi dont il porte le nom. Dès l'âge de neuf ans, elle a commencé à se mettre en état de prière, la prière est sa vie. Vous l'avez vue dans notre temple, à Noël, seul jour où elle y vienne. Elle y est séparée des autres chrétiens par un espace considérable. Si cet espace n'existe pas entre elle et les hommes, elle souffre. Aussi reste-t-elle la plupart du temps au château.

Les événemens de sa vie sont d'ailleurs inconnus ; elle ne se montre pas. Ses facultés, ses sensations, tout est intérieur ; elle demeure la plus grande partie du temps dans l'état de contemplation mystique, habituel, disent les écrivains papistes, aux premiers chrétiens solitaires, en qui demeurait la tradition de la parole du Christ. Elle n'a lu aucun livre, n'a jamais jeté les yeux sur aucune image d'art. Son entendement, son ame, son corps, tout en elle est vierge comme la neige de nos montagnes. A dix ans, elle était telle que vous la voyez maintenant. Son père et sa mère moururent quand elle eut neuf ans. Ils expirèrent ensemble, sans douleur, sans maladie visible, et après avoir dit l'heure à laquelle ils cesseraient d'être.

Leur enfant était à leurs pieds, debout, et les regardait d'un œil calme ; il ne témoignait ni tristesse, ni douleur, ni joie, ni curiosité ; son père et sa mère lui souriaient. Quand nous vîmes prendre les deux corps, il dit : — Emportez !

— Séraphita, lui dis-je, car nous l'avons appelée ainsi, n'êtes-vous donc pas affectée de la mort de votre père et de votre mère ? Ils vous aimaient tant !

— Morts ? dit-elle. Non, ils sont en moi pour toujours.

— Ceci n'est rien, ajouta-t-elle en montrant sans aucune émotion les deux corps que l'on enlevait.

Je la voyais pour la troisième fois depuis sa naissance. Au temple il est difficile de l'apercevoir, elle est debout près de la colonne à laquelle tient la chaire, dans une obscurité qui ne permet de saisir ni ses traits ni son attitude.

Des serviteurs de cette maison, il ne restait, lors de cet événement, que le vieux David, qui, malgré ses quatre-vingt-deux ans, suffit à servir sa maîtresse.

Quelques gens de Jarvis ayant raconté des choses merveilleuses sur cette créature, et leurs contes ayant pris une certaine consistance dans un pays essentiellement ami des mystères, je me suis mis à étudier le traité des Incantations de Jean Wier, et les ouvrages relatifs à la démonologie où sont consignés les effets prétendus surnaturels en l'homme.

— Vous ne croyez donc pas en elle ? dit Wilfrid.

— Si fait, dit avec bonhomie le pasteur, je vois en elle une fille extrêmement capricieuse.

Minna laissa échapper un signe de tête qui exprima doucement une négation.

— Une fille, disait le docteur en continuant, à laquelle les affections religieuses de ses parens ont légué l'exaltation funeste qui égare les mystiques et les rend plus ou moins fous. Elle se soumet à des diètes qui désolent le pauvre David. Ce bon vieillard ressemble à une plante chétive qui s'agite au moindre vent, qui s'épanouit au moindre rayon de soleil : sa maîtresse est son vent et son soleil. Il en a pris le langage incompréhensible. Pour lui, elle a des pieds de diamant, des étoiles au front et des mouvemens de fée. Elle marche environnée de lueurs blanches, sa voix est accompagnée de musiques, elle a le don de se rendre invisible. Demandez à la voir, il vous répondra qu'elle est dans les Terres Australes. Il est difficile de croire à de telles fables. Vous le savez, tout miracle ressemble plus ou moins à l'histoire de la Dent d'or; nous avons une dent d'or à Jarvis, voilà tout. Ainsi Duncker le pêcheur affirme l'avoir vue, tantôt se plonger dans le Fiord, et en ressortir sous la forme d'un Eider, tantôt marcher sur les flots pendant la tempête. Fergus, qui mène les troupeaux dans les Sæler, dit avoir vu, dans les temps pluvieux, le ciel s'éclaircir constamment au-dessus du château, et devenir bleu au-dessus de la tête de Séraphita quand elle sort. Plusieurs femmes ont entendu les sons d'un orgue immense quand Séraphita vient dans le temple, et ont demandé sérieusement à leurs voisines si elles ne les entendaient pas aussi. Mais ma fille, que, depuis deux ans, Séraphita prend en affection, n'a point entendu de musique, et n'a point senti les parfums du ciel qui, dit-on, embaument les airs quand elle se promène. Minna est souvent rentrée en m'exprimant une naïve admiration de jeune fille pour les beautés de notre printemps, elle revenait enivrée des odeurs que jettent les premières pousses des mélèzes, des pins ou des fleurs, et qu'elle avait été respirer avec elle. Après un si long hiver, rien de plus naturel que cet excessif plaisir. Mais la compagnie de ce démon n'a rien de bien extraordinaire, dis, mon enfant ?

— Mon père, je le respecte, et me sens si loin de lui, qu'aujourd'hui j'ai été saisie par une sorte de terreur,

quand il m'a, pour la première fois, entourée de ses bras.

— Ce qui m'a surpris le plus, depuis que je la connais, ce fut de la voir consentir à vous souffrir près d'elle, reprit le pasteur en s'adressant à Wilfrid.

— Près d'elle? dit l'étranger, elle ne m'a jamais laissé lui baiser la main... Quand elle me vit pour la première fois, son regard m'intimida. Elle me dit : — Soyez le bien-venu ici, car vous deviez venir. — Il me sembla qu'elle me connaissait. J'ai tremblé. La terreur me fait croire en elle.

— Et moi l'amour, dit Minna sans rougir.

— Ne vous moquez-vous pas de moi? dit M. Becker en riant avec bonhomie; toi, ma fille, en te disant un esprit d'amour, et vous, monsieur, en vous faisant un esprit de sagesse?

Il but un verre de bière, et ne s'aperçut pas du singulier regard que Wilfrid jeta sur Minna.

— Plaisanterie à part, reprit le ministre, j'ai été fort surpris d'apprendre qu'aujourd'hui pour la première fois ces deux folles seraient allées sur le sommet du Falberg; mais n'est-ce pas une exagération de jeunes filles qui sont montées sur quelque colline? Il est impossible d'atteindre à la crête du Falberg.

— Mon père, dit Minna d'une voix émue, j'ai donc été sous le pouvoir du démon, car j'ai gravi le Falberg avec lui.

— Voilà qui devient sérieux, dit M. Becker, car ma Minna n'a jamais menti.

— Monsieur Becker, reprit Wilfrid, je vous affirme que Séraphita voit tout, connaît tout et sait tout. Elle est la science incarnée. Enfin elle exerce sur moi des pouvoirs si extraordinaires, que je ne sais aucune expression qui puisse en donner une idée. Elle m'a dit des choses dont moi seul suis instruit.

Somnambulisme! dit le vieillard. D'ailleurs, plusieurs effets de ce magisme sont rapportés par Jean Wier comme des phénomènes fort explicables et pratiqués en Égypte.

— Confiez-moi les œuvres théosophiques de SWEDENBORG, dit Wilfrid, je veux me plonger dans ces gouffres de lumière dont vous m'avez donné soif.

M. Becker tendit un volume à Wilfrid qui se mit à le lire

aussitôt. Il était environ neuf heures du soir. La servante vint servir le souper. Minna fit le thé. Le repas fini, chacun d'eux resta silencieusement occupé, le pasteur à lire le traité des Incantations, Wilfrid à saisir l'esprit de SWEDENBORG, la jeune fille à coudre en s'abimant dans ses souvenirs. C'était une veillée de Norwège, une soirée paisible, studieuse, pleine de pensées, calme; des fleurs sous de la neige. Wilfrid dévorait les pages, n'existait plus que par les yeux et par ses sens intérieurs déjà réveillés. Parfois, le pasteur le montrait d'un air moitié sérieux, moitié railleur à Minna qui souriait avec une sorte de tristesse. Séraphita semblait être au milieu de ce groupe silencieux, et pour Minna la tête du beau Séraphitus lui souriait en planant sur le nuage de fumée qui les enveloppait tous trois.

Minuit sonna. La porte extérieure fut violemment ouverte; des pas pesans et précipités, les pas d'un vieillard effrayé se firent entendre dans l'espèce d'antichambre étroite qui se trouvait entre les deux portes, et tout-à-coup David se montra dans le parloir.

— Violence! violence! s'écria-t-il, venez! venez tous! les Satans sont déchainés! Ils ont des mitres de feux, des Adonis, des Vertumnes, des Sirènes! Ils le tentent comme Jésus fut tenté sur la montagne, venez les chasser.

—Reconnaissez-vous le langage de SWEDENBORG? le voilà pur! dit en riant le pasteur.

Mais Wilfrid et Minna regardaient avec terreur le vieux David, qui, ses cheveux blancs épars, les yeux égarés, les jambes tremblantes et couvertes de neige, car il était venu sans patins, restait agité, comme si quelque vent tumultueux le tourmentait.

—Qu'est-il arrivé? lui dit Minna.

—Eh bien! les Satans espèrent, et veulent le reconquérir...

Ces mots firent palpiter Wilfrid.

—Voici près de cinq heures qu'elle est debout, les yeux levés au ciel, les bras étendus. Elle souffre, elle crie à Dieu. Ce n'est rien, il est fort! Mais je ne puis franchir les limites, l'enfer a posé des Vertumnes en sentinelle. Ils ont élevé des murailles de fer entre elle et son vieux David. Si

elle a besoin de moi, comment ferai-je? Secourez-moi! venez!

Le désespoir de ce pauvre vieillard était désespérant à voir.

—La clarté de Dieu la défend, mais si elle allait céder à la violence.

—Silence! David, n'extravaguez pas! Ceci est un fait à vérifier. Nous allons vous accompagner, dit le pasteur, et vous verrez qu'il ne se trouve chez vous ni Vertumnes, ni Satans, ni Sirènes.

—Votre père est aveugle! dit David à Minna.

Wilfrid, sur qui la lecture d'un premier traité de SWEDENBORG, qu'il avait rapidement parcouru, venait de produire un effet violent, était déjà dans le corridor, occupé à mettre ses patins; Minna fut prête aussitôt, et tous deux, laissant en arrière M. Becker et David, s'élançèrent vers le château suédois.

Entendez-vous ce craquement? dit Wilfrid à Minna.

—La glace du Fiord remue, répondit Minna; voici bientôt le printemps.

Wilfrid garda le silence.

Quand ils furent dans la cour, ils ne se sentirent ni la faculté ni la force d'entrer dans la maison.

—Que pensez-vous d'elle? dit Wilfrid.

—Quelles clartés! s'écria Minna qui se plaça devant la fenêtre du salon. Le voilà! mon Dieu, qu'il est beau! O mon Séraphitus! prends-moi?...

Mais l'exclamation de la jeune fille fut toute intérieure. Elle voyait Séraphitus debout, légèrement enveloppé d'un brouillard couleur d'opale qui s'échappait à une faible distance de ce corps presque phosphorique.

Wilfrid restait en contemplation.

—Comme elle est belle! s'écria-t-il mentalement aussi.

En ce moment, M. Becker arriva, suivi de David, et, voyant sa fille et l'étranger devant la fenêtre, il vint près d'eux, regarda dans le salon, et dit: —Eh bien! David, elle fait ses prières.

—Mais, monsieur, essayez d'entrer.

—Pourquoi troubler ceux qui prient? répondit le pasteur.

En ce moment, un rayon de la lune, qui se levait sur le Falberg, jaillit sur la fenêtre ; tous se retournèrent émus par cet effet naturel qui les fit tressaillir. Quand ils revinrent pour voir Séraphita, elle avait disparu.

— Voilà qui est étrange ! cria Wilfrid épouvanté.

— Oh ! j'entends des sons délicieux ! dit Minna.

— Hé bien ! quoi, dit le pasteur, elle va sans doute se coucher ?

David était rentré.

Ils revinrent en silence ; mais aucun d'eux ne comprenait les effets de cette vision de la même manière : M. Becker doutait, Minna adorait, Wilfrid désirait. DE BALZAC.

(Une prochaine livraison contiendra : le § V, WILFRID ; — le § VI, LES NUÉES DU SANCTUAIRE ; le § VII, AMOURS CÉLESTES.)



---

## POESIES DU DÉSERT.

---

Le Caire, 6 décembre 1833.

J'ai lutté pendant long-temps contre le désir de publier une nouvelle traduction du poème de Schanfara, intitulé *Lâmiyyat al arab*. C'était refaire ce que M. de Sacy avait fait avant moi et à deux reprises, dans la première et dans la seconde édition de sa *Chrestomathie*. Et en vérité, les travaux sans nombre de cet illustre savant l'ont placé si haut dans l'estime publique et surtout dans l'estime de ceux qui peuvent en apprécier une petite partie, qu'il y aurait plus que de la témérité à vouloir faire mieux que lui sur un même sujet avec les mêmes matériaux. Fort heureusement pour moi, je ne me trouve pas tout-à-fait dans ce cas-là; et en cédant à un désir long-temps combattu, j'ai pour excuse la rencontre qui le fit naître. Tandis que j'étudiais le poème de Schanfara sur le texte de M. de Sacy et avec le secours de ses notes lumineuses, Yahya-Effendi, l'un des musulmans les plus accessibles et les plus instruits de l'Orient, me communiqua et mit à ma disposition, pour un temps indéfini, le Commentaire de Zamakhschary sur ce même poème, ouvrage dont M. de Sacy connaissait fort bien l'existence, mais qu'il n'a pas pu consulter; car il paraît qu'on ne possède en Europe qu'un seul manuscrit de ce Commentaire, et qu'il se trouve dans la bibliothèque de l'Escurial. Il m'a donc été donné, et c'est là mon unique excuse, d'étudier pendant plusieurs mois les scolies de Zamakhschary sur le *Lâmiyyat al arab*. Je n'ai garde de faire valoir comme un avantage relatif mon séjour de deux ans en Égypte et mes conférences journalières avec un des scheiks les plus intelligens de la grande mosquée; car, quoique ces conférences m'aient été fort utiles en raison de ma faiblesse, je suis parfaitement convaincu

que toutes les intelligences de la mosquée al Azhar ne fourniraient point, en se réunissant, une somme digne d'entrer en lice, sur son propre terrain (celui de l'antiquité arabe), avec l'unité intellectuelle de notre célèbre compatriote. L'étude des ouvrages anciens, autres que l'Alcoran, est presque entièrement abandonnée aujourd'hui dans les universités musulmanes; la théologie scolastique a tout envahi, d'où il arrive que les savans de ce pays-ci sont tout aussi embarrassés que les nôtres quand il leur faut interpréter, sans le secours d'un commentaire, les vers de quelque poète païen ou des premiers temps de l'islamisme. Je dirai plus: le nombre des Orientaux qui comprennent Hariry est extrêmement restreint. Or ce très-petit nombre de juges compétens affirment que le meilleur commentaire arabe des séances de Hariry est celui du professeur français. Je n'ai donc qu'une seule autorité à opposer à M. de Sacy (encore me manquera-t-elle quelquefois), dans les endroits où ma traduction diffère de la sienne, et cette autorité est celle du plus savant des interprètes de l'Alcoran. Mais je me hâte d'ajouter ici qu'il n'en est pas d'un texte arabe comme d'un texte grec ou latin, dont le sens est *un et déterminé*. Un grand nombre de vers arabes et de versets de l'Alcoran comportent *plusieurs* sens que le même commentateur propose souvent l'un après l'autre, laissant à son lecteur la liberté ou l'embaras du choix. Jugez maintenant de la latitude qui doit résulter de la réunion de plusieurs scoliastes. De là ce fait fort singulier, que deux traductions d'un même texte classique arabe peuvent être toutes deux bonnes, quoique avec de très-notables différences, en tant qu'elles s'appuient toutes deux sur des autorités respectables ou sur de bonnes raisons. Une discussion approfondie des causes de cette indétermination m'entraînerait trop loin et dépasserait mes forces; je me bornerai à dire ici qu'il ne faut pas en conclure que les anciens poètes recherchent le vague ou les mots à double entente, mais bien que leurs plus savans interprètes n'ont jamais eu qu'une connaissance imparfaite de la langue dans laquelle ils s'exprimaient, et des mœurs et des idées dont cette langue devait être l'image. Cette triste vérité une fois reconnue, le champ de l'arbitraire va s'agrandir encore devant les modernes; car, du moment où ils n'auront plus une confiance implicite dans leurs guides, ils chercheront naturellement à se conduire eux-mêmes; — et c'est, je l'avoue, ce qui m'est arrivé quelquefois dans le cours de ma traduction.

Le commentaire de Zamakhschary sur le poème de Schanfara, quoique prolix et très-prolix sous un rapport, celui de l'analyse grammaticale, laisse beaucoup à désirer sous un autre, malheureusement plus important, la fixation du sens ou des sens divers dont le texte est susceptible. En outre, le manuscrit unique que j'ai eu à ma disposition est fort loin d'être correct; mais appuyé sur le docte et consciencieux travail de M. de Sacy, aidé de Dieu et du scheik Mohammad-al-Thantâwy, qui comprend très-bien les scolastes, je suis parvenu, je crois, à rétablir dans un état très-voisin de leur intégrité primitive, le Commentaire de Zamakhschary et le texte qu'il avait sous les yeux. Ce travail, qui exigeait de la patience et une attention soutenue, n'offrait pourtant pas de grandes difficultés, attendu qu'un texte et un commentaire se contrôlent mutuellement, et que les définitions données par Zamakhschary des expressions dont se sert le poète païen, se retrouvent presque toutes, mot pour mot, dans le Schâh de Djawhary. En attendant que les circonstances me permettent de publier le résultat de ce travail, j'ai cru pouvoir offrir à l'Occident une nouvelle approximation française du sens contenu dans les cent trente-six hémistiches de Schanfara. Vous trouverez dans la *Chrestomathie arabe*, de M. de Sacy (tome II, pages 337, 345 et suivantes; 397 et suivantes de la seconde édition), tout ce que l'on sait de la vie de cet homme extraordinaire, sur qui pèse la malédiction du ciel, et qui n'en est point écrasé. Vous jugerez avec moi que son poème n'est pas une fiction (à part les hyperboles qui sont de l'essence même de la poésie orientale), et qu'au moins, sous ce rapport, il a le pas sur tous les poètes qui n'ont fait que rêver le meurtre et la vie sauvage.

Je ne saurais terminer cette lettre sans exprimer une plainte et un vœu. Il me semble que je comprends Schanfara, que je m'identifie avec lui, au moins pour un instant, et alors j'éprouve le besoin de faire entrer sa pensée tout entière dans l'ame de mes contemporains; ce besoin, je vous l'assure, tient de la nature de l'inspiration; mais voyez un peu le contraste: Schanfara, homme de sang et de rapine, qui n'a jamais su ni lire ni écrire (je vous en répons), l'un des plus fameux *coureurs* de son temps, demi-loup et demi-hyène, comme il le dit lui-même d'un seul mot, *sima* (et c'est là une des idées que je n'ai pas pu faire passer dans ma version), Schanfara répand son fiel et son orgueil en vers de vingt-huit

syllabes, assujettis à une rime riche et unique, à la césure, à une succession sévèrement cadencée de longues et de brèves, aux règles d'une syntaxe extrêmement compliquée. L'expression n'en souffre pas; elle est forte comme sa pensée; — et moi, traducteur français, traducteur juré, traducteur-né, homme de lettres, homme de cabinet, rompu à écrire sur tous les tons et dans tous les genres, depuis le *Mémoire de Chimie*, jusqu'à la *Romance de l'Oiseau mystérieux*, — je sue sang et eau pour produire, avec ma phrase française, un pâle reflet de cette magnifique éruption; les mots que je suis forcé d'employer sont les fils grossiers d'un voile de serge dont je couvre la statue de Schanfara, et qui en laisse à peine deviner les formes.... Est-ce ma faute? — Non. — Est-ce celle de la langue dans laquelle je suis condamné à écrire? — N'en doutez pas. — Puisse la génération qui s'élève la refondre en entier!

F. FRESNEL.

## POÉSIES DU DÉSERT.

### I. — SCHANFARA.

Enfans de ma mère, retournez sur vos pas : il me faut d'autres compagnons que vous, une autre famille que la vôtre. Aussi bien, tout est prêt pour mon départ; la lune brille dans le ciel, et j'avais sans doute un but quand j'ai fait seller mes chameaux.

Il est sur la terre une retraite pour l'homme de cœur fuyant le chagrin, et un asile pour celui qui redoute les traits de la haine. J'en jure par vos vies, celui-là ne tombera jamais dans la détresse, qui a du jugement et sait marcher la nuit, cherchant tout ce qu'il aime, évitant tout ce qu'il déteste. A défaut de vous, j'ai là-bas tout une famille : le loup coureur infatigable, la panthère au poil ras et lisse, l'hyène au poil hérissé. Voilà mon monde. Avec ces gens-là, un secret confié n'est

point divulgué, et le coupable n'est point abandonné en punition de sa faute. Tous ils repoussent l'insulte; tous sont braves, moins braves que moi cependant quand il faut soutenir le choc des premiers chevaux de l'ennemi; mais je leur cède le pas quand il s'agit d'attaquer les vivres, alors que le plus glouton est le plus diligent. Tout cela n'est que l'effet d'une générosité qui déborde, et par laquelle je prétends m'élever au-dessus d'eux, et ici le prétendant est en effet le plus digne. Trois fidèles amis me tiendront lieu de ces hommes qui ne savent pas rendre le bien pour le bien, et dont le voisinage n'offre aucune ressource, pas même celle d'un passe-temps. Ces trois amis sont un cœur intrépide, un glaive étincelant et un arc de naba, long, retentissant, au bois jaune, fort et poli, orné de courroies, muni d'un baudrier; quand la flèche part de son centre, il gémit longuement comme une (1) mère éplorée qui vient de perdre son enfant.

Je ne suis pas de ces pasteurs sujets à la soif, qui, n'osant s'écarter des puits, font paître au soir leurs troupeaux dans des lieux sans cesse parcourus et dépouillés de verdure; les petits de leurs chamcaux font pitié à voir, quoi que les mères ne portent point d'entraves aux mamelles. — Je ne suis point de ces lâches et stupides époux qui, toujours auprès de leurs femmes, les tiennent au courant de tout, et les consultent sur tout ce qu'ils ont à faire; — ni de ces cœurs d'autruche qui montent et baissent comme portés sur les ailes d'un petit oiseau; — ni de ces marchands de musc, rebut de leurs familles, qui ne sont bons qu'à singer l'amour, qui soir et matin se parfument, et se teignent les paupières en noir; — ni de ces hommes chétifs et inertes, qui cachent toujours un mal derrière un bien, qui ne portent point d'armes, et s'épouvantent d'une menace. — Je ne suis pas non plus de ces voyageurs pusillanimes que les ténèbres saisissent d'effroi quand, une fois égarés dans le désert, ils n'ont devant eux qu'une vaste plaine sans route frayée ni moyens de reconnaissance.

Lorsque la plante calleuse de mes pieds frappe une terre

(1) Le mot arabe qui signifie *un arc* est du genre fém (*N. du trad.*)

dure , semée de cailloux , elle en tire des étincelles et les fait voler en éclats.

Je réponds aux exigences de la faim par des délais successifs. Je l'abuse et la promène jusqu'à ce qu'enfin je la tue ; j'en détourne ma pensée et finis par l'oublier. Au besoin , j'avale une motte de terre plutôt que de subir l'hospitalité d'un homme arrogant qui me croirait son débiteur parce qu'il m'aurait donné à manger. N'était l'horreur du blâme qui s'attache à toutes mes entreprises , c'est chez moi que l'on viendrait manger ; l'on ne trouverait que chez moi tout ce qui peut calmer la faim et la soif. Mais l'ame fière qui réside en mon sein ne peut tenir contre le blâme qu'autant que je mène une vie vagabonde. Je replie donc mes entrailles sur la faim , comme un fileur tord ses fils entre eux et les enroule sur le fuseau.

Je me mets en course le matin n'ayant pris qu'une bouchée comme un loup aux fesses maigres et au poil gris , qu'une solitude conduit à une autre. Il part au point du jour , entortillant la faim dans les replis de ses entrailles , trottant contre le vent , s'élançant au fond des ravins et trottant de plus belle. Mais après une quête vaine , quand le besoin l'a chassé de tous les lieux où le besoin l'avait poussé , il appelle : à sa voix répondent des loups efflanqués comme lui , dont la face est blanchie par l'âge ; à voir leurs mouvemens précipités , on dirait des flèches qui s'entre-choquent dans les mains de celui qui les mêle pour consulter le sort , ou des abeilles expulsées de leur demeure , et dont l'essaim hâte sa fuite , harcelé par les baguettes qu'enfonce dans leur nid l'homme perché là-haut pour recueillir leur miel. Ces loups ouvrent une gueule immense ; leurs mâchoires écartées semblent des bâtons fendus en deux ; ils montrent leurs dents , rident leur nez et font peur à voir. Le premier a hurlé d'un son lamentable , et les autres hurlent après lui dans le désert ; on croit entendre des pleureuses qui pleurent du haut des collines la perte d'un époux ou d'un enfant. Après avoir hurlé il se tait ; les autres se taisent à son exemple , malheureux qu'un malheureux console en se consolant avec eux. Il se plaint et ils se plaignent , puis il se résigne et les autres se résignent comme lui , et certes , quand la plainte ne sert à rien , la patience a bien meil-

leure grâce. Enfin, il retourne sur ses pas et ses compagnons s'en retournent au plus vite, et chacun d'eux, malgré la faim qui le dévore, fait bonne mine à son voisin.

Les kathas au plumage cendré ne parviennent à boire que mes restes après qu'ils ont volé toute une nuit d'un vol lourd et bruyant, pour se désaltérer au matin. Nous partons ensemble excités par le même désir. C'est à qui arrivera le premier à la citerne. Les kathas avec leurs ailes pendantes et leur vol pénible ressemblent à des gens dont la course est entravée par leurs robes flottantes; moi, au contraire, de qui la blouse est relevée dans ma ceinture, je les devance sans effort et deviens le chef de leur troupe. Ma soif éteinte, je m'en vas; c'est alors qu'ils arrivent et s'abattent sur le bord de la citerne, à l'endroit même où l'eau dégouttait de ma main; là ils enfoncent jusqu'au jabot leurs cous dans la vase. Le tapage qu'ils font autour de ce réservoir est comme celui d'une tribu voyageuse au moment où elle s'arrête pour camper. Ils affluent de tous côtés à ce rendez-vous commun qui les reçoit et les rassemble ainsi qu'un abreuvoir rassemble autour de lui les chameaux du camp voisin. Après avoir bu en toute hâte, ils partent aux premiers rayons de l'aurore, tels qu'une bande de la tribu d'Ohazha déguerpit le matin aux approches du danger.

Tout maigre que je suis, j'aime à faire mon lit de la terre, et c'est avec plaisir que j'étends sur sa face un dos que tiennent à distance des vertèbres arides. J'ai pour oreiller un bras décharné dont les jointures saillantes semblent des dés lancés par un joueur.

Si la Guerre et les Alarmes se plaignent de l'absence de Schanfara, je leur répondrai : N'avez-vous pas joui assez long-temps de Schanfara? Poursuivi par des vengeances qui se promettaient de partager sa chair en lots, et d'avance les tiraient au sort, il se demandait sans cesse : De laquelle tomberai-je victime? Laquelle m'atteindra la première? Si quelquefois il dormait d'un vrai sommeil, ses ennemis dormaient les yeux ouverts, toujours aux aguets, toujours prêts à fondre sur lui. Obsédé par des soucis qui venaient me visiter régulièrement, tels et plus accablans que les accès d'une fièvre quarte, je les chassais chaque fois, mais ils

n'allaient pas loin, et revenaient bientôt et d'en haut et d'en bas. Si donc vous me voyez, ô soucis dévorans, exposé comme le reptile des sables, à un soleil brûlant, le corps à peine couvert et les pieds nus, sachez que je suis le lieutenant de la patience, que je revêts son manteau sans dépouiller mon cœur d'hyène, et que la fermeté me tient lieu de sandales.

Je suis tantôt pauvre, tantôt riche. Celui-là seul est toujours riche qui se prostitue à l'étranger. Pauvre, je ne donne aucun signe d'impatience, et ne laisse pas voir ma pauvreté; riche, je ne deviens pas insolent. Les injures grossières n'ébranlent point ma longanimité; on ne me voit pas à la piste des propos irritans m'informer de ce qu'un tel a dit pour le redire à tel autre.

Combien de fois, par une de ces nuits froides durant lesquelles le chasseur brûle, pour se réchauffer, son arc et ses flèches, ne me suis-je pas mis en course à travers les ténèbres et la pluie, ayant pour compagnie la faim, le froid et la terreur! — Eh bien! j'avais rendu des femmes veuves et des enfans orphelins, et j'étais déjà de retour, — que la nuit était encore toute noire. Au matin qui suivit l'une de ces expéditions, deux bandes raisonnaient ensemble sur mon exploit à Ghomaysa dans le Nadjd. Quelqu'un disait : « Nos chiens ont murmuré la nuit passée; je me suis dit : » Serait-ce un loup qui rôde, ou bien une jeune hyène? Mais » ils n'ont donné de la voix qu'un instant et se sont rendor- » mis; alors j'ai dit en moi-même : Suis-je donc comme le » katha ou l'épervier que le moindre bruit réveille? A » présent que nous savons la cause terrible de ce bruit léger, » que devons-nous penser du meurtrier? Si c'est un Djinn » qui nous a visités dans la nuit, sa visite nous a été bien » funeste; — si c'est un homme... Mais un homme ne fait » pas de ces coups-là. »

Combien de fois, par un de ces jours que marque le lever héliaque de Sirius, de ces jours où l'air, devenu liquide, forme des ondes visibles à la surface du sol; où les vipères s'agitent sur le sable comme sur des cendres brûlantes, combien de fois alors n'ai-je pas exposé ma tête au soleil, sans autre voile qu'un manteau déchiré et une épaisse chevelure,

d'où s'élevaient, quand le vent soufflait, des mèches compactes et feutrées, qui depuis long-temps n'avait été ni parfumée ni purgée de vermine, enduite d'une crasse solide sur laquelle une année entière avait passé depuis le dernier lavage !

Combien n'ai-je pas traversé sur mes deux jambes de ces plaines désertes, nues comme le dos d'un bouclier, où les caravanes ne passent point ! Dans la rapidité de ma course, j'en faisais joindre les deux bouts, et terminais ma carrière en grim pant sur un pic élevé, tantôt debout, tantôt accroupi. Les biches au poil fauve allaient et venaient autour de moi comme de jeunes filles vêtues de la *moulâat* à longue queue, aussi douces, aussi familières ; et, s'arrêtant près de moi dans la soirée, elles semblaient me prendre pour un bouquetin aux pates blanches et aux cornes rabattues qui gagnait le penchant de la montagne, inaccessible dans sa retraite.



---

# ELOA, LA SOEUR DES ANGES,

PAR M. ZIEGLER.

COMPOSITIONS AU TRAIT SUR LE POÈME DE M. A. DE VIGNY.

---

Quand Jésus vit mourir Lazare, qu'il aimait, il versa une larme, larme sainte et divine que les anges recueillirent dans une urne de diamant, et qu'ils portèrent aux pieds de l'Éternel. Dieu voulut qu'une larme de son fils fût un bienfait pour le ciel.

Alors on vit du sein de l'urne éblouissante  
S'élever une forme et blanche et grandissante,  
Une voix s'entendit qui disait : Eloa !  
Et l'ange apparaissant répondit : Me voilà.

Eloa vivait : jeune fille remplie de blancheur et de beauté, vierge bienheureuse parmi les bienheureuses, admise dès sa naissance aux joies ineffables de contempler la face du Seigneur. Les âmes passionnées qui ont dépensé des heures entières, heures de délices, à regarder silencieusement le visage de l'objet de leur amour, savent que les Écritures ont bien fait de promettre aux élus, pour récompense de leurs vertus, le bonheur de voir le Dieu qu'ils vénèrent et qu'ils adorent. Les habitans du ciel aimèrent Eloa sitôt qu'elle ap-

parut; ils accoururent pour verser des fleurs sur la tête de cet enfant privilégié de Dieu, et ils chantèrent les harmonies de leurs violes d'amour pour lui plaire et l'instruire.

Eloa, disaient-ils, oh ! veillez bien sur vous,  
Un ange peut tomber : le plus beau de nous tous  
N'est plus ici.

On crut qu'Eloa frémirait à ces mots, mais non; le malheur de l'ange tombé remplit sa pensée de tristesse, et son cœur candide ne ressentit que le besoin de le secourir. Depuis lors, souvent pensive, elle abandonnait ses compagnes, et, déployant ses blanches ailes, elle descendait jusqu'au dernier ciel, loin du tabernacle, loin des cantiques sacrés, loin de l'éclatante lumière du séjour des gloires pour rêver en liberté.

Et toujours dans la nuit un rêve lui montrait  
Un ange malheureux qui de loin l'implorait.

Un jour, du haut des nuages qui la portaient dans l'éther, elle aperçut au fond de l'abîme un jeune homme couché mélancoliquement sur un lit de vapeur. Sa robe de pourpre l'enveloppait avec magnificence, ses bras et ses pieds étaient chargés d'anneaux d'or tout éblouissans de pierreries, et son beau front inquiet était baissé vers la terre; mais il leva les yeux, et découvrant Eloa qui brillait au ciel comme une étoile, il dit :

D'où viens-tu, belle archange ? Où vas-tu ? Quelle voie  
Suit ton aile d'argent qui dans l'air se déploie ?

Et ses accens doux et sonores s'élevaient lentement jusqu'à la fille de Dieu. Il la flatte, il la charme, il l'enivre de mots pleins d'amour et de tristesse; il lui dit qu'il est malheureux, qu'il souffre; Eloa, timide et tremblante, se suspend dans les airs pour mieux l'écouter.

Je suis celui qu'on aime et qu'on ne connaît pas,

répète l'ennemi perfide. La pauvre ange, que frappent ces

paroles mystérieuses, s'approche davantage au lieu de fuir. Bientôt le prince des ténèbres lui parle des bonheurs infinis qu'il y a dans l'union de deux ames, il l'appelle sa sœur, elle le consolera de tous ses maux ; et l'imprudente descend toujours vers cette voix mélodieuse qui demandait pitié. Enfin elle ose répondre :

Puisque vous êtes beau , vous êtes bon sans doute !

Pensée de vierge où rayonnait sa pureté divine. Et en même temps elle s'abattait plus près de l'ennemi, tout enveloppée de ses ailes étincelantes, pour mieux l'entendre. Un instant le maudit, en voyant cette ange si jeune et si bonne qui venait pleurer avec lui , se souvint des cieux , mais l'esprit de l'enfer reprit sa puissance , la touchante victime ne devait pas lui échapper. Comment aurait-elle pu résister à l'idée de conso'ler un malheureux ? Elle s'approcha donc tout près de lui ; aussitôt le démon porta la main sur l'enfant de Dieu , et l'entraîna dans l'espace.

—Où me conduisez-vous , bel ange ?—Viens toujours.

—Que votre voix est triste ! et quel sombre discours !

Nomme-moi donc encore ou ta sœur , ou ton dieu.

—J'enlève mon esclave , et je tiens ma victime.

—Tu paraissais si bon ! Ah ! qu'ai-je fait ?—Un crime.

—Seras-tu plus heureux ? du moins es-tu content ?

—Plus triste que jamais.—Qui donc es-tu ?—Satan.

Lorsque M. de Vigny, il y a peu d'années encore, était dans cet âge où l'ame du poète, toute jeune, toute blanche, toute imprégnée de l'essence divine, peut s'élever longtemps dans les airs, il pénétra jusqu'aux jardins de l'Éden, et en rapporta cette légende qu'il avait entendu raconter le soir par les anges assemblés sous leurs délicieux ombrages. Telle est l'œuvre ravissante que M. Ziegler a choisie pour l'orner de ses illustrations ; mais nous verrons qu'il n'a pas tardé à secouer le joug de la pensée d'autrui. S'inspirant du chantre céleste sans le copier ; le crayon à la main, il a fait aussi son Eloa ; et le cahier de gravures dont nous rendons

compte est un poème dans un poème, comme le *Faust* de Delacroix est une révélation nouvelle jointe au *Faust* de l'écrivain allemand.

Si nous ne nous trompons pas, c'est le sculpteur John Flaxmann qui le premier eut l'idée de rendre dans une suite de simples traits les sujets les plus frappans d'un poème. Il fit ainsi l'Homère, l'Hésiode, avec son chef-d'œuvre, Le Dante; et le génie plein de grandeur et de simplicité qu'il déploya dans ses compositions l'a mis au rang des plus nobles artistes du monde. Peu de personnes possèdent en France les traits originaux de Flaxmann; mais les mauvaises copies que nos éditeurs en ont données suffisent pour nous remplir d'admiration. Ses gravures sont une véritable incarnation des siècles passés. Après lui vinrent les Allemands, qui, se livrant à leur nature particulière, rêveuse et croyante, ont traduit, dans des dessins pleins de charme et surtout de fantaisie, les ballades de leurs poètes. Reith et Neureuther ont fait des choses fort estimées en ce genre. Enfin voilà que nous nous présentons aussi à notre tour, et M. Ziegler ne nous met point au-dessous de nos rivaux. Je l'ai déjà dit, les *illustrations* d'Eloa sont un poème. C'est surtout quand l'ange tentateur entre dans l'action qu'elles méritent mieux ce titre. Si on les examine attentivement, on remarque en effet que le démon, endormi d'abord, ne fait que lever la tête pour voir l'ange qui plane dans les cieux; puis, sans remuer à peine, il joint les mains; peu après il pose un genou en terre, et il est encore à la même place lorsqu'il tend les bras pour recevoir l'innocente vierge qui s'approche de lui, les regards voilés d'amour et de tristesse. La parole a tout fait, et cette immobilité du personnage principal prouve évidemment que le peintre, dans l'œuvre de séduction dont il avait à retracer l'histoire, a voulu rendre tout ce que l'éloquence peut avoir d'empire sur ceux à qui elle s'adresse. Belle puissance de dessin que celle qui explique par un trait de burin le développement successif d'une pensée vigoureuse, laissant à notre intelligence le soin facile de composer les détails intermédiaires! C'est encore une idée d'une haute poésie appartenant en propre à M. Ziegler, d'avoir abattu les ailes de la jeune archange quand elle tombe aux bras de

Satan. Nous voyons enfin qu'il a généralement exécuté son entreprise en grand penseur ; mais nous devons regretter que le pinceau ait été rebelle à la volonté qui le dirigeait dans l'exécution de la figure du démon. Le sien n'est presque toujours qu'un homme ordinaire dépourvu de grandeur et de passion. Lucifer était le plus beau des habitans du ciel : ce fut l'orgueil qui le perdit. Nous aurions voulu voir sur son visage les éclairs de rage de l'ange déchu, ou l'expression de tristesse d'une ame énergique qui réussit à cacher les tourmens qui déchirent son cœur. On conçoit du reste que le peintre faillisse devant l'immense difficulté de caractériser de pareilles nuances au moyen de simples traits : pour atteindre là, il lui faut certainement encore plus de force de génie qu'à l'écrivain. Au reste, les anges de M. Ziegler feront sans peine oublier la faiblesse de sa création du diable. Ceux-ci sont de véritables anges, pleins de l'esprit de Dieu, beaux, nobles, calmes. Ils portent bien le type de la grâce austère que notre imagination prête à ces créatures divines. Eloa surtout est d'une blancheur, d'une virginité ravissante, et rien de tout cela ne ressemble aux femmes maniérées que les copistes du moyen âge nous donnent trop volontiers pour des séraphins. Seulement à M. Ziegler, qui s'est toujours distingué par une grande sévérité de lignes, comme on dit à l'école, on reprochera avec justice de s'être laissé aller à un peu d'afféterie dans quelques-unes de ses draperies, et de n'avoir pas toujours eu un dessin aussi ferme qu'il le fallait. Aucune négligence ne passe inaperçue dans ces contours dont nul effet de couleur, nul jeu de lumière ne viennent dissimuler la pureté. Aussi est-ce une chose désespérante, par exemple, d'avoir gâté le délicieux sentiment qu'il y a dans la figure d'Eloa (planche X), en lui brisant le cou comme à une ombre chinoise. Malgré cette critique, on ne sera pas moins très-heureux de posséder le cahier de la Sœur des Anges, car il y a dans tous les ouvrages de M. Ziegler quelque chose de sérieux et de grave qui donne à penser. On dirait que, profondément pénétré de la sublime portée de son art, il regarde la peinture comme une religion dont il se fait pontife, pour chanter avec solennité ses vivifiants bienfaits et ses gloires magnifiques. Depuis le Giotto qu'il

avait exposé il y a trois ans, jusqu'au saint Matthieu du dernier salon, tout ce qui sort de sa main a le sentiment d'une beauté réfléchie, le caractère d'une solidité que je serais tenté d'appeler monumentale. Les artistes ont particulièrement apprécié d'aussi éminentes qualités; et c'est un encourageant exemple à offrir aux jeunes gens qu'un jeune homme à peine auteur de quatre ou cinq tableaux, et arrivé déjà, comme M. Ziegler, à une haute réputation. Le hasard suspend quelquefois cette loi terrible de l'humanité qui ordonne au mérite de pâtir long-temps avant d'éclater aux yeux de tous. Que les âmes généreuses qui souffrent dans l'obscurité ne perdent pas courage !

V. SCHOELCHER.



---

# PARIS.

---

## SATIRE.

Parisiens ingrats ! oublieux des grands hommes ,  
Un homme pur vivait dans le siècle où nous sommes ,  
En son cœur habitait l'antique loyauté ,  
Et son cœur ne battait que pour la liberté .  
Quand la cupidité tourne toutes vos têtes ,  
Lui n'était tourmenté que de pensers honnêtes ;  
Ce juste est mort , hélas ! et comme un lourd fardeau ,  
On s'est vite empressé de le mettre au tombeau !  
Et le soir dans vos murs on ne parlait qu'à peine  
Du mort que doit pleurer la terre américaine ,  
Qui , ne pouvant avoir comme vous son cercueil ,  
Plus loin que vous du moins saura pousser son deuil .  
Comme Jérusalem autrefois des prophètes ,  
Vous riez aujourd'hui des saints et des poètes .  
Paris , que veux-tu donc qu'il advienne de toi ,  
Quand tu n'as plus un grain de respect ni de foi ;  
Quand , respirant encor l'odeur du cimetière  
Qui recèle à jamais LA FAYETTE en poussière ,  
Le front voilé de crêpe et l'œil humide encor ,  
Tu reviens sans pudeur adorer le veau d'or ?...

Donc bien qu'en ces beaux jours la féconde industrie  
Couvre de ses trésors le sol de la patrie ,  
Que chaque citoyen , tout gonflé de ses droits ,  
A leur juste valeur estime enfin les rois ;

Que la France , suivant la forme consacrée ,  
 Ait repris ses couleurs et soit régénérée ;  
 Que la Charte à présent soit une vérité ,  
 Et qu'on nous l'ait redit jusqu'à satiété ;  
 Bien que la jeune fille , à côté de sa mère ,  
 Avant d'avoir l'époux convoite l'adultère ;  
 Que la Caricature au pinceau trivial  
 Sous la forme d'un fruit rende le front royal ;  
 Que ce portrait hideux soit sur toute muraille ,  
 Et qu'enfin l'on ne peigne *en beau* que la canaille !  
 Que des êtres privés des plus simples vertus ,  
 Une fois tous les ans se disant des Brutus ,  
 Fort au-dessous de l'homme au foyer domestique ,  
 Se croient citoyens sur la place publique ,  
 Et n'adorant de dieu que celui de l'argent ,  
 Dans tous les carrefours parlent de dévouement ;  
 Qu'une fausse Thalie , opprobre de la scène ,  
 Chaque soir , à vos fils , montre sa face obscène ,  
 Et qu'au lieu de chercher à corriger les mœurs ,  
 Elle jette partout le vice dans les cœurs ;  
 Que la mauvaise foi , l'ignorance et l'envie ,  
 Ces trois chiennes sans yeux poursuivent le génie ,  
 Et que dans la ferveur du règne industriel  
 On paye la douleur un prix matériel ;  
 Que de cet heureux temps la jeunesse dorée ,  
 De cigare et de vin chaque soir enivrée ,  
 Pour distraire en fumant ses futiles cerveaux ,  
 S'occupe de croiser les races de chevaux ,  
 Tandis qu'au même instant , à ses pieds , sur la terre ,  
 La grande race humaine expire de misère !...

Pour cet amour de l'or , ardent , universel ,  
 Pour le culte assidu de son ignoble autel ,  
 Ce siècle ayant fini sa brillante carrière ,  
 Et comme ses aïeux ayant fait sa poussière ,  
 Par l'inflexible doigt de la postérité ,  
 Entre les plus mauvais un jour sera compté .

## ÉPILOGUE.

Ah ! Plutus , dieu de l'or , par ton souffle flétrie ,  
Autour de tes autels se traîne ma patrie.  
Partout règne la fraude et la cupidité :  
Ton temple est le seul temple aujourd'hui visité ;  
Tous y sont à genoux ; les hommes et les femmes  
Ne sentent plus en eux que tes ignobles flammes :  
Toi seul es dieu du siècle à présent , et les cœurs  
Ne brûlent plus d'encens aux dieux supérieurs ;  
Ces grands dieux qui jadis ont traversé le monde  
Pour lui faire oublier sa misère profonde,  
La foi, le dévouement, la pudeur, l'amitié,  
Sans lesquels les humains ne vivent qu'à moitié.  
Ah ! belles fleurs , du ciel descendez donc encore ,  
Et sous nos pieds poudreux venez , venez éclore ;  
Venez embaumer l'air de vos parfums divins  
Et comme au premier âge émailler les chemins ;  
Et toi, Dieu des chrétiens, notre céleste père,  
O mon Dieu ! prends pitié de cette pauvre terre ,  
Et de la profondeur de ton éternité  
Laisse sur nos enfans tomber la CHARITÉ !

ANTONI DESCHAMPS.



---

## M. PRADIER ET L'ARC DE L'ÉTOILE.

---

Une des principales spécialités de la REVUE DE PARIS, c'est Paris : Paris dans sa littérature, Paris dans ses mœurs, Paris dans ses monumens; Paris considéré comme groupe d'hommes et d'idées, Paris considéré comme groupe d'édifices. Sous ce dernier rapport, nous devons attention et contrôle à tout ce que la configuration monumentale de la grande ville peut subir d'embellissemens ou d'enlaidissemens. Les sommes considérables votées par les chambres pour les travaux publics il y a dix-huit mois, peuvent amener l'un ou l'autre de ces deux résultats, selon le bon ou le mauvais emploi qu'en fera le ministre. Un écrivain dont personne ne récusera l'autorité compte examiner prochainement dans la REVUE DE PARIS la part de blâme ou d'éloge qui peut revenir à M. Thiers dans cette occasion. La vérité sera franchement dite à M. le ministre de l'intérieur; et, comme nous ne savons pas ce que c'est que l'opposition systématique, si nous trouvons à louer, nous le ferons avec plaisir. En attendant cet article, qui sera sérieux, raisonné et solidement appuyé sur les chiffres et sur les faits, nous croyons devoir mettre M. Thiers en garde, pour tous les travaux d'art qu'il lui reste à adjuger, contre le procédé fatal des concours. Ce mode de distribution des travaux n'est qu'un expédient imaginé par le libéralisme niais du CONSTITUTIONNEL de 1829, et subi par la poltronnerie du ministère Martignac. Les concours en fait de travaux d'art sont jugés maintenant. L'homme de talent les dédaigne. Jean Goujon ne concourt pas. Reste la médiocrité. Des artistes médiocres concourent, des juges médiocres donnent le prix; le résultat, c'est ce triste fronton de la Madeleine, ou ce pauvre Napoléon de bronze qui fait gauchir la colonne. Nous croyons savoir que M. le ministre de l'intérieur a sur les concours la même opinion que nous, et nous l'enfélicitons d'autant plus que l'adjudi-

cation d'un grand travail dépend de lui en ce moment. Nous voulons parler du couronnement de l'arc-de-triomphe de l'Étoile. Certes il y a beaucoup à dire sur les massives proportions et sur les lignes maladroites de cet édifice hybride qui représente à la fois l'empereur et le duc d'Angoulême ; mais nous pensons que l'œuvre de statuaire à laquelle il servira de piédestal peut, si elle est grande et belle, racheter une notable partie de ces défauts. Ce monument, heureusement inachevé, est un de ceux où la belle sculpture peut arriver encore à temps pour masquer les fautes de la mauvaise architecture. Tout dépend du couronnement, qui écrasera l'édifice de ridicule, ou qui le couvrira de gloire. Que M. le ministre de l'intérieur y réfléchisse : on lui devra ou un grand reproche ou un grand remerciement. Nous ne ferons défaut ni à l'un ni à l'autre. Nous savons qu'en ce moment un certain nombre d'artistes sont sur les rangs pour ce magnifique travail. Ce sont MM. Pradier, Rude, Seurre aîné, Lemaire, Bra, Desbœufs, Brun, Marochetti. Tous ces statuaires ont présenté des projets au ministre, mais nous ne pensons pas que M. Thiers en revienne au fâcheux procédé du concours. Il choisira donc lui-même, et c'est ici que l'intérêt de l'art nous oblige d'élever la voix avant que la décision soit prise. Parmi ces statuaires, il en est un que beaucoup de belles œuvres placent à une grande hauteur au-dessus des autres, c'est celui que nous avons nommé le premier, c'est M. Pradier. Nous ne voulons faire injure au talent de personne ; nous nous rappelons particulièrement l'œuvre remarquable exposée par M. Rude à l'avant-dernier salon ; mais M. Pradier est un maître. Trois sculpteurs aujourd'hui, MM. Pradier, David et Barye, occupent la sommité de la statuaire. Du moment où l'un d'eux se présente pour un travail de cette importance, aucune considération ne nous empêchera de dire que le travail lui doit être donné. Dans le cas actuel, M. Pradier se présente, toute concurrence doit disparaître devant lui, et nous ne doutons pas que M. Thiers ne satisfasse, en le choisissant, au vœu de tous les amis éclairés de l'art. Grâce à la sympathie que la littérature nouvelle s'est pluë à éveiller en faveur des autres arts, les passans de nos rues commencent à comprendre les monumens. Il ne faut pas les exposer, eux qui payent, à hausser les épaules devant l'arc de l'Étoile comme devant la Madeleine. M. Pradier offre la garantie d'un talent déjà éprouvé, d'un talent tout à la fois jeune et mûr ; M. Pradier est une des plus belles mains qu'ait jamais eues la statuaire ; M. Pra-

dier, animé par la responsabilité même d'une si grande œuvre, poserait dignement, nous n'en doutons pas, la dernière pierre à cet édifice dont Napoléon a posé la première. Nous ne pouvons croire que M. le ministre de l'intérieur hésite un seul moment entre lui et ses concurrens. Que M. Thiers se rappelle les mémorables époques de l'art. Les grands papes du seizième siècle ne mettaient pas les Loges ou la Chapelle Sixtine au concours ; ils allaient tout bonnement trouver Michel-Ange et Raphaël.

\*\*\*



---

LE

## CONVOI DE LA LAITIÈRE.

---

Dans les premiers jours de mai, étant à la campagne, à quelques lieues de Paris, j'entendis de grand matin la cloche du village sonnante à pleine volée. Qu'est ceci? me dis-je; sans doute une fête, ou une veille de fête, quelque saint qu'on chôme dans le village. J'allai voir au calendrier. Dans le silence de la campagne, un bruit de cloches est un événement : le grelot d'un mouton qui va au pâturage éveille plus l'attention que le bourdon de Notre-Dame à Paris. Le calendrier m'indiquait un saint de peu de marque, un de ces saints équivoques dont le patronage n'inspire pas assez de confiance pour qu'un de nos laborieux villages des environs de Paris lui consacre annuellement une journée de travail. Je demandai à une vieille femme ce qu'on sonnait.

— Monsieur, me dit-elle, c'est l'enterrement de la petite laitière de B...

— Comment! m'écriai-je, la jolie laitière que je voyais passer tous les matins devant la maison!...

— Comme vous dites, et que vous allez voir passer, une dernière fois, tout de son long dans sa bière. Cela n'avait pas dix-huit ans. Dieu est-il juste? n'est-ce pas plutôt la vieille femme qui aurait dû mourir que cette jeunesse? qu'est-ce que je fais ici, que manger le pain de mes enfans, et faire jurer mon gendre qui en veut à mes pauvres hardes, comme si ça devait le rendre plus riche?

—Morte à dix-huit ans! répétais-je d'un air stupide, et écoutant à peine les retours que la pauvre vieille femme faisait sur elle-même à l'occasion de cette mort. — Et moi qui croyais que cette cloche sonnait une fête!

— C'est bien une fête, en effet, pour la morte, reprit la vieille femme; car je me suis laissé dire qu'elle n'était guère heureuse dans ce monde.

La cloche continuait de sonner. Aussi monotone pour un enterrement que pour une naissance, pour une fête que pour un deuil. C'est le même bruit toujours et pour toutes choses; notre imagination seule y distingue des notes gaies et des notes funèbres. Il n'y aurait de différence réelle que si le sonneur qui la met en branle avait à sonner les funérailles de son enfant.

Une jeune fille mourir par un si beau soleil, et dans le premier beau jour de l'année! mourir quand tout naît, quand tout revit, quand tout chante! mourir quand toutes les feuilles se balancent encore à l'arbre, quand pas une fleur encore n'est fanée, et que les premières qui se faneront seront celles qu'on mettra sur son cercueil! — Et je me sentis pleurer, comme si cette fille avait été ma sœur.

En ce moment passa le bedeau conduisant le curé et son clergé à la maison mortuaire. Il était de grand matin. On s'y était pris de bonne heure, à cause d'un autre enterrement qui devait suivre: celui-là était plus juste, comme aurait dit la vieille femme. Le mort était un maître blanchisseur, chargé d'années, que la dernière heure avait surpris sur son banc, devant sa porte, comme il se réchauffait aux rayons du soleil. — Les oiseaux chantaient dans les arbres; l'air était doucement agité par cette brise du matin qui souffle on ne sait d'où, et qui semble l'haleine de la terre qui s'éveille; le soleil, caché derrière des marronniers, perçait de mille rayons leur feuillage encore rare et clair, et me tachetait de lumière et d'ombre. On était dans une de ces matinées où la pensée de la mort ne vient à personne, pas même aux vieillards; car c'est alors qu'ils recommencent les projets et les longues espérances, jusqu'à ce que la mort vienne les toucher sur le seuil de leur maison; témoin ce maître blanchisseur qui allait suivre au cimetière la jeune fille, elle devant, lui derrière, contre toute justice, ô mon

Dieu ! Le vieillard est comme une lampe mourante qui s'éteint dès qu'elle est frappée d'un rayon de soleil ; sa poitrine se brise en recevant le souffle enivrant de la vie universelle. Et moi aussi, venu à la campagne pour une délicatesse de santé, fort exagérée par mon imagination, moi aussi j'avais dit, ce matin-là, en ouvrant ma fenêtre, pour parfumer ma chambre des bouffées de l'air matinal : On ne peut pas mourir dans un jour de printemps ! Moi aussi je pensais, comme les vieillards, que tout cela n'avait été fait que pour m'empêcher, moi, de mourir. J'expiai bientôt ce mouvement d'égoïsme par quelques bonnes larmes de cœur sur la pauvre fille qui ne devait plus voir de printemps.

Le convoi défila lentement devant moi. En tête marchait le bedeau, l'épée au côté, le bâton à pomme d'ivoire à la main, avec chapeau à cornes et habit galonné ; personnage que les étrangers prennent pour la principale autorité du village, tant chacun de ses pas a l'air d'avoir été voté par les deux chambres. Le bedeau est comme la cloche, le même aux convois qu'aux baptêmes, aux morts qu'aux naissances, si ce n'est que sa figure est plus gracieuse aux enterremens considérables qu'aux enterremens modestes, à cause de quelques sous de surpaie, bonne aubaine de la mort. Ce jour-là il était rayonnant ; il avait à conduire deux enterremens de maître.

A la suite du bedeau venaient deux rangées de jeunes filles, toutes vêtues de blanc, les plus grandes les premières et les autres ensuite, par rang de taille, les dernières, petites filles à peine âgées de cinq ou six ans. L'une des plus grandes, et sans doute la plus considérable par sa parenté ou quelque autre lien avec la défunte, portait la bannière blanche de soie, brochée d'or, avec une image de la Vierge et les lettres consacrées. Elle marchait en avant de ses compagnes, dont les deux plus grandes et les premières de chaque file tenaient le bout de deux banderolles blanches qui pendaient de la bannière et frissonnaient au vent du matin. Je remarquai que les yeux de la jeune fille étaient noyés de larmes, et que la bannière tremblait dans sa main.

Puis venaient le curé, vieillard grave, endurci aux morts, mais que celle-là paraissait toucher ; les chantres, deux en-

fans de chœur, et le serpent de la paroisse qui accompagnait de son lugubre instrument le chant des psaumes.

Puis le cercueil porté par six jeunes filles, assistées de six autres pour les relayer pendant la route qui était longue de la maison à l'église et de l'église au cimetière, outre que le corps paraissait lourd et que la douleur avait ôté des forces à ces pauvres filles. Le cercueil était couvert d'un drap blanc et jonché d'immortelles blanches; double symbole, les fleurs, de la vie future, et leur couleur, de la pureté de celle qui n'était plus. Sur tout le drap des boutons de rose étaient semés, en place de ces virgules d'argent que l'administration des pompes funèbres vend pour des larmes; ici les larmes étaient dans les yeux, et les boutons de rose avertissaient que la défunte était morte à dix-huit ans, bouton de rose qui n'avait pas eu le temps de s'épanouir.

Je n'avais jamais vu d'enterrement au village. A Paris, les convois funèbres donnent l'idée de la mort: au village, un enterrement donne l'idée de l'autre vie. Ces petites filles, avec leurs joues fraîches, leur physionomie douce et peu expressive, où se peignait plutôt le contentement d'être en toilette de fête que la douleur d'accompagner leur aînée à sa dernière demeure, ne pensais-je pas que c'étaient des anges qui en venaient délivrer un autre de son exil sur la terre? Tout est léger, tout est pur dans cette dernière conduite que font ceux qui vivent à ceux qui ont vécu. Ces bannières élevées vers le ciel et qui flottent dans l'air, ces banderolles blanches tenues par des mains de jeunes filles, ces fleurs répandues sur le drap mortuaire, qui écartent l'idée de la corruption, tout cela déguise merveilleusement la mort et prédispose les plus incrédules aux espérances de la vie future. Là surtout l'illusion religieuse était complète; le cercueil était presque entièrement caché par les six porteuses et leurs compagnes qui marchaient à leurs côtés; on ne voyait que par intervalles, et quand les inégalités de la marche séparaient la blanche escorte des jeunes filles, s'avancer raide et anguleuse la tête du cercueil, ou bien, à l'autre bout, sortir les pieds; je dis tête et pieds, car qu'est-ce qui est le plus matière inerte et morte, du cercueil ou du cadavre? Mais, sauf ces rares moments où la mort montrait sa tête

sous ces déguisemens, ce n'était qu'une masse blanche de formes vivantes et de fleurs, comme de jeunes filles en habits de fête portant en ange quelque enfant couronné d'immortelles et habillé de roses.

Après le corps venaient les parens, les amis des parens, des voisins venus par politesse, et dans ce cortège de quelque trente personnes, trois ou quatre dans la douleur, le reste dans l'indifférence, et quelques-uns causant peut-être des intérêts de ce bas monde, à quelques pieds d'un cercueil qui leur montrait quel compte il en faut faire.

Deux hommes se distinguaient de tous les autres par la manière dont ils paraissaient affectés de la mort de la laitière. Le premier, homme d'environ cinquante ans, le visage hâlé, le sourcil épais, la bouche petite et contractée, avec quelque chose de crochu dans toute la face, essuyait de temps en temps quelques larmes, quelquefois même, à ce que je crus voir, avant qu'elles fussent venues. Il avait l'air dur et la douleur si peu facile, qu'on eût dit qu'il faisait effort intérieurement pour l'arracher de son sein. Ce n'était pourtant pas de l'hypocrisie; cet homme était triste, et le peu qu'il pouvait avoir de bon en lui était remué profondément; mais sa douleur paraissait compliquée de tant d'arrière-pensées qu'elle n'avait point l'air naturel, et pourtant n'était point affectée. Le second était un jeune homme, d'une figure ouverte et développée, avec l'apparence d'une grande force morale, et plus de dignité extérieure qu'on n'en peut attendre de gens de cette condition; car tous deux appartenaient à la classe des petits propriétaires de campagne, enfans de leurs sueurs, qui passent leur vie courbés sur quelques carrés de terre, et paient bien cher le pain qu'ils mangent. Le jeune homme ne pleurait pas; il semblait que la présence de son voisin lui causât plus de gêne que la vue du cercueil ne lui donnait de douleur. Il avait les lèvres serrées et tremblantes, sa main droite froissait un mouchoir avec lequel il essuyait souvent sa bouche. Je pus le voir long-temps. Quelquefois il s'amollissait; il hochait de la tête brusquement et par un mouvement convulsif, et alors son œil se mouillait; mais cela durait peu: il

reprenait ensuite cet air singulier où l'indignation semblait l'emporter sur la douleur.

— Tiens, on dirait qu'elle a grandi dans sa maladie, la petite laitière, dit une femme qui était tout près de moi.

Je me retournai et je vis une de ces figures curieuses comme toutes celles qui font tapisserie à tous les enterrements. Elle semblait compter dans sa pensée le nombre de pouces que la mort avait ajoutés à la taille de la pauvre fille, et elle regardait ce cercueil avec le désir de bien fixer ses idées sur ce point capital.

— L'enterrement est superbe ! dit une autre, le père Jeanret n'a rien épargné ; ça lui coûtera gros. C'est le curé au lieu du vicaire, et le drap de satin blanc au lieu du drap de toile. Ils sont fiers ces gens-là !

Cette femme enviait à la défunte le luxe modeste de ses funérailles.

— Voilà une pratique de moins ! dit un ouvrier cordonnier à l'apothicaire du village, lequel se tenait sur le pas de sa porte, regardant passer le convoi avec le degré d'émotion décente qu'on devait attendre d'un homme exerçant la profession la plus libérale du lieu.

— Je donnerais volontiers 20 francs de ma poche pour qu'elle ne fût pas morte ! répondit l'honnête apothicaire avec un accent marqué de sensibilité.

— Il aurait mieux valu lui donner une bonne médecine qui la guérit ! dit le garçon avec un gros rire.

— Ah ! il n'y a pas de médecine qui guérisse le mal qu'elle avait ! reprit l'apothicaire bien plus satisfait de l'à-propos de ce mot qu'affligé de son horrible vérité.

Si vous pouviez avoir l'oreille à tout ce qui se dit à un enterrement à l'occasion de celui ou de celle qui a la bouche fermée pour l'éternité, vous auriez une triste idée de ce qu'on appelle du nom précieux de sympathie. Tout près du cercueil, il y a un peu de douleur ; dix pas plus loin, c'est à peine de la tristesse ; encore dix pas, ce n'est plus que de la convenance. Voilà la sympathie des intéressés et des invités. Quant aux passans, aux curieux qui quittent le tire-pied ou le pilon pour voir passer les morts, aux ménagères qui viennent y chercher de quoi dire tout le soir, la sympa-

thie des plus sensibles irait jusqu'à racheter, moyennant 20 francs, une vie de jeune fille ; pour les autres, c'est une curiosité de la même sorte que celle des gens qui s'arrêtent pour voir un singe balayer la rue ou tendre aux passans son chapeau à plumes au son du tambourin.

Le convoi entra dans l'église.

---

Voici maintenant ce que j'ai su ou vu par moi-même de celle qui était l'objet de ces derniers honneurs.

Sa figure était douce, sérieuse, concentrée, avec une certaine immobilité de traits qui rendait plus touchante l'expression de ses yeux. Ces yeux bruns, humides, pleins d'une tendresse vague, étaient la seule chose qui remuât dans ce visage. Elle avait le front bombé, tacheté de rousseurs, et, sur ce front, de jolis cheveux châtain qui sortaient de dessous un foulard jaune, attaché autour de sa tête d'une main qui n'avait pas été menée par une pensée de coquetterie. Sa démarche avait de la grâce, quoiqu'elle fût un peu traînante. En somme, c'était une figure très-peu romanesque, de celles qui n'ont pas besoin d'être décrites, moitié en style couleur de rose, moitié en style d'anatomie comparée, moitié Scudéry, moitié Broussais.

Elle passait tous les matins sous mes fenêtres, avec quatre ou cinq jeunes filles, laitières comme elle, filles rieuses, folles, imitant les différens cris des marchands ambulans, et faisant accourir toutes les cuisinières sur le devant de leur porte, pour se donner le plaisir d'en rire après, car telle est la condition des villages près de Paris, et des gens qui ont la naïveté de s'y croire à la campagne, qu'il faut faire sentinelle à sa porte ou à sa fenêtre pour épier au passage les vivres qui passent dans la hotte des marchands, et que si on les manque au passage, il faut se résigner à dîner de rien. La jeune fille ne riait point de ce qui faisait rire ses compagnes ; elle ne s'amusait pas en chemin, mais elle marchait toujours la première, et c'est ce qui me l'avait fait remarquer tout d'abord. Quelquefois ces filles se moquaient d'elle et voulaient la faire jouer, ou lui parlaient en ricanant de

son *prétendu* : elle baissait les yeux et détournait la tête avec un sourire triste, comme si ce mot lui eût rappelé toutes ses joies et toutes ses peines. Quand on la pressait trop vivement, elle s'impatientait, et, avec une petite moue, priait qu'on la laissât, qu'elle n'avait pas le cœur à rire, étant malade, disait-elle. Ces filles, qui paraissaient l'aimer beaucoup, et ne l'agaçaient que tant qu'elle le trouvait bon, n'insistaient pas et ouvraient leurs bras pour la laisser partir.

Le mot de *prétendu* m'apprit qu'il devait y avoir quelque amour contrarié dans le cœur de la jeune laitière; je compris bientôt ses soupirs, sa démarche languissante, cette physionomie qui ne m'avait paru immobile que parce qu'elle était distraite, ce sourire mêlé de plaisir et de honte quand on lui parlait du prétendu; je compris et ce long regard vague qui cherchait loin devant elle quelque objet absent, et la tendresse de ce regard que je croyais tout extérieure, avant de savoir qu'elle réfléchissait une passion profonde et sans espérance.

Une circonstance particulière me livra le secret de cette vie si mystérieuse et si souffrante; c'était un peu plus d'une semaine avant la mort de la jeune fille. J'étais venu chercher de l'ombre et du silence dans un petit bois voisin du village. Il faisait grand soleil; les oiseaux fatigués voletaient dans les hautes herbes pour s'y blottir à l'ombre pendant les rudes heures du midi. Je m'étais couché au pied d'un arbre pour respirer et rêver, — non à la jolie laitière, touchante apparition que j'oubliais sitôt qu'elle était passée, — mais à toutes les ambitions et à toutes les misères de l'homme de lettre; à la gloire, chose si loin de moi; à la vogue, chose si méprisable; à la réputation, chose si peu digne de la peine qu'elle donne; puis bientôt à rien, car l'âme se fatigue vite quand le corps succombe; ce qui était une pensée nette et formée devient bientôt un rêve, et ce qui était rêve devient un sommeil occupé, sommeil plein de douceur, durant lequel l'âme continue sa vie sourde et instinctive, mais sans conscience et sans volonté. J'étais dans ce demi-sommeil, quand, tournant la tête pour changer de position, je vis à quelques pas de moi, sur le bord

de la route , assis chastement sur le gazon , la jolie laitière et ce prétendu dont ses compagnes l'avaient si souvent raillée ! Ils ne disaient rien , tout se passait en regards . Les amoureux de romans sont très-parleurs à ces momens-là ; ceux de village sont muets . Ils se levèrent pour partir , non qu'ils m'eussent vu , ils n'auraient pas vu un roi , mais parce que l'heure de se séparer était arrivée . Le jeune homme aida sa maîtresse à se tenir debout , car elle paraissait accablée ; il lui indiqua le chemin qu'il fallait prendre , serra sa main avec désespoir , et lui dit à voix basse un dernier adieu , auquel la jeune fille n'eut pas la force de répondre . Quand il quitta cette main , je crus qu'elle allait tomber à la renverse ; elle ne savait plus marcher , elle chancelait comme un enfant aux lisières .

Je ne saurais dire ce que me fit éprouver cette scène dont le hasard me rendait témoin : c'étaient de ces douleurs dont les livres ne nous ont donné ni le secret ni les mots . Une grande passion dans une fille de village , à qui l'éducation n'a donné ni cette mobilité d'idées qui repose de l'idée dominante , ni ces mille soulagemens qui dégonflent le cœur , c'est un feu qui n'a pas d'issue , et qui ne peut s'en faire une qu'en brisant la fragile poitrine où il est enfermé . Je ne sais si je me trompe ; mais cette passion brute et inarticulée , sans mélange d'imagination , sans épanchement , sans organe , qui s'entasse au fond du cœur d'une pauvre paysanne , est une fatalité bien autrement sérieuse que nos passions civilisées avec leurs mille moyens de se donner le change , et les distractions calmantes que vient y mêler la vie compliquée des villes .

De dix pas en dix pas , la laitière se retournait pour regarder une dernière fois le jeune homme : lui , accoudé sur une des barrières du bois , immobile , la tête serrée dans ses deux mains , comme s'il eût voulu l'écraser , tenait ses yeux ardemment fixés sur elle . Ils échangèrent ainsi pendant plus d'une heure de muets regards , sans pouvoir ni se joindre ni se quitter . Elle faisait quelques pas , puis s'arrêtait , puis repartait encore . Aux endroits où la route s'abaissait et lui cachait son amant , je la voyais se dresser sur ses pieds avec une grâce que j'aurais bien ad-

mirée en de meilleurs momens. Enfin , elle posa au pied d'un arbre un panier qu'elle avait apporté avec elle , monta sur le couvercle , et resta quelque temps debout sur ce frêle appui , entourant l'arbre de son bras gauche, tandis qu'elle tenait sa main droite posée sur son cœur. Dans ce moment-là , je passai tout près d'elle. Sa figure était éteinte , elle n'avait plus de larmes ; ses yeux regardaient fixement ce qui n'était plus pour moi qu'un point noir , mais ce qui était pour elle plus qu'un monde. Elle ne se détourna point ; elle n'entendit pas le bruit de mes pas ; toute sa vie s'était retirée au cœur ; vous auriez dit une jeune fille frappée de la foudre , qui va tomber en cendres , si vous soufflez sur elle ou la touchez du doigt.

Douze jours se passèrent sans que je la revisse. Quoiqu'elle m'eût vivement frappé , j'avais ôté peu à peu de ma tête un souvenir qui pouvait devenir une inquiétude. Ne la voyant plus passer avec les laitières , ses compagnes , et voyant celles-ci toujours rieuses , je pensais d'elle des choses insignifiantes , — ou bien qu'elle restait à la maison , ou bien qu'elle vendait son lait ailleurs , ou bien qu'elle avait quitté le pays.

C'est pendant ces douze jours hélas ! que s'était consommé le sacrifice de la victime !

Elle avait été grondée en rentrant chez son père , et même , ajoutait-on , battue. L'émotion l'avait mise au lit. Son père ne voulait pas du prétendu. Il lui manquait quelques perches de terre pour plaire à la famille. Au commencement , sa demande avait été agréée , et les jeunes gens s'étaient aimés sur cette lueur d'espérance ; puis l'avarice ayant repris le dessus , le jeune homme s'était vu repoussé. Il n'y a pas qu'à la ville que certains pères veulent des gendres aisés , non pour le bonheur de leurs filles , mais pour n'avoir pas à nourrir celle-ci une seconde fois. Nos deux amans ne pouvaient se marier ; ils ne s'en aimèrent que plus. Les parens sont maîtres de retirer leur parole , mais non de dégager deux cœurs ; pendant qu'ils combinent des perches de terre et qu'ils marient des dots , les cœurs vont leur train. Et cela finit , ou par le crime , ou par le suicide , ou par cette mort lente sur un lit de douleur dont les parens ne

se croient pas responsables parce qu'ils n'ont lésiné ni sur les visites du médecin, ni sur les drogues de l'apothicaire.

Le surlendemain, le mal avait déjà fait tant de progrès, et la fièvre était si forte, qu'on fit appeler le médecin. J'ai vu souvent ce médecin trotter sur son petit poney au poil roux, qui va toujours moins vite que la mort, mais ne va pas plus vite pour les uns que pour les autres. C'est la figure la plus joviale que je connaisse. Homme de la taille de son poney, les yeux écartés et à fleur de tête, la bouche toujours riante, il a l'air d'avoir pris l'état de médecin au village pour s'obliger à rester à la campagne et à s'y bien porter. Au moment même de l'enterrement, il s'était rencontré avec le cortège, et avait ôté son chapeau devant le corps, ni plus moins ému que le bedeau. Quand il vint voir la malade, il la trouva absorbée. Qu'avait-elle? Elle répondait : Je n'ai rien.—Où souffrez-vous?—Je ne souffre pas.—Elle a le mal de ses dix-huit ans, dit le médecin à l'oreille du père avec son invariable sourire. Père Jeanret, le remède ce serait un mari!—L'Esculape avait raison. Mais il entendait un mari administré comme une potion chaude; il voyait bien le côté prosaïque de la maladie, mais il n'en voyait pas la poésie ni surtout la fin; et il remonta sur son poney en disant : *Hysterica irritatio*; je la saignerai demain.

Mais les choses allaient si vite, qu'après le médecin on fut obligé d'aller quérir le curé.

Ce curé est un vieillard respecté et aimé de ses paroissiens. Quand le feu prend de nuit à une cabane, il est des premiers levés, et à la pompe. Il baptise et enterre les pauvres pour rien. Il sait compatir même aux maux dont sa robe a pu le préserver. Pour ne pas effrayer la pauvre enfant par l'appareil de la mort, il vint en habit bourgeois, vêtu comme aurait pu l'être l'aïeul de la laitière; il s'approcha de son lit, et lui dit qu'il la venait voir, non comme prêtre, mais comme ami; que Dieu ne voulait pas d'elle encore, qu'elle serait bientôt guérie, et qu'il fallait prier, pour demander la patience et la douceur.—Mais, dites-moi, mon enfant, ajouta-t-il, votre père se plaint de vous; parlez-moi à cœur ouvert, qu'avez-vous contre lui?

— Monsieur le curé, j'aimais mon prétendu. Mon père me

l'avait permis, il me l'a défendu ensuite. C'est pour cela que je meurs.

— Mon enfant, le cœur d'une fille appartient à ses parens, dit le vieillard, ne trouvant que cette raison vague à opposer aux paroles fermes et simples de la malade.

— Je croyais, mon père, que c'était mon honneur seulement qui appartenait à mes parens, reprit la jeune fille avec vivacité, et, grâce à Dieu, je l'emporterai avec moi dans mon cercueil. Mais mon cœur et mes sermens sont à mon prétendu.

— Calmez-vous, mon enfant, et confiez-vous à Dieu; il n'y a pas de mal qui soit sans remède; je verrai votre père, j'apprécierai ses scrupules.

— Il est trop tard! soupira la jeune fille.

Le curé sentit combien l'entretien devenait délicat. Il ne pouvait ni se déclarer contre le père, quoiqu'il eût vu toute la portée de sa faute, ni trop abonder dans le sens de la jeune fille, engagée, puis trompée par lui. Il tourna la difficulté, et se mit à parler de choses générales, de la résignation, de la patience, de l'espoir qu'il faut mettre en Dieu; il lui dit de ces choses de cœur qui ont tant de prix dans la bouche d'un vieillard; puis, venant aux petits détails, qu'elle devait se tenir chaudement, ne pas s'agiter dans son lit, prendre les boissons prescrites par le médecin; qu'il la reviendrait voir, et qu'il la trouverait mieux, que Dieu le lui avait dit. Il la laissa plus calme et ne demandant plus la mort, peut-être parce qu'elle la sentait venir.

Elle s'affaissait de plus en plus; toute agitation avait cessé, mais la tranquillité de la mort commençait. Le médecin déclara aux parens qu'ils n'auraient bientôt plus de fille. Le curé fut de nouveau appelé en toute hâte. Cette fois il vint dans ses habits sacerdotaux; l'heure des consolations était passée; il fallait pourvoir au dernier voyage de la mourante. Le son de la clochette funèbre, qui annonçait l'arrivée du prêtre, la tira de son assoupissement; ses yeux à demi fermés brillèrent comme si elle eût entendu sonner l'heure du rendez-vous. Dès qu'elle vit entrer le curé, elle lui sourit: mais ses lèvres déjà glacées donnaient à ce sourire l'air d'une grimace. Elle essaya de parler; mais elle n'avait plus assez

de souffle pour pousser ses paroles. Le vieillard approcha son oreille de sa bouche, pensant qu'il allait entendre la confession de la mourante.

— Mon père ! murmura-t-elle, faites que je ne meure pas sans avoir vu mon prétendu. Je ne suis pas encore assez désintéressée pour recevoir le bon Dieu... Si c'est une faute, je vous en demanderai pardon... Je n'ai plus que deux pensées, l'une pour lui, l'autre pour Dieu... Faites que ce ne soit pas lui qui ait eu la dernière...

Il fallut trouver un prétexte pour éloigner le père qui avait une première fois refusé cette faveur à sa fille. Le curé s'en chargea ; il crut que c'était œuvre de charité de s'entre-mettre pour ménager cette dernière entrevue entre une morte et son amant. Il savait bien que la mort ne lui laisserait rien à pardonner.

Le jeune homme fut introduit ; il fondait en larmes. Mais que sont les larmes d'un homme ? Et quelle douleur peut se vanter de valoir la vie d'une jeune fille de dix-huit ans qui meurt d'avoir trop aimé ? Elle ne le vit point ; ses yeux étaient déjà fermés pour ne plus s'ouvrir, et son ame flottait dans cette nuit qui précède, pour le chrétien, l'éternelle lumière. Elle l'entendit, elle le sentit ; mais on ne sut pas si sa dernière pensée avait été de joie ou de regret, car sa face resta immobile, et tout cela se passa entre la terre et le ciel. Seulement sa main droite fit un léger mouvement ; le jeune homme se jeta sur cette main et y colla ses lèvres ; c'était la main qu'il avait serrée douze jours auparavant, dans le dernier rendez-vous du bois ; c'était la main qu'elle avait posée contre son cœur, quand, debout au pied de l'arbre, le cou tendu, je la voyais chercher encore dans l'éloignement le regard de son amant. Un quart d'heure s'écoula ainsi ; le prêtre, à l'entrée de la porte, récitait les dernières prières, et, sur le seuil, quelques passans répondaient : *Amen !* Le jeune homme, agenouillé au pied du lit, dominait par des sanglots aigus le bruit des saintes oraisons. A la fin, il sentit se refroidir contre ses joues cette main qui tout à l'heure était tiède encore ; il leva les yeux, et vit que tout était fini. Il s'enfuit de la chambre en poussant un grand cri.

Le curé rentra et bénit le cadavre ; car c'est un homme

doux de cœur et tolérant. Il pensa qu'une fille qui meurt à dix-huit ans , pour avoir donné son cœur et gardé sa vertu , est plus en état de grâce qu'un pécheur bien confessé , et qu'apparemment Dieu la tenait quitte de sa dernière pensée, puisqu'il ne lui en avait pas laissé le temps.

---

Je suivis le convoi au cimetière. J'avais pris une place au second rang , entre les affligés et les indifférens. On arriva dans un jardin , hors du village , très-loin de l'église , dont le clocher ne protège pas les morts. Ce cimetière est une donation qu'un ancien maire a faite au village ; c'était un jardin avant d'être un cimetière. Les bancs sont restés , mais personne ne vient s'y asseoir. Les plates-bandes ont été conservées , avec les buis nains qui les dessinent ; c'est un parterre où poussent des tombes au lieu de fleurs. Aux deux côtés de la porte grillée , dans l'intérieur , sont attachés à deux poteaux deux articles d'une loi de 1790 qui défendent la profanation des cimetières. Là où l'église ne couvre pas les tombeaux de sa grande ombre, il faut bien que la loi athée intervienne pour mettre le domicile des morts sous la garantie du Code pénal. — Mais qui est-ce qui osera escalader les murs d'un cimetière ? Les morts sont leurs meilleurs gardiens. Un bruit de feuillage , un murmure d'insecte , le coup d'aile brusque d'une chauve-souris qui vole entre les cyprès , un rayon de la lune qui jette un manteau blanc sur quelque pierre tumulaire et la fait se dresser comme un fantôme , voilà de quoi glacer le sang dans les veines du profanateur. — Au milieu du jardin , dans l'allée principale , on voit encore le pavillon de bois qui servait de point de vue à l'honnête propriétaire. C'est là qu'il menait boire et se régaler , dans les belles soirées d'été, un choix d'amis dont quelques-uns dorment déjà au pied du pavillon. Maintenant c'est la guérite où la mort fait sentinelle, appelant incessamment ceux qui passent dans la plaine , et leur offrant ce repos que nul ne veut échanger contre les troubles de la vie. Le donateur , vieillard cassé par l'âge , a grand peur de cet appel , et ne dirige jamais ses promenades chancelantes vers cet ancien jardin , où il sait qu'on lui réserve la place d'honneur.

Peut-être un triste hasard ne vous a-t-il pas conduit dans un cimetière un jour de printemps. C'est alors qu'on voit comme une lutte entre la vie et la mort. Tout ce qui n'est pas la pierre nue et aride se couvre de verdure. A côté des couronnes d'immortelles flétries, des fleurs fraîches jaillissent entre les tombes; ce sont des violettes, des pensées, qui ont survécu au regret de ceux qui les ont plantées, et qui fleurissent encore après que le souvenir s'est fané; des pervenches que le vent y a portées sur ses ailes, humbles fleurs qui semblent se cacher derrière les tombes, comme les douleurs qui ne veulent pas être vues; des roses de Bengale, les premières qui viennent et les dernières qui s'en vont, fleurs dont le parfum échappe à la foule, comme celui de certaines vertus modestes et retirées. Les nouvelles feuilles des cyprès jettent leurs teintes claires et tendres sur le vert sombre des feuilles qui ont supporté l'hiver; les branches du pin s'allongent de pousses rougeâtres et toutes gluantes de sève résineuse; les grandes herbes se penchent sur les pierres rongées de mousse que le temps enfonce peu à peu avec ce coin que nous ne sentons pas sur nos épaules jeunes, mais qui finit par nous courber nous-mêmes, et nous coucher tout de notre long: tout pousse, tout bourgeonne et fleurit là, aussi bien que dans ce parc voisin où j'entends les cris des enfans qui cueillent des pervenches, sœurs de celles qui tapissent ces demeures des morts. Mais il n'y vient point d'oiseaux, à moins que vous ne donniez ce nom à la chauve-souris qui niche sous les poutres de la chapelle solitaire. Les oiseaux du jour, les oiseaux chanteurs, les oiseaux qui font l'amour en plein soleil, fuient les cimetières, comme ces lieux funestes dont parlent les voyageurs, qui font tomber du ciel l'aigle qui passe au-dessus. Pour les attirer, il faut bâtir une ville des morts, avec de vastes promenades pour les survivans, et de grands arbres touffus, sous l'ombre desquels de belles promeneuses et leurs amans viennent réveiller leurs ames blasées et s'exciter au plaisir terrestre par l'assaisonnement de quelques pensées de mort.

Le corps de la jeune fille fut placé dans la partie distinguée du cimetière; car, quoi qu'on dise de l'égalité de la

mort, il y a des pauvres et des riches jusque sous la terre. Les cimetières sont comme les théâtres ; il y a des places où l'on est sûr d'être vu , et d'autres où l'on est perdu dans la foule. Au haut bout du cimetière sont les tombes qui vous regardent ; dans les coins sont les croix de bois que vous ne regardez pas.

Quand les prières des morts furent dites et la pelletée de terre jetée sur le cercueil , le plus jeune des deux hommes qui s'étaient tenus auprès du corps pendant le convoi, saisit l'autre par le bras , et l'entraînant sur le bord de la fosse :

— Je n'ai plus qu'une parole à vous dire ! s'écria-t-il , mais il faut que je vous la dise. C'est vous , son père , qui êtes cause qu'elle est là.

— J'aime encore mieux qu'elle soit là qu'elle soit à toi , répondit le père ; car tu n'aurais pas pu la nourrir , ni ceux que tu aurais eus d'elle.

— Dites donc que c'est pour quelques acres de terre que vous l'avez tuée ! reprit le jeune homme en faisant un geste menaçant.

Le père recula , et , dans son mouvement , fit ébouler avec fracas sur le cercueil la terre qui était entassée près de la fosse. Ce bruit mit fin à cette scène violente. On eût dit que le cercueil gémissait , et que la morte allait se soulever pour séparer son père et son amant. Tous deux sortirent du cimetière en silence.

Il y a de cela moins de trois mois. Le père est mort d'apoplexie en apprenant une perte d'argent. Le jeune homme est allé habiter Paris , et s'y est marié. Il n'y a de fleurs sur la tombe de la jeune fille que quelques bluets fanés que j'y ai mis.

NISARD.



---

---

DU THÉÂTRE

ET

DES THÉÂTRES.

---

PREMIER ARTICLE.

§ 1<sup>er</sup>. — Je doute qu'en aucun temps le théâtre ait été plus fréquenté, et, il faut dire, plus dénigré, plus universellement calomnié. C'est une belle et curieuse chose que d'entendre nos précieuses à la mode, celles qui décident en reines dans le monde des fleurs à porter, des chapeaux à quitter, des robes à prendre, celles qu'on retrouve en grande loge à chacune de nos premières représentations, de les entendre vouer le théâtre aux immondices, et, ce que disant, dérober sous l'éventail leur charmante figure. C'est une belle et curieuse chose que de rencontrer dans la même et sainte fureur de petits élégans qui ont plus de cravate que de raison, et discourent presque aussi impertinemment de littérature que de jockeis et de chevaux. C'est une belle et curieuse chose que de recevoir le matin, lorsque les yeux s'ouvrent à peine, les invincibles argumens dont le théâtre est assailli chaque soir par les Jupiters tonnans de la critique ordinaire. Il n'est pas jusqu'aux Démosthènes de la chambre qu'il ne soit également curieux et beau d'écouter lorsqu'ils lancent les flèches

de leur redoutable éloquence contre le vieux théâtre , qui les regarde et sourit.

Et cependant que veut tout ce monde? Il insulte le théâtre et particulièrement celui d'aujourd'hui. Il appelle le théâtre une sentine, un gouffre de vertus, un mauvais lieu où le cœur n'est pas plus en sûreté que le goût. Il y en a même qui seraient heureux qu'on abolit entièrement ces sortes de spectacles ; et si ceux-là sont les plus rigides, je ne leur refuserai point , pour ce qui me concerne , cet éloge précieux de savoir au moins ne pas reculer devant les conséquences de leur idée. Car il n'y a point ici à tergiverser : qui rejette le fait , rejette la cause.

Vous tous donc qui êtes les ennemis du théâtre , choisissez. Vous voulez des théâtres , ou vous n'en voulez pas. Si vous en voulez , puisque nous en voulons aussi , il ne reste plus qu'à déterminer comment vous les voulez. C'est un point sur lequel nous reviendrons plus tard. Ou vous n'en voulez pas , et alors vous vous placez à l'un de ces deux points de vue qui embrassent tous les autres : point de vue religieux , point de vue philosophique. Vous vous retranchez derrière Bossuet ou Rousseau.

Ce sont là, je le confesse, et qui voudrait le nier? des autorités brillantes , fortes et habituées à imprimer le respect. Ce respect, je l'éprouve plus que personne. Sur le point de froisser ma faible et obscure logique contre les armures séculaires de ces deux rois de la pensée , je n'imagine même pas que ce soit leur gloire qu'il faille proclamer , mais ma profonde insuffisance , et ma faiblesse , qui est mon seul recours contre leur force. La vérité fera le reste.

En commençant par Bossuet, j'observe que tout son *Traité sur la comédie* se résume en ceci , que la vie chrétienne étant une vie de mortifications , et le théâtre un divertissement perpétuel du corps et de l'ame, il n'est point possible qu'on accommode sa conscience à deux principes si contraires , et qu'on donne le matin à Dieu , donnant le soir au monde. Cette arme dans ses mains est terrible , il en brise de page en page le front de son adversaire. Furieux de la querelle qu'on suscite à l'Église , et plus jaloux de défendre ses droits que d'épargner celui contre lequel il se

déchaîne, du titre de prêtre et de théologien qui devait sauver le malheureux des amertumes de la discussion, l'impitoyable évêque forme au contraire son argument le plus long et le plus acéré; il s'indigne qu'on ait osé faire descendre dans une arène de cette nature les grands noms de saint Thomas et des autres saints. qu'on n'ait pas redouté d'éluder l'autorité des pères de l'Église, de compromettre les censures des Rituels, et d'attester, en faveur d'un passe-temps aussi damnable, les augustes secrets d'un sacrement tel que la confession. Puis sa colère, qui était allée jusqu'au mépris, se calme, s'apaise, sans doute parce qu'en fermant la lice, il la fermait sur les débris de son ennemi broyé et dissipé. On sait quel était Bossuet, un aigle plein d'yeux en dedans, comme dit saint Jean, mais acharné aux combats, et un plus digne ministre du Dieu des armées que du Dieu de charité et de clémence. Comme tous les grands esprits envahis par une grande idée, dur, inflexible, n'admettant quoi que ce soit qui ne fût la preuve ou la glorification de sa pensée unique; d'un zèle extrême et toujours inquiet, amoureux de la dispute, non par de mondaines et vaniteuses espérances, mais par le désir d'exterminer l'hérésie, et par la certitude d'y imposer son Dieu. Tel il fut contre Luther, contre Calvin, contre Jurieu, contre Fénelon; tel il se montra en cette affaire, si bien qu'on peut lui rendre cette louange, que tout ce vaste échafaudage élevé pour le théâtre disparut dans les flammes de son génie.

A saint Thomas et aux autres saints son ouvrage oppose saint Basile, saint Chrysostome et plusieurs encore; des pères de l'Église falsifiés ou mal interprétés, à son sens, il en appelle aux pères de l'Église mieux informés, et posant les bases immuables de la doctrine chrétienne; les preuves s'entassent sur les preuves; arrivent bientôt les papes et les sacrés conciles et, fermant cette marche auguste, arrive enfin Bossuet lui-même, de tant de majestés non certes la moins vénérable. Ce qu'il ajoute au poids de ces décisions peut se diviser et se classer en trois argumens. Point de théâtres; premièrement à cause de l'infamie du théâtre de son temps: critique particulière et partielle, comme on doit

s'y attendre , marquée çà et là par une censure sanglante des pièces de Molière , ce *poète-comédien*, ainsi qu'il le désigne avec dédain. Secondement à cause de l'infamie de ceux qui montent sur la scène , dont par malheur on ne saurait se passer dès qu'on admet l'usage des salles de spectacle. Troisièmement enfin à cause de l'impossibilité de réformer le théâtre et d'en faire l'instrument et l'oracle d'idées quelconques justes et morales.

Ceux qui ne connaissent pas ce traité , et qui admirent la fameuse lettre de J.-J. Rousseau sur les spectacles , ne tomberont pas dans un médiocre étonnement ; car , à dire vrai , qui lit le philosophe de Genève a lu l'évêque de Meaux. Il n'y a de différence entre ces deux magnifiques dissertations que celle des principes au nom desquels chacun de ces deux génies s'est produit dans le monde et a fait mal ou bien. Aussi , lorsque nous aurons dégagé l'écrit de Jean-Jacques de tout ce qui intéresse Genève et ne regarde point la présente discussion , nous ne trouverons rien autre chose que ces trois mêmes objections contre le théâtre , à savoir , que la comédie , de son temps , est digne de blâme et de châtement , que les comédiens, partie inséparable des pièces de théâtre , sont d'infâmes corrupteurs ; et que le théâtre , funeste , dangereux , ne saurait devenir utile , ni se réformer et réformer quoi que ce soit.

On l'a vu , Bossuet n'avait pas raisonné autrement. Il ne manque même pas dans la lettre de Rousseau l'anathème qui avait été fulminé contre le *poète-comédien*. Seulement , à ce sujet je ferai observer une chose qui caractérise , peut-être dans de petites proportions , mais bien véritablement , l'esprit des deux sociétés dans lesquelles ont brillé le philosophe et le théologien , et qui les caractérise aussi et assez singulièrement ; c'est que Bossuet , persuadé de la bonté de sa cause , invariablement adossé contre la raison divine , et d'ailleurs venu dans un siècle de construction et de vérité , dédaigne de se répandre en preuves et de se hérissier de mille petits syllogismes ; il terrasse Molière en deux coups , l'offre à la réprobation universelle , et , sa valeur une fois précisée , il passe sans s'enfoncer dans l'examen de ses ouvrages. J.-J. Rousseau amoncelle au contraire pages sur pa-

ges pour prouver que *le Misanthrope* est une œuvre qui mérite les enfers, et son travail accouché il n'en sort certainement pas un souris, mais guère davantage, ce que personne n'ignorait; c'est-à-dire qu'il est un talent rare, puissant et merveilleusement apprêté pour donner le vertige à nos idées les plus saines. Il ne prouve rien de plus, et il roule de paradoxe en paradoxe, bondit de digression en digression, tantôt perdu dans les nuages de sa misanthropie, tantôt noyé dans les longueurs de la philosophie naturelle, toujours plus occupé de lui que de ce qu'il voudrait prouver; au résumé, mirage étincelant, mais qu'on ne saisit pas, et aussi loin de l'ardente concision de l'orateur chrétien que son dix-huitième siècle, gonflé de rhéteurs, de géomètres et de philosophes, était loin de cette époque merveilleuse qui étale à la fois un Corneille et un Racine, un Pascal et un Larocheffoucauld, un Molière et un Bossuet.

Ce qui nous empêche encore d'être aussi sensible que nous devrions l'être aux charmes de l'écrit de Jean-Jacques, c'est l'étrange complaisance avec laquelle il énumère, tout en s'élevant contre les actrices, et l'amour et les femmes, les charmantes manières dont les pigeons se caressent, et autres peintures lascives. C'est surtout la fausseté du point de vue philosophique qu'il tourne contre la société. Autant le chrétien est invulnérable, retranché dans le fort de l'autorité catholique, autant le rhéteur, qui trébuche au milieu de ses argumens de droit naturel, présente le flanc et se meut dans un cercle facile à rompre.

Répondre à Bossuet, c'est donc répondre à Rousseau. Parfois je ferai intervenir dans la querelle celui auquel le Gênois s'adressait; d'Alembert qui l'a réfuté, et réfuté avec non moins de sagesse que d'esprit. Et parfois aussi, les opposant l'un à l'autre, ce grand Bossuet et ce dangereux Rousseau, nous briserons l'arme de celui-ci par l'arme de celui-là.

Et d'abord n'est-ce pas une chose en notre faveur, à nous qui défendons le théâtre, que le théologien et le philosophe se soient tous deux élevés contre l'art dramatique de leur temps, et tous deux avec la même violence, disant que jamais la comédie n'avait été pire? Aujourd'hui que dit-on autour de nous? Écoutez bien. La belle dame, le fat, le pédant

et le député, ce qui a droit de parler et ce qui devrait se taire, ce qui est bon et méchant, inepte ou savant, tout ne s'écrie-t-il pas que jamais la comédie n'a été si fertile en désordres? Or que conclure de cette éternelle plainte, sinon qu'elle est vaine et injuste? Puisqu'à toute époque il existe un théâtre qui est le pire, dites, et vous direz vrai, dites qu'il n'y en a pas de réellement mauvais, et que le mal que nous voyons partout, nous le portons en notre cœur, d'où il réverbère sur le reste de la création. Ah! que nous sommes inconséquens les uns et les autres! Bossuet et Rousseau, après avoir écrasé de mépris les pièces de leurs contemporains, ont également condamné au pilori Molière et tous ses chefs-d'œuvre; et aujourd'hui, sous nos yeux, lorsqu'un journal, sympathique aux jeunes idées, répond au *Constitutionnel*, qui leur est ennemi, que Molière n'est pas moins impur que M. Alexandre Dumas et certains de nos auteurs, le *Constitutionnel* s'indigne qu'on ose accuser Molière d'immoralité, comme si Rousseau n'avait pas écrit que son théâtre était « une école de vices et de mauvaises mœurs, » comme si Bossuet ne l'avait point jugé en ces termes :

« Du moins donc, selon ces principes, il faudra bannir  
 » du milieu des chrétiens les prostitutions dont les comédies  
 » italiennes ont été remplies, même de nos jours, et qu'on  
 » voit encore toutes crues dans les pièces de Molière; on ré-  
 » prouvera les discours où ce rigoureux censeur des grands  
 » canons, ce grave réformateur des mines et des expressions  
 » de nos précieuses, étale cependant au plus grand jour les  
 » avantages d'une infâme tolérance dans les maris, et solli-  
 » cite les femmes à de honteuses vengeances contre leurs  
 » jaloux. Il a fait voir à notre siècle le fruit qu'on peut es-  
 » pérer de la morale du théâtre, qui n'attaque que le ridicule  
 » du monde, en lui laissant cependant toute sa corruption.  
 » La postérité saura peut-être la fin de ce poète-comédien  
 » qui, en jouant son malade imaginaire ou docteur par  
 » force, reçut la dernière atteinte de la maladie dont il  
 » mourut peu d'heures après, et passa des plaisanteries du  
 » théâtre, parmi lesquelles presque il rendit le dernier sou-  
 » pir, au tribunal de celui qui dit : *Malheur à vous qui riez,*  
 » *car vous pleurerez!* »

Qu'en pense le *Constitutionnel*? Nous ne lui citons pas ici de modernes écrivains, de ceux qu'on a bientôt terrassés du seul nom de *romantiques*. Si cependant, malgré la gloire classique de Rousseau et de Bossuet, il se range à notre avis et veut bien trouver nécessaire et sage que nous cassions un arrêt si rigoureux, qu'il prenne garde lui-même que, dépassant à son tour la mesure, il n'encoure, chez ceux qui viendront après nous, le juste blâme dont il poursuit maintenant les détracteurs de sa grande admiration. Et certes ces jugemens ne pourront invoquer en leur faveur, ni l'éclat ni les sophismes du Génevois, ni le zèle chrétien et l'autorité pontificale de l'évêque de Meaux.

Cette accusation de chaque siècle contre son théâtre ne présente donc, sitôt qu'on l'examine sérieusement, qu'une seule objection qui existe déjà sous une autre forme, celle-ci, que le théâtre corrompt les mœurs. Pourquoi? demanderez-vous, et alors Bossuet éclatant vous répondra : parce que tu es chrétien et que chrétien signifie homme de douleurs; parce que celui qui a été crucifié pour tes péchés défend à tous les siens d'être curieux et sensuels; parce que le rire n'appartient qu'à la tête creuse ou à l'impiété, qui n'a souci que de boire et de se réjouir; parce que, pour courir aux pompes et aux vanités du théâtre, tu négligeras d'observer les commandemens qui t'appellent à l'autel et les devoirs qui t'obligent à ne quitter ni ta vieille mère ni ta jeune épouse. Ce dernier argument est le seul que développe Jean-Jacques. N'étant pas chrétien, il ne lui a pas été possible d'adjurer les maximes du Christ, et son sang répandu, et les tortures de son agonie; mais, vain comme il l'était et avide de terrasser quiconque lui faisait ombrage, je ne doute pas qu'il n'ait regretté, en cette occasion, d'appartenir à la religion naturelle, qui ne lui fournissait pas d'aussi brillans motifs de paraphrase. Cependant, en habile encyclopédiste, il a pris son parti, et, fouillant son havresac philosophique, il en a tiré ce qu'il a pu, d'abord, charmes de la nature, qui sont bien préférables aux plaisirs artificiels, les rossignols, les ruisseaux, les soleils couchans et levans, les doux ombrages et les tendres contemplations, enfin tout ce bagage sentimental et champêtre, que se sont plus tard par-

tagé, pour leur malheur et le nôtre, les Delille et les Bernardin de Saint-Pierre. Une fois dans cette route, et d'ailleurs le premier pris à ses sophismes, le grave philosophe ne tarit pas sur la brièveté de la vie et la nécessité d'employer utilement le temps, lui qui propose, quelques pages plus bas, de substituer à nos amusemens les jeux et les exercices des Lacédémoniens, et cent modes plus vains et plus futiles de consumer les jours. Au résumé, après être parti de principes si différens nous retrouvons nos deux champions réunis et d'accord pour attaquer cette règle de la poétique d'Aristote : que le théâtre purge les passions en les excitant.

Ici Rousseau se perd encore dans des paradoxes ou risibles ou sauvages, et Bossuet, pour ne point faillir, pose au-delà des bornes humaines l'austérité de mœurs exigée des chrétiens. Ils prétendent que le spectacle de ces feints événemens amollit pour le vice. Pour le vice? et pourquoi pas pour la vertu? C'est admettre tout d'abord ce qui se dispute, c'est-à-dire que le mal soit célébré et enseigné sur la scène, ce que nous n'accordons pas. Ils prétendent que les passions sont excitées pour servir au triomphe de l'acteur et du poète, et jamais pour être corrigées; bien pis, que pour être plus certains de se concilier notre cœur, poète et acteur s'efforcent de le corrompre, de l'aveugler, et à force d'appâts trompeurs, de l'entraîner de leur côté, du côté du vice. En sommes-nous donc là, vraiment? Notre perversité est-elle grandie à ce point, qu'il faille, pour s'assurer notre suffrage, échauffer ce que nous avons de pire dans l'ame et ne bâtir que sur nos plus honteux penchans? Notre cœur n'a-t-il pas d'avenue plus noble et plus sûre que celle des passions brutales? L'assassin de César aurait-il eu raison, et la vertu ne serait-elle que la chimère des grandes ames? Et toi, toi qui as soutenu toute ta vie que l'homme était né bon, Rousseau, tu te trompais donc! Est-il bon celui à qui, pour plaire, il faut immoler l'innocence, sacrifier la raison et amener le crime couronné de roses? Folies, folies que tout cela! C'est vous qui vous égarez, princes de la science humaine; vous, le prêtre, qui voulez que l'homme s'élève jusqu'à l'ange, et vous, le philosophe, qui, tout en lui

prêtant d'admirables instincts, le jugez comme s'il était une bête des forêts ou des champs.

Ils prétendent que , face à face de passions coupables, le spectateur deviendra coupable. Mais ignorent-ils donc que le théâtre se sert des affections dangereuses pour nous inspirer le goût des affections aimables, utiles et douces : *contraria contrariis*? Les anciens ont écrit que leur Esculape était fils d'Apollon, voulant nous apprendre que le poète est père de tout art qui guérit et qui sauve. Les anciens étaient sages. Parce qu'Othello égorge sa Desdémone, a-t-on vu quelqu'un des spectateurs tirer un couteau et le plonger dans le sein de sa maîtresse? Parce que Catilina médite la ruine de sa patrie, a-t-on vu la jeunesse en conclure qu'il fallait se révolter et noyer aussi sa ville dans le meurtre? Parce que Thyeste, qui a enlevé une femme à son frère Atrée, reçoit de ce frère une coupe pleine de sang de son fils, a-t-on vu l'adultère et le fratricide s'élançant de la scène dans le foyer domestique? A-t-on séduit, trahi, poignardé, par suite de ces exemples? Quelle femme si hardie que de nous assurer qu'elle s'est gâtée au théâtre, et que la faute en est à Phèdre si elle a couché son amant dans le lit de son mari? Quel fripon si éhonté viendra nous jurer que s'il n'avait connu ni Scapin, ni Lafleur, il ne serait point allé en cour d'assises? Est-ce à dire que le théâtre soit la boîte de Pandore, et que le jour où l'on ouvrit ses portes, les hommes jouaient sur l'herbe avec des brebis ornées de faveurs, et que les femmes ne savaient d'autre art que de traire le lait et de préparer le fromage?

Bien au contraire, la morale que notre futilité rejette, resserrée en précepte ou étendue en prédications, nous l'acceptons de tout cœur sur la scène; étant sans méfiance, nous en pénétrons notre esprit, nous en faisons la règle de nos futures actions. Vient telle occasion où la maxime d'un héros nous inspirera une conduite de héros, et là où nous eussions été vulgaires et sans doute coupables, nous nous montrerons grands et purs. Qu'importe ensuite que, la pièce dénouée, la vertu ne triomphe pas? En demeure-t-elle moins aimable, moins belle, moins glorieuse? N'est-on vertueux que sous bénéfice de succès? La fin des choses d'ici-bas

n'est-elle pas un commencement de choses divines et que nous ne connaissons pas ? Ce que l'homme n'a point fait , je pense que Dieu le fera, et ne me laisse point ainsi aller à douter de la justice céleste. A force de rigorisme , Bossuet manque à la patience de sa religion, qui défend de jamais croire à la prospérité des méchants, et qui ordonne de toujours attendre les fins de celui qui est éternel. Et puis que prouve le triomphe ? Le triomphe est souvent le plus cruel des châtimens. Je veux à ce sujet, qu'un protestant fasse honte à un catholique, un poète à un évêque, Schiller à Bossuet. Dans la trilogie de Wallenstein, le lion est tombé dans les pièges du renard : le superbe duc de Friedland périt assassiné ; Thécia, sa fille, et le colonel Max, qu'elle aimait, deux anges d'amour et de vertu, disparaissent à la fois, l'amant dans les rangs des ennemis, la maîtresse dans les ténèbres d'une nuit qui ne doit pas la rendre au jour ; et sur leurs débris, à tous, le lâche, l'hypocrite, l'infâme Octavio, reçoit une lettre de l'empereur, où il est écrit : *Au prince Piccolomini!* Et que Bossuet et Rousseau, ligüés ensemble, inventent, s'ils peuvent, coup de hache, de poignard ou de foudre qui soit égal en horreur à ce comble des prospérités de la terre !

Je ne sais ensuite si vous apercevez clairement jusqu'ou nous conduit ce système, qu'intéresser son cœur à des passions blâmables, c'est se risquer dans une voie de perdition. Alors qu'on commence par jeter au feu la lettre même de Rousseau sur les spectacles; car cette lettre dégoutte du poison de la volupté. Il y est longuement parlé du bonheur qu'on éprouve auprès des belles personnes; bonheur qui serait plus délicieux encore si elles se pouvaient astreindre à ne pas déchirer sans cesse les cœurs qui brûlent pour leurs charmes. Il y est parlé de l'ordre de l'attaque et de la défense en amour, de la nécessité d'irriter les désirs par l'obstacle; comment à celui qui prie, les yeux enflammés, doit céder celle qui ne résiste que par une adroite finesse. Lorsque notre Gênois dressait ce code amoureux, il est probable qu'il rêvait encore du dernier baiser de M<sup>me</sup> d'Houdetot. Ses pages en sont chaudes. Et puis reviennent les doux pigeons qui s'agacent à coups de bec. Pour ma part, si j'avais une fille, j'aimerais mieux la mener à *l'Auberge des*

*Adrets*, cette terreur de nos députés, voire même au redoutable *Antony*, que de lui mettre entre les mains des livres si étrangement assaisonnés de morale et d'excitation à la concupiscence. Du reste, à J.-J. Rousseau ennemi du théâtre et faiseur de pièces, à J.-J. Rousseau auteur dangereux de *la Nouvelle Héloïse*, à J.-J. Rousseau perfide auteur du *Contrat social*, il y aurait à demander un compte encore plus rigoureux, et non-seulement de toutes les femmes qu'il a perdues, mais de tous les hommes qu'il a fascinés, égarés et précipités dans l'abîme de ses paradoxes.

Si l'on ne doit point intéresser son cœur à des passions blâmables, que ferons-nous de tous les livres et en particulier des monumens historiques? A quoi répond l'évêque de Meaux :

« Quelle erreur de ne savoir pas distinguer entre l'art de  
 » représenter les mauvaises actions pour en inspirer l'hor-  
 » reur et celui de prendre les passions flatteuses d'une ma-  
 » nière qui en fasse goûter le plaisir ! Que s'il y a des histo-  
 » res qui, dégénéralant de la dignité d'un si beau nom, en-  
 » trent, à l'exemple de la comédie, dans le dessein d'émou-  
 » voir les passions flatteuses, qui ne voit qu'il les faut ranger  
 » avec les romans et les autres livres corrupteurs de la vie  
 » humaine ? »

Mais qui ne voit aussi que ce n'est point là satisfaire à l'objection? Au compte du rigide prélat, nous ne pourrions guère citer que le *Discours sur l'Histoire universelle* qui soit à l'abri de la destruction ; car pourquoi nous représente-t-il les auteurs dramatiques comme funestes et périlleux? Parce qu'ils cherchent, dit-il, à nous émouvoir agréablement, pour s'emparer plus sûrement de notre estime. Or, quiconque écrit l'histoire n'a pas d'autre moyen ni d'autre but. Il désire nous émouvoir agréablement, par cela seul qu'il se montre ambitieux de nous plaire. Mais de nous charmer à nous corrompre, il y a loin, ce me semble ; et ici je me sens dans la nécessité d'en appeler de Bossuet au témoignage universel. Personne ne voudra avouer que l'histoire ait été une occasion de scandale ou de mort pour ceux qui l'ont lue, pas plus que le théâtre pour ceux qui l'ont fréquenté ; ou, si l'histoire a poussé des ambitieux et des fous à de témérai-

res entreprises , nous n'en devons pas tirer d'autre moralité que celle de l'Écclésiaste ; que tout est vanité , et que la sagesse même de l'homme est vaine.

Il est bien d'autres conclusions en notre faveur ; mais le temps nous presse , l'espace nous manque , et nous avons hâte d'arriver à la seconde objection des deux écrivains. Cependant nous ne passerons point sous silence l'autorité de l'Église invoquée par Bossuet dans la cause. Quelque peu compétent que nous soyons en matière aussi ardue , nous avons droit néanmoins de faire observer que le théâtre compte autant de saints personnages de son côté , que la scrupuleuse sévérité de Bossuet en met de son parti et de celui des canons. Le premier qui ait entamé cette question était un théologien , et non sans mérite , on peut l'avancer , puisque Bossuet n'a pas dédaigné de se mesurer avec lui. Ce religieux avait produit saint Thomas , saint Antonin , saint Charles , tous , comme ne défendant ni le théâtre ni les gens de théâtre. Bossuet , qui avait d'abord nié les faits , les avoue ensuite , les confirme lui-même :

« Après avoir purgé la doctrine de saint Thomas des excès » dont on la chargeait , à la fin il faut avouer , avec le respect qui est dû à un si grand homme , qu'il semble s'être » un peu éloigné , je ne dirai pas des sentimens dans le » fond , mais plutôt des expressions des anciens pères sur » les divertissemens. »

En effet , saint Thomas dit expressément qu'il existe des choses joyeuses , plaisantes , *ludicra* , tant en action qu'en paroles , *dictis seu factis* , qui sont permises , autorisées , et il assure ( c'est le terme de Bossuet ) qu'il y a même quelque vertu à en user sagement.

Saint Antonin n'est pas plus hostile que saint Thomas aux jeux de la scène , et , afin qu'on n'en doute pas , nous empruntons de nouveau les expressions de Bossuet. Il est curieux , du reste , de le voir se débattre contre ces deux alliés , si puissans et si inattendus :

« Il est vrai qu'en cet endroit de sa seconde partie ( de saint » Antonin ) , après un fort long discours , où il condamne » le jeu de dés , il vient à d'autres matières , par exemple à » plusieurs métiers , et enfin à celui des *histrions* , qu'il ap-

» prouve au même temps et aux mêmes conditions que saint  
 » Thomas, qu'il allègue, sans s'expliquer davantage, de  
 » sorte qu'il n'y a rien ici autre chose à répondre que ce  
 » qu'on a dit sur saint Thomas. »

On a dit que le mot *histrion*, par exemple, n'est peut-être pas bien traduit par *comédien*. Sophisme indigne d'un esprit aussi supérieur que l'auteur de *l'Histoire des variations*. Rousseau lui répondra pour nous : *Mais cette distinction est insoutenable, car les mots de comédien et d'histrion étaient parfaitement synonymes, et n'avaient d'autre différence, sinon que l'un était grec et l'autre était étrusque.* On a dit que le plaisir que ces histrions donnaient au peuple, en actions et en paroles, *dictis seu factis*; était bien éloigné de la comédie. Et il ajouta : *On n'en voit guère en effet, et peut-être point, dans le temps de ce saint docteur*; obligé pour se sauver de nier l'existence des théâtres du vivant de saint Thomas, et pour toute preuve d'un fait que les paroles mêmes de ce saint tendent à démentir, ne produisant que ceci, qu'il ne les a trouvés nommés dans saint Bonaventure, contemporain de celui qu'il réfute. D'ailleurs qu'importe? s'il n'existait pas de théâtre du temps de saint Thomas, il en existait du temps de saint Antonin. Ce dernier le déclare formellement : *Représentations quæ sunt hodiè*, et l'objection demeure la même. Qu'a-t-on dit encore? Qu'en troisième lieu, *il ne faut pas croire que saint Thomas ait été capable d'approuver les bouffonneries dans la bouche des chrétiens, puisque parmi les conditions sous lesquelles il permet les réjouissances, il exige, entre autres choses, que la gravité n'y soit pas entièrement relâchée.* Cette condition de saint Thomas, nous l'acceptons volontiers, car rien ne diffère autant de la bouffonnerie que la joie et la plaisanterie du véritable théâtre, et dans nulle des pièces tant soit peu remarquables qui se jouent aujourd'hui, on ne rencontre de rires sans larmes, de folles ivresses sans terribles enseignemens. J'emprunterai ici le magnifique langage d'un des plus grands poètes de cette époque, M. Victor Hugo. On verra que l'auteur de *Lucrece Borgia* ne pense pas différemment sur la nature des représentations dramatiques, que les augustes pères de l'Église eux-mêmes. Voici comment il s'exprime à la tête de ce bel ouvrage :

« Le poète aussi a charge d'ames. Il ne faut pas que la  
 » multitude sorte du théâtre sans emporter avec elle quel-  
 » que moralité austère et profonde. Aussi espère-t-il bien  
 » ( *l'auteur* ), Dieu aidant , ne développer jamais sur la scène  
 » ( du moins tant que dureront les temps sérieux où nous  
 » sommes ) que des choses pleines de leçons et de conseils.  
 » Il fera toujours apparaître volontiers le cercueil dans la  
 » salle du banquet, la prière des morts à travers les re-  
 » frains de l'orgie, la cagoule à côté du masque. Il laissera  
 » quelquefois le carnaval débraillé chanter à tue-tête sur  
 » l'avant-scène, mais il lui criera du fond du théâtre :  
 » *Memento quia pulvis es.* »

Les conditions de saint Thomas et de saint Antonin une fois remplies, le théâtre devient donc permis aux fidèles les plus scrupuleux. L'être plus que les saints serait l'être trop. Que signifie ensuite que Bossuet s'arme contre nous de saint Basile, qui a conclu de cette parole de Notre Seigneur : Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez ! qu'il n'est permis de rire en aucune sorte ; et que, s'apercevant plus tard que c'était peut-être trop exiger de notre corruption, il se ravise et se range à cette sentence de l'Ecclésiaste : Le fou éclate en riant, mais le sage rit à peine et à petit bruit ! A quoi bon de ce même saint cette seconde sentence, Qu'on rendra compte au jugement d'une parole inutile ? Si jamais parole fut inutile, j'en demande pardon à Dieu, c'est bien celle de saint Basile sur le rire et la parole.

Want donner les motifs du silence de Jésus-Christ sur les divertissemens de la scène, Bossuet déclare ensuite qu'il n'y avait point de théâtres chez les Juifs, et que le *Cantique des Cantiques* est leur seul poème dramatique. Mais lorsque Jésus-Christ parlait, il ne bornait ni sa vue ni son discours au petit royaume de Judée. Il parlait les yeux abaissés sur l'univers entier, et son regard et sa parole dominaient toutes les têtes d'hommes. Or, sous l'immense pouvoir de Rome florissaient non-seulement les comédies, les tragédies et les histrions, mais encore les barbares jouissances du cirque, où le sang des esclaves coulait mêlé au sang des bêtes. Ainsi donc faudrait-il toujours distinguer, même lorsque l'Évangile aurait réprouvé en général les amu-

semens coupables ; mais de défense directe , point ; l'Évangile est muet à cet égard. Quant au *Cantique des Cantiques* , Bossuet assure qu'il n'est rempli que d'un amour céleste. Il suffit de lire le poème de Salomon pour savoir à quoi s'en tenir sur cet amour céleste. Du reste, il ne tarde pas à ajouter que la lecture n'en était pas permise à la jeunesse, ce qui nous autorise à penser que les législateurs de ce temps n'en avaient pas décidé avec la même indulgence.

L'Église catholique, dont on connaît la rigueur dans tout ce qui touche sa partie disciplinaire, l'Église catholique elle-même ne s'est jamais élevée contre les théâtres aussi puissamment que quelques zèles mal entendus ont voulu nous le persuader. On daignera peut-être s'en rapporter au chrétien le plus inflexible, à ce Bossuet auquel nous répondons. Il dit :

« C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner que l'Église ait » improuvé en général tout ce genre de plaisirs ; car encore » qu'elle restreigne ordinairement les punitions canoniques » qu'elle emploie pour les réprimer , à *certaines personnes* , » comme aux clercs ; à certains lieux , comme aux églises ; » à *certaines jours* , comme aux fêtes ; à cause que communé- » ment , ainsi que nous l'avons remarqué , par sa bonté et » sa prudence , elle épargne la multitude dans les censures » publiques ; néanmoins elle jette toujours des traits piquans » contre ces sortes de spectacles pour en détourner les fidèles. »

Dans ce désaveu , si l'on examine loyalement , on verra qu'il est fait un aveu dont le théâtre peut s'emparer. L'Église ne punit point les laïques pour user librement de ces plaisirs ; et pour ce qui est des clercs , elle se renferme dans certains cas et dans certaines circonstances. Bossuet termine ainsi :

« Après tout , j'avouerais sans peine qu'après s'être long- » temps élevé contre les spectacles , et en particulier contre » le théâtre , il vint un temps dans l'Église qu'on espéra de » le réduire à quelque chose d'honnête et de supportable , et » par là apporter quelque remède à la manie du peuple en- » vers ces dangereux amusemens. »

Qui était à la tête de cette réformation ? Rien moins que saint Charles et tout un immense clergé ! Faut-il encore ob-

server que notre adversaire est le plus intraitable champion de l'Église gallicane , qui est elle-même une Église renommée par l'emportement de son zèle ; car la France , à la fin , est le seul pays où les comédiens soient obligés de renoncer à leur métier pour obtenir la communion et la sépulture. L'ouvrage d'où je tire ce fait ajoute très-spirituellement : Cette inconséquence n'est pas la moindre dans le caractère d'une nation qui adore les spectacles. Mais Rome qui , en matière de foi , ne décide pas moins , ce me semble , que Paris , n'a jamais poursuivi avec ce puritanisme la comédie ni les comédiens. J'en prends à témoin tous ceux qui ont voyagé en Italie. A Rome , où le pape est roi , les spectacles ne manquent pas. Le prélat , gouverneur de cette ville , a sa loge à Argentina. Plusieurs papes ont assisté dans les grandes cérémonies aux divertissemens de ce théâtre. Il en est de même à Naples : la salle la plus magnifique a été placée sous l'invocation de saint Charles , celui-là même qui entreprit la réforme ecclésiastique et la réforme des théâtres. A Gènes , ce n'est plus saint Charles , mais saint Augustin. On le voit , le fait est général. En remontant plus haut , on trouvera cinq comédiens canonisés par l'Église ; et certes , parmi les bienheureux dont les travaux lui sont le plus chers , il n'en est pas qu'elle préfère à saint Genest.

Nous n'avons pas cru inutile cet ensemble de témoignages matériels , prévoyant l'objection immanquable , que les opinions des saints pères ne sont acceptées de l'Église qu'en tant qu'elles ne diffèrent point de la tradition ; un peu aussi parce que nous nous attendons à voir soulever contre nous et le concile d'Arles en 314 , et celui de Tullés en 692 , et celui de Paris en 829 , et celui de Ravenne en 1286 , et celui de Tours en 1583 , et les canons et les rituels , et tout ce qui a été décrété d'une manière quelconque par l'Église contre les histrions , bateleurs , farceurs et autres. A quoi nous répondrons néanmoins , indépendamment de ce que nous avons déjà cité à notre appui , tout en répondant à Bossuet et à Rousseau. On verra , je l'espère , par l'explication d'un seul fait , comment la conduite de l'Église a dû être telle plus tard , et comment pourtant elle ne préjuge rien contre ce qui a été avancé plus haut.

§ II. — On ne saurait, en vérité, même avec peu d'estime pour l'art dramatique, ne pas reprocher à Bossuet et à Rousseau l'excessive cruauté avec laquelle ils ont déchiré ces pauvres hères de comédiens. Ce n'est pas un jugement; c'est une exécution dont on les renvoie entièrement dépouillés de chair et d'honneur.

A en croire les deux casuistes, tout ce qui est comédien est infâme. Ce sont semeurs de vices et de corruption, pièges à la vue et aux sens; ce sont gens frappés d'un éternel mépris, et sous tous les cieus et chez toutes les nations. Puis, selon leurs façons habituelles, le prêtre ne prend que le temps de les anathématiser, tandis que le philosophe les traîne de phrase en phrase, les meurtrit en tous sens, les perce de deux ou trois fausses idées, sur lesquelles, avec une barbare volupté, il se plaît à les tourner et à les retourner, à les lancer et à les recevoir, plus semblable au taureau qui combat qu'au moraliste qui prétend convertir. L'amour de notre triomphe est bien démesuré, il le faut avouer; car si nous servons un Dieu qui nous fasse loi de la miséricorde et de la charité, nous sacrifierons peut-être au charme du succès et le Dieu et sa loi, comme Bossuet; ou si nous avons inventé je ne sais quel culte de la nature, où la raison et l'égalité, montruseusement accouplées, ne se gênent point pour piller les préceptes les plus beaux de l'Évangile, à la première occasion de bien argumenter, nous sacrifierons et le culte, et le système, et les principes, ce dont nous pouvons accuser Jean-Jacques. Prêtre et chrétien, Bossuet déclare, au nom de sa religion, une condition infâme. Or l'esprit de douceur et de sagesse de celui qui est mort en pardonnant à ses bourreaux, absout, au contraire, toute condition, et ne crée que l'individu garant de ses œuvres. Le Christ a fait présent au monde de la seule et véritable égalité. C'est lui qui a dit: *Les premiers seront les derniers et les derniers seront les premiers!* Exclure et maudire n'est donc pas de sa loi. J'ai déjà fait observer que saint Thomas, saint Antonin, saint Charles, d'immenses autorités, saint Thomas surtout, le père le plus savant et le plus écouté de l'Église, *l'ange de l'école*, n'avaient nullement proscrit les comédiens et les histrions, qui sont bien la même chose, quoi que prétende

Bossuet ; en autorisant la comédie , est-il probable qu'ils eussent voulu défendre l'état de comédien , et surtout le déclarer infâme ?

Ce mot *infâme* appliqué aux gens de théâtre , Bossuet et Rousseau ont tort tous les deux , le premier , d'en donner la responsabilité , ou l'honneur , pour parler comme lui , à l'Église catholique ; le second , d'en découvrir l'origine dans une droite appréciation du bien et du mal commune à tous les peuples. Rien de tout cela n'est vrai. L'Église catholique , mère bienveillante et toujours plus disposée à nous accueillir qu'à nous repousser , n'a fait que confirmer ce qu'elle a trouvé établi , et qui était du reste , j'en conviens , conforme à ses desseins de refréner nos passions. Elle a profité d'une rigueur , mais ne l'a pas sollicitée. Pour ce qui est de cette réprobation universelle dont se targue le Gènevois , il y a preuve du contraire dans sa lettre même. Il raconte que les comédiens jouissaient chez les Grecs , non-seulement des droits communs à tous les citoyens , mais encore de privilèges et d'honneurs particuliers ; que plusieurs même parmi eux furent chargés de certaines fonctions publiques , soit dans l'état , soit en ambassade. Ce qu'il argue ensuite des Romains ne saurait prévaloir contre la décision du peuple le plus éclairé de l'antiquité. D'ailleurs , ou il ignore , ou il feint d'ignorer.

« Quand leurs lois , dit-il (il parle des Romains) , déclaraient les comédiens *infâmes* , était-ce dans le dessein d'en déshonorer la profession ? Quelle eût été l'utilité d'une disposition si cruelle ? Elles ne la déshonoraient point , elles rendaient seulement authentique le déshonneur qui en était inséparable ; car jamais les bonnes lois ne changent la nature des choses , elles ne font que la suivre ; et celles-là seules sont observées ».

C'est parfaitement remarqué. Les lois de Rome sanctionnaient un fait , comme les lois de la Grèce en sanctionnaient un autre : là-bas que le comédien était honorable , ici qu'il était infâme. Mais la cause première ? Au sens de Rousseau , c'est que *la profession de comédien est déshonorante en elle-même*. Là-dessus , il dresse contre le métier une table de griefs plus risibles les uns que les autres. D'abord il trouve

abominable de *revêtir un autre caractère que le sien*, ensuite de *s'exercer à des habitudes qui, ne pouvant être innocentes qu'au théâtre, ne servent, partout ailleurs, qu'à malfaire* : ce qui le mène à entrevoir que ces hommes si bien parés et si exercés au ton de la galanterie peuvent abuser de leur art pour séduire de jeunes personnes ; ce qui le mène à demander si, de ce qu'ils volent habituellement sur la scène, ils ne prendront jamais la bourse d'un fils prodigue ou d'un père avare comme celle de Léandre ou d'Argant. A quoi d'Alembert répondant, disait, et je ne pense pas qu'on puisse mieux dire, que sans doute M. Rousseau avait voulu plaisanter en cet endroit. Plaisanterie très-agréable, en effet, mais qui ne prouvait pas, après tout, ce qu'avait entrepris de prouver l'ennemi des comédiens. A défaut d'objections sérieuses, c'est par des choses de cette gravité que Jean-Jacques s'en tire le plus souvent. Non, la profession de comédien n'est pas déshonorante en elle-même ; puisque, de votre aveu, les lois ne changent pas la nature des objets, et qu'elles déclaraient, en Grèce, le comédien un très-digne et très-respectable citoyen. Les lois de Rome n'ôtent rien, je suppose, de valeur à celles de la Grèce ; et, raisonnant selon ce mode, rien n'empêche de conclure, à votre exemple, que la profession de comédien est très-glorieuse en elle-même.

Mais avant les lois, Rousseau oublie qu'il y a des usages, et avant les usages, les actions qui les déterminent. En général, pour juger sainement de ce qui nous surprend et ne paraît pas normal, il n'est pas de plus sûr moyen que de remonter aux origines. Si Rousseau l'avait fait, il eût trouvé que ce qu'il se donnait tant de peine pour expliquer conformément à son opinion lui était directement opposé et la frappait d'injustice, d'ignorance et de mort. C'est, du reste, une chose simple : chez les Grecs, la tragédie fut jouée d'abord par des hommes libres, et chez les Romains, par des esclaves, de façon que la loi grecque et la loi romaine, différentes et également justes cependant, appelaient noble d'un côté ce qui était fait par des hommes libres, c'est-à-dire nobles ; et infâme de l'autre, ce qui était fait par des esclaves, c'est-à-dire par des hommes infâmes ou du moins considérés comme tels.

On ne se figure peut-être pas encore de quelle importance a été ce fait , si minime en apparence : la tragédie jouée par des esclaves. Cependant cet usage a nécessité cette loi : *Quisquis in scenam prodierit , ait prætor , infamis est.* Cette loi , altérée , changée , modifiée , est néanmoins restée la même. Les faits qui se prolongent assument , comme les races d'hommes , dans les états , la noblesse ou la bassesse de leur commencement. Ce qui a eu source infâme obtient bien rarement , à tort ou à raison , bon milieu et bonne fin. Et cependant , chose singulière , si la Grèce était venue après Rome , ou si , lorsque ces deux puissances se sont entrechoquées , Rome eût été conquise , la loi du préteur disparaissait , et qui sait en quelle estime et en quel honneur seraient tenus aujourd'hui ces mêmes hommes qui ne sont pas encore réhabilités ? Étrange jeu de nos destinées ! signes bizarres de la toute-puissance qui nous fait et nous défait !

Mais la Grèce périt , et Rome demeure pleine de force. Aujourd'hui encore Rome est le centre d'un pouvoir universel ; ses lois impériales et pontificales régissent presque tout le monde civilisé , qui l'ignore ou ne s'en soucie. Nous profitons , tous tant que nous sommes , de ce qu'elles ont de sage , d'élevé , d'équitable en leur essence , comme nous souffrons de ce que la différence des temps et la marche des choses leur ont impliqué de contradictoire et de nuisible.

Il est donc vrai que le christianisme a usé à son avantage de la dégradation des comédiens ; mais il n'est pas vrai qu'il en soit taché , ni qu'il ait provoqué cette mesure acerbe opposée à ses principes. Son esprit de charité réagit , au contraire , sur la législation romaine , la rendit moins cruelle envers certaines classes d'hommes qu'elle avait jusque-là voués à l'infamie. Aussi voit-on , avec le temps , la loi du préteur se mitiger singulièrement. De l'an 398 à l'an 409 , on peut citer cinq décrets organiques sur les comédiens de toute sorte ; et chaque décret , quoique hostile à leur profession , tend cependant à en adoucir la rigueur. Une loi de l'empereur Léon défendit de contraindre un esclave même à monter sur la scène , loi de chrétien , à coup sûr , inspirée par l'évangile de celui qui était venu pour abolir l'esclavage et créer la dignité de l'individu. Plus tard , une loi de

Justinien, conçue dans les mêmes sentimens, ouvre la porte au repentir, et réhabilite toute comédienne qui abandonne la scène. Les termes de cette loi sont remarquables; en voici deux fragmens :

« Nous croyons imiter ainsi, autant qu'il est en nous, la  
» bienveillance et la clémence extrême que Dieu témoigne  
» au genre humain en daignant pardonner aux fautes que  
» les hommes commettent chaque jour. »

Justinien du reste entend que les comédiennes réhabilitées soient en tout semblables aux autres femmes :

« Ainsi lavées de toute tache, et rendues, pour ainsi dire,  
» à leur pureté native, les femmes de cette sorte ne conser-  
» veront pas le nom déshonnête qu'elles portaient, et ne  
» différeront en rien des autres femmes qui n'auraient point  
» failli. »

Par la même loi, il est permis aux comédiennes de se marier légitimement, et même à des personnages élevés en dignités. Au bout de cette clémence de l'empereur, on trouve une femme, Théodora, qu'il aimait, et qui en profita pour apporter ce soulagement au métier qu'elle avait exercé.

C'est donc de Rome païenne qu'est parti l'anathème contre les gens de théâtre. Jusqu'à quel point la défaveur de ceux qui jouaient la comédie a rejailli et dû rejaillir sur ce genre de divertissement, on le comprendra sans peine. Il n'y eut qu'un instant, dans la capitale du monde, où comédiens et comédiennes obtinrent grâce non-seulement, mais gagnèrent encore et couronnes, et pouvoirs, et dignités; ce fut lorsque ce fou de Néron y vint installer l'Orient, y répandre l'Égypte et la Grèce. Avec sa splendeur finit la splendeur des rois de théâtre.

Cependant le code de Justinien s'établit sur l'univers : aujourd'hui encore nous l'étudions. Une fois consacré, en France, dans les pays de *droit écrit*, il a été simple que nos parlemens aient déclaré la profession de comédien *infâme*. Le mouvement chrétien, c'est-à-dire favorable à ces malheureux, s'arrêta tout-à-coup; l'esprit païen l'emporta sur l'esprit du Christ. La profession maintenue infâme, les comédiens agirent en conséquence : ils ne voulurent point boire la honte du crime sans se rassasier au moins de ses bénéfices.

ces. De là leurs désordres. Que pouvait l'Église ? Les avertir, les conseiller, les menacer, et, s'ils persistaient, les abandonner. S'explique-t-on à présent les censures des conciles, des rituels, des canons ? N'observant aucun des devoirs du fidèle, de quel droit eussent-ils été admis à ses privilèges ? On dut les laisser mourir, comme ils avaient vécu, loin des sacremens. Que dis-je ? toujours douce à ses ennemis, et, comme son Dieu, au-dessus du ressentiment, lorsque les comédiens se repentirent, l'Église leur ouvrit son sein ; lorsqu'au lit de mort, et ne pouvant déjà plus ni le bien ni le mal, ils tendirent les bras au prêtre qu'ils avaient méconnu, le prêtre se pencha vers eux et les réconcilia avec le juge irrité qui les attendait. Du reste, l'on se trompe si l'on s'imagina que l'Église les repoussa d'abord comme gens de théâtre : ce fut uniquement comme gens de mauvaise vie. Plus tard, lorsque leurs excès eurent dépassé toutes les bornes, et que le mot de comédien signifia aussi bien un malhonnête homme qu'un histrion ou joueur de pièces, on leur fit de leur condition un obstacle pour les recevoir à la sainte table, et encore, comme nous l'avons remarqué, dans les seules contrées où eût pénétré le droit romain. Veut-on d'ailleurs une preuve que c'était moins le métier que l'homme sur lequel tombait l'anathème ? Qu'on daigne se rappeler que Louis XIV et les plus grands seigneurs de sa cour, c'est-à-dire ce qu'il y avait en France de plus éclairé et de plus délicat, ne rougissaient point de se produire sur un théâtre ; que de temps immémorial ce que nous nommons la comédie bourgeoise a eu cours parmi nous ; et certes dans des classes où la religion est respectée ; que les jésuites enfin, la plus considérable et la plus savante corporation chrétienne qui fut jamais, ont toujours élevé des théâtres dans les collèges sous leur dépendance, où ils ne se faisaient pas scrupule d'exercer la jeunesse confiée à leurs soins. Et le reste.

Tels sont les véritables motifs de ce mépris que Bossuet et Rousseau ont essayé d'expliquer en leur faveur. La plupart des préjugés ont d'excellentes raisons d'être. Bien souvent, pour les abolir, il suffirait de les interpréter ; car, de ce qu'une chose a été nécessaire autrefois, il ne s'ensuit pas

qu'elle doive se perpétuer. Autant que possible, enlevons les effets sans causes, et organisons les causes encore sans effets.

On ne sera donc pas effrayé de la peinture hideuse que nous étalent les deux écrivains des mœurs des actrices, et du danger qu'elles sont à la morale publique. Tous deux leur reprochent amèrement de ne point vivre dans la retraite, qui est une obligation pour l'infirmité de leur sexe. Mais je répondrai au prêtre que le Christ n'a point condamné les femmes à être solitaires, car il n'eût fait là qu'approuver leur existence chez les païens, tandis qu'au contraire, les égalant à nous, il a créé pour elles l'indépendance et la vie en public. Au philosophe, je ferai observer que nous ne sommes ni Romains ni Lacédémoniens, et qu'il n'est pas plus possible que nous adoptions les danses nues de ces derniers, que la façon mystérieuse dont vivaient les femmes des premiers.

Ensuite, que ces sirènes soient dangereuses, c'est une question qui a plusieurs réponses. Bossuet dit que nous leur portons notre cœur en proie, et que souvent nous apprenons d'elles *tout ce qu'il ne faudrait jamais savoir*. Je ne prétends pas nier qu'elles ne sachent bien des choses, et même de ces choses qu'il serait bon d'ignorer. Mais il faut aussi convenir qu'elles ne sont pas les seules qui soient aussi savantes, et que les ôtant du monde, on ne serait pas sûr d'en ôter ce que tous, hélas! nous voulons ou apprendre ou enseigner. Le théâtre ne fait que bien peu à l'affaire. Un si grave personnage que l'évêque de Meaux devait ignorer cela. Mais nous autres qui connaissons le monde, ses pièges et ses écueils, nous pourrions au besoin lui assurer que la vertu qui ne porte point sa clef à la main, n'a pas plus à redouter sur les planches du théâtre que sur les planches du monde, et que qui veut naufrager, naufrage par le plus beau ciel. Jean-Jacques a beau crier : Venez dans nos bois, la vertu y règne sous l'humble feuillée. Jeunes filles, et vous, femmes encore naïves, quittez les vaines parures qui sont la cause et le fruit des séductions. Un lait pur vous attend... Qu'importe? sous la feuillée le serpent se cache aussi bien que sous les broderies. Le mal est dans notre chair, voilà la ques-

tion ; et pour le fuir , il faudrait nous pouvoir fuir nous-mêmes.

Du reste, j'avouerai avec Bossuet qu'il est une espèce atroce de femmes, de celles que le mépris ne saurait ni trop fort ni trop long-temps écraser ; celles qui ne savent point racheter par les augustes soins de la maternité l'infamie passée de leur adultère ou de leurs débauches, celles qui élèvent leurs filles pour les vendre ; qui plus elles en comptent plus elles sont heureuses, parce que chaque livre de cette chair, elles l'évaluent en livres d'argent ; celles qui choisissent alors le lieu le plus haut, le plus brillant, le plus fréquenté de la ville, pour exposer et publier la marchandise sortie de leurs flancs, et qui prennent le théâtre. Mais que veut-on ? Il y a aussi des bêtes qui mangent leurs petits.

Cependant ce qui est un métier pour les uns peut être un art pour les autres ; ce qui sert de marché à d'ignobles créatures peut devenir pour de plus honnêtes un trône de vertu et de talent. Cela s'est vu. Et plus nous irons, plus ce miracle est destiné à se reproduire. On devine aisément pourquoi. Les choses ont bien changé depuis Bossuet : modifié par les événemens qui se sont accomplis autour de lui, le théâtre s'est modifié lui-même, et partant son public, ses poètes, ses acteurs et ses actrices. Ce que Rousseau désirait voir si vivement, une comédienne vertueuse, nous pourrions aujourd'hui le lui montrer, et sans grand embarras. De vertueuses qui sont jolies, qui portent dans les salons la vertu qu'elles ont fait aimer sur la scène, qui traversent les coulisses sans y rien laisser de leur bon cœur et de leur pureté première, notre public en connaît, et celles-là, lorsqu'il les applaudit, il les applaudit doublement. Dans les couronnes qu'il leur distribue, deux parts sont toujours faites, et si la plus brillante revient à l'actrice, c'est à la femme que s'adresse tout bas la plus délicate.

Que si vous souhaitez dans les comédiens une retenue de mœurs encore plus parfaite, et dans les actrices une chasteté qui soit moins rare, rien de plus simple : réhabilitez leur profession. Mais, vous criez-vous, où sera le gage du changement ? Dans ce que vous apercevez chaque jour. Ne se sont-ils pas améliorés avec leur état ? Plus s'efface le préjugé qui

leur est contraire , et plus leur conduite s'épure. Ils reviendront à la vertu en revenant à la conscience de leur dignité. Créez en eux un besoin moral de respect et de considération publique ; ne les abandonnez pas à la férocité de cette populace stupide qui s'imagine que les abaisser est de bon ton ; ouvrez-leur l'espérance de jouir des droits communs et de ne pas être exclus des privilèges de l'intelligence , dont ils sont quelquefois de si divins interprètes. En un mot , ne soyez pas Romains , soyez Français.

Avant la révolution de 89 , une profession plus importante , aujourd'hui glorieuse et forte , la profession d'homme de lettres , était dans un discrédit , je ne dirai pas semblable , mais enfin assez général pour que ce fût à un homme bien né braver l'opinion publique que de mettre son nom sous un titre de livre. Il faut entendre le vieux marquis de Mirabeau , un esprit fort d'alors , s'écrier tristement dans un lettre au bailli , son frère : « Moi , j'ai rendu le nom célèbre , toi , tu l'as rendu illustre ! » Celui-là parce qu'il avait commandé les vaisseaux de Malte , celui-ci parce qu'il n'avait fait que résoudre des problèmes d'économie politique , et que dans une monarchie constituée sur le pied militaire , lors même que l'épée jette moins d'éclat que la plume , la gloire relève toujours pourtant des batailles gagnées , et non pas des conquêtes de l'esprit. Mais à la science et aux études littéraires toutes les classes de la société fournissent des cerveaux , et les poètes , après tout , étaient salués à l'Académie par les plus nobles seigneurs ; tandis que pour ce qui regarde le théâtre , on fut toujours d'une rigueur extrême , et que jamais cette maxime n'a varié chez nous , que monter sur des planches publiques , c'était abdiquer son honneur. Aussi comment les troupes des comédiens se recrutaient-elles ? Dans les plus basses familles , parmi des êtres qui , ne sachant comment vivre , aimaient mieux se jeter dans ce métier que de se jeter à l'eau. De mœurs chrétiennes , imaginez quel devait être leur souci ! Pour les hommes , le théâtre était un hôpital ; pour les femmes , une exposition publique. De nos jours encore , les gens aisés du peuple ne consentent pas facilement à y monter , ni à y laisser monter leurs enfans. Qui fournit à la scène ses ma-

jestés royales et impériales? Comme autrefois, les familles abjectes, ou dépravées par la misère. Ceux dont on n'a pu tirer un bottier ou un coiffeur, on en tire des princes par douzaines, des généraux, des poètes, des orateurs, des ambassadeurs, un César ou un Cicéron, ce qu'on désire. N'étant propres à rien, on les juge propres à tout. Et que les acteurs de génie soient rares, étonnez-vous donc! Il arrive chaque jour que le représentant d'un Tasse ne sait pas un mot de l'histoire de son personnage, et moins encore la langue qu'il parle, et moins encore son orthographe. Il joue au petit bonheur, et Dieu protège le héros! Il est des exceptions, je le sais; on rencontre dans les coulisses des naissances honnêtes, des éducations brillantes, des manières élevées. Mais si jamais l'exception a prouvé la règle, je le revendique pour le cas présent. Qu'est-ce, sinon d'estimables jeunes gens que leur goût pour cet art a perdus, disons le mot? Combien, pour s'appeler Agamemnon, Arcas ou Clytemnestre, ne sont pas obligés d'abord de dépouiller leur nom véritable, le nom de leur vieux père qui rougirait jusqu'aux larmes de le découvrir sur l'affiche! S'il en existe d'autres qui, partis de bas, soient parvenus à comprendre les singulières difficultés de leur position, ç'a été à force d'études et d'expérience, et par un privilège particulier de l'intelligence qui était en eux. La première leçon de leur talent a été de leur apprendre qu'il fallait tendre sans relâche à devenir des Talma, ou se résoudre à demeurer des saltimbanques chargés du mépris universel; perspective plus rude qu'encourageante!

Voilà pourtant ce qu'a fait la loi d'un peuple guerrier, transplantée et inflexiblement déduite jusqu'ici chez un peuple qui se pique de n'être pas moins grand dans les arts que dans les combats. De cette disposition première sont nés tous les dangers, tous les malheurs que déplorent Bossuet et Rousseau, que nous déplorons nous-mêmes, mais pas stérilement, ou pour en forger des armes contre d'innocens plaisirs. L'avenir, du reste, nous rassure. Il s'opérera pour les comédiens le même mouvement juste et salutaire qui s'est opéré pour les gens de lettres. Et il n'en saurait arriver autrement, si, comme nous en sommes convaincu, la nouvelle

société, qui est en fusion dans toutes les têtes, tend à s'organiser sur des bases plus larges et d'après des lois entièrement sympathiques à l'intelligence et au travail. Chaque jour notre code se dépouille de son enveloppe romaine; un esprit nouveau le pénètre. Le christianisme lui-même, arrivé à une époque difficile, après être sorti, comme toutes les grandes choses, plus grand de la lutte, entre dans les voies d'une transformation. Ces innombrables et ridicules essais de religion, dont nous sommes témoins depuis quelque temps, ont abouti à ramener à l'éternelle loi les esprits abusés, à tuer l'indifférence, à réveiller en faveur des doctrines catholiques le zèle et l'ardeur de l'étude égarée à de vaines recherches. La société peut se renouveler; le pivot qui la porte depuis dix-neuf siècles la portera pendant autant de milliers d'années. Dieu a fait sa loi assez souple pour rejeter et recevoir toutes les constitutions humaines. Qui bâtit en dehors de ce cercle bâtit pour les fantômes. Aussi la religion du Christ restera la religion de la nouvelle société. Il ne sera rien fait que par elle. Les réformes, elle les adoptera, les sanctionnera, et si l'on veut les rendre populaires, il faudra qu'on ait recours à sa parole, qui frappe à la fois aux deux bouts du monde. Elle achevera l'œuvre de son divin maître; toutes ces victimes du démon du préjugé, elle les rachetera; et comme elle réserve à tous une part dans le royaume des cieux, elle donnera à chacun ici-bas la dot que le Seigneur lui a préparée.

LOUIS DE MAYNARD.



---

---

## ESSAIS DE POÉSIE ÉTRANGÈRE.

---

### SUR UN TOMBEAU (1).

---

Dors bien, dors bien, ami, dans ta funèbre couche !  
Dans un nuage d'or l'astre du jour se couche ;  
Sans doute sur le sable et sur les cailloux nus  
Tu reposes bien mal ton corps froid et livide ;  
Mais ton dos, étendu sur ce gazon humide,  
Hélas ! ami, ne le sent plus.

Dors doucement et bien ! L'épaisse couverture  
Est jetée en monceau, comme une lourde armure,  
Pesante, sur ton cœur, et cependant tu dors  
En repos, dans la nuit du tombeau solitaire ;  
Et tu ne la sens pas peser sur ta poussière :  
Dors, mon ami ! Mon ami, dors !

(1) Cette pièce est traduite d'un recueil de poésies allémaniques de S.-P. Hébel, pasteur protestant à Larrach, village situé dans l'espace de delta formé par le Rhin au-dessus de Bâle. Toutes ses poésies se font remarquer par la simplicité naïve des détails, et par la peinture la plus exquise de la nature.

Dors doucement et bien ! Mais, hélas ! dans ta tombe  
 Où du saule pleureur la feuille penche et tombe ,  
 Tu dors, et d'un ami tu n'entends pas l'adieu !  
 Ami, tu n'entends pas ma plainte douloureuse,  
 Et tu ne pourras pas, dans la partie heureuse,  
     Redire ma prière à Dieu !

Mais dois-je désirer que tu puisses m'entendre ?  
 Qu'écoutant mes soupirs tu puisses me les rendre ?  
 Non !!! Dans ta froide couche, oh ! tu te trouves bien ;  
 Et si, dans ce tombeau, sous cette pierre sombre,  
 Mon ombre reposait à côté de ton ombre,  
     Oh ! quel bonheur serait le mien !

Tu dors, et n'entends pas au clocher du village  
 Le *sans-repos* (1) qui veille et sans cesse voyage  
 Tout le long de la nuit, sous le dôme des cieux ;  
 Ni le garde nocturne autour de nos demeures  
 Criant à haute voix la plus noire des heures  
     Dans le hameau silencieux.

Et quand , dans le ciel noir, du sein d'un lourd nuage  
 L'éclair brille, éclatant précurseur de l'orage ;  
 Quand le tonnerre au loin mugit avec fracas ,  
 Quand la foudre d'échos en échos roule et tombe ,  
 Elle glisse hurlante au-dessus de ta tombe,  
     Et pourtant ne t'éveille pas.

Nous, dès les premiers feux dont respandit l'aurore ,  
 Jusqu'au sein de la nuit, le chagrin nous dévore.  
 Mais pour toi, mon ami, sous ce gazon si beau,  
 Plus de tristes soucis, plus de larmes amères ;  
 Car le Dieu tout-puissant a banni les misères  
     Du muet séjour du tombeau.

Oh ! tu te trouves bien sous ta tombe fleurie !  
 Au chant du rossignol tu t'endors, et je prie ;

(1) L'horloge.

Et tout ce qui jadis, comme un rêve fatal ,  
 Tourmentait ici-bas ta timide innocence,  
 (Les cieus en soient loués!) ici, dans le silence ,  
 Ami , ne te fait plus de mal.

Et si, dans ce tombeau, sous cette pierre sombre ,  
 Mon ombre reposait à côté de ton ombre,  
 Que je serais heureux! Maintenant , ô malheur!  
 Seul ici je m'assieds , et dans ma peine amère  
 Je ne sais que Dieu seul qui, comme un tendre père ,  
 Puisse consoler ma douleur.

Mais bientôt du Dieu bon la volonté profonde  
 Viendra me retirer des douleurs de ce monde :  
 Lors le samedi soir arrivera pour moi ;  
 Et le vieux Nicolas , incliné sur sa bêche ,  
 Me creusera mon lit, ici, sous l'herbe fraîche,  
 Ami, tout à côté de toi.

Et quand Dieu de mes jours aura tranché la trame ,  
 Et dans les cieus ouverts rappelé ma pauvre ame,  
 Quand je ne serai plus, et que, pour m'endormir,  
 Le prêtre aura chanté les chants de sépulture ,  
 Ils jetteront sur moi l'épaisse couverture,  
 Près de toi je viendrai dormir.

Et je n'entendrai plus au clocher du village  
 Le *sans-repos* qui veille et sans cesse voyage :  
 Car je sommeilleraï doucement comme toi.  
 Ainsi nous dormirons jusqu'au jour du dimanche ;  
 Lors je me leverai beau de ma robe blanche,  
 Tu te leveras avec moi ;

Et quand l'aube, dorant le sommet des montagnes,  
 Semera ses rayons dans nos vertes campagnes ;  
 Que les anges diront l'hymne pur du matin ,  
 Tous deux, ami, sortant de notre sépulture ,  
 Forts, et d'un œil vivant saluant la nature ,  
 Nous marcherons, le front serein.

Et puis sur ce gazon, dès l'aurore nouvelle,  
Avec son dôme blanc et sa croix solennelle,  
Une église au soleil surgira dans ce lieu :  
Nous irons à l'autel environné d'archanges,  
Et notre voix, unie aux divins chœurs des anges,  
Dira : Gloire à Dieu ! gloire à Dieu !

L. ATMAR.



---

---

# VIE PARISIENNE.

---

---

MODES DE FEMMES. — STYLE ACTUEL. — LES CHAPEAUX. — LES  
TOILETTES D'ÉTÉ.

Les femmes, pour qui la règle du monde a digéré un code monstrueux où la modestie et la réserve sont prescrites par articles, se consolent bien des cruautés de la loi sociale par les jouissances de la mode. Effrontés que nous sommes, nous appelons ces gracieux êtres moitiés de nous-mêmes. — À table, de l'eau rouge pour nos moitiés; pour nous le champagne glacé et l'interminable martingale de Bordeaux depuis la comète jusqu'à 1825, sans compter les variétés d'anisettes. À l'Opéra, les couloirs retentissent du bruit de vos talons, votre figure va s'encadrer dans la lucarne de chaque loge, votre lorgnette, récipient de vos œillades, s'élançe aux sommités des troisièmes loges, et plonge dans les abîmes ténébreux de la baignoire; et vos moitiés! — Posées sur des chaises orthopédiques, les pieds pendans sur des bancs rembourrés comme des chaufferettes, elles accomplissent péniblement cette tâche contemplative et gymnastique qu'elles nomment le plaisir du spectacle.

L'équitation vous appartient tout entière, à moins que vous ne teniez compte de ces rares cavalcades d'une heure auxquelles se prête un coursier sans vigueur, ruiné par un galop méthodique, appelé cheval de dame. La campagne vous donne mille ressources pour tenir tête aux longueurs de la journée: la natation, la pêche, et la chasse, cette distraction dévorante qui tue la galanterie de château, comme la bouillote tue la galanterie de salon; ajoutez-y les méditations du cigarre, car *fumer c'est méditer*, et osez vous plaindre si les femmes appliquent à la toilette, à des combinaisons

de couleurs et d'étoffes ces instincts de jeunesse et de plaisir que votre condition de privilège trouve à satisfaire sous des formes si multipliées.

Aussi le goût des femmes, pour les objets qui éclatent, semble-t-il s'accroître de toute la sévérité qui pèse sur leur existence physique et morale. Ce domaine de la toilette s'est tellement agrandi, l'investigation des hommes y est si peu tolérée, que les plus grandes hardiesses, les témérités les plus inouïes s'y commettent avec une large impunité et sans aucun redressement possible. Les femmes ont fait très-peu de cas des raisons économiques par lesquelles le costume masculin a été modifié. Lorsque nous avons imaginé l'accoutrement moderne, quand nous nous sommes faits drap, toile et feutre, les femmes n'ont pas renié la soie et le velours; bien mieux, elles ont appelé un renfort, le cachemire, ce tissu rongeur de dots; les femmes, en un mot, ont si bien établi leurs droits de compensation que si, dans notre existence, elles comptent dans la proportion d'un huitième, dans le budget du ménage leur toilette figure pour trois huitièmes. Additionnez tant bien que mal, cela fait une moitié.

Sous la république et le directoire, les femmes aussi payèrent tribut à la mode politique. Elles voulurent se montrer Athéniennes, Spartiates, et rivaliser de nudité avec les républicaines de David. Par les démonstrations extérieures, les hommes se donnaient du pouvoir, de la popularité; faute de mieux, les femmes firent de la politique avec le costume. Elles y gagnèrent des fluxions de poitrine.

Nos mères attestent qu'elles furent très-jolies avec leurs robes transparentes agrafées sur le genou, leurs cothurnes à la romaine et leurs coiffures à la Poppée; mais le premier soin de l'empire fut de réchauffer ces épaules violettées par le froid; il couvrit ces seins glacés par l'haleine du Nord, les embastilla dans deux rangs de collerettes raides et tuyautées.

Le chapeau, qui avait émigré devant les folles nudités du directoire, opéra sa restauration.

Or le chapeau féminin, comme le nôtre, doit tomber devant l'insurrection du goût; lui aussi détruit le caractère du vêtement des femmes. Depuis le commencement de ce siècle, vous le trouvez partout, prothée multiforme qui s'allonge en capote démesurée, sous le règne des incroyables, qui s'élève et se renfle avec les ro-

bes courtes et les witchoura de l'empire, qui se rapetisse, pour complaire aux importations anglaises de 1815, qui devient bolivar, puis se dresse sur le haut de la tête, pour s'abattre le lendemain sur la racine des cheveux, se prêtant, dans tous ces changements, à mille dénominations; dont une des plus récentes, et la plus ridicule, est celle de *bibi*.

C'est une guerre très-sérieuse qu'il faut faire au chapeau des femmes. Sa forme, funeste même aux calculs de la coquetterie, cache une fraction fort intéressante du visage qu'il a mission d'embellir; il enfouit les oreilles et détruit la grâce des joues. Nos aïeules entendaient mieux les affaires de beauté. La signora Lavinia de Callot jette sur le haut de sa tête un petit chapeau pointu, à rebords larges, qui n'atteint pas le visage. Les dames du dix-huitième siècle couronnaient aussi d'un chapeau leur édifice de poudre: elles n'auraient jamais consenti à cet envahissement de la coiffure sur la coupe du visage; et, ce qui est digne de remarque, c'est qu'à l'instar du chapeau rond, le chapeau féminin maintient sa longue oppression, et qu'il tyrannise un sexe à qui les révolutions coûtent si peu. En effet, représentez à votre esprit une toilette comme on l'entendait il y a seulement six ans; c'étaient des robes de soie unie, avec des jupes étroites et courtes, de grêles fichus, de chétives pélerines. Du jour au lendemain, un style plus large, contre-coup des idées moyen âge, apporta ces étoffes brochées et lourdes de ramages, ces cols amples et tout troués d'entre-deux, tout mitraillés de broderies élégantes; les fabriques de Lyon décrochèrent les rideaux poudreux des vieux châteaux, et s'inspirant sur des dossiers de chaises vermoulues, mirent sur le métier des pièces d'étoffes à *la Pompadour*, à *la Montespan*, à *la Sévigné*. Les couturières drapèrent des corsages en plis profonds, effilèrent ces tailles qui attendent des tonnelets; la bijouterie mit au creuset ses filigranes maladifs, et se livra avec furie à l'imitation des gros et massifs bijoux de la cour du grand roi.

Cette révolution s'est accomplie, mais le chapeau est resté, comme un prétendant qui n'abdique pas.

C'est surtout aux solennités de l'hiver que s'est révélé ce luxe effréné des belles et consciencieuses étoffes. Les Françaises qui n'ont pas laissé périr leurs privilèges d'élégance, ont bientôt signifié à toutes les *fashions* du continent, qu'elles eussent à faire leurs commandes dans le plus bref délai. M. Burty vous dira que la

Russie mit au pillage ses magasins, et que la cour du czar lui enleva sa dernière robe brochée.

Aux étoffes près, les toilettes d'été admettent ce caractère de richesse et d'ampleur. Vous retrouvez dans les robes blanches les manches larges et tombantes, les jupes de onze à douze lais. A l'exception de quelques mousselines imprimées et de quelques pous de soie légers, le *blanc* fait le fond d'une toilette distinguée; la difficulté d'atteindre un ensemble de fraîcheur, de pureté et d'apprêt sans raideur, rend cette combinaison du *blanc* très-piquante. Des petits rangs de Malines bordent les pélerines et les poignets; car la dentelle a été ressuscitée avec d'éclatans honneurs: les vieux points d'Alençon, de Bruxelles et d'Angleterre sont recherchés et payés au poids de l'or comme du vieux sèvres. — C'est justice que d'avoir réhabilité ces charmans brimborions. Mais aussi quelle ruine! La dentelle a cela de perfide, que son caprice ne connaît pas de limites; tantôt elle veut côtoyer les broderies d'un col à deux rangs, tantôt égayer le parallélogramme d'un mouchoir, la circonférence d'un jupon, les entournures d'un corset, les sinuosités d'un bonnet de nuit; la dentelle est partout, excepté chez les marchands qui n'y peuvent suffire. Quelques monstrueuses imitations en coton ont vainement tenté de lui disputer la place. Le tulle n'existe plus.

La tendance des chapeaux vers les dimensions démesurées s'est un peu ralentie. Cependant les capotes offrent encore dans leur ensemble un aspect assez volumineux.

La bijouterie se borne à reproduire les motifs des bijoux anciens; mais les Anglais nous avaient devancés, et depuis longtemps Mortimer fabrique des agrafes, des bracelets, des petits peignes, des bandeaux dans le goût *rocaille*: on dit que les demoiselles E..., dont l'Opéra retient encore dans ses *docks* le talent et la beauté, possèdent une belle variété de bijoux anglais, qui sans doute serviront de type à beaucoup d'imitations.

Notre prochain article contiendra des considérations sur la mode du *bric à brac*.

JULES VERNIÈRE.



---

---

## CHRONIQUE DE PARIS.

---

— 16 — 22 JUIN. —

C'est encore un début de jeune homme que TIMON-ALCESTE, ou LE MISANTHROPE MODERNE, par M. Charlemagne; mais c'est un début plus significatif. Si le héros principal de M. Charlemagne, comme celui de M. Louis Huart, arrive de son département à Paris, ce n'est point pour y mener la vie folle et dissipée d'Alfred, c'est pour y aimer profondément Julia, nonobstant l'amour et les prétentions de trois rivaux, et s'y marier avec elle, ainsi qu'il convient, au dernier chapitre d'un roman. Ici moins de drame encore que chez M. Louis Huart. Ce n'est pas du drame d'aillèurs qu'avait prétendu nous donner l'auteur, c'était de la satire et de la misanthropie; mais il a mal tenu sa promesse. Son bon naturel l'a emporté et ne lui a permis qu'une ironie douce et bienveillante. Ne cherchez donc nul intérêt d'aventures dans TIMON-ALCESTE. Nous a-t-il ouvert un salon, l'auteur nous y garde durant un demi-volume, scrutant les âmes et les consciences, devisant paisiblement de chacun et de chaque chose. Timon-Alceste justifie bien, sinon son titre, du moins la qualité de roman philosophique dont l'a revêtu M. Charlemagne; tout le livre n'est qu'un long développement métaphysique de sentimens raffinés et de passions réfléchies. Sa lecture n'ennuie jamais; elle fatigue seulement un peu; parfois l'on est forcé de la laisser, afin de prendre quelque repos. C'est la faute surtout du style de M. Charlemagne, style brillant, trop brillant peut-être, et où il est fait un usage immodéré de l'antithèse

TIMON-ALCESTE avait certes assez de titres pour se présenter seul dans le monde; mais, soit timidité de l'auteur, soit défiance du libraire, il n'a voulu s'y produire qu'escorté d'une préface de M. Jules Janin, morceau vif et spirituel, qui est en même temps

une bonne action. L'ouvrage y aura gagné toujours une chance de succès de plus.

L'HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION D'ANOLETERRE EN 1688, par James Mackintosh, est trop grave et de trop haute portée pour qu'il nous soit permis de l'examiner convenablement dans cette revue rapide des publications de la semaine ; mais nous ne saurions recommander assez ce livre utile et solide. Écrit en anglais, d'un style ferme, concis et élégant, il mériterait bien d'être traduit de préférence à tant de médiocres romans importés chez nous de l'autre côté de la Manche, sous la raison Defanconpret et compagnie, et qui nous inondent, concurremment avec les nôtres.

J'aurais, je l'avoue, souhaité que M. le sous-intendant militaire Favier m'épargnât le chagrin de parler de ses FRAGMENS POÉTIQUES SUR LA PEINTURE ; mais M. Favier est du nombre de ces poètes exigeans qui veulent, de gré ou de force, qu'on s'occupe de leurs vers, qu'on les montre aux gens, qu'on les cite.

Afin de satisfaire M. le sous-intendant militaire Favier, que vous citerai-je donc de sa poésie ? Le choix est difficile. Les vers de M. Favier ne font pas pleurer ; mais ils ne font pas rire non plus, même à leurs dépens, ce qui leur serait au moins un mérite à défaut de tout autre. Je ne priverai pas toutefois nos artistes du projet de tableau dont M. Favier leur soumet l'idée, au bénéfice du salon prochain.

Pour la nouvelle école un sujet reste à peindre,  
Bizarre, mais profond, qu'elle est digne d'atteindre.  
J'ose le lui donner en terminant ces vers,

dit-il ; et ayant osé le donner et le décrire tel qu'il le veut, M. Favier termine ainsi :

Tel serait le sujet à traiter dans un an.  
Mais le nom, quel est-il ? Ah ! le nom... DON JUAN.

Vous estimez, n'est-il pas vrai, la citation suffisante ? et M. Favier ne se plaindra plus, j'imagine ; car je crois bien avoir mis la main sur ses cinq meilleurs vers.

Un poète plus divertissant, c'est l'auteur du PASTICHE, M. Adolphe Alloneau, de Nantes.

Le morceau capital du PASTICHE est *la Vengeance d'une femme*, quasi-drame en sept tableaux, avec de *quasi-intermèdes*. La première scène de ce *quasi-drame* se passe au Palais-Royal, au café de Foy, et la dernière à la Morgue.

Ici j'éprouve un nouvel embarras. Les vers de M. Adolphe Alloneau, voire même ceux qui se débitent à la Morgue, sont généralement si joyeux et si bouffons que, pour bien faire, il faudrait vous les citer tous. Nous dépeint-il une de ses vierges :

Un tricot clair laisse d'un joli bras  
Suivre à loisir les contours ronds et gras.  
Elle est, ma foi, délicieuse, en somme,  
La jeune fille !

Ailleurs, à propos d'une agonie, il nous dit :

Il est dans toute vie une heure, — une heure affreuse,  
Celle où sur un lit souffreteux,  
La mort se penche et serre une gorge râleuse.  
Entre ses doigts jaunes, osseux.

Plus loin, M. Paul, frappé au cœur d'un coup de stilet par Bianchetta, s'écrie en expirant :

..... Adieu, ma Georgette... adieu donc nos amours !  
Je n'y vois plus ! Ma mère, adieu ! pour... pour... toujours !

Puis quand il retrouve le corps de cette même Bianchetta, qui s'est noyée, M. Jean fait cette réflexion :

..... Peut-être qu'à cette heure  
Sa pauvre mère à cris la demande et la pleure.

Les épilégomènes qui suivent le PASTICHE n'ont pas moins d'originalité ni de folie.

Interpellant soudain le lecteur, qui ne s'attendait guère à pareil avertissement : « Ainsi, lecteur, crie M. Adolphe Alloneau, tu possèdes dans le nombre des molécules constitutives de ton corps quelques molécules qui en ont formé d'autres tout-à-fait dissembla-

bles, peut-être celui d'un de tes aïeux, d'un roi, d'une séduisante femme ou d'un mendiant puant, qui peut-être aussi constitueront un jour, en partie, celui d'un de tes arrière-petits-fils ou d'un animal. »

Et M. Adolphe Alloneau conclut de là, pour terminer, « que vivre, c'est faire un bail temporaire avec l'existence. »

—M<sup>me</sup> Paul Taglioni, qu'on avait vu sans beaucoup de plaisir, il y a deux ans, à l'Opéra, comme simple danseuse, y a reparu la semaine dernière, avec moins de succès encore, dans le rôle de Fenella de LA MUETTE, où elle a réussi à faire regretter M<sup>lle</sup> Leggallois. Je ne prétends pas néanmoins que le nom de cette dame, habilement imprimé sur l'affiche, ne soit d'un utile secours à la recette; mais je pense aussi que dans la salle il porte malheur à tout ce qui n'est pas M<sup>lle</sup> Taglioni elle-même.

—M<sup>me</sup> Dorval, qui avait joué dernièrement avec tant d'énergie et de passion la duchesse de Guise, de HENRI III, a bien montré dans LA MÈRE ET LA FILLE, qu'on vient de reprendre aux Français, qu'aucun rôle, si ingrat et si hors de sa manière habituelle qu'il fût, n'était inaccessible à son talent. Elle a prouvé aux plus incrédules, qu'il n'était pas nécessaire d'avoir vieilli rue de Richelieu pour s'y produire avec de bonnes manières et une tenue parfaite. Viennent les drames et les comédies maintenant, ce ne sera pas M<sup>me</sup> Dorval qui leur manquera.

Une suite de L'AUBERGE DES ADRETS, ROBERT MACAIRE, fait affluer depuis huit jours tout Paris au boulevard du Temple, et, en dépit des rigueurs de l'été, emplit péle-mêle, de monde élégant et de peuple en veste, la petite salle obscure du théâtre des Folies-Dramatiques. La vogue de ce mélodrame, monstrueusement grotesque, s'explique bien par l'effroyable vérité du jeu de Frédéric; mais n'est-ce pas grande pitié de voir un tel acteur réduit à une telle scène, et voué sans retour à la parodie, et à une parodie éternellement la même encore? Était-ce donc là que devait aboutir tant de verve et de puissance?

A. Y.

Il est aujourd'hui une méthode toute dramatique, toute vivante d'intérêt dans le récit des grandes époques historiques. On met en scène le peuple, cet acteur puissant, ce mobile de la vie sociale;

il y a tout l'attrait du Roman dans ces émentes de halles, dans ces mouvemens de la place publique jetés dans les travaux les plus graves de l'histoire. Tel est l'esprit du nouvel ouvrage historique de M. Capefigue, sous le titre d'HISTOIRE DE LA RÉFORME, DE LA LIGUE ET DU RÈGNE DE HENRI IV, dont le tomes III et IV viennent de paraître. Quel drame que celui qui embrasse la période de la Saint-Barthélemi aux Barricades ! Quelle puissance d'émotion dans cette Ligue, où la bourgeoisie et le peuple de Paris jouent un si grand rôle ! Le travail de M. Capefigue refait entièrement toutes ces idées reçues sur ces époques. Tout est neuf et puisé à des sources inconnues et diverses ; il n'y a pas de roman de Scott qui lit plus d'attrait que tous ces récits de bourgeois de Paris, ces correspondances de Marie Stuart, de Catherine de Médicis, des Guises, de Philippe II, de Charles IX, Henri III, et Henri de Béarn, le chef de la gentilhommerie hugue note.

— 25 — 29 JUIL. —

La semaine tout entière a suffi à peine à la nomination de nos nouveaux députés et à l'enregistrement de leurs interminables listes dans les graves colonnes de nos journaux ! Le France avait jeté une clameur bien haute, mon Dieu, pour accoucher de cette chambre.

C'est néanmoins au milieu de la grande crise électorale que Tivoli, ce beau et merveilleux jardin, qui est aux autres jardins publics ce qu'est l'Opéra aux théâtres secondaires, nous a donné sa première fête de nuit.

Tout ce qui reste de monde élégant et fashionable à Paris, assistait à cette solennité nocturne. Aussi, à minuit enssiez-vous vainement cherché aux boulevarts de Gand et des Italiens ces représentans de la mode, ces délégués de la toilette qui tiennent là chaque soir leurs états sur les marches du café Tortoni et les chaises du café de Paris. C'était à Tivoli que le *dandisme* s'était transporté en masse. C'était sous les berceaux de Tivoli que s'exhalait le parfum des cigares de la Havane, et que tuaient doucement les heures ces heureux oisifs qui, en ces mois d'été, ne sauraient plus décemment dormir que le jour.

Le jardin avait été bien éclairé comme il fallait. Ni trop de lumière, ni trop peu. Il y avait de allées éblouissantes et où couraien<sup>t</sup>

d'arbres en arbres des guirlandes de verres de couleur illuminant de longues voûtes de feuillages; mais il y avait aussi des allées sombres, où pouvaient, toutefois, s'égarer sans crainte, au bras de leurs cavaliers, les jeunes femmes les plus peureuses, car la lune, qui s'était levée, bien qu'un peu tard, jetait à travers les peupliers assez de clarté pour avertir à temps des périls d'un faux pas.

Je ne vous dirai point que tout le monde qui se trouvait là fût de la même élégance. Le commerce aime passionnément les fêtes champêtres. Au risque de faire le lendemain l'article avec moins de verve et d'éloquence, les commis-marchands et les demoiselles de comptoir étaient donc venus à Tivoli en bon nombre. Cette portion de la compagnie était, sinon la meilleure, au moins la plus animée et la plus joyeuse. C'était elle qui jouissait surtout de la fête et qui donnait le spectacle; c'était elle qui dansait et galopait; c'était elle qui se pesait et mesurait la force de son poing.

Il y avait d'ailleurs des jeux, des spectacles et des plaisirs pour tous les goûts! Il y avait des billards et des tirs à l'arc où l'on gagnait des bouquets à la duchesse et des roses artificielles dont on parait sa boutonnière! N'était-ce pas bien là Paris, dites-moi, avec ses incroyables caprices? Des roses artificielles en plein été dans un jardin où l'on foulait aux pieds les roses véritables, toutes fraîches, toutes baignées de rosée?

Durant le feu d'artifice aussi que de brillantes beautés autour desquelles voltigeaient des tourbillons de légers adorateurs! Que de soleils, que de flammes de Bengale où se brûlaient des nuâges de papillons!

Mais, je vous assure, le plus beau de la fête était pour ceux qui en regardaient la poésie et y savaient évoquer quelques souvenirs! Cette nuit était si tiède, si douce, si étoilée! On respirait là au milieu de la ville endormie un si bon air de campagne et de forêts! C'était un tel plaisir de voir ces tailles fines, ces robes blanches, ces frais chapeaux de paille, courir sur les chemins de sable jaune, ou émailler la verdure sombre des pelouses!

Et puis, en ce pavillon où tant d'heureux soupaient à leurs petites tables en tête à tête, Napoléon, le grand empereur, avait aimé aussi!

C'était peut-être au lieu même où le jongleur indien faisait de si merveilleux tours d'adresse, que M. de Talleyrand avait combiné ses premières idées gouvernementales et diplomatiques!

*Le vaudeville-monstre* s'est enfin représenté aux Variétés sous

le titre de LA TOUR DE BABEL. Cette revue vive et spirituelle, œuvre de trente à quarante auteurs, a complètement réussi, bien qu'elle ne nous ait pas donné tout ce qu'elle nous avait promis. Ainsi, d'après les récits qu'on en avait entendus d'avance, on comptait démesurément sur la scène où figure LE CONSTITUTIONNEL; ce devait être la plus joyeuse folie qu'on eût mise jamais au théâtre! La verve intarissable du CHARIVARI y était, disait-on, surpassée! Il n'était point de mystifications fantasques que n'y eût à subir le vieux roi des journaux! On l'y voyait marié et père de famille, et au grand scandale de sa morale, on l'y voyait trompé et battu par sa femme, de complicité avec Antony, et cependant encore content. Bref, cette scène, qui était une pièce entière dans la pièce, serait, assurait-on, digne de figurer à côté de L'OURS ET LE PACHA pour l'éternel divertissement de nos carnivals à venir.

LA TOUR DE BABEL ne nous a malheureusement pas donné cette curieuse exhibition! Elle nous a bien montré un CONSTITUTIONNEL en ronde bosse, sculpté fidèlement d'après une excellente lithographie de Daumier; mais voilà tout, à peine ce CONSTITUTIONNEL a-t-il dit quelques mots! Et quand le CONSTITUTIONNEL ne parle pas, vous concevez que le meilleur du plaisir est perdu et qu'il n'y a presque plus moyen de rire!

Cette impayable scène, la scène *aristophanique*, comme l'appelle LE CONSTITUTIONNEL, existait bien pourtant, mais il ne lui a pas été loisible de se produire! LE CONSTITUTIONNEL n'a pas souffert qu'on le jouât! C'est que LE CONSTITUTIONNEL est un très-haut et très-puissant seigneur maintenant! En fait d'art, de morale et de police, c'est LE CONSTITUTIONNEL qui règne et qui gouverne le gouvernement. ANTONY déplait au CONSTITUTIONNEL, et M. Thiers supprime ANTONY! La scène aristophanique offense LE CONSTITUTIONNEL, et M. Dartois, qui n'ose se brouiller avec M. Gisquet, supprime la scène aristophanique.

Il est clair, au surplus, que ce journal, qui n'a pas pour rien M. Étienne parmi ses propriétaires, s'est institué de lui-même haut et souverain comité de censure universelle.

Enhardi par la confiscation qu'il a obtenue du drame de M. Alexandre Dumas, ce n'est plus le théâtre seulement qu'il prétend soumettre à sa juridiction; ce sont aussi les chaires du collège de France et de la Faculté des lettres, et voici qu'il commence à lancer contre elles ses réquisitoires.

Or, selon ces philippiques émanées du parquet de la rue Montmartre, nier la littérature de l'empire, c'est nier la gloire de l'empire; déclarer M. Jouy et consorts, non avenus, c'est répudier notre honneur national; reconnaître M. Victor Hugo grand poète, c'est adorer l'invasion; contester le double génie politique et littéraire de M. Viennet, c'est appeler le retour des Cosaques!

Les feuilletons qui contiennent ces belles choses ne prennent pas de conclusions formelles; mais vous comprenez qu'ils indiquent suffisamment à M. Guizot son devoir. De même que M. Thiers a supprimé ANTONY, que M. Guizot supprime donc ces professeurs vendus à l'étranger, qui ne se prosternent point devant la poésie de M. Arnault; que MM. Géroze et Saint-Marc Girardin soient remerciés, et qu'on mette en leur place des *patriotes* qui instruisent la jeunesse dans le respect de la morale et l'estime de la rédaction du CONSTITUTIONNEL!

Ce redoutable journal, que son humeur belliqueuse a pris subitement, et qui, grotesquement affublé de je ne sais quelle vieille armure romaine de comédie, s'en va, si brave, guerroyant contre tous, sauf contre le pouvoir, s'en est pris récemment aussi à des recueils littéraires qui ne songeaient point à lui, et s'est avisé de gourmander leur esprit et leur allure. Mais cette justice lui doit être rendue: il a bien apporté dans ces mercuriales nouvelles toute la hauteur de vue et la finesse d'appréciation qui distinguent sa critique habituelle.

C'est ainsi que des Revues dont la valeur ne saurait être jugée que sur l'ensemble d'un certain nombre de cahiers, sur des séries complètes, ont été condamnées par lui, sans autre forme de procès, sur un seul de leurs numéros. Que vous semble de ce procédé du grand *reviewer* des Revues?

Mais, pour ne parler que de la REVUE DE PARIS, et répondre seulement à une attaque plus directe dirigée contre elle dans un feuilleton qu'il lui consacre, ayant lourdement analysé les divers articles du numéro qu'il examine, ne voilà-t-il pas que, venu aux dernières pages de la SEMAINE, où étaient répétés quelques mots de salons et quelques bruits de monde, LE CONSTITUTIONNEL s'émeut à leur propos, de cette éloquente indignation que vous lui savez, et qu'invoquant encore la morale, il lui prend fantaisie de défendre le foyer domestique, et de déclarer que la vie privée doit être murée. Mais moi le chroniqueur coupable, qui ai soulevé toute cette

colère du CONSTITUTIONNEL, je vous le demande, avais-je donc violé aucun foyer domestique et détruit aucun mur de vie privée, pour avoir conté à nos lecteurs de province des paroles et des faits qui étaient publics dans la société de Paris, et qui à ce titre appartenaient bien incontestablement à l'histoire de la semaine? Certes, je puis le dire, nulle personne du monde n'avait jugé inconvenantes ces chroniques inoffensives qui avaient été simplement écrites à la manière de M. de Barante, sauf les mérites du style de cet inimitable traducteur de Froissart. Que si j'eusse été avide de semer de véritables scandales, eh mon Dieu! j'en avais les mains pleines, ceux-là pour le coup eussent mis justement toute la ville en rumeur. Mais que le ciel me garde de tracer jamais une ligne capable d'offenser la moindre susceptibilité légitime, et de porter atteinte à la moindre réputation honorable!

Que si encore tel était mon bon plaisir, rien ne me serait aisé comme de *démurer* la vie privée du CONSTITUTIONNEL lui-même, et, menant mes lecteurs à son foyer domestique, de dire les révolutions bouffonnes advenues au sein de la propriété de ce journal, dans son conseil d'administration et sa rédaction. Je vous fais tort de ce grand divertissement, mes chers lecteurs; je vous arrête au seuil de ce cabinet où se tiennent chaque mercredi à trois heures ces dignes assemblées où messieurs tel et tel, accourant de leur campagne ou de leur fabrique de papier, viennent discuter et régler si gravement la croisade morale et littéraire des feuilletons de la semaine, et voter des remerciemens aux rédacteurs qui ont bien mérité de la littérature et de la pudeur de l'empire! Une seule de ces séances vous eût, je vous assure, amplement dédommagés de la scène aristophanique. Mais respect à la vie privée et au foyer domestique!

En ce qui est de l'avis charitable donné par LE CONSTITUTIONNEL à la REVUE DE PARIS, afin de l'avertir qu'elle compromettrait ses intérêts à s'écarter de la voie qui lui avait été tracée par l'habile circonscription de son précédent directeur, j'y vois assurément une preuve de bon naturel; mais en conscience — qu'on nous pardonne ce rapprochement qui serait de mauvais goût si nous l'avions provoqué, — LE CONSTITUTIONNEL ne vous semble-t-il pas atteint d'une sorte de nouvelle jaunisse qui lui fait tout voir en désabonnement?

— La condition des poètes est bien triste vraiment en ce siècle

matériel et positif. Nous offrent-ils leur coupe remplie de miel, nous nous détournons dédaigneusement, ou nous ne la portons à nos lèvres que s'ils nous déguisent d'abord ce qu'elle contient, s'ils nous ont mis un peu de prose sur ses bords.

A moins que vous n'ayez un grand nom tout fait, ne venez donc pas vers ce public dégoûté, tenant à la main un recueil que vous lui présenteriez candidement sous le titre de *poésies*. Non, faites des vers encore, si bon vous semble, et surtout si c'est votre ame qui vous les demande; mais lorsque vous songerez à les publier, cachez-les bien, de façon à ce que nul ne les reconnaisse au premier aspect. Intitulez-les drames, comédies, romans, donnez-leur tous les noms que vous voudrez; mais ne les appelez pas poésies, je vous y engage, et votre libraire vous en conjure. Je ne vous conseille, d'ailleurs, qu'un bien innocent mensonge. Sera-ce donc au fond un grand mal de tromper un lecteur, afin de lui donner à savourer une nourriture fine et délicate, au lieu de l'aliment grossier dont il s'apprêtait à assouvir sa faim!

C'est ainsi qu'a fait M. Jules de Saint-Félix, auteur du roman d'ARABELLE, et d'autres bien inspirés avaient fait de même avant lui.

Le roman d'ARABELLE, je puis le dire à présent, car vous y avez été prises, mesdames, le roman d'ARABELLE n'est point un roman; c'est un poème, et même un poème dramatique.

C'est à Florence qu'est placée la scène du drame. Arabelle, longtemps insensible, et glacée comme une courtisane qu'elle est, est frappée à son tour; son cœur est atteint; elle est

Pénitente aujourd'hui; pourquoi? parce qu'elle aime.

Mais cet Edmond qu'elle aime, l'a vite oubliée.

. . . . Lui l'adorait. Maintenant par pitié,  
Il la paie en passant d'un baiser d'amitié;

Il est l'amant de la duchesse Nuncini, qu'il a séduite.

Arabelle abandonnée ne songe plus qu'à se venger; déguisée en homme, elle suit Edmond à un rendez-vous que lui avait donné sa nouvelle maîtresse, le poignarde à sa porte, et entre à sa place chez la duchesse. Elle allait forcer sa rivale à vider une fiole de poison,

lorsqu'elle reconnaît en elle sa sœur. Les deux malheureuses, veuves d'un même amour, se séparent alors pour aller mourir chacune de leur côté, Arabelle au fond d'un couvent, la duchesse au fond de la mer, où, devenue folle, elle se précipite.

Je vous ai donné seulement le squelette de ce poème, dont la fable est bien simple, mais qui emprunte à ses détails parfois beaucoup de charme et de vigneur, et parfois aussi quelque peu d'infantillage et de trivialité.

M. de Saint-Félix a eu l'idée singulière de s'introduire lui-même en personne dans son drame. Divers personnages, qui ne sont là que pour une conversation, sont réunis chez Arabelle. Un valet annonce :

M. de Saint-Félix.

ARABELLE.

Nommez tous mes amis depuis l'a jusqu'à l'x,  
Vous n'en trouverez pas qui me soit plus fidèle.

WORMS.

Quel est donc son pays ?

JULES DE SAINT-FÉLIX.

Le palais d'Arabelle.

WORMS.

Beau pays adoptif.

ARABELLE A SAINT-FÉLIX.

Oui, Jules, restez-nous.

Le temps en Italie est un vieillard si doux !  
Ici paix, liberté. . . . pour les ames blessées !  
Ici de la musique ou de hautes pensées.  
Florence a des secrets qu'on vous révélera. . . .  
Restez, et votre ennui bientôt s'envolera.

JULES DE SAINT-FÉLIX.

Oh! non. — Jérusalem, si jamais je t'oublie,  
Que ma main se dessèche et ma langue se lie !  
Mais pardon.

L'ABBÉ A ARABELLE.

Ce monsieur est-il juif ?

ARABELLE.

Comme vous.

Il aime.

L'ABBÉ, EFFRATÉ.

Vos beaux yeux ? . . .

ARABELLE.

Non, mon abbé jaloux.

L'ABBÉ, A SAINT-FÉLIX.

Je vous comprends, monsieur, et vous êtes très-digne  
De me suivre au couvent.

JULES DE SAINT-FÉLIX.

C'est un bonheur insigne.

Partons, si vous voulez, dès ce soir.

L'ABBÉ.

Oui, demain.

JULES DE SAINT-FÉLIX.

Faut-il donc le grand jour pour prendre ce chemin !  
Et si Dieu cette nuit agitait ses tonnerres. . . . .

L'ABBÉ.

Partons. . . à l'instant même.

ARABELLE, EN SOURIANT.

Après le thé ; mes père.

Cette petite scène est la seule où se montre M. de Saint-Félix ; il n'est venu que pour cette causerie. Il n'en dit et n'en écoute ni plus ni moins que ce que vous avez entendu. Je ne sais ; mais, étant maître de distribuer les rôles , à sa place , moi , j'en aurais voulu prendre un plus important. L'intervention du poète au milieu de son drame était neuve et originale ; mais peut-être en fallait-il tirer meilleur parti.

Le roman d'ARABELLE est suivi d'un livre de SYMBOLES et de divers fragmens. Ce sont des pièces courtes , mais pleines et abondantes ; le style en est constamment ferme et achevé : elles rappellent mieux les POÉSIES ROMAINES , car M. de Saint-Félix n'en est pas à ses débuts , et ses premiers essais l'avaient tout d'abord honorablement classé dans le monde poétique.

— Il est question depuis quelque temps , dans le monde littéraire , d'un recueil de sonnets de M. Péhant , recueil rare et élégant , dit-on , qui sera bientôt sous presse. On sait que ce genre de poèmes est d'une facture sévère et difficile ; on sait avec quelle prédilection Boileau vantait le sonnet , qui vaut seul un long poème. De nos jours , personne n'a oublié comment un des premiers poètes de la France faisait dire à Joseph Delorme :

Ne ris point des sonnets, ô critique moqueur :  
 Par amour autrefois en fit le grand Shakspeare ;  
 C'est sur ce luth heureux que Pétrarque soupire,  
 Et que Le Tasse aux fers soulage un peu son cœur.

et comment, dans ce sonnet excellent, il ajoutait que Camoëns, Dante, Spencer, Milton, Dubellay, Ronsard, y avaient enveloppé leurs pensées favorites : chants d'amour, douleurs d'exil, rêveries nocturnes, ardens désirs du ciel et fleurs de galanterie française. Nous joindrons l'autorité du triple poète Michel-Ange à celle de tant de grands hommes, et nous dirons que c'est une joie véritable pour nous que d'annoncer qu'un jeune homme, à peine âgé de vingt ans, vient de s'approprier cette forme de poésie avec un mélange si heureux de force et de grâce, de mélancolie et de suavité, que nous ne pouvons douter du rang élevé que doivent prendre dans les poésies modernes ces petits poèmes dont le nombre est très-étendu, et dont la féconde variété se soutient sans jamais fléchir.

Nous ne pouvons mieux faire que de citer trois de ces sonnets pris au hasard, heureux d'avoir révélé l'existence mystérieuse d'une muse mélancolique et modeste.

## I.

O riches de la terre, à tout homme qui pleure,  
 Et qui, les yeux baissés, vous dit tout bas : — J'ai faim !  
 Il faut vous montrer bons, et de votre demeure  
 Ne pas le renvoyer sans un morceau de pain.

Mais de vos charités préparez la meilleure,  
 Lorsque c'est un poète, hélas ! qui tend la main :  
 Pour lui prêter secours n'attendez pas qu'il meure ;  
 Il faut qu'il souffre, allez, pour risquer un dédain.

Donnez donc ; car qui sait, ô riches de la terre,  
 O riches sans pitié, si ce n'est pas Homère  
 A qui vous refusez votre hospitalité ?

Donnez, et votre aumône aura sa récompense ;  
 Car s'il obtient de vous part à votre opulence,  
 Il vous partagera son immortalité.

## II.

Quand le ciel est tout noir sous un vaste nuage,  
Et qu'une odeur de poudre empeste au loin les airs,  
Les oiseaux effrayés rentrent sous le feuillage,  
Et la foudre grondante éclate aux cieus déserts.

Mais, lorsque le soleil, à la fin de l'orage,  
Jette des rayons blancs sur les arbres plus verts,  
Tous les petits oiseaux, secouant leur plumage,  
Sur les lilas fleuris reprennent leurs concerts.

Et c'est alors vraiment un délice d'entendre  
Leurs confus gazouillis et monter et descendre :  
On dirait que la pluie a rafraîchi leurs voix.

Ma muse, oiseau comme eux, sous l'orage est muette ;  
Mais, lorsque le bonheur reluira sur ma tête,  
Vous l'entendrez encor chanter au fond des bois.

## III.

Sonnet, gentil sonnet, poème-colibri,  
De prendre ta volée enfin l'heure est venue ;  
Ne crains pas contre toi qu'il s'élève aucun cri,  
Non, non ; chacun déjà rit à ta bienvenue.

Pars donc ; mais que ton vol, ô mon sonnet chéri,  
N'ait pas le fol orgueil de se perdre en la nue ;  
Bientôt tu tomberais sans force et tout flétri ;  
Car pour voler si haut ton aile est trop ténue.

Reste près des gazons, effleure les ruisseaux,  
Mêle ta douce voix à la voix des oiseaux,  
Baigne ton aile aux fleurs que le soleil éclaire...

Ta modestie un jour, crois-moi, te servira ;  
En te voyant voler, si beau, près de la terre,  
Si l'on t'admire peu, du moins l'on t'aimera.

Les élections achevées et la chambre nouvelle convoquée pour le 31 juillet, on s'est occupé beaucoup cette semaine, dans le monde diplomatique, de certains remaniemens de personnel qui se préparent aux affaires étrangères.

M. le général Sébastiani paraît avoir décidément renoncé à son ambassade de Naples. Sa santé, toujours chancelante, s'en fût mieux accommodée, à vrai dire, que son ambition ; mais son excellence préfère au soleil d'Italie celui des Tuileries. Cette détermination est peut-être fort sage. Si quelque bâton de maréchal venait à tomber bientôt, il serait en effet plus aisé de le ramasser à Paris qu'au pied du Vésuve. Ce sera au surplus, assure-t-on, M. le marquis de Dalmatie, le fils du maréchal Soult, qui héritera de l'ambassade du général Sébastiani.

D'autres postes vacans dans le Nord, et entre autres les légations en Suède, en Danemarck et à Hesse-Darmstadt, seraient, dit-on aussi, destinés par le château à MM. de Bussière de Mornay et Lagrenée. Ces choix, qui ne sont pas encore certains, mais qui sont plus que probables, seront bien faits au détriment de plusieurs secrétaires et chargés d'affaires dont la restauration elle-même n'eût point, en pareil cas, méconnu les droits et les titres. Mais le vent de la cour souffle puissamment dans les voiles de ses protégés, et M. de Rigny, en bon et habile marin, est incapable d'affronter de ce côté la moindre bourasque au bénéfice de quelques pauvres chaloupes qui n'espéraient de salut qu'en lui. Il s'agit pour lui de sauver l'amiral et son vaisseau. Advienne du reste ce que pourra.

Quoi qu'il arrive, un bel et honorable exemple vient d'être donné à ceux que l'injustice du pouvoir va si inhumainement peut-être arrêter dans leur carrière, et priver d'une existence laborieusement acquise. Réformé par son gouvernement, que des mesures d'économie ont, il est vrai, contraint à cette nécessité, le chargé d'affaires de l'une des petites cours d'Allemagne à Paris, jeune homme d'une véritable distinction, après avoir demandé d'abord à sa plume ses premières ressources, s'est fondé récemment, par un établissement commercial, une situation aussi digne qu'indépendante. Le corps diplomatique, qui lui a prêté à cet effet tout entier son appui, s'est bien honoré certes lui-même en

honorant et aidant ainsi l'un de ses membres frappé d'une disgrâce non méritée.

La nomination d'un nouveau gouverneur d'Alger, dont il s'est aussi fort agi ces derniers jours, n'est cependant pas non plus définitivement arrêtée. M. le duc de Bassano, qu'un journal avait nommé prématurément, a renvoyé à M. le duc Decazes les femmes de la Halle, qui, trop pressées, étaient venues tout d'abord le complimenter de son avènement. M. le duc Decazes nommé, en outre, par LE TEMPS, et gratifié par lui d'un si magnifique traitement, n'est toutefois pas encore bien sûr lui-même de son pachalick.

De grandes et profitables révolutions se préparent au profit des deux théâtres de la place de la Bourse et de la place Ventadour. Ils ont obtenu le privilège de jouer, le premier, des traductions d'opéras italiens, le second des opéras allemands. C'est là, il faut en convenir, un étrange moyen qu'on a pris de restaurer *le genre national* et de naturaliser *le genre nautique*; mais le public des *dilettanti*, qui fait bon marché du genre national, et donnerait toutes les naumachies du monde pour un peu de bonne et vraie musique, applaudit vivement d'avance à ces promesses d'heureuse transformation.

Le fenilleton du JOURNAL DE PARIS, qui ne fait pas tous les jours de pareils cadeaux à ses lecteurs, vient de les gratifier d'une épître nouvelle de M. Viennet. Cette curieuse pièce porte pour titre : ÉPÎTRE XXXIX A MON AUDITOIRE.—A mon auditoire, vous demandez-vous déjà? M. Viennet a donc un auditoire? et qu'est-ce que peut être un auditoire de M. Viennet? Oh! bien, ce n'est pas moi qui vais vous l'apprendre. C'est une note non moins curieuse que ses vers, qui les accompagne.

« On raconte, dit la note, à propos de cette nouvelle épître ou satire de M. Viennet, qu'aucun membre de l'Académie-Française n'étant prêt à lire des vers à la séance publique du 2 mai dernier, ce poète conçut l'idée d'expliquer son embarras à son auditoire; mais, comme il n'avait que cinq jours d'intervalle et qu'il avait à peine deux heures par jour à donner à ce travail, il ne put, malgré sa facilité, arriver qu'au deux centième vers avant la séance publique. Il a depuis achevé sa satire, et nous la donnons au public. »

Y a-t-il un mot de ces huit lignes qui ne vous semble adorable?

Ainsi donc il s'est raconté quelque chose à propos d'une nouvelle épître de M. Viennet ; et puis ce poète conçut l'idée ! Admirez bien ceci : M. Viennet conçut une idée ! Mais , malgré sa facilité , il ne put arriver qu'au deux centième vers de son idée. En vérité, je vous le jure , cette note est de même fabrique que l'épître xxxix ; cette note sent son Viennet d'une lieue ! Au moins savons-nous par elle ce qu'eût été l'auditoire de *ce poète* : c'eût été purement et simplement un auditoire académique , c'est-à-dire un auditoire résigné à tout , et qui , pour être venu volontairement s'asseoir sur les banquettes de l'Institut , eût bien en conscience mérité que la nouvelle satire de M. Viennet lui fût infligée.

Fort heureusement , la session s'étant close , M. Viennet a pu , durant ces deux derniers mois , achever son poème , au bénéfice de l'auditoire bénévole qu'il en avait frustré.

Or , je vous en conjure , mes chers lecteurs , armez-vous de quelque patience ; figurez-vous qu'un fatal guet-apens vous a poussés dans la salle des Quatre-Nations ; car je vais vous donner de légers échantillons de l'épître sous laquelle M. Viennet avait projeté d'étouffer son auditoire. Voici comme il débutait :

Vous, dames et messieurs , qui venez un moment ,  
 Par goût , par habitude , ou par désœuvrement ,  
 Ou bien pour faire trêve aux débats politiques ,  
 Écouter des discours , des vers académiques ,  
 Je vous en remercie au nom de l'Institut.

Que d'adresse dans l'extrême politesse de cet exorde ! Vous qui venez nous écouter par désœuvrement , je vous en remercie au nom de l'Institut. L'Institut et M. Viennet sont bien honnêtes , ils remercient pour peu.

Si nous vous ennuyons , ce n'est pas notre but.

L'Institut et M. Viennet sont bien naïfs aussi. Je ne crois pas , en effet , qu'ennuyer soit précisément le but de l'Institut ni de M. Viennet ; mais il y a nombre de chasseurs maladroits qui tuent leurs camarades au lieu de tuer le gibier qu'ils visaient. Tuer leurs camarades n'était cependant pas leur but.

Mais si nous vous ennuyons , poursuit avec la même naïveté M. Viennet ,

Ce n'est pas que de vers nous soyons dépourvus,  
 Nous en faisons beaucoup ; mais vous n'en lisez plus.

Ici la préméditation de M. Viennet contre son auditoire est flagrante ; vous tenez bien le *confitentem reum*. Ah ! vous ne lisez pas de vers ! Eh bien ! nous en faisons , nous ! et nous en faisons beaucoup ! et nous vous en lirons beaucoup. Et M. Viennet tient parole.

Mais avant de le suivre plus loin, il importe, je crois, d'étudier un peu sa manière ; car, vous ne vous en doutiez pas peut-être, M. Viennet a cela de commun avec nos grands poètes, qu'il a une manière, une manière à lui. Or, cette manière se forme de l'emploi tour à tour simple et composé de deux styles, qui, pour avoir beaucoup d'analogie entre eux, sont demeurés cependant distincts. Je veux parler du style de la complainte et du style du CONSTITUTIONNEL. Ainsi, tantôt la complainte seule, tantôt LE CONSTITUTIONNEL seul, et le plus souvent LE CONSTITUTIONNEL et la complainte harmonieusement fondus et combinés : voilà tout le secret de la langue poétique de M. Viennet. Vous ne lirez plus dix vers de lui maintenant sans reconnaître la parfaite justesse de cette appréciation.

Reprenons quelques-uns de ceux de l'exorde pour premier exemple :

Vous, dames et messieurs, qui venez un moment ;

complainte pure ;

Ou bien pour faire trêve aux débats politiques ,

*Constitutionnel* pur ;

Si nous vous ennuyons , ce n'est pas notre but.

complainte et *Constitutionnel*.

Mettons au hasard la main sur d'autres vers de l'épître qui nous seront de nouveaux exemples :

Et vous qui m'écoutez , gens de tous les états !

Gens de tous les états ! complainte pure encore , j'espère. La célèbre complainte Fualdès avait-elle mieux dit ?

A l'esprit littéraire , en désordres fécond ,  
 Que l'esprit romantique a rendu furibond ,  
 S'est joint un autre esprit qui , divisant la France  
 En partis dévorés de haine et de vengeance ,  
 Soulevant au fracas de vingt opinions  
 Et nos cupidités et nos ambitions ,  
 Du peuple le plus doux et le plus sociable  
 A fait , après quatre ans d'une lutte implacable ,  
 Le peuple le plus sot et le plus ennuyeux  
 Qu'ait jamais éclairé la lumière des cieux .

. . . . .  
 Notre scène aujourd'hui , renversant sa méthode ,  
 A corrompre les mœurs s'attache en larmoyant .

Rédaction pure du CONSTITUTIONNEL, feuilletons du CONSTITUTIONNEL ; vous ne le nierez pas !

Courons-nous à la péroraison ? Oui, mesdames, dit le député influent :

Voilà de compte fait deux mille trois cents ans  
 Qu'en prose comme en vers on rit à vos dépens.  
 C'est nous donner sur vous un injuste avantage.  
 Quels que soient vos défauts, mon sexe les partage,  
 Et nous avons de plus ceux que vous n'avez pas.  
 Mais vous vous mêlez trop de nos fâcheux débats,  
 La politique aigrit et dessèche les ames ;  
 Elle enlaidit, vieillit ; songez-y bien, mesdames.  
 Les rides sur vos fronts viendront avant les ans.  
 Le ciel, qui vous orna de mille dons charmans,  
 Vous créa pour l'amour et non pour la dispute.  
 Vous perdez plus que nous à cette affreuse lutte.  
 N'y paraissez jamais que pour nous apaiser.  
 A qui résistera sachez tout refuser ;  
 Et, calmant des esprits le funeste délire ,  
 Reprenez sur nos cœurs vos droits et votre empire.

Ici, vous le voyez, l'élément CONSTITUTIONNEL ne domine plus seul. *Affreuse lutte, fâcheux débats, des partis le funeste dé-*

*lire*, appartiennent bien encore au langage austère et moral de la rue Montmartre; mais, *le ciel, qui vous orna de mille dons charmans, vous créa pour l'amour; — reprenez sur nos cœurs vos droits et votre empire*, n'ont-ils point toute la grâce et toute la morbidesse de la complainte? Et c'est justement dans la complète fusion de ces deux styles qu'éclate surtout le génie poétique de M. Viennet.

Il a d'ailleurs encore abondamment de ces traits de naturel exquis qui ne ressortent que de son ame candide. « L'esprit, Apollon des gazettes, » confesse-t-il humblement,

. . Dira que mes vers vous ont tous fait bâiller ;  
 Que mon style est diffus , mon débit pédantesque,  
 Mon langage commun, ma tournure grotesque ;  
 Que je suis un niais, un détestable auteur.  
 J'y suis fait dès long-temps, et je les sais par cœur.  
 Mon sort est à peu près celui d'un pauvre diable  
 Que condamne au bâton un juge impitoyable :  
 Au cinquantième coup appliqué sur son dos,  
 Il ne sent déjà plus qu'on lui brise les os.  
 Mais je n'en mourrai pas ; je ne suis pas si bête.

M. Viennet est bien le seul au monde pour trouver de ces heureuses comparaisons. C'est de son propre aveu, vous l'entendez, qu'il est commun, grotesque et niais ; mais on l'a tant fouetté de ces mots-là que les écrivains ne lui font plus mal. Il ne sent plus rien. Cela lui est égal. Il n'en mourra pas ; il n'est pas si bête.

C'en serait trop déjà sur le compte de ce POÈTE ; mais M. Viennet ne se contente pas d'être, comme il dit, niais, commun, grotesque et détestable auteur ; il a la prétention aussi d'être méchant ! Il s'était efforcé un jour d'insulter M. de Chateaubriand ; voici qu'il s'efforce aujourd'hui de calomnier M. l'abbé de La Mennais. Mais M. Viennet oublie donc que ces hommes-là sont placés à telles hauteurs que toute la boue qu'il voudrait leur jeter n'atteint pas même leurs pieds et retombe seulement sur lui ; et puis les couleurs n'ont ni dard ni poison : tout leur destin est de ramper dans la fange.

Qui le croirait pourtant ? ce M. Viennet, l'auteur de ces plates injures et de tant d'épîtres, de tragédies et de romans non moins

platement injurieux pour l'art et le bon goût, ce M. Viennet, en un mot, l'inventeur du style *constitutionnel-complainte*, est le même auquel le JOURNAL DES DÉBATS, dont la critique littéraire au moins se respectait autrefois, élevait, il y a quelques jours, un piédestal en l'honneur du CHATEAU SAINT-ANGE, l'une des plus ineptes productions du digne correspondant des chiffonniers. Quelle valeur restera maintenant, je vous le demande, aux éloges du JOURNAL DES DÉBATS, même en matière poétique?

M. Joseph Bard, qui est poète aussi, et qui, pour le prouver, écrit sur ses armes : *Ex bardorum stirpe*; M. Joseph Bard, qui se prétend romantique et traite M. Viennet de *diffluent* et d'*abraca-dabrante*, vient de publier LA TOUR DE LA BELLE ALLEMANDE, tradition lyonnaise, non moins curieuse que le CHATEAU SAINT-ANGE.

M. Joseph Bard, dans son introduction, nous prie d'abord d'oublier qu'il y a quelque part une jeune personne qu'on ne peut pas exprimer, M<sup>lle</sup> Taglioni. « Mais oubliez encore, nous dit-il, qu'il est une ville en France où l'on vit de délicieuses frivolités, d'émotions de bonne compagnie, de modes, de promenades en tilbury, d'élégantes causeries, de tête-à-tête avec une jolie femme, et de confortables diners dans les salons de Hardy. » Cette chute, monsieur Joseph Bard, ne répond guère à la délicatesse que promettait le commencement de votre pensée. Le beau mérite qu'il y a à vivre d'émotions et de causeries, si l'on a d'abord diné confortablement chez Hardy!

Mais venons à notre tradition.

Il advint, — ce sera M. Joseph Bard lui-même qui me fournira tout le style de mon analyse, — il advint donc qu'un Français, originaire de Lyon, qui avait fait fortune en Allemagne, reparut sur sa terre *maternelle*, et y acheta un manoir féodal, pourvu d'une vieille tour. Le hasard lui procura alors la connaissance d'une jeune fille née dans les bas étages de la société, mais belle à ravir. Malgré son extraction infime, la jeune fille avait l'âme élevée, le cœur harmonieux et les sensations vives et mobiles. Le Français ne put résister aux charmes de la douce Germaine, et jura de l'épouser. Or, comme l'observe très-judicieusement M. Joseph Bard, un riche seigneur qui demande la main d'une vierge pauvre, et n'ayant pour tout bien que deux yeux bleus encadrés dans des paupières flexibles, et quelques fleurs sur le visage, manque rarement de l'obtenir, à moins qu'il ne soit enduit d'ul-

cères ou cul-de-jatte. Quand M. Joseph Bard nous dit que la douce Germaine avait quelques fleurs sur le visage, son expression est bien parcimonieuse, car plus loin, faisant d'elle un portrait complet, il nous apprend que toutes les églantines du bosquet étaient sur ses joues, tous les lis de la vallée sur ses lèvres, et toutes les corolles épanouies par la rosée matinale dans son sourire.

Bref! le seigneur épouse cette beauté au teint si merveilleusement fleuri. Mais, continue M. Joseph Bard, elle était d'un naturel aimant, la belle Allemande! Elle avait une de ces ames qui veulent se donner à une autre ame, et la saturer de sa propre essence! Ses sensations étaient impérieuses et demandaient à s'é mousser dans celles d'un ami; c'était là une dangereuse femme! Bientôt les délassemens de l'esplanade lui furent monotones. Elle se mit à rêver et soupirer. Et, s'écrie ici l'auteur, quand une femme de vingt ans soupire, elle est bien près d'aimer autre chose qu'un mari!

Enfin, poursuit M. Joseph Bard, le besoin de distractions et de plaisirs était devenu immense en Béatrix, quand elle crut avoir rencontré dans un jeune ami de son époux, qui venait fréquemment s'asseoir à sa table, le cœur ardent sur lequel elle mourait d'envie de greffer le sien.

La douce Germaine ne mourut pas de cette envie. Au contraire, elle greffa effectivement son cœur sur celui du jeune ami de son mari.

Mais dès que le châtelain se fut aperçu du tendre intérêt qui existait entre sa femme et son ami, dès qu'il eut vu que l'un et l'autre prenaient un si vif plaisir à se rapprocher, la jalousie troubla sa raison,—il éloigna au plus vite le commensal de sa table et de son logis.

Et vous estimez, monsieur Joseph Bard, que sa raison était troublée parce qu'il congédia en pareil cas son commensal! Selon moi, le châtelain fit là preuve d'un grand sens. Qu'eussiez-vous donc fait vous-même si vous vous fussiez trouvé en sa place?

Quoi qu'il en soit, ces soins jaloux furent inutiles; un jour, — je ne retranche pas un mot de la description que M. Joseph nous donne de cette scène;—un jour,—c'était au soleil couchant, le châtelain promenait ses regards inquiets dans le bois qui ombrageait le manoir. Qu'entrevoit-il sous la feuille mollement bercée par le zéphyr?... Son ancien ami penché sur le sein de Béatrix et enchaîné dans ses bras....

En conscience, il n'y avait qu'un poète descriptif comme M. Joseph Bard qui fût capable de constater qu'en cette circonstance le châtelain observa que la feuille était balancée mollement par le zéphyr.

Le vindicatif seigneur ne s'en tint pas là toutefois. Il intéressa l'autorité à sa cause, et fit enfermer le beau jeune homme dans la noire forteresse de Pierre-Scise. Quant à sa femme, il la confina dans la haute tour du manoir. Or, voici ce qui arriva de cette double réclusion.

Un jour, —cette fois ce ne fut pas par un soleil couchant, ce fut par un beau soleil de juin, Béatrix était pendue aux créneaux de sa tour, lorsqu'elle crut voir un prisonnier pendu comme elle à une fenêtre du château de Pierre-Scise.

Mes belles et douces lectrices, c'est ainsi que M. Joseph Bard nomme courtoisement les siennes, et je m'empare sans façon de cette galanterie, —je vous vois quelque peu surprises par ce brusque dénouement ! Ah ! les voilà pendus tous les deux, vous dites-vous ; mais comment Béatrix, si elle est pendue, peut-elle voir un autre pendu ? C'est là justement que vous attendait M. Joseph Bard. C'est là qu'il a placé le grand ressort de sa péricépité ! Nos deux amans n'étaient pas absolument pendus, ils n'étaient que suspendus. Le jeune ami se précipite dans la Saône afin de monter rejoindre la douce Germaine au sommet de sa tour ; mais les gardes de la forteresse l'ont aperçu et déchargent sur lui plusieurs coups d'arquebuse. Le beau jeune homme n'a sauté que pour mieux tomber.

Il est atteint, dit, en terminant, M. Joseph Bard. Béatrix, au lieu d'un amant qui nage, n'aperçoit plus qu'un amant qui se noie. D'abord elle sanglota, d'abord ses gémissemens parcoururent les échos d'alentour ; mais sa douleur était trop poignante pour que la vie fût compatible avec elle ; ce qui insinue délicatement qu'elle mourut. D'ailleurs M. Joseph Bard n'a pas osé risquer le mot. Le dénouement était déjà bien assez déchirant comme cela.

En résumé, mes belles et douces lectrices, par un jour de pluie ou de brouillard, si vous étiez jamais atteintes de quelque violent accès de spleen, je ne saurais vous recommander de meilleur remède qu'une lecture complète de LA TOUR DE LA BELLE ALLEMANDE, de M. Joseph Bard, ou de l'ÉPÎTE XXXIX de M. Viennet.

Maintenant, pour finir, la REVUE se doit de répondre, une fois

pour toutes, à certaines attaques jalouses et intéressées dont elle a récemment été l'objet. Il y a tel journal qui prétend s'être inféodé la mode et les salons. A l'entendre, lui seul est de bon ton, de bon goût et de bonne compagnie. Nul, si ce n'est lui, ne saurait être admis dans le monde élégant, ni en causer convenablement. Comme nous pensons tout le contraire, l'on suppose bien que les bienveillans conseils de ce journal ne nous détourneront nullement des voies d'amélioration où nous sommes entrés. Nous continuerons donc de parler monde et toilette sans abus, mais quand il nous plaira et comme il nous plaira. Nos souscripteurs ne s'en plaindront pas, nous nous l'imaginons.

En ce qui concerne les insinuations peu adroites et peu honnêtes d'une certaine petite feuille contre une partie de notre rédaction, nous dirons seulement à la petite feuille qu'elle a bien mal atteint le but qu'elle s'en promettait peut-être. Cette petite feuille méconnaît d'ailleurs, ce nous semble, tout-à-fait son rôle. Elle peut être fort bonne et fort utile si elle indique exactement ( ce que nous ignorons ) au public des parterres de nos théâtres les noms des acteurs et des actrices ; mais ce n'est pas une raison pour qu'il faille chercher uniquement dans ses colonnes des modèles de style, de critique et de convenance.

— Sous le titre de *TOURISTE*, M. le baron de Mortemart-Boissé vient de publier un élégant volume où les souvenirs de guerre, d'amour, de voyages, sont vivement esquissés avec l'aisance d'un homme du monde et avec l'agrément d'un homme d'esprit. Une préface de M. Eugène Sue nous introduit dans ce monde d'aventures militaires et sentimentales, où l'on est tout d'abord familier. La campagne de 1809 et les mémorables combats de cette époque y sont racontés avec feu et nous saisissent comme toujours ; des émotions d'artiste et d'amant s'entremêlent à celles du soldat, et l'on sort de cette lecture en sentant tourbillonner autour de soi ses propres rêves de gloire, ses propres souvenirs de jeunesse.

— M. Masse, auteur de divers ouvrages consciencieux, où la connaissance approfondie de l'histoire se fait remarquer sous la forme quelquefois un peu pénible du roman, vient de donner dans *LE SIÈGE DE TOULON* une peinture bien exacte et intéressante de la

situation des provinces du Midi durant les six derniers mois de l'année 1793. Les divers mouvemens d'action et de réaction qui se succédèrent si rapidement en ces jours orageux, et qu'altéraient de plus en plus, à mesure que l'on s'éloignait du centre, les intérêts ou les préjugés des localités, ces mouvemens si difficiles à démêler de loin, sont ici étudiés et décrits en détail, particulièrement dans la petite ville de la Ciotat, entre Marseille et Toulon. On sent que l'auteur a raconté des spectacles dont il avait été témoin dans son enfance. Le caractère de M. Brého, vieillard patriote et observateur un peu chagrin, mais si sage, est d'une grande vérité, et souvent la justesse du bonhomme va jusqu'à la profondeur. La silhouette du jeune commandant d'artillerie Bonaparte est bien posée et n'absorbe pas trop le reste. Les conversations parfois sont un peu longues, et auraient pu être allégées de certains récits; mais, en somme, LE SIÈGE DE TOULON nous semble un livre instructif, intéressant, et l'écrivain sensé et le bon citoyen s'y montrent toujours. — Delonchamps, rue Hautefeuille, n° 30.

— 15 JUILLET. —

Rien ne s'est encore décidé durant la semaine dernière, quant à la nomination définitive d'un nouveau gouverneur d'Alger. Mais, quoi qu'en aient pu dire quelques journaux, il est bien difficile qu'on en revienne à l'idée d'un gouvernement militaire, après avoir écarté le général Guillemillot, avec lequel on s'était conditionnellement engagé, et le débat n'est guère toujours qu'entre le duc de Bassano et le duc Decazes. C'est d'ailleurs le dernier qui, en dépit de tout le mauvais vouloir du président du conseil, a conservé les meilleures chances. Les ministres doctrinaires l'épaulent au moins de toutes leurs forces. M. le duc Decazes est le général sous les drapeaux duquel ils ont commencé à servir. Il y aurait de leur part de l'ingratitude à ne point le pousser à ce poste, dont les énormes revenus lui seraient si nécessaires pour réparer les ruines de sa fortune, que de malheureuses entreprises industrielles ont récemment engloutie presque tout entière.

Le mouvement qui se prépare aux affaires étrangères, pour être différé, n'en sera que plus complet. Ce n'est plus seulement à quelques légations qu'on se propose de toucher; mais on songe sé-

rieusement à remanier le personnel de la plupart des grandes ambassades.

Bien entendu qu'il ne s'agit nullement, comme on l'avait à tort prétendu, de déplacer M. de Talleyrand, qui restera immuable à Londres, du moins tant qu'il lui plaira.

Il est douteux que M. de Rayneval soit maintenu à Madrid après la réunion des cortès. Doué comme il est d'une merveilleuse souplesse, et habile surtout à louvoyer par des temps incertains, cet ambassadeur a pu être bon tant qu'il ne s'est agi dans la Péninsule que de naviguer sur la mer encore tenable des révolutions ministérielles; mais il ne serait plus homme à lutter contre les vagues menaçantes des représentations nationales qu'on voit venir.

M. de Saint-Aulaire, ambassadeur tout littéraire, fatigué qu'il est de son séjour à Vienne, qui se fait, ainsi que les autres cours du Nord, peu aimable pour nos représentans, demande instamment qu'on le renvoie à Rome, dont ses inspirations historiques s'accommodaient beaucoup mieux.

Le général Sébastiani daignera-t-il aller à Naples? Cela dépend. Si le mariage de famille se décidait, son excellence se déciderait elle-même! Sinon, non. C'est qu'en cas de mariage, l'ambassade serait brillante et magnifique. Elle serait presque digne qu'un homme de l'importance et de la qualité du général Sébastiani se résignât à s'en charger. Outre les croix, les rubans et les dignités de toute sorte que l'heureux plénipotentiaire y recueillerait à pleines mains, il y serait aussi honoré de certains présens diplomatiques qui, pour se réduire, selon l'usage, en quelques dizaines de milliers d'écus, ne seraient point pourtant à mépriser.

Il a vaguement été aussi question du rappel de l'amiral Roussin. Voici pourquoi: Nos ambassadeurs près de la Porte ont généralement la manie de n'en faire qu'à leur tête. Comme la plupart de ses prédécesseurs, l'amiral Roussin s'avise, dit-on, de prendre trop souvent conseil de lui-même, et de répondre avec une certaine irrévérence aux dépêches qu'on lui expédie de Paris — lorsqu'il lui plaît de répondre toutefois. Vous concevez que ces façons d'agir ne sont pas pour satisfaire M. de Rigny, ni le roi. Or, n'ignorant rien de ces mécontentemens, le maréchal Soult, en digne président du conseil, et en bon père qu'il est, devait naturellement veiller à ce que nos intérêts en Orient ne fussent point compromis faute d'ambassadeur. Aussi l'autre jour, dans un de ces beaux

momens qu'on lui connaît, avec un mouvement d'éloquente naïveté pareil à celui qu'il eut à la chambre, lors de la célèbre discussion sur les traitemens des maréchaux, parlant à sa majesté de son dévouement et de celui de sa famille : « Sire ! s'écria-t-il, pour vous servir, mon fils, le marquis de Dalmatie, irait, — le maréchal allait dire jusqu'au bout du monde ! — Il lui sembla que c'était aller un peu loin ; il s'arrêta donc, puis continuant : « Le marquis de Dalmatie, reprit-il, sire, pour vous servir, irait jusqu'à Constantinople ! »

C'est qu'en effet le marquis de Dalmatie est bien homme à aller partout où il y aura pour lui une ambassade. Son zèle diplomatique est à toute épreuve. Il irait à Naples si le général Sébastiani le voulait bien. Il irait à Constantinople, quand même l'amiral Rousin ne le voudrait pas !

La fête donnée par M. Pozzo di Borgo, à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de son souverain, n'a été qu'un dîner d'hommes fort triste. Tous nos ministres, qui s'y trouvaient, n'y avaient été, on le pense bien, invités que par cette nécessité de bienséance qui les avait fait admettre, il y a quelques semaines, au dîner de M. le duc d'Orléans. Cette fête n'offrait, au surplus ainsi qu'un contraste plus frappant avec celle qui a eu lieu le 2 de ce mois, à Londres, chez le duc de Wellington, et où, parmi treize cents conviés, mille appartenaient à la haute aristocratie.

Toute la famille royale est actuellement en promenade ; M. le duc d'Orléans n'était pas même attendu au dernier vendredi dansant de M<sup>me</sup> l'ambassadrice d'Angleterre. Nos ministres ne sont plus au complet ; l'un d'eux est déjà parti ; d'autres vont, dit-on, le suivre. Mais, en vérité, cette désertion devient alarmante. Le faubourg Saint-Germain s'était d'abord retiré en masse. Voici maintenant tout le gouvernement qui nous abandonne. Si cela continue, il n'y aura bientôt plus personne à Paris que le peuple.

La nouveauté que nous a donné le Théâtre-Français n'a paru ni bien neuve ni bien attachante. LES DERNIÈRES SCÈNES DE LA FRONDE avaient failli déjà se jouer, il y a deux ans, sous le titre de MADAME DE LONGUEVILLE ; mais l'attentat du Pont-Royal, auquel on avait prétendu qu'elles étaient une allusion, en avait fait ajourner la représentation, au grand déplaisir de l'auteur, qui avait prétendu, de son côté, que l'attentat du Pont-Royal n'était qu'une allusion au sujet de sa pièce.

Quoi qu'il en soit, M<sup>me</sup> de Longueville, pour attendre si long-temps, et changer de titre, n'a gagné ni en intérêt ni en fortune.

Nous sommes passablement las des scènes historiques au théâtre; est-ce pourtant au moins un feuillet habilement découpé de notre histoire que l'ouvrage de M. Maillan? Nullement. Mais de trop justes critiques lui ont déjà prouvé qu'il n'avait rien compris de la Fronde pour que nous prenions la même peine. Qu'est-ce donc que cette pièce? Est-ce un drame? Pas davantage. Il n'y a pas là ombre de drame. La seule figure qui saillisse un peu de ce tableau maussade et décoloré, c'est Raguenet, grâce au jeu énergique et accentué de Beauvallet. D'ailleurs ce Raguenet est le même personnage que depuis quatre ans le bétail des imitateurs nous met à tout drame. C'est un de ces hommes pâles qui ne nous excèdent pas moins que la femme aux pas de laquelle ils s'attachent impitoyablement. C'est le SOLITAIRE, qui voit tout, entend tout, sait tout et entre par toutes les portes; c'est le DIDIER de M. Victor Hugo, moins son ame et sa poésie; c'est l'ANTONY de M. Alexandre Dumas, moins sa vigueur et son acharnement. Bref, c'est tout, et ce n'est rien.

LES DERNIÈRES SCÈNES DE LA FRONDE, convenablement assaisonnées de couplets, eussent eu cependant leur chance de succès au Vaudeville, où les hommes pâles jouissent encore d'une certaine faveur. Aussi pourquoi M. Maillan, qui eût été là sur son terrain, n'a-t-il point fait de son drame un vaudeville historique?

L'Opéra-Comique, dont l'activité ne se relâche point, vient d'ajouter à son répertoire L'ANGELUS, petite pièce qui réunit en un seul acte tous les mérites poétiques du PRÉ AUX CLERCS. Vous y avez un châtelain et une châtelaine, un troubadour et une belle cousine, plus un chapelain, le personnel complet d'un fabliau. Le châtelain aime passionnément courir le cerf; mais, non moins jaloux que grand chasseur, avant de se mettre en campagne, il charge prudemment le chapelain de surveiller la châtelaine et de sonner l'Angelus à coups redoublés au cas où il y aurait péril en la demeure. Or, à peine le châtelain a-t-il tourné les talons qu'arrive, pour chasser aussi sur ses terres, un certain comte déguisé en troubadour, qui ne veut rien moins que s'emparer à la fois des deux cœurs de la châtelaine et de la belle cousine; mais le chapelain, qui fait bonne garde, sonne l'Angelus à point. Le baron, laissant là le cerf, accourt lui-même, furieux et prenant le trou-

badour en flagrant amour , le marie par force avec la belle cousine.

Je ne doute point que l'auteur de L'ANGELUS, M. Ader, homme d'esprit qu'il est, n'ait voulu parodier, dans cet opéra-comique, tous les opéras-comiques à châtelaines et à troubadours de ses devanciers. On ne saurait au moins demander à son poème plus de candeur et de naïveté. Les niaiseries de M. Planard lui-même ont à peine autant de grâce et de fraîcheur.

D'ailleurs la musique de ce nouvel opéra est fine, gracieuse et savante ; elle fait honneur à M. Casimir Gide et ne dément aucune des espérances qu'avaient données ses airs de danse et son galop de LA TENTATION. Montée comme elle est, avec soin et avec goût, encadrée dans une jolie décoration gothique, et soutenue surtout par sa partition, cette pièce, venant en aide à LESTOCQ, permettra d'attendre sans trop d'impatience la traduction du BARBIER DE SÉVILLE de Rossini.

MARIE TUDOR et LUCRÈCE BORGIA, les deux derniers drames de M. Victor Hugo, ont été repris pendant la semaine à la Porte-Saint-Martin ; mais trop de représentations encore récentes en avaient épuisé le succès, pour que, par ce temps d'excessive chaleur, il leur fût possible d'attirer la même affluence que dans leur nouveauté. Beaucoup de leurs admirateurs ont voulu cependant revoir ces deux ouvrages, autour desquels se sont livrés tant de combats, et c'est dire assez qu'ils ne se sont nullement joués dans le désert.

On se demande vraiment avec effroi ce qu'il faudra à nos poètes à venir de bonheur ou de malheurs inouïs, de chances extraordinaires, pour intéresser à leurs débuts l'attention publique, quand déjà de nos jours la littérature, qui s'encombre encore à chaque instant davantage, ne jette plus au milieu des bruits du siècle de nom nouveau dont le retentissement se prolonge au-delà d'une matinée.

Ainsi quel livre en ce moment pouvait se promettre d'exciter au moins la curiosité, si ce n'est celui de M. Hippolyte Raynal, ce pauvre jeune poète, que sa faute et sa condamnation firent presque célèbre, il y a quatre ans, durant son procès. Dans ce livre, qu'il intitule MALHEUR ET POÉSIE il se confesse à nous sans réticence; il ne vous cache rien de son erreur, mais il en recherche ingénument les circonstances atténuantes ; il plaide avec franchise sa défense ; il va plus loin, il accuse la société à son tour ! Il l'interroge ! Il veut savoir si elle aussi n'a pas été coupable envers lui.

Ce n'est plus cette fois un rêveur désintéressé qui s'en prend à la loi et la discute philosophiquement, c'est la victime de la loi, c'est le condamné lui-même qui lève vers nous ses mains, où les fers ont laissé leur empreinte, et nous crie : « Voici ce qu'était mon crime, et voici comment m'ont puni vos juges ! » Ce plaidoyer n'était-il pas bien digne qu'on s'en occupât ? Mais qui s'inquiète des malheurs et de la poésie d'Hippolyte Raynal ? « MALHEUR ET POÉSIE, se dit-on dédaigneusement, ah ! ce sont des vers, » et voilà qu'on laisse cette œuvre singulière s'enfouir sous le monceau de ces fades recueils poétiques qui se produisent chaque matin pour mourir le soir en la compagnie des romans historiques de la veille.

Il n'était pourtant ni poète vulgaire ni méchant homme celui qui, nous contant sa vie et nous parlant de son enfance, nous dit, à propos d'une maladie dont il faillit mourir à dix ans : « C'eût été finir à point. Lorsque la fièvre chaude me prit, je pouvais avoir dix ans. Je n'avais fait de mal à personne. Mon ciel se couvrait : la tombe m'eût mis à couvert des affreuses tempêtes qui m'assaillirent plus tard ; » et qui plus loin, jetant un long regard en arrière vers les lieux où s'écoulaient innocentes et pures ses premières années, s'écrie tristement : « En revoyant l'empreinte de mes petits pieds nus, je ne puis m'empêcher de m'attendrir en songeant que ce n'était point au mal qu'ils allaient, et que c'est là qu'ils ont été contraints d'arriver. »

Certes, l'âme qui a gardé de si bonnes larmes après tant d'épreuves amères, n'était point née mauvaise, et il y a bien de la vraie poésie dans l'expression de ces touchans souvenirs. Certes, celui dont la vie a été si dure et semée de tant de pièges, celui que ses parens ont abandonné à lui-même tout enfant, et qui n'a fini par succomber que poussé par la faim et le désespoir, certes celui-là a bien eu le droit de s'écrier encore après sa chute :

« Oh ! la loi dont se targuent si fièrement ceux qui sont à même de l'é luder ou de ne la jamais enfreindre, la loi si savamment industrielle à découvrir le crime commis, ne serait-elle pas bien aussi de prémunir contre les causes qui le font commettre ? Elle surprend le secret, à la bouche, aux yeux, aux gestes d'un coupable. Que n'agit-elle de façon à n'avoir point à surprendre de pareils secrets ? Mais non. Elle attend le crime, la loi, et ne le prévient pas. Elle ne daigne point porter ses investigations jusque

dans l'estomac vide où le tourment l'élabore. Qu'une fièvre d'inanition pousse au cerveau d'un misérable des miasmes irritans ; que ce misérable arrache de son front en délire une idée-poignard et la fasse briller aux yeux de la loi en lui criant : Pitié ! il la trouvera impassible tant qu'elle n'aura point vu de sang près de la lame. Elle ne protège point la vertu mourante, la loi ; mais elle la fouille du glaive quand la nécessité l'a jetée morte devant son piédestal. »

Vraiment cette page se peut lire après les pages de ce volume où M. Victor Hugo plaide une cause pareille si éloquemment ; et ce n'est pas là, selon nous, un médiocre éloge que nous faisons de M. Hippolyte Raynal. C'est que l'intérêt du fond n'est pas seulement ce que nous recommandons de son livre, nous en louons aussi sincèrement le style, vigoureux et imagé, qui ne pêche guère que par un peu de prétention et l'abus de la force.

Bien qu'il faille reconnaître aussi un talent réel dans les vers de M. Hippolyte Raynal, nous leur préférons cependant sa prose. Il s'en est fait un instrument plus docile et qui traduit mieux toute sa pensée.

— 20 JUILLET. —

On se rappelle, — le fait n'est pas de longue date, — comment M. Thiers devint héroïque et cavalier durant les journées d'avril, grâce au valeureux général Bugeaud qui le mena au feu bon gré mal gré. Or, le même cheval que Son Excellence eut, peu s'en fallut alors, tué sous elle, a failli avoir, à son tour, M. Thiers tué sous lui ces jours derniers.

M. Thiers s'était, en effet, laissé tomber assez lourdement de sa monture au bois de Boulogne ; mais il a été heureusement relevé par un ancien piqueur de Charles X, qui, en lui tendant généreusement la main, ne savait pas sans doute venir au secours du plus grand ministre de Louis-Philippe.

M. Thiers fut saigné tout d'abord, et son état ne donne plus maintenant la moindre inquiétude, mais on avait craint chez lui quelques momens une lésion du cerveau. C'est que le lendemain de sa chute il avait mandé M. Edmond Blanc, le secrétaire général, et l'avait gravement chargé de lui procurer toutes les gazelles qui sont récemment arrivées d'Alger au Jardin des Plantes. M. Thiers

voulait absolument des gazelles pour se distraire pendant sa convalescence. M. Edmond Blanc fit de son mieux ; mais en dépit de toute sa bonne volonté , le meilleur secrétaire général du monde ne peut donner que les gazelles qu'il a. Force donc fut à M. le ministre de l'intérieur de se contenter des trois gazelles qu'il y avait au Jardin des Plantes , et qu'on lui confia sur un récépissé fourni à M. Geoffroy de Saint-Hilaire. M. Thiers se promena pastoralement une matinée entière dans son jardin en la compagnie de ces élégans animaux , les caressant , leur faisant manger des feuilles et des fleurs , courant avec eux et leur donnant la chasse. L'apercevant dans cet exercice de l'une des croisées de l'hôtel du ministère, et trompé par la taille du *jeune* ministre , un étranger s'écria , assure-t-on , — « Voyez donc ce joli enfant qui joue là-bas avec des gazelles ! »

Mais M. Thiers ne se contente pas toujours de ces innocens plaisirs. Ainsi il vient de lui prendre également fantaisie de se faire amener la liberté des théâtres , moins douce et moins gracieuse , il est vrai , que les gazelles , afin de l'appivoiser et de la museler.

C'est M. Cavé , le chef de la division des beaux-arts de M. Thiers , qui a eu mission d'avertir officieusement les auteurs de ce rétablissement de la censure dramatique. La circulaire qui décrète ce petit coup d'état littéraire a dû coûter beaucoup au cœur et à la plume de M. Cavé ; car ce même M. Cavé écrivait sous la restauration des moitiés de quasi-drames , d'un libéralisme fort immodéré , et dans LE GLOBE, sur les théâtres secondaires, de petits articles de critique qui tonnaient de toutes leurs petites forces contre toutes les censures passées, présentes et à venir. Mais M. Cavé aura retranché sa conscience derrière celle de son patron ; il se sera autorisé de l'exemple de M. Thiers , qui prêcha bien lui-même aussi en son temps dans LE CONSTITUTIONNEL , dans le COURRIER FRANÇAIS et dans le NATIONAL l'extrême indépendance de la presse et du théâtre.

M. Thiers , au fait , a bien raison de ne vouloir plus se souvenir de ses antécédens de journalisme. Il est grand seigneur à présent ! il a enfoncé son chapeau et il est remonté sur le cheval qui l'avait jeté par terre. Il est même excellent mari , assure-t-on , afin d'être au moins docile à l'avis de Béranger , qui , lorsqu'il reçut la lettre de faire part du mariage de son excellence , lui répondit en lui conseillant d'être plus fidèle à sa femme qu'à la liberté.

Quoi qu'il en soit , le jugement du tribunal de commerce qui ,

donnant gain de cause à M. Alexandre Dumas contre le ministre de l'intérieur, fait main levée de l'opposition formée par ce dernier, à la représentation d'ANTOXY au Théâtre-Français, et condamne M. Jouslin de la Salle et M. Thiers solidairement au paiement de 10,000 francs de dommages et intérêts envers l'auteur lésé, vient de tomber bien malencontreusement au milieu de cette nouvelle restauration de la censure dramatique. M. Thiers a interjeté appel de cette décision inattendue des premiers juges. Que va décider maintenant la Cour royale? Rendra-t-elle un arrêt ou un service? Qui sait cela si ce n'est M. le premier président Séguier? Nous au moins, nous surveillerons attentivement les débats de cette cause où sont engagés si avant tous les intérêts de la liberté littéraire.

Une grande révolution s'est opérée dans le gouvernement de l'Opéra. M. Véron vient d'adjoindre décidément M. Duponchel à sa direction. Certes, M. Véron ne pouvait se choisir un coadjuteur plus méritant. M. Duponchel n'est point un metteur en scène vulgaire. Antiquaire consciencieux et distingué, il a élevé le costume à la dignité d'art, et c'est lui qui le premier a su apporter le goût et l'érudition dans les merveilles et les magnificences de l'Opéra.

Mercredi dernier ce théâtre a donné une représentation de GUSTAVE, qui a été solennelle pour ses habitués. Le bal masqué du cinquième acte avait été complètement rafraîchi et recomposé. Les Folies étaient habillées de neuf, et Mlle Noblet et Mme Alexis avaient repris le commandement de leur léger bataillon. Il y avait en outre tout un escadron nouveau de gentils hussards blancs et bleus, tous danseuses de première ligne, ayant pour officiers Mlles Varin, Vagon, Pauline Leroux et Duvernay. Puis un pas styrien fort original a été dansé avec beaucoup de verve par M. et Mme Taglioni. Enfin un sapeurgrotesque, haut de deux pieds et large de quatre, avait été construit pour faire le pendant du célèbre *Turc-Coupole* que vous connaissez. Aussi avec l'addition d'un pareil contingent militaire le brillant galop qui termine le bal a-t-il déroulé ses chaînes, plus fougueux, plus diapré, plus éblouissant que jamais.

Mais d'autres surprises nous sont préparées encore par les soins de MM. Véron et Duponchel.

Le mois prochain nous aurons LA TEMPÊTE, ballet fantastique dont les décorations et les costumes vont nous réaliser tout entier, dit-on, le rêve poétique et merveilleux de Shakspeare. Mlle Fanny

Esler sera la Miranda de cette féerie; M. Véron s'est procuré exprès à Londres cette belle et diaphane personne, afin de nous traduire plus fidèlement la fantaisie du grand poète anglais.

Après LA TEMPÊTE viendra LA JUIVE, de MM. Scribe et Léon-Halévy. Et réjouissez-vous d'avance, vous qui aimez et sentez le chant et le jeu de l'ame; cette juive sera M<sup>lle</sup> Falcon, cette jeune fille si belle, si énergique, si puissante, dont le talent a surgi dès ses débuts adulte et complet.

M<sup>me</sup> Damoreau reparaitra en outre, escortée de Nourrit et de Levasseur, dans cet ouvrage, dont la mise en scène doit, dit-on, surpasser même les perfections de celle de ROBERT-LE-DIABLE.

Voilà bien certes à l'Opéra l'espérance d'une abondante récolte pour cet été, et d'une riche vendange pour l'automne prochain.

Une nouvelle comédie en deux actes, intitulée : HEUREUSE COMME UNE PRINCESSE, a été accueillie avec quelque faveur, jeudi dernier, au Théâtre-Français.

Voici, je crois, le fond léger de cette légère comédie :

La duchesse de Bourgogne a bonne envie d'aimer et d'être aimée; mais elle est entourée de courtisans, soupirans intéressés, qui n'adorent en elle que sa grandeur et ce que leur ambition lui croit d'influence et de pouvoir. Toutefois, sous le prétexte d'une partie de chasse, la duchesse donne un rendez-vous à la Maison-Blanche, dans la forêt de Fontainebleau, à un certain Nangis qu'elle a distingué; mais voilà que, grâce aux soins jaloux d'un rival mystérieux, toute la cour, convoquée à la Maison-Blanche, accourt y troubler le tête-à-tête des deux amans. Pauvre duchesse de Bourgogne! elle a bien du malheur vraiment! A quoi sert donc, bon Dieu! d'être si grande, si l'on ne peut même pas se compromettre tranquillement? Ah! le monde ne sait pas quel est ce bonheur qu'il envie aux princesses!

Le titre de l'ouvrage de MM. Ancelot et Anatole Laborie est, on le voit, à peu de chose près, justifié. Il ne promettait pas beaucoup plus qu'un proverbe, et HEUREUSE COMME UNE PRINCESSE n'est guère qu'un proverbe-vaudeville. A peine les couplets manquent-ils même à celui-ci. Les personnages y ont chacun, à chaque moment, leur refrain sur le bout des lèvres. Ils se meurent de l'envie de le chanter, mais ils n'osent; ils sont rue de Richelieu, et, rue de Richelieu, le *décorum* ne permet point

que l'on chante. Ils se réduisent donc à mettre leurs pointes et leurs marivaudages en prose.

Le Théâtre-Français, sinon son public, paraît depuis quelques mois s'être épris singulièrement du vaudeville. Au moins, et c'est ce que n'avaient point fait les dernières pièces de cette qualité qu'il nous a données, HEUREUSE COMME UNE PRINCESSE offre-t-il des scènes délicatement touchées et filées avec esprit. Mais comment M. Ancelot, qui, dans son bon temps classique, avant de soumissionner l'entreprise du drame de la rue de Chartres, ne procédait rue de Richelieu que par cinq actes bien comptés, bien pesés et bien mesurés, après sa longue absence du Théâtre Français, a-t-il choisi justement une si frêle comédie pour y faire sa rentrée ?

On se rappelle, peut-être que, dans les premiers jours du mois d'août 1833, les journaux rendirent compte du double suicide de Claire Demar et de Perret Dessessarts, victimes l'un et l'autre de leur conversion fanatique aux doctrines saint-simoniennes.

Claire Demar avait laissé en mourant divers manuscrits qui furent déposés entre les mains du père Enfantin, et remis, suivant l'ordre de ce dernier, par le père Michel, à la mère Suzanne, directrice de LA TRIBUNE DES FEMMES. Ce sont ces ouvrages posthumes, ayant pour titres MA LOI D'AVENIR et APPEL D'UNE FEMME AU PEUPLE, que la mère Suzanne livre aujourd'hui à la publicité.

Une préface de la mère Suzanne nous avertit d'abord que Claire Demar a rejeté en arrière le voile de la pudeur, et nous a montré la vérité toute nue, dépouillée de sa dernière gaze. La mère Suzanne elle-même, en ce qui la touche, n'en fait pas plus de façons. Elle a jeté aussi sa robe aux orties et son bonnet par-dessus les toits. Elle assume héroïquement sur sa tête toute la responsabilité de la parole neuve et hardie de Claire Demar. Ce n'est pas là faire preuve d'un médiocre courage, je vous assure.

On pense bien que nous serons plus réservés, et que nous ne montrerons pas tout ce que la mère Suzanne nous fait voir. Nous ne sommes pas si braves.

Les détails biographiques que sa préface nous fournit sur Claire Demar expliquent assez bien comment les théories de cette dernière lui étaient venues. Elle avait, dit la mère Suzanne, fouillé profondément par sa vie pratique dans la fange du vieux monde. Ainsi, revenue à des sentimens sociaux, elle pouvait parler. Elle avait, pour se faire écouter, l'autorité de l'expérience... Voilà pour-

quoi l'activité de son ame se porta tout entière sur la transformation de la morale.

Avant d'essayer cette transformation de la morale, Claire Demar (la précaution était adroite et conséquente) avait essayé préalablement de transformer notre législation. Ce qui l'y révoltait surtout, c'est que nous eussions écrit dans le Code civil que *la femme doit obéissance et fidélité à son mari*.

« Nous marie-t-on, s'écrie-t-elle, on nous applique l'article du Code civil. Mais est-ce que nous avons assisté à sa rédaction? Le Code est-il bien dans nos goûts et dans notre nature? »

Ce fut cette sainte indignation contre le Code civil qui poussa Claire Demar à demander au peuple une révision générale de toutes nos institutions. Claire Demar a fait plus à elle seule que n'avait osé l'assemblée constituante, qui s'était bornée à déclarer les droits de l'homme. Elle a proclamé la déclaration des droits de la femme.

Je voudrais vous donner tout le préambule de cette déclaration, où Claire Demar prouve irrésistiblement que c'est aux femmes à crever le papier brouillard derrière lequel apparaît notre fantasmagorie parlementaire, et que le temps est venu de vanner et de revanner toutes vos vieilles lois, et de lessiver et étendre les nouvelles sous le vestibule de la chambre des députés.

Avez-vous pensé, dit-elle, législateurs et hommes d'état, que, pour faire la guerre, vous nous enleveriez toujours nos amans, et que nous nous contenterions, comme par le passé, de vous faire des cocardes et de la charpie? Si vous avez pensé cela, vous vous êtes trompés.

En conséquence, d'après la nouvelle charte qui nous est octroyée par Claire Demar sous la responsabilité de la mère Suzanne, 1° la guerre est demeurée supprimée; 2° toutes les femmes seront égales devant la loi; 3° il y aura deux chambres de femmes, une chambre de *députées* et une chambre de *pairesses*; 4° (et ceci n'est qu'une disposition transitoire) dès leur première session, les femmes pairesses et députées s'occuperont avant tout d'une loi d'élection nouvelle.

Ayant ainsi transformé, comme elle dit, notre législation, Claire Demar passe à la transformation de la morale, et propose un acte additionnel à ses constitutions de la femme, au moyen duquel le mariage serait aboli purement et simplement, comme la guerre, ce

qui éviterait à toutes les chambres à venir, d'hommes ou de femmes, l'embarras de la discussion d'une loi de divorce.

Ici je m'arrête, car il n'y a plus réellement moyen de suivre Claire Demar, qui a bien effectivement rejeté, comme elle nous en avait prévenus, aussi en arrière que possible, le voile de la pudeur, et qui, sur le seuil de ses dernières révélations, nous déclare encore ingénument que la parole de la femme *vengeresse-rédempteur* sera une parole *souverainement révoltante*.

Ce n'est pas ainsi que se vengent et rachètent leur sexe, Dieu merci, les femmes du dernier ouvrage de M. Ernest Desprez, *LES FEMMES VENGEES*. Pour montrer comment les femmes savent aimer, pardonner et se dévouer, M. Ernest Desprez a pris le bon parti. Il a publié une correspondance de femmes. Il a fait parler des femmes elles-mêmes! et il leur a bien fait parler leur langue de femmes. Quel meilleur éloge pourrions-nous donner à son livre?

Ce n'est certes qu'à des cœurs de femmes que M. Ernest Desprez a écouté des mots comme celui-ci : *On n'est pas seule quand on attend!* Et il y en a plus d'un pareil dans ce roman, simple, honorable et touchant, du petit nombre de ceux dont il est permis maintenant de recommander sans le moindre scrupule la lecture.

Le grand événement littéraire de la semaine, est-il besoin de le dire? a été la publication du roman de M. Sainte-Beuve. La *REVUE* consacrera prochainement un article étendu à l'examen de cette importante production de l'auteur des *CONSOLATIONS*. Mais dès aujourd'hui déclarons, sans hésiter, que *VOLUPTÉ* est un livre d'une haute et puissante portée, un livre non moins recommandable par la forme que par le fond. Le sujet n'est autre que la lutte des sens et du cœur; la fable inventée pour réaliser cette idée est simple, attachante, progressive et bien dénouée. Du reste, c'est un livre auquel les invectives ne manqueront pas; mais ce sera tant mieux, car son succès n'en sera que plus éclatant.

L. L.

— Une nouvelle édition du *MÉDECIN DE CAMPAGNE* (1), de M. de Balzac, vient d'être publiée. A propos de cette réimpression, nous ne reviendrons point avec développement sur un livre dont la réputation est faite, et qui est en pleine possession de son succès. D'ailleurs, la

(1) Chez Verdet, rue du Colombier.

fécondité de M. de Balzac est telle que la critique a déjà grand'peine à faire face à l'examen de ses productions du jour. Comment aurait-elle le loisir de s'occuper de ses productions de la veille? Mais cette nouvelle édition du MÉDECIN DE CAMPAGNE, qui est bien franchement et sans supercherie une *nouvelle édition*, doit être au moins recommandée vivement au profit de ceux qui n'auraient pu faire connaissance dans la première avec l'intéressant docteur de M. de Balzac.

— Il se publie actuellement une nouvelle édition à bon marché de Shakspeare et de Schiller, qui paraît par livraisons, fort bien imprimées (1). Shakspeare et Schiller sont assez peu connus ou mal appréciés en France : nous devons dire aussi que nous n'avons pas de traductions dignes de ces deux grands tragiques ; nous ne connaissons guère que M. Chasles qui puisse nous donner une bonne traduction de Shakspeare, et nous ne saurions trop l'engager à l'entreprendre. C'est un travail qui lui ferait honneur, en même temps que ce serait un service rendu aux lettres françaises, surtout si, comme nous savons que cet écrivain avait le projet de le faire, il l'accompagnait de notes historiques et de notices littéraires. L'édition que nous annonçons ne peut manquer d'être recherchée, à cause de la modicité du prix et de la beauté de l'exécution typographique ; mais on doit regretter que l'éditeur se soit contenté de réimprimer l'ancienne traduction, sans s'inquiéter assez de l'améliorer. Il serait encore temps, au reste, d'apporter à cette traduction, dont la publication est peu avancée, les améliorations que nous réclamons. C'est un conseil que nous donnons à l'éditeur dans son intérêt même.

— 27 JUILLET. —

Le mouvement diplomatique que nous avons annoncé d'avance vient de s'exécuter partiellement. Comme nous l'avions aussi laissé prévoir, il n'a pas manqué de léser et de fouler aux pieds une foule de titres légitimes et de droits acquis.

Ainsi, tandis que des secrétaires qui avaient dix, douze et quinze années de services distingués et honorables, sont mis im-

(1) Chez Adolphe Havard, rue de Seine, n° 36.

pitoyablement de côté et dépouillés même de leurs emplois, M. le baron de Talleyrand, dans lequel on n'avait pu même tailler l'étoffe d'un préfet passable, et dont tout le mérite et toute l'habileté se résument en son nom, après avoir été successivement essayé à Florence et à Hambourg, est nommé ministre plénipotentiaire à Copenhague.

Une petite révolution vient de s'opérer au Café de Paris. Chacun sait comment ce restaurant était devenu le restaurant fashionable par excellence. C'était grâce à son excellente situation ; c'était grâce au voisinage du monde jeune et élégant, qui, le trouvant à sa portée, l'avait pris sous sa protection, et avait commencé sa vogue. Parmi ses habitués les plus assidus et les plus distingués, le Café de Paris comptait surtout l'habile et fastueux directeur de l'Opéra, le savant et malicieux rédacteur des feuilletons du TEMPS, le fondateur du JOURNAL DES ENFANS, et quelques-uns de leurs amis, tous hommes de bon goût, de bonne compagnie et de bonne indépendance, qui se sont fait un luxe et une fortune honorables avec leur plume et leur esprit. Ces messieurs avaient leur table au café de Paris, où ils dinaient ensemble chaque soir, formant une sorte de directoire de la mode, de la toilette et du plaisir. Mais le Café de Paris a récemment abusé singulièrement de son succès. D'abord on y est fort incivilement traité par l'aristocratie de ses garçons, et, ce qui est plus grave, on n'y dine en aucune manière. Vous y pouvez entrer de six à sept heures ; vous y verrez bien trente personnes magnaniment assises en présence de leur carafe et de leur argenterie, mais pas une qui dine. C'est là un inconvénient réel. Quand on donne 20 ou 25 francs pour dîner, on voudrait au moins un dîner, n'importe lequel, assaisonné de quelque politesse. Or le directoire fashionable, ayant patiemment subi jusqu'à ce moment les splendeurs vides et la viande creuse du Café de Paris, a estimé sagement que c'était duperie de payer le jeûne un si haut prix, et, prenant conseil de son appétit, a déserté en masse les brillans salons du boulevard des Italiens. Vous concevez quelle sensation a produite cette retraite. Justement alarmé par elle, le propriétaire du Café de Paris a député, dit-on, vers les fugitifs un *chef* éloquent qui, s'adressant à eux, le béret blanc à la main, après avoir vanté les mérites hygiéniques de sa cuisine à la vapeur, s'est avisé d'accommoder à sa sauce la fable des Membres et de l'Estomac, appliquée récemment si à propos à

l'industrie par une éloquence royale. Mais, en dépit de l'apologue du nouveau Ménénius, les déserteurs sont demeurés sur le Mont-Aventin. Si le Café de Paris, assimilé à l'estomac, tombe en défaillance par leur absence, les membres insurgés contre lui ne s'en porteront pas plus mal, assurent-ils.

De fait, le directoire de la mode, afin de n'être point réduit long-temps à aller dîner chez Véry, aux Provençaux ou au Rocher de Cancale, excursions qui l'éloignent trop du centre de son gouvernement fashionable, ne songe à rien moins qu'à élever, sur le boulevard même, autel contre autel et cuisine contre cuisine. OÙ est maintenant la librairie de Bohaire, au coin de la rue Laffitte, le restaurant de Silves va être restauré. Ce sera dans ses salles que la représentation nationale du monde élégant reviendra s'installer et tenir ses séances sur la frontière des deux Opéras.—« Le Café de Paris, ont dit M. Véron et ses collègues, le Café de Paris ne sera plus au Café de Paris, il sera tout où nous serons. »

— La retraite du maréchal Soult, bien loin de décider sans retour, comme chacun s'y attendait, la question d'Alger contre les adversaires d'un gouvernement civil de la colonie, paraît au contraire avoir assuré plus rapidement leur triomphe.

Dès son avènement au ministère, sollicité par un nombre infini d'ambitions militaires qui prétendent qu'Alger étant une conquête de l'armée, ne peut et ne doit appartenir qu'à l'armée, le maréchal Gérard s'était irrévocablement engagé à ne point souffrir qu'elle fût dépossédée de son droit hypothécaire à cette possession.

Les effets ont suivi de près cette promesse.

C'est le lieutenant-général Drouet d'Erlon qui est désigné comme gouverneur de la colonie.

Ainsi se trouve écartée la double candidature du duc de Bassan et du duc Decazes.

Au reste, M. le duc Decazes, assure-t-on, ne se fût pas si volontiers qu'on le pense, chargé de cette mission lointaine et hérissée de difficultés; il ne l'eût même acceptée qu'autant qu'on lui eût laissé toute l'indépendance nécessaire au succès.

— La porte Saint-Martin nous a donné encore jeudi dernier un de ses drames de large dimension. On avait fait grand bruit d'avance de celui-là ! L'IMPÉRATRICE ET LA JUIVE serait, disait-on, la pierre

sur laquelle M. Harel rebâtirait la fortune écroulée de son théâtre. Il aurait joué son va-tout dans cet ouvrage. Mais M. Harel fait son va-tout depuis si long-temps, qu'il n'est plus vraiment permis de le prendre au mot de ses doléances. Le destin de ce directeur semble être de rester penché à perpétuité comme la tour de Pise, sans jamais se relever ni tomber tout-à-fait.

Tel a été aussi le sort de *L'IMPÉRATRICE ET LA JUIVE* durant les cinq mortelles heures qu'a duré sa représentation. Parfois le drame se nouait et semblait s'appêter à étreindre le spectateur, qui n'eût pas mieux demandé; mais soudain l'intérêt, un moment excité, allait s'alanguissant, et l'attention, fatiguée par les innombrables incidens de l'action, succombait sous le poids excessif de leur développement.

C'était pourtant un sujet neuf et capable d'inspirer, que celui de *L'IMPÉRATRICE ET LA JUIVE*. C'était une belle époque à fouiller que celle où les auteurs avaient placé la scène de ce drame. Il y avait là toute une vaste mine vierge à exploiter; et, n'en eussent-ils suivi qu'un seul filon, que de riches trésors ils en pouvaient extraire!

Le Bas-Empire! le Bas-Empire, ils l'avaient à eux tout entier, avec l'énormité de ses désordres, avec l'immensité de sa corruption! Nulle main n'avait encore touché à ce monstrueux entassement de débauches, de lâchetés, de vices et de crimes. Mais quelles couleurs demandait aussi le tableau! quel pinceau vigoureux il eût exigé du peintre! Toute la mâle et puissante poésie de M. Victor Hugo n'eût pas été de trop pour cette œuvre.

Mais au lieu de la peinture énergique que nous avons le droit d'espérer, qu'est-ce que nous ont montré MM. Lockroi et Anicet Bourgeois? De tristes lambeaux d'histoire, mal déchirés et plus mal rapiécés. Ils ont fait agir et parler sans mesure les *bleus* et les *verts*. Eh bien! dix lignes de Montesquieu nous en disent davantage sur ces deux factions stupides et féroces qui divisèrent ce Bas-Empire tout entier et l'ensanglantèrent des siècles durant pour des querelles de cirque et de cochers.

Chercherons-nous le drame sous cette luxuriance de scènes populaires, soi-disant historiques? Mais la diffusion de sa trame échappe à toute analyse. Pour analyser d'ailleurs, il importe de comprendre, et nous avouons n'avoir rien compris à *L'IMPÉRATRICE ET LA JUIVE* que çà et là et à de bien rares intervalles.

Il semble d'ailleurs qu'il y ait maintenant un procédé invariable appliqué à la fabrication de cette machine grossière qui s'appelle le drame à la Porte-Saint-Martin.

Dix ou douze situations, empruntées la plupart à la *Lucrèce Borgia*, de M. Victor Hugo, et à *La Tour de Nesle*, de M. Alexandre Dumas, sont jetées au hasard, et mêlées ensemble sur la scène de ce théâtre, comme dans un vaste kaléidoscope. Qu'en résulte-t-il ? Un nombre infini de combinaisons qui, bien qu'elles ne soient jamais identiquement les mêmes, offrent cependant toujours le même aspect. On a beau vous tourner le kaléidoscope, vous avez beau regarder par le trou de votre loge, c'est toujours la même chose que vous voyez. C'est toujours M<sup>lle</sup> Georges, la grande reine, pâle, échevelée, ruisselante de diamans, sauvant ou perdant ses amans ou ses fils. M<sup>lle</sup> Georges est la grosse pièce de ce kaléidoscope dramatique, comme quelque large pierre à facettes qui se dresse sans cesse au milieu des dessins fantasques d'un kaléidoscope ordinaire.

Il n'est pas non plus d'acteur de la troupe qui n'ait l'air de jouer constamment la même pièce et le même rôle. Je vous le demande, lorsqu'il vous arrivait de voir clair un instant dans l'obscur *imbroglio* de *L'Impératrice et la Juive*, et d'être remué par quelque mouvement passionné de Jean, de Strozcas ou de Zoé, je vous le demande, si vous n'étiez point involontairement et nécessairement ramené dans les drames de M. Victor Hugo.

En vérité, la Porte-Saint-Martin abuse bien de quelques beaux ouvrages qu'elle nous a donnés, en les parodiant elle-même de cette sorte interminablement.

M. Harel a fait pour *L'Impératrice et la Juive* d'énormes frais de décorations et de costumes; mais je tremble pour lui que cette folle dépense ne le mène à de bien pauvres résultats. Il se pourra, malgré tout, qu'il décerne lui-même à cette pièce le succès immense dont il dotait *Les Malcontents* dans ses lettres aux journaux. Si ce sont là les profits qui lui suffisent, à la bonne heure !

— L'Opéra-Comique est bien comme ces malades indociles qui, ne voulant ni garder le lit ni suivre de traitement, comptent pour se guérir sur leurs seules forces et leur seul courage.

Ce théâtre aura beau cependant, pour donner signe de vie, produire un à un et coup sur coup de petits actes comme *Un Caprice de Femme*, si tolérable que soit ce léger poème imité du *Jaloux*

MALGRÉ LUI de M. Delrieu, convenablement revêtu de la musique simple et pleine de bonhomie de M. Paër, ce n'en sera pas assez de beaucoup de pareils pour assurer de longs jours au Feydeau ressuscité !

Il s'était agi de fortifier la santé chancelante de l'Opéra-Comique en lui administrant de raisonnables doses de musique italienne, lorsque son état pourrait le requérir, sans lui interdire d'ailleurs aucunement la musique nationale, pourvu qu'elle fût saine et tonique comme celle de LESTOCQ, par exemple. Mais les vieux docteurs, qui prétendent avoir seuls droit et qualité pour soigner l'Opéra-Comique, lui ont strictement interdit les bénéfices de toute médecine étrangère. « L'Opéra-Comique, ont-ils dit, vivra ou mourra entre nos mains ; s'il meurt, il mourra au moins selon les règles. » Grand bien lui fasse !

Sérieusement, les répétitions du BARBIER DE SÉVILLE, qui avaient commencé à l'Opéra-Comique, ont été soudain interrompues par ordre. Le genre national, susceptible à l'excès, n'a pas souffert pour sa musique le voisinage de celle de Rossini. Le genre national triomphe donc seul à la salle de la place de la Bourse. Nous ne demandons pas mieux que de l'y voir triompher long temps.

— Tandis que le Théâtre-Nautique, dédaigneux de sa spécialité, fait de la pantomime et des ronds de jambe dans le désert, les pièces maritimes se produisent à l'envi sur nos théâtres de vaudeville.

Qui n'a pas lu LA SALAMANDRE, ce joli roman de M. Eugène Sue ? Assurément, quelque profit qu'il y eût pour eux à s'en emparer, ce n'était pas chose facile à nos arrangeurs que de mettre sur la scène cette vive et brillante frégate, et de l'y faire naviguer à son aise ; mais ils ont éludé l'obstacle en mettant toute leur scène sur la frégate elle-même. Ainsi avaient procédé les auteurs de LA SALAMANDRE, représentée récemment sur le théâtre du Palais-Royal ; ainsi ont procédé encore MM. Mélesville et Comberousse, les auteurs du CAPITAINE DE VAISSEAU, joué vendredi dernier au Gymnase ; et, il faut être juste, ils n'ont point, ni les uns ni les autres, trop mal habilement dépecé le livre de M. Eugène Sue. Les vaudevilles qu'ils en ont tirés sont encore des morceaux assez présentables.

Toutefois, la meilleure part du succès du CAPITAINE DE VAISSEAU revient bien légitimement à Bouffé, qui a si spirituellement compris et restitué, telle que l'avait conçue le romancier, l'excellente

figure de ce bon marquis de Longetour, de marchand de tabac, fait marin malgré lui.

LA SALAMANDRE du Palais-Royal, plus fidèle au roman de M. Eugène Sue, et plus sobre de banalités patriotiques, était d'ailleurs un vaudeville mieux fait et mieux ordonné que LE CAPITAINE DE VAISSEAU du Gymnase.

Et, puisque son nom se trouve sous notre plume, acquittons toute notre dette envers ce petit théâtre du Palais-Royal qui dépense tant de zèle et d'activité pour conserver la vogue qu'il s'est fondée.

Certes, nous ne vous citerons ni ses deux dernières pièces, LE COMMIS ET LA GRISSETTE et LE MÉNAGE DE GARÇON, ni le jeu vif et lesté de M. Achard et de M<sup>lle</sup> Dejazet, comme d'irréprochables modèles de décence, de bon ton et de bon esprit; mais nous devons constater qu'à tort ou à raison tout cela fait les délices d'un public nombreux et assidu, et que cette petite salle, toujours pleine de vrais amis, a réalisé vraiment à son profit le vœu modeste de Socrate. L. L.

---

## TABLE DES MATIÈRES.

---

	Pages.
Claude Gueux , par M. Victor Hugo. . . . .	5
Le Dict de Robert-le-Diable , par M. Auguste Pichard. . . . .	29
Souvenirs de Sicile (§ III et dernier) , par M. le marquis de Salvo. . . . .	52
Le Château de Vaux , par M. Léon Gozlan. . . . .	65
Étude philosophique. — Séraphita (§ IV, Séraphita- Séraphitus) , par M. de Balzac. . . . .	129
Poésies du désert, de Schanfara , par M. F. Fresnel. . . . .	170
Éloa, la sœur des anges , de M. Ziegler , par M. V. Schælcher. . . . .	179
Paris, satire, par M. Antoni Deschamps. . . . .	185
M. Pradier et l'Arc de l'Étoile. . . . .	188
Le Convoi de la Laitière, par M. Nisard. . . . .	191
Du Théâtre et des Théâtres, par M. Louis de Maynard. . . . .	207
Essais de poésie étrangère de Hebel. — Sur un tombeau, par M. L. Aymar. . . . .	234
Vie Parisienne , par M. Jules Vernière. . . . .	238
Chronique de Paris. . . . .	242







